







A

Neuphilologische Mitteilungen

Jubiläums-Nummer

Vol. 14



Nr. 1/4 1912

Inhalt

dieser den 15. März 1912 ausgegebenen Doppelnummer·

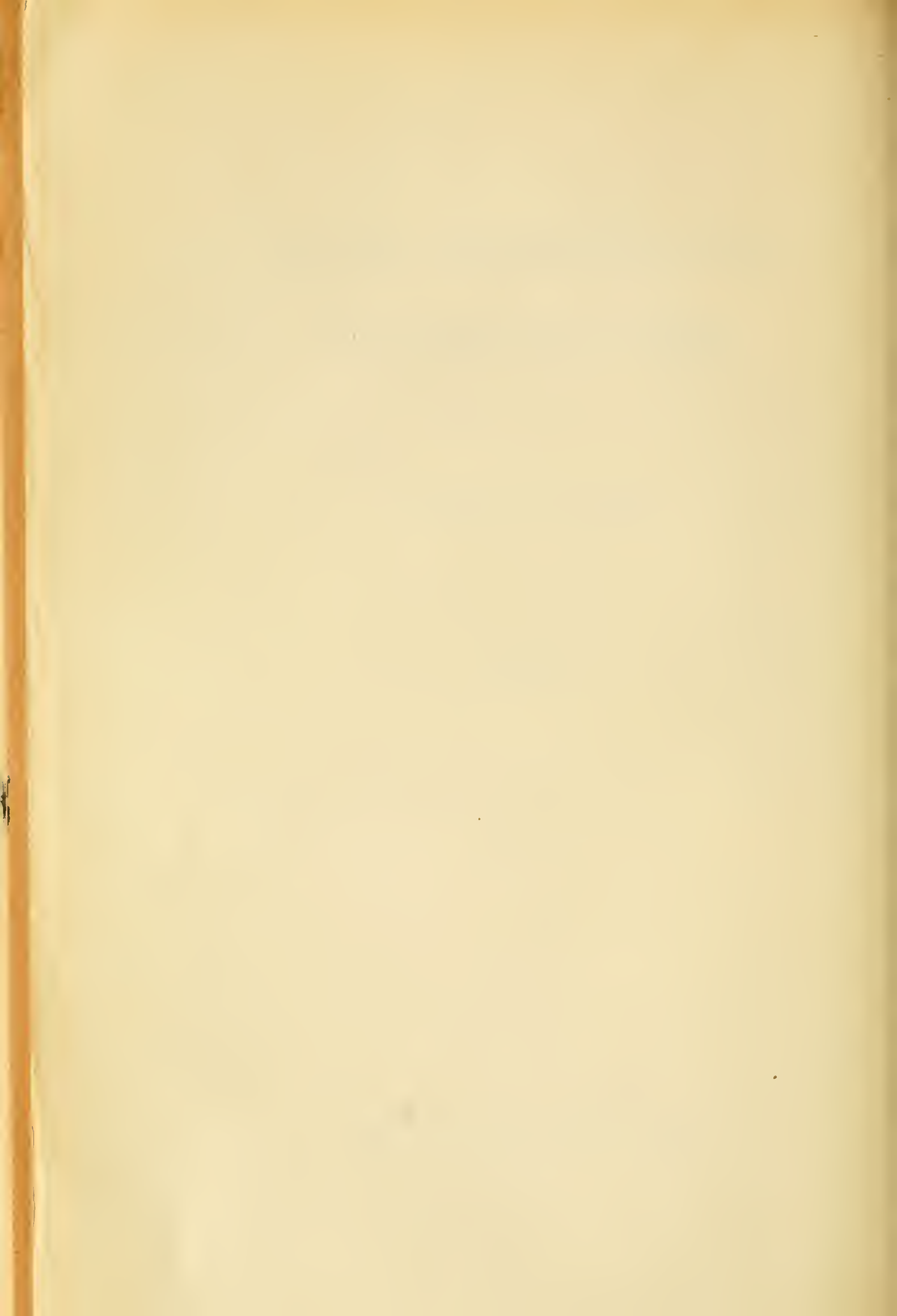
NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Vol. 14

VIERZEHNTER JAHRGANG

1912

HELSINGFORS
AKTIEBOLAGET HANDELSTRYCKERIET
1912



Inhaltsverzeichnis.

I. Aufsätze.

II. Besprechungen.

III. Nachrichten über die Tätigkeit des Neuphilologischen Vereins.

IV. Eingesandte Litteratur.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 1/4 | Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk direkt bei der Redaktion, 4: 30 durch die Post und 5 Fmk durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Prof. A. Wallensköld, Vestra Hamngatan 5) zu senden. | 1912

Notre Société

Le 15 mars 1912 la Société néo-philologique de Helsingfors fêtera le vingt-cinquième anniversaire de son existence. Je me permets de jeter, à cette occasion, un coup d'œil rétrospectif sur la vie et l'œuvre de la Société pendant ce quart de siècle écoulé.

Ce fut le 15 mars 1887 que, sur l'initiative de M. Werner Söderhjelm, alors maître de conférences d'esthétique et de littérature moderne à notre Université, quelques représentants de l'enseignement des langues modernes à l'Université et dans les écoles de Helsingfors résolurent de fonder un «club néo-philologique» dont le but serait de rassembler de temps en temps, dans des réunions à programme scientifique, pédagogique et littéraire, les personnes des deux sexes, domiciliées à Helsingfors, qui s'intéressaient à l'étude scientifique ou à l'enseignement des langues dites modernes (langues romanes, allemand, anglais). Dans sa première réunion, qui eut lieu peu de temps après, le nouveau Club se composa un bureau, formé d'un président (G. Biaudet, lecteur de français à l'Université), d'un vice-président (W. Söderhjelm) et d'un secrétaire-trésorier (I. Uschakoff, professeur de lycée), et nomma en même temps membres d'honneur quelques personnes qui, bien que n'étant pas néo-philologues de profession, s'étaient intéressées à la fondation du Club, entre autres C.-G. Estlander, professeur titulaire d'esthétique et de littérature moderne

à l'Université. Au cours des cinq lustres qui se sont écoulés depuis cette première réunion, la composition du bureau a beaucoup varié, les membres d'honneur (dont deux nouveaux, élus en 1890) sont, à l'exception d'un seul, décédés, et la partie purement littéraire du programme a été réservée à nos fêtes annuelles, célébrées le jour de la fondation du Club, anniversaire de la naissance de Frédéric Diez. Mais, si l'on excepte le fait que le Club, devenu peu à peu une institution plus importante, s'est constitué, en 1891, en »Société néophilologique» reconnue par l'État, l'organisation première s'est maintenue jusqu'à présent. Néanmoins le champ d'action de la Société fut notablement élargi lorsqu'elle commença la publication de ses *Mémoires* (cinq tomes, parus en 1893, 1897, 1902, 1906 et 1909) et de ses *Neuphilologische Mitteilungen* (annuellement à partir de 1899). Par ces deux séries de publications, la Société s'est fait connaître aussi hors de la Finlande et a pu, d'une façon modeste, contribuer directement au développement international de la philologie moderne.

Quant à la vie intérieure de la Société, telle qu'elle s'est manifestée dans nos réunions, on ne peut guère dire qu'elle ait été très intense, à part un certain nombre de réunions à programme particulièrement attrayant. Cela tient évidemment a ce que la plupart des membres de notre Société sont des professeurs d'école pour lesquels des conférences sur quelque point de philologie ne peuvent avoir qu'un intérêt secondaire, et que, d'autre part, la Société, sous peine de perdre son caractère de société scientifique, n'a voulu consacrer qu'une partie de ses réunions à des questions de méthodologie pédagogique, sujet qui éveille toujours plus d'intérêt. Le programme de nos réunions a donc dû viser à un double but, scientifique d'un côté, pédagogique de l'autre, et nos moyens d'action ont été des conférences, des discussions et des comptes-rendus de nouveaux livres.

Pour donner une idée du programme scientifique de nos réunions, je mentionnerai ci-dessous les sujets des conférences philologiques les plus importantes faites au cours des années 1900—1911:

Linguistique générale: L'instinct d'intelligibilité dans l'évolution du langage. — Le facteur social dans l'évolution du langage. — Le concept de proposition grammaticale. — La popularisation de la linguistique.

Stylistique générale: Le côté esthétique de la langue écrite. — L'esthétique du style. — Comment parvenir à saisir le travail créateur d'un auteur?

Indo-européen: Le pays d'origine des Indo-européens.

Langues germaniques: La métrique germanique. — Les nouvelles théories sur la mutation consonnantique prégermanique. — Le chute de *h* après une voyelle labiale en prégermanique.

Allemand: La méthode et le but de l'étude des mots en Allemagne. — La formation supplétive en allemand.

Anglais: La migration des Germains en Angleterre. — La prononciation anglaise au temps de Shakespeare. — L'évolution de la lexicographie anglaise.

Langues nordiques: Métaphonie et fracture dans les langues nordiques. — L'inscription de la pierre runique de Rök en Ostrogothie.

Langues romanes: L'imparfait de «discrétion» dans les langues romanes. — La construction du complément du comparatif dans les langues romanes. — Baro dans les langues romanes.

Français: Le sort des voyelles posttoniques finales du latin en français. — La prononciation et le groupement des voyelles en français. — L'influence de l'*e* muet sur la prononciation du français. — Les qualités rythmiques du vers français.

Roumain: Le sort de la voyelle contrefinale latine en roumain.

Littérature comparée: La légende de Tristan et d'Iseut. — Le conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère. — La légende de l'anneau de la morte. — La légende du bigame. — Une version tchèque de la légende du Paradis de la Sibylle. — La *Disciplina clericalis.* — Le Byronisme dans la littérature européenne.

Littérature allemande: Les rapports entre la poésie ly-

rique romane et la poésie lyrique allemande au moyen âge. — Gœthe d'après ses lettres des années 1765—1770. — Le romantisme de Frédéric-Guillaume IV et son influence sur la littérature allemande de 1840 à 1848 — Gottfried Keller. — Le romantisme et le classicisme dans la littérature allemande moderne. — Nouvelles tendances dans le lyrisme allemand.

Littérature anglaise: Chaucer. — La question Shakespeare-Bacon.

Littérature scandinave: Les sources du *Roi Fjalar* de J.-L. Runeberg.

Littérature française: Les théories sur la formation des chansons de geste. — La genèse de la nouvelle française. — L'auteur des *Cent nouvelles nouvelles.* — Le roman moyen-français *Jehan de Paris.* — *Le Misanthrope* de Molière. — Le réalisme allemand dans la littérature française. — Le caractère du style romantique en France. — Les sources de Leconte de Lisle. — Les tendances de la littérature française contemporaine.

Littérature italienne: La poésie sicilienne du XIIIe siècle. — Un drame musical italien du XVIIIe siècle, *Alfo in Finlandia.*

Histoire de la civilisation: L'éducation de la femme au moyen âge. — Les aventures d'un humaniste français, Christophe de Longueil, à Rome au commencement du XVIe siècle. — Une société secrète en France au XVIIe siècle (La compagnie du Très-Saint Sacrement). — Le mouvement national actuel en Provence.

Biographie: F.-A. von Platen, traducteur finlandais de Molière au commencement du XIXe siècle. — Karl Verner. — Adolf Tobler, in memoriam. — C.-G. Estlander comme romaniste.

Mythologie: Méthodologie de la mythologie germanique. — Les rapports entre la légende de Balder et celle de Lemminkäinen. — Origine des expressions françaises *faire le veau* et *prendre la clef des champs.*

Pour ce qui concerne le programme pédagogique de nos

réunions, on peut dire que presque toutes les questions vitales de la méthodologie de l'enseignement des langues modernes y ont été maintes fois discutées, et comme ces discussions, par l'intermédiaire des procès-verbaux de nos réunions, publiés régulièrement dans les *Neuphilologische Mitteilungen*, ont été communiquées à tous les membres de la Société, ainsi qu'aux abonnés de cette revue, l'influence de la Société en matière pédagogique s'est certainement fait sentir partout en Finlande. Mais la Société a tâché de travailler autrement encore au perfectionnement de notre enseignement des langues modernes. C'est ainsi qu'en 1906 elle organisa une enquête générale (dont le résultat fut publié dans les *Neuphilologische Mitteilungen*) sur la meilleure façon d'établir l'examen écrit final pour les langues modernes dans nos écoles. En 1909, la Société convoqua à Helsingfors un congrès de professeurs de langues modernes de toutes les parties de la Finlande, congrès où furent discutés nombre de questions touchant à notre enseignement scolaire des langues modernes. Et, l'automne prochain, nous espérons pouvoir organiser, à l'aide d'un professeur étranger, des leçons-modèles de langue allemande dans quelques-unes de nos écoles, leçons qui attireront, à coup sûr, un auditoire nombreux de pédagogues.

Puisse la Société à l'avenir, encore mieux que jusqu'ici, remplir sa mission de réunir en un travail commun et profitable nos savants néo-philologues et nos professeurs de langues modernes!

Janvier 1912.

A. Wallensköld.

Ein Wort über unsere neuphilologischen Studien und Prüfungen.

Mehr als einmal wurde in unseren neuphilologischen Kreisen die Frage aufgeworfen, ob unsere Universitätsstudien und Examina, so wie sie angeordnet sind, allen Anforderungen entsprechen und ob sie nicht zweckmässiger angeordnet

werden könnten. Die Diskussion hat zu keinem eigentlichen Resultate geführt; die Verhältnisse sind ungefähr so geblieben, wie sie waren. Es scheint mir aber, als ob wir immer wieder aufs neue untersuchen müssten, worauf es beruht, dass wir selbst und ich denke auch unsere Schüler nicht mit der Sachlage befriedigt sind, oder, besser gesagt, wir müssen versuchen, unter den gegebenen, feststehenden Umständen aus unserer Tätigkeit das bestmögliche zu machen. In diesem Sinne mögen hier diese Verhältnisse wieder einmal zur Sprache kommen.

Die Vertiefung und Solidität der Studien werden im hohen Grade dadurch beeinträchtigt, dass wir kein besonderes Lehrerexamen haben. Das eine Philosophiae Candidat-Examen muss den Schüler sowohl zum Lehrer herausbilden als ihm die nötige wissenschaftliche Unterlage für etwaige weitere Studien geben. Folglich muss ebensoviel Gewicht auf die Beherrschung der modernen Sprache wie auf gründliche Kenntnis der historischen Grammatik und der älteren Sprachschichten gelegt werden; dazu kommen noch litterarische und litterargeschichtliche Kenntnisse, die natürlich ein Lehrer ebensowenig wie ein Philologe entbehren darf. Aber es ist kaum möglich, allem diesem in gleichem Masse gerecht zu werden. Deswegen geht der Schwerpunkt gern auf den Unterricht in der mittelalterlichen Sprache über, weil dieses Gebiet als das schwierigste betrachtet wird. Man hat sich beklagt, dass die Lehrer, die wir von der Universität in den Schuldienst senden, in Bezug auf die Einsicht in die moderne Sprache, die sie unterrichten sollen, den Anforderungen nicht ganz entsprechen.

Nun kann es ja wohl nicht Sache der Universität sein, einen jeden, dem natürliche Beanlagung dafür abgeht, so lange zu drillen, bis er deutsch und französisch oder englisch geläufig sprechen kann; aber Berechtigung hat die Klage auf jeden Fall.

Das Studium der älteren Schichten der neu-europäischen Sprachen und Litteraturen ist eine Frucht der Romantik und hängt mit ihren Idealen nahe zusammen. Diez und Raynouard waren Kinder der Romantik wie die Brüder Grimm.

Dass die Augen dieser Gelehrten so fest auf dem Mittelalter haften blieben, beruht aber nicht nur auf der allgemeinen Neigung des ganzen Zeitalters, sondern natürlich auch darauf, dass sich hier die reichsten Quellen für die historische Erkenntnis öffneten. So wurde das philologische Studium ein vorwiegend historisches, und das Mittelalter trat als Studienobjekt in den Vordergrund. Diese Tradition hatte sich überall so fest eingebürgert, dass sie noch ihre Wirkungen ausübt, und zwar nicht nur da, wo es sich um die Erforschung der eigenen Sprache handelt, wie für die Germanistik in Deutschland, sondern auch da, wo man es mit einer fremden Sprache zu tun hat: der romanistische Unterricht an den deutschen und skandinavischen Universitäten geht — oder ging wenigstens bis in die allerletzten Zeiten — in den alten Bahnen, mit starker Spezialisierung auf historische Grammatik und mittelalterliche Litteratur. Die allermeisten, die sich auf diesem Gebiete ein wissenschaftliches Zeugnis holen wollten, untersuchten eine Spezialfrage aus der altfranzösischen Sprache oder Litteratur. So wussten die künftigen Lehrer besser, welche Bedeutung Chrétien de Troyes für seine Zeit hatte, als was Flaubert für die moderne französische Litteratur getan, sie kannten ihr Rolandslied besser als ihren Molière und vermochten die Züge des pikardischen Dialekts im 13:ten Jahrhundert sorgfältig aufzuzählen, während es ihnen schwer gewesen wäre, einen modernen Südfranzosen und einen Pariser in ihrer Sprache von einander zu unterscheiden. Sie verstanden sogar zuweilen besser einen altfranzösischen als einen schwierigeren neufranzösischen Text. Die Ausdrucksweise der altfranzösischen Dichter überhaupt wurde von der Forschung in klares Licht gestellt und in allen Einzelheiten untersucht, während niemand sich darum kümmerte, den für die neuere Prosa grundlegenden Stil eines Calvin, eines Amyot zu studieren. Diese übertriebene Betonung des Mittelalters rief wohl Opposition hervor, aber solange auf den Kathedern noch unsere Meister, die direkten Schüler der Romantiker, sassen, blieben die Verhältnisse beim Alten. Und wir sind meistens auch zu sehr geneigt gewesen, in ihren Fusstapfen blindlings weiterzuwandern.

Man hat natürlich volles Recht, eine gründliche historische Ausbildung von den Schullehrern zu verlangen. Es ist aber unrichtig, wenn man behauptet, dass diese notwendigerweise von der alten Sprache ausgehen müsse; und vor Allem ist es pädagogisch bedenklich, den historischen Unterricht auf Grund eines mittelalterlichen Textes anzufangen, noch bevor der Schüler gründlich in der modernen Sprache zu Hause ist. Dass die alte Sprache durch ihre klarere Struktur ein besseres Material für den Anschauungsunterricht in dem historischen Entwickelungsgang bietet, wird niemand leugnen. Wenn man aber auf die Erklärung schwieriger Textstellen und syntaktischer Eigentümlichkeiten eine Menge Zeit vergeudet, so fragt es sich, ob nicht viel mehr Gewinn für die sprachliche Einsicht aus einer gründlichen Betrachtung neufranzösischer Stileigentümlichkeiten und ihrer psychologischen Voraussetzungen zu ziehen wäre. Auch bei dem Formenstudium vergisst man leicht zu sehr die moderne Sprache, und ein Schüler, der das afrz. Konjugationssystem vortrefflich kennt, kommt in Verlegenheit, wenn er das betreffende Kapitel der nfrz. Grammatik systematischer und wissenschaftlicher beschreiben soll, als es sein Lehrbuch tut.

In den letzten Zeiten sind neue Disziplinen aufgekommen, welche die alten Traditionen verrücken, die allein seligmachende historische Lautlehre aus ihrer Position verdrängen und die von der modernen Sprache ausgehende wissenschaftliche Behandlung immer mehr in den Vordergrund schieben. Wortlehre, Bedeutungslehre, Stilistik gewinnen immer mehr Boden und frischen die ganze neuere Philologie in unerwarteter und willkommener Weise auf. Es kann kaum mehr von den konservativsten Anhängern der alten Tradition behauptet werden, dass nicht die moderne Sprache wert wäre, die Grundlage für einen wissenschaftlichen Unterricht abzugeben.

Es würde, glaube ich, von entschiedener Bedeutung für unsere Universitätsstudien sein, wenn auch hier, wie in den ausländischen Programmen, diesen neuen Disziplinen mehr Platz bereitet würde. Sie sind zwar noch nicht so ausgearbeitet, dass man den Schülern fertige Lehrbücher in die

Hände geben könnte, aber es wird eben den Lehrer im höchsten Grade anspornen, zusammen mit den Schülern auf diesen dankbaren Feldern immer neue Furchen zu pflügen. Es wird die Schüler interessieren und sie mit dem innern Leben der Sprache in viel intimerer Weise vertraut machen, als die mechanischen Vorgänge der Lautlehre und der Formenlehre es vermögen. Und der künftige Lehrer vertieft sich in dieses Studium nicht bloss, weil es von ihm verlangt wird und weil er irgend eine theoretische Überzeugung davon hat, dass es seine sprachliche Auffassung erweitert, sondern weil sich ihm hier Geheimnisse des Sprachlebens eröffnen, deren Bedeutung er unmittelbar versteht und die ihm Beschäftigung für seine Gedanken und nicht nur für sein Gedächtnis geben. Er wird für seine Aufgabe besser gerüstet die Universität verlassen, wenn er ein Seminarium über deutsche Bedeutungslehre oder Flaubert's Stil mitgemacht hat, als wenn er in seiner Spezialarbeit für das Examen althochdeutsche Konjugation oder anglonormannische Versifikation behandelt hätte. Und während er sich in den allermeisten Fällen nach seiner Anstellung im Schuldienst sehr wenig um fortgesetzte wissenschaftliche Studien kümmert — eben weil ihm die mittelalterlichen Gegenstände wenig anziehen — könnte er, den Anstoss freudig ausnützend, den er an der Universität empfangen, immer wieder über diese ihm so viel näher liegenden und leichter zugänglichen Dinge spekulieren, zum Nutzen für sich selbst und seine Schüler.

Dazu kommt noch die Litteraturgeschichte samt ihrem Stoffe. Wir haben ja eine Professur für s. g. »Ästhetik und neuere Litteratur», und die meisten Neuphilologen holen sich selbstverständlich auch in diesem Fache eine Note. Dort handelt es sich aber mehr um die ästhetische Würdigung der Litteratur und um einen komparativen Überblick über die Gedankenströmungen; wir müssen unsererseits zusehen, dass die Kandidaten ihre Texte ordentlich kennen. Es nimmt auch geraume Zeit, wenigstens einige Werke aus verschiedenen Epochen gründlich zu studieren, aber für einen Lehrer darf — ich brauche es kaum hervorzuheben — der Begriff

Philologie sich nicht auf die Sprache allein beschränken. — Eine gewisse Einsicht in die Verhältnisse des betreffenden Landes müsste er auch noch besitzen. Für das Schulamt müssen wir besondes bestrebt sein, zweckmässig und vielseitig ausgebildete Lehrer zu formen — nicht solche »ungebildete Fachleute», von denen man jetzt überall in der Welt mit Fug sprechen kann.

Es fragt sich nun: kann das Programm für unsere Tätigkeit in allen diesen Richtungen erweitert werden, ohne dass die berechtigten Anforderungen an historische Kenntnisse zu sehr eingeschränkt werden?

Am besten wäre es ja freilich, wenn wir ein besonderes Examen für Schullehrer, ein »Staatsexamen» also, einführen könnten, welches dieselbe Kompetenz für das Lehramt erteilen würde wie das jetzige Phil. Cand.-Examen. Eine Erweiterung des noch existierenden aber von äusserst wenigen benützten »Lehrerkandidaten-Examens» würde möglicherweise diesen Zweck erfüllen. In unseren jetzigen Verhältnissen, wo man am liebsten bei dem was man hat bleibt, um nicht unangenehmen Überraschungen ausgesetzt zu werden, ist indes eine solche Reform undenkbar; aber mit der Zeit wird sie durchgeführt werden müssen. Eine Alternative, die uns jetzt offen steht, ist die Einführung paralleler Examenskurse, wovon der eine besonders für Lehrer eingerichtet wäre und der lebendigen Sprache und ihrer Litteratur mehr Raum gönnte, auf Kosten der historischen Grammatik und des Lesens alter Texte Es liegt hier nur die Gefahr nahe, dass ein solcher Kursus als irgend eine Art von »Eselsbrücke» betrachtet und gebraucht würde; diesem Missbrauch könnte aber durch strenge Anforderungen vorgebeugt werden.

Wenn auch das nicht angenommen wird — und viele Einwände wird man sicher dagegen erheben — so bleibt uns nur übrig, die Sache so gut wie möglich unter den gegebenen Umständen zu ordnen. Für diesen Fall möchte ich also zum Schluss besonders einige Punkte hervorheben, über die ich wünschte, dass sich die Lehrer der neueren Philologie an unserer Universität einigen möchten.

1. Die wissenschaftlichen Vertreter der neueren Philologie sollten in grösserem Umfange als bisher die modernen Sprachen in den Kreis ihrer Lehrtätigkeit ziehen und dabei besonders Semasiologie, Stilistik und Wortlehre treiben. Als Grundlage für solche Übungen empfiehlt sich am besten moderner (bezw. klassischer) Text.

2. Obgleich die praktische Ausbildung des Schülers in der modernen Sprache vor allem Aufgabe des betreffenden Lektors ist (und auch jetzt z. B. der französische Lektor diesen Teil des Examens übernommen hat), so empfiehlt es sich sehr, auch bei der wissenschaftlichen Prüfung dem Kandidaten einen schwierigeren modernen Text zur Übersetzung in die Muttersprache und zur allseitigen Kommentierung vorzulegen.

3. Es sollen in verschiedenen Fächern bestimmte, für eine gewisse Examensnote *(laudatur*, *cum laude appr.*, *approbatur)* berechnete Kurse gelesen werden, welche auch eventuell die betreffenden »Kursbücher» ersetzen können, da in ihnen gewöhnlich vieles zu finden ist, was für unseren Zweck nicht nötig ist, und manches dagegen fehlt, was nähere Erklärung verlangte (ich denke vor Allem an kürzere Kurse in der historischen Grammatik).

4. Für die besonderen Examensnoten müssten auch besonders bezeichnete Gruppen von litterarischen Werken angegeben werden, die der Kandidat gelesen haben muss — ohne dass man mit absoluter Strenge an dieser Liste festzuhalten genötigt wäre.

5. Für den Lektor empfiehlt es sich: 1:o fleissig Ausspracheübungen zu veranstalten, ihnen event. ganze Stunden zu widmen; 2:o damit den Elementarunterricht in der Phonetik zu verbinden; 3:o als Gegenstand schriftlicher Arbeiten im Proseminar häufig Analysen der in den Forderungen aufgezählten Werke zu gebrauchen; 4:o für das Abgangszeugnis aus dem Proseminar auch einen freien, mündlichen Vortrag zu verlangen; 5:o bestimmt abgegrenzte und deutlich angekündigte Kurse für die verschiedenen Examensnoten zu veranstalten.

6. Es muss dafür gesorgt werden, dass, wenn nur nötige Kräfte vorhanden sind, den Schülern jedes Jahr Kurse zu Gebote stehen, auf die im Examen besonderes Gewicht gelegt wird.

W. Söderhjelm.

Glanures catalanes et hispano-romanes. II.[1]

Pour la présente série de mes notes d'étymologie et de sémantique catalane et hispano-romane, j'ai admis de parti pris, plus que pour la série I et en ce qui concerne le catalan, la méthode consistant à prendre pour point de départ, non pas les dictionnaires, mais un contexte. Les avantages que présente parfois cette méthode pourront être visibles au cours de mes recherches.

Au point de vue surtout de l'étude de la sémantique, il eût été singulièrement utile de pouvoir recourir directement à l'hispano-roman parlé par les indigènes. Faute de pouvoir le faire à présent, l'unique moyen de se mettre en contact avec le langage vivant était la lecture de différents récits d'allure aussi populaire que possible. Riches en mots et pénétrés d'une saveur particulièrement catalane, deux livres surtout ont été utilisés ici: d'abord (»Ruyra»), la même collection de nouvelles que je citais dans la sér. I, sous le n:o 5, et, ensuite (»Català»), le roman *Solitut,* de Víctor Català (pseudonyme), 2e éd., Barcel. 1905 — tous les deux apparte-

---

[1] La série I a été publiée dans l'année 1911, pp. 151—174. Le sous-titre »(En partie, un compte-rendu des deux premières livraisons du *Romanisches etymologisches Wörterbuch*)», dont était munie cette 1e série, disparaît ici au lieu d'être modifié quant à l'indication des livraisons parues, parce qu'il a semblé préférable à plusieurs points de vue, p. ex., pour la notation bibliographique, de séparer dorénavant les notes d'étymologie et de sémantique proprement dites, qui se réunissent ici sous le titre de *Glanures*, de celles plus exclusivement relatives à l'ouvrage de M. Meyer-Lübke. Ces dernières observations seront publiées dans le fascicule suivant de cette revue, sous la forme d'un compte-rendu critique.

nant à la série »Publicació Joventut». Je tiens à dire à cet endroit, une fois pour toutes, que, de même que la plupart des personnages de Ruyra, ceux de Català parlent, non pas le catalan »littéraire», mais le patois de leur pays, plus ou moins pur, comme on peut le voir par bien des citations ci-dessous. M. Ruyra représente en première ligne le *blanenc,* le parler de Blanes (extrême sud de la prov. de Gerona); Víctor Català est de l'Ampourdan (partie nord de la même province). Cette dernière, une femme-auteur, se sert d'une langue à propos de laquelle je me permets de transcrire ici la notice suivante, que je dois à l'obligeance de mon ami le Dr. Barrios, de Barcelone: »En el llenguatge usat en 'Solitut' predomina el ric léxic del Empordá, per esser l'autor filla d'aquesta comarca; hi ha un cert cabal d'expressions antigues revifades. El pastor parla dialecte perinenc, perqué la major part dels guardians que baixen ab les remades a les terres vehines a la mar, son d'encontrades perinenques. — Es un llenguatge viu y real, no un travall literari exclusiu.» [1] D'autres textes utilisés d'une façon plus accidentelle seront cités à l'occasion, au cours des études qui suivent. — Avant de publier une 3e série de mes *Glanures*, j'espère avoir dépouillé, du moins en partie, ce trésor de tout ami des dialectes romans qu'est la collection bien connue de contes et de récits populaires de Majorque, recueillis de la bouche du peuple et publiés sous le titre de *Aplech de Rondayes mallorquines,* par Jordi des Recó (= l'abbé Alcover), Ciutat de Mallorca, dès 1896 (voy. Schädel, *BDR* II 61).

Sauf quelques-unes des *Rondayes* d'Alcover, que Schädel a republiées dans son livre *Mundartliches aus Mallorca* (1905), aucun de ces textes n'a paru dans une transcription phonétique. Cet inconvénient, grave à bien d'autres points de vue, l'est beaucoup moins au point de vue d'une étude d'étymologie et de sémantique.

---

[1] Je viens d'apprendre aussi que le précieux roman de Català a été traduit en allemand par M. Vogel, sous le titre de *Sankt Pons* (Berlin, Fischer, 1909).

Outre les dictionnaires hispano-romans mentionnés dans I, j'aurai l'occasion de citer ci-dessous les suivants:

D. José Escrig, *Diccionario valenciano-castellano.* 2e éd., (Valencia?) 1871. XVIII, 900 pp. in-8⁰. (»valenc.»).

D. Apolinar Rato de Argüelles, *Vocabulario de las palabras y frases bables que se hablaron antiguamente y de las que hoy se hablan en el principado de Asturias.* Madrid 1891. XXV, 147 pp. in-8⁰. (»astur.»). Quand je l'indique exprès, ce sigle renvoie à

Åke W:son Munthe, *Anteckningar om folkmålet i en trakt af vestra Asturien,* diss. Upsala 1887. (»Munthe, astur.», »Munthe, berc.» etc.).

D. Juan Cuveiro Piñol, *Diccionario gallego.* Barcelona 1876. 334 pp. in-8⁰. (»galic.»),

Prof. Dr. Eberhard Vogel, *Taschenwörterbuch der katalanischen und deutschen Sprache. Erster Teil: Katalanisch-Deutsch.* Berlin, Langenscheidt, 1911. Cf. n:o 45. Un compte-rendu de cet excellent travail est publié dans *BDR* III 120—1, par Schädel; je compte prochainement en publier un autre. (»Vogel»).

Le petit *Diccionario de voces aragonesas* de D. Jerónimo Borao, Zaragoza 1884, ne m'a fourni aucun terme de rapprochement.

Comme je l'ai fait pour la sér. 1, je présenterai mes observations sous des têtes d'article constituées le plus souvent par quelque étymon admis soit dans le *Rom. etym. Wörterbuch,* soit, à partir du n:o 52, FLAMMULA, article que M.-L. n'offre pas encore, dans le *Lat.-roman. Wörterbuch* de Körting.

Les quelques transcriptions phonétiques que l'on va rencontrer (voy., p. ex., n:o 61) ne sont naturellement pas basées sur l'observation directe de la prononciation; j'ai tâché cependant de ne pas opérer avec des transcriptions discutables (n:o 33, p. 169, l. 3, remplacer [ɐšɐmórə] par *a*(*i*)*xamóra*). Au lieu de [ɐ], je préfère écrire maintenant [ɐ̥] (voyelle relâchée protonique représentée dans l'orthographe par *a* ou *e*).

---

42. ANGUSTUS 'eng', M.-L. 471. — Le cat. a *congost*, s. m., 'gorge de montagne', 'détroit' (telle est précisément la signification de ce mot chez Català, p, 190, en bas); le portug. a *congosta*, *cangosta* 'Gässchen'; le dictionn. galic. me donne, synonyme évident du mot portug., *congostra* 'camino angosto y amurado á derecha é izquierda, en cuanto cabe poco más de un carro cargado — callejuela'; et enfin, même l'Acad. esp. donne un *congosto*, 'desfiladero entre montañas' ('=' cat.). Meyer-Lübke 1568 ne mentionne que le portug. *cangosta*, l'admettant à titre de composé sous CANALIS, rapprochement pour lequel il cite *Revista Lusitana* IV 272, que je n'ai pas sous la main. Vu les formes en *con-*, et vu surtout que l'une de ces formes, la catalane, ne peut guère être expliquée par CANALIS, je me demande s'il ne s'agit pas après tout d'un anc. adj. CONG-. C'est précisément dans la Péninsule Ibérique que la base ANGUST- apparaît sous la forme *cong-* (soit qu'il s'agisse d'une soudure de *co(n)-* avec *ang-*, soit, aussi, comme disait Diez 21 et comme dit aujourd'hui Niepage, *RDR* I 354, d'une substitution de »préfixe»): cat.-valenc. et galic.-portug. *congoxa*, > esp. *congoja* [1], — à côté de cat.-valenc. *ango(i)xa*, *eng-*, anc. esp. *angoxa* (cf. n:o 12; Diez 21). — Quant à la variation vocalique de la première syllabe portug., ne serait-il pas permis de la considérer, dans ces conditions, comme due à ce que l'adj. *angosto* (M.-L. 471) est présent à l'esprit? Cornu, *GG* I² 934, § 28, qui voudrait expliquer la dualité *can-* ∽ *con-* par

[1]) Le [š] cat. peut être considéré comme indigène, cf. Niepage, l. c. En esp., au contraire, STY ne peut avoir abouti à [š] > *j*, v. Menéndez Pidal, *Cantar de Mio Cid* I (1908), p. 187, l. 11—17. Hanssen, qui, dans son compte-rendu critique du livre de Menéndez Pidal (*RDR* I; 1909), n'attaque pas encore (p 466, en h.) le point précis dont il s'agit ici, se placera à un point de vue différent dans sa *Span. Grammatik* (1910), § 19, 14. Selon moi, M.-L. a raison de considérer l'esp. *congoja* comme adventice; ce *congoxa* se trouve bien chez les lexicographes, dès la fin du XVe siècle (non pas dans la *Gaya*, 1474) et, p. ex., chez un rimeur galicien comme Pedro de Quiñones (1e moitié du XVe s.; voy. Lang, *Cancioneiro gallego-castelhano*, LXI, v. 1851); mais il ne se rencontre pas dans le *Cantar de Mio Cid*, comme on peut le voir aujourd'hui commodément dans la magnifique édition, maintenant achevée, de Menéndez Pidal: *Vocabulario*, publ. 1911.

la base COANGUSTA, admet par conséquent, lui aussi, un point de départ autre que CANALIS, et cela tout en ne citant notre subst. que pour le portugais. Pour CO(A)NGUSTUS, v. *ThLL.*

43. **BERNA** 'héron', voy. Paul Barbier fils, *RDR* II 185. — Le cat. aussi a son *bernat pescayre* 'martin-pêcheur', guardarrío'.

44. **CAEREFOLIUM** 'Kerbel', M.-L. 1469. — L'esp. a un mot savant de cet aspect: *perifollo*; de même, le cat., à côté d'un *cerfull*, *perifull.* C'est la dénomination d'une plante qui est »parecida al perexil», comme je lis dans le *Dicc. de Autoridades*, s. v. *perifollo.* On dirait un rapprochement phonétique des mots *perejil* et *cerafolio*(M.-L.) ou *cerif.* amené par la ressemblance d'aspect et d'emploi, pour ainsi dire, des deux plantes que ces mots désignent.

45. **CALIGO** 1. 'Dunkelheit'; 2. 'Augenschwäche'; 3. CALLIGO, M.-L. 1516. — L'esp. a *calima* et *calina*, le cat. *calima* (Català 224), *calitja* (Ruyra 123; mes dictionn. cat. ne connaissent pas ce *calina* que M.-L. cite encore sous 1517), le valenc. *calimes*, pl. Le son *m* du cat. *calima* serait dû, selon moi, à l'analogie de *broma* BRŪMA, et le *calima* esp. serait un catalanisme. Le dictionnaire galic. ne connaît pas notre mot. Le *Torcimany* (v. n:o 19) donne un *calhiga* rimant avec [-iǧə], de même: »*boyra per calhiga*» — mot remontant à CALLIGINE. — En fait de dérivés, je proposerai d'ajouter sous 2., à côté de l'esp. *columbrar* (cf. 1. *calumbriento* [1]), un cat. *escallimpar.* C'est un mot qui ne figure ni chez B. y T. ni chez Saura; Vogel, dans son *Taschenwörterb.*. que je viens de recevoir, donne *escallimpar* en le munissant d'un astérisque, ce qui veut dire que Vogel est le premier à le relever dans un dictionnaire. Je connais notre mot, en première ligne, par la lecture du roman de Català, qui s'en sert en décrivant les perspectives qui s'ouvraient devant les yeux de l'héroïne, dans une excursion alpestre: *Y seguiren pujant . . . Ja'ls esguarts de la dona, envejosos d'horitzonts, comensavan a dominar la carena espatlluda des Roquís Mitjà; ja la traspassavan, escallimpant*

[1] Y ajouter le galic. *calume* 'moho', 'orín'!

també de l'altra banda l'ampla ratlla planera (p. 205). On voit que ce *escallimpar* signifie, soit 'découvrir au loin', soit 'tâcher de voir', 'lorgner'; en effet, Vogel le traduit par 'spähen', 'lauern'; 'erspähen'. Ceci nous fait songer à un **escallimar* ou »*escalimar*», qui aurait été déformé, p. ex. sous l'influence de *llamp* 'foudre', 'éclat', en *escallimpar.* Pour la filiation d'idées 'jeter un éclat' ⟩'jeter un regard', cf. ci-dessous, l'art. FLAMMULA; pour la variation orthographique *i∽a*, à la protonique, cf. *estantolar*, verbe écrit aussi *estintolar.* L'élément représenté par l'*es-* est fort bien motivé dans un mot signifiant 'découvrir'; on dirait une équivalence du *dé-* d'un mot comme *débrouiller.*

v. Wartburg, *RDR* III 473 (1911, publié en 1912), songe à l'existence de ce que cet auteur appelle un préfixe *ca-*, *cal*(*i*)-. Cette supposition fait, du moins provisoirement, l'effet de ne pas être suffisamment motivée.

46. CERESEA 'Kirsche', voy. n:o 28. — La nouvelle hypothèse que j'ai formulée l. c. en présence de cat. et valenc. *cirera* ne tient peut-être pas devant le fait que la graphie *cirera* se rencontre, telle quelle, dès 1197. C'est là la date d'un document latin offrant notre mot et cité par Balari y Jovany, dans ses *Orígenes históricos de Cataluña* (Barcel. 1899), ouvrage auquel je m'en rapporte par l'intermédiaire d'une étude de Moliné y Brasés intitulée *La llenga catalana* (Barcel. 1911), p. 47. Du reste, Niepage, *RDR* I 356, a trouvé *sirera* pour 1442. Dans ces conditions, et étant donné notamment qu'on n'a pas trouvé la graphie intermédiaire **cirehera* que supposerait mon hypothèse (pour la simultanéité des graphies comme *fels fahels*, voy. Niepage, l. c., p. 318, § 37), il est peut-être moins risqué de s'en tenir à l'explication de Niepage (p. 356), qui voit dans *cirera* un cas de substitution de suffixe.

47. COGNITUS 'bekannt', M.-L. 2030 (survivances ital., anc. fr. et prov., avec des sens comme 'anmutig', 'zierlich'). — Pour le cat., les dictionn. ne me donnent que l'adverbe *coindament* (B. y T., Vogel) 'ayrosament', *cohondament* (Saura) 'con garbo', 'ayrosamente', ('avec de la grâce'), mots dont je ne connais pas le degré de popularité. Víctor Català, elle,

admet au contraire bien souvent (une dizaine de fois, peut-être), et cela au beau milieu des belles conversations en patois, un mot *condicia*, dont le sens, facilement constatable mais un peu vague, paraît être partout celui de 'gentillesse', 'politesse', — identique, par conséquent, avec celui du prov. *coindia*, dérivé de COGNITUS.

Même Vogel ne relève pas ce *condicia*.

48. COLLUVIES 'Spühlicht', 'Unrat', M.-L. 2054. — Le portug. a *calombo* 'geronnene Milch', 'geronnenes Blut', 'Gerinnen', sens qui ne s'écarte pas trop de celui de quelques-unes des survivances citées par M.-L. ('Molken' etc.). Pour ce qui est de la forme de notre mot, *-lo-* est normal; *a* représente ce même son protonique que nous trouvons à la place d'un O étymologique dans portug. *caluga* (COLLUM, M.-L. 2053), a. portug. *caona* (COLUMNA, 2069), esp. *camuñas* (belle étymologie de M.-L., 2091), portug. dial. *katurno* (2282); cf. *GG* I² 948 ss., surtout § 92. Il n'y a que la finale qui accuse un écart inattendu, amené par quelque analogie qu'il reste à établir. — Le dictionn. galic. donne un *columbra(z)o* sous le sens de 'clase de uva'. Etant donné l'insuffisance de ce renseignement, il vaut peut-être mieux ne pas risquer un rapprochement entre ce mot et ceux cités par M.-L.

49. DELECTARE 'ergötzen', M.-L. 2532. — A titre de dérivé, je citerai le cat.-valenc. *delit* 'volupté' etc., mot notable à cause de son indépendance. Indépendance en ce qui concerne la phonétique, d'une part, et la sémantique, de l'autre. Tandis que l'esp. et le portug. ont appris leur *deleite* aux troubadours provençaux (M.-L.), l'*i* du mot *delit* en question montre bien que nous avons ici affaire à un mot indigène. Le valenc. connaît de plus, graphie curieuse, un *dellit*. — Le sens n'est pas uniquement, comme on s'y attendrait, 'délice', 'volupté' (B. y T.), 'placer', 'gusto' (Saura), 'Wonne', 'Lust' (Vogel), mais aussi 'courage', 'vigueur' (B. y T.), 'ánimo', 'brío', 'vigor'; 'anhelo' (Saura), 'Kraft', 'Nachdruck', 'Wucht' (Vogel). *Si teniu prou dalit, ray!* (Català, p. 205) doit signifier 'je veux bien, pourvu que vous ayez assez de forces [pour prendre ce chemin escarpé]!'; de même, *¿cóm*

va'l dalit, ermitana? (ibid. 198) à peu près: 'vous n'êtes pas fatiguée?' et non pas quelque chose comme 'cela vous fait-il du plaisir?'. Parfois, il semble plus difficile de décider de laquelle des deux significations principales il s'agit; cf., p. ex., le passage de la p. 207, en bas. C'est bien par le sens de 'élan' ou quelque chose d'analogue que l'on est arrivé du sens de 'plaisir' jusqu'à celui de 'vigueur', 'force'. Une expression comme *avoir le pas léger* ne pourrait-elle donc pas, elle aussi, le cas échéant, impliquer l'idée de 'bonne humeur' en même temps que celle de 'vigueur corporelle'? Voici, enfin, un cas à part: *Passat Ridorta havían atrapat un carro que feya la mateixa via qu'ells, y en Matías, ab ganes d'estalviar el dalit, preguntà al carreter si els volía dur fins a les collades de la montanya* (ibid., p. 7). Extrêmement corpulent, *en Matías* voulait s'épargner la fatigue d'une montée à pied; toutefois, je crois que les mots *estalviar el dalit* ne signifient en eux-mêmes que ceci: 'économiser les forces'.

50. DELICARE 'erläutern', M.-L. 2536 (survivances astur. et galic.). — C'est sans doute notre étymon qui explique aussi, non seulement berc. *endilgar* 'ver apenas una cosa' (Munthe 98), mais encore, malgré la diversité du sens, l'esp. (»fam.») *endilgar* 'dirigir', 'acomodar', 'facilitar' (mot cité déjà par Diez et par Munthe 70; du reste, c'est bien à Munthe que revient le mérite d'avoir découvert la provenance exacte de ces mots). De plus, je relève un cat. *endegar* [1], qui signifie la même chose à peu près que le mot esp.: 'endreçar', 'compondre', 'aparellar'; 'richten', 'einrenken', 'zurichten'; 'eindämmen'. Valenc. et portug. paraissent ne pas offrir de mot équivalent. — Quant à l'évolution phonétique, je n'ai rien à dire de nouveau à l'égard des formes du Centre, du Nord et du Nord-Ouest, et je regrette de ne point trouver d'exemple cat. offrant une réduction de l'articulation linguale comme celle de **endelgar* > *endegar*. L'évolution sémantique au contraire paraît intelligible. Les deux nuances de sens hispano-

---

[1] Vogel écrit *endagar* — à tort, si le principe étymologique y est pour quelque chose en matière d'orthographe catalane.

romanes principales: 'apercevoir' (astur., galic., berc.) et 'accommoder' (cast., cat.) se trouvent liées l'une à l'autre par l'idée de 'débrouiller', sens de l'étymon inscrit ci-dessus; aussi un verbe finnois (*selittää*) signifie-t-il, d'une part, 'expliquer', 'débrouiller' et de l'autre, du moins dans le patois de mon enfance, 'découvrir au loin (mais avec quelque difficulté)', ces deux extrémités sémantiques étant unies par le sens étymologique du mot qui est celle de 'rendre clair'. Il convient aussi de comparer à ce sujet l'it. *scorgere.* — Voici, enfin, quelques exemples cat. servant d'illustration pour le sens principal donné tout à l'heure. *Hi ha pujat* (il s'agit d'un marin monté sur le mât) *a endegar no sé qué d'una corona, y trevalla sota sa galeta* (Ruyra 188; *corona* est un terme de marins). *Endegar els fanals* (ibid. 203) 'mettre les fanaux en ordre pour la nuit'; de même: *Endegar els encenays* (Català 79). *Heu d'endegar aquesta barca que sembli sa vila de Menjidorm* (Ruyra 199) — allusion à une fête nuptiale possible; 'vous avez à parer(?) cette barque de façon à ce qu'elle ressemble à la ville de »Mange-et-dors»'. *Encara m' hay d'endagar!* (ibid. 135) 'j'ai encore à faire ma toilette!'.

51. *esculo.* — Dans ses *Estudos de philologia gallega. I.* »*Vozes Gallegas*» (tirage à part de la *Revista Lusitana*, VII, Porto 1902), p. 12, M. J. Leite de Vasconcellos publie un curieux petit vocabulaire galicien-espagnol anonyme du XIXe siècle. Dans ce vocabulaire se rencontre entre autres un article dont le commencement est ainsi conçu: »*carvajo*, y *carvallo*, s[ubst.]. Arbol, lo mismo que *esculo* (sic), v. Escurial». L'illustre érudit se demande en note: »Quanto a *esculo* e *Escurial*, não sei o que o A. quer dizer». Etant donné que *esculo* semble destiné ici à servir d'interprétation à un mot signifiant une espèce de chêne ('roble'), ne serait-il pas possible qu'il s'agisse de *aescŭlus*, mot latin revêtu au petit bonheur à l'espagnole? Ecrire, non pas *aesculus*, mais *esculo*, c'est à dire *ésculo*, c'est se conformer à cette habitude orthographique qui rend, p. ex., *Aelius* par *Elio.* Comme sens, *aesculus* correspond assez bien à *carvajo.* — Mais l'auteur du vocabulaire ajoute: »v. Escurial». Que veut dire ce »v.»?

ce ne peut être ni un »verbo» ni un »véase». Quoi qu'il en soit de ce point, il est peut-être permis de croire que le lexicographe a tout simplement voulu saisir ici l'occasion de faire l'étymologue et de rattacher le nom de l'*Escorial* (qu'il écrit »*Escurial*» comme le font les Anglais et certains Français), suivant son opinion à lui, à la base AESCULUS.

52. **FLAMMULA** 'Flämmchen', Körting 3817. — Cat. *llambregar* 'épier', 'observer' (cf. plus bas); *llambregada* 'coup d'œil'. Si j'admets que ce mot est en relations avec FLAMMULA, c'est qu'il peut être considéré comme l'équivalence phonétique exacte d'un type *FLAMMULICARE, et que le côté sémantique n'offre pas non plus de difficultés sérieuses. Pour ce dernier point, je voudrais renvoyer au n:o 45 (cat. *escallimpar*) et alléguer l'angl. *to glance*, verbe possédant aujourd'hui, non seulement la signification »étymologique» de 'jeter un éclat' (= '*flammulicare'), mais aussi celle de 'jeter un coup d'œil' (à peu près = 'llambregar'). *Last but not least*, nous avons le mot d'argot *allumer* signifiant, comme on sait, 'regarder attentivement' (attesté dès 1837), le fourbesque *allumare* (même sens), cf. l'arg. mod. *ardents* 'yeux', répondant au *quemantes* (même sens) de la germanía (recueil datant de 1609); v. Sainéan, *L'argot ancien* (Paris 1907), p. 120.

En présence de cat. *llambregar*, je me permets donc de douter que Sainéan ait raison d'insister autant qu'il le fait (pp. 60, 61) sur la différence foncière qu'il y aurait selon lui entre la mentalité particulière des auteurs de l'argot et celle qui préside à la formation des patois vulgaires. Par exemple, outre notre cas, ce *aile* que l'argot admet sous le sens de 'bras', métaphore »absolument étrangère aux patois» à en croire M. Sainéan (ibid.), se retrouve bien, ce semble, dans cette formation hispano romane (*desalarse*) *adalarse* 'accourir les bras ouverts' que je citais auparavant (n:o 7).

Le sens de *llambregar* paraît être çà et là, non pas précisément 'épier', 'observer' = 'begucken', 'blicken', mais plutôt, soit 'distinguer' (telle est la nuance de signification que je crois avoir chez Ruyra, pp. 107; 126?), soit 'remarquer par hasard' (ibid. 178, 160). *Llambregada* équivaut à

'coup d'œil' ibid. 325. Mais le sens pour ainsi dire étymologique ne fait pas non plus défaut; voici du moins un passage de l'épopée *Atlántida*, de Jacinto Verdaguer, qui semble admettre notre verbe avec la valeur de 'étinceler', 'flamboyer':

> *Mes entre 'ls plechs del rossech daurat, qué'l jorn retira,*
> *desencastades perles, llambrega algun estel.*

(Chant VII, strophe 7). Traduction esp. de Melcior de Palau (Barcel. 1878): 'Mas, entre los pliegues de la dorada veste que el día recoge, cual perlas desengastadas, rielan algunos luminares'. Tous les dictionnaires, même celui de Vogel, ignorent ce sens de *llambregar*.

53. HORA 'Stunde', Körting 4614. — Sans prétendre débattre ici la question du prov. et catal. *ara* 'maintenant' (cf. Körting 4568, 4.) je prends pour point de départ Hanssen, *Span. Gramm.*, § 58, 6., qui fait remonter l'anc. esp. *asoora* 'plötzlich' à la base AD SUB HORAM. Je ferai remarquer à ce sujet que le cat. dit *suara*, 'hace poco', 'ahora mismo', 'soeben'; pour le sens, cf. plus bas. Ce *suara* suffit peut-être pour démontrer que *asoora* doit impliquer un élément de plus, et que cet élément à découvir est, dans ce cas, identique à la première composante de l'étymon des adverbes cat. *ara*, esp. *agora*, *ahora*, *ora*, fr. *or* etc. Si ceci était exact, comme je le crois, ce ne serait pas uniquement en catalan que nous aurions affaire à un adverbe formé par la soudure de (AD) SUB 〉 (*a*)*so* avec un autre adverbe signifiant 'maintenant'. — Pour le sens du cat. *suara*, cf. des tournures comme *ara un suara l'altre*, *ara això*, *suara allò*, où il doit être traduit, non pas par 'naguère', mais par 'ensuite' ou 'aussitôt après'. C'est, par conséquent, un de ces adverbes de temps qui, comme le lat. *olim* et le fr. *tout à l'heure*, partagent avec le *Ianus bifrons* des Romains l'aptitude de regarder et le passé et l'avenir.

Faut-il reconnaître l'*asoora* de tout à l'heure dans cet adverbe anc. esp. *adesoras* que Nebrija traduit, dans la 1e éd. de son dictionn. esp.-lat. (de 1493?), par 'subito', 'repente'? Le critérium sémantique et le son *s* font croire qu'il ne faut point mettre *adesoras* en contact avec l'anc. esp. *adiesso* 'tout

de suite', mot cité par M.-L. (164; à écrire avec *-ss-*!). Pour le sens exact etc. de ce dernier mot, voy. Lang, *Romanic Review* II (1911; précieuse critique de détails de la *Span. Grammatik* de Hanssen), p. 342, »§ 58».

54. **LAMP-** 'leuchten', Körting 5408. — A côté des dérivés comme esp. et portug. *relámpago*, cat. *llámpec* 'foudre', cités par Körting, on pourrait admettre le galic. *lóstrego* 'relámpago', connu aussi par le vocab. anonyme cité sous le n:o 51, et qui s'explique par la présence à l'esprit de la base LŪSTRARE 'hell machen', Körting 5753. — En cat., le dérivé de ce dernier mot, *llostre*, s. m. que je ne trouve que chez B. y T. et Vogel, signifie 'capvespre', 'fosch', 'Abenddämmerung', ce qui est intéressant au point de vue sémantique.

55. **LICERE** 'être permis', Körting 5566. — Le nombre des survivances de ce mot peut être accru, si je ne me trompe, de quelques formations romanes, dont une du moins paraît offrir de l'intérêt. Il y a, d'abord, cat. *lléure* et (cf. plus bas) *lloure*, remontant, du moins celui-là, à *LICĔRE et ayant les fonctions d'un subst. comme 'loisir' et d'un verbe comme 'avoir loisir'. Le même *LICĔRE se reflète, selon moi, sous ce (*de*)*lèire* 'tarder' que Mistral donne pour certains parlers prov. modernes (l'anc. prov. ne connaissant que *lezer* — à ajouter chez Körting, comme tous les autres mots ici cités), et, aussi, ce semble, sous ce subst. diminutif qu'est le béarn. *deleret* 'anxiété'. L'accentuation LICĒRE, au contraire, est attestée, hormis l'anc. prov. *lezer*, par le portug. *lazer* 'Musse' et l'anc. cat. *leher*, même sens. Or, je soupçonne que ce qui forme le point de départ d'un mot valenc. *delir* 'envie', cat. *deler*, *dalé* 'désir ardent', cat. *adelerarse*, *adalerarse* 'se presser', n'est autre chose que LICĒRE et que, par conséquent, les deux formes prosodiques de LICERE possèdent l'une et l'autre un représentant dans le cat. moderne; cf. fr. *plaire* ∽ *plaisir*, cat. *plaure* ∽ *pl*(*ah*)*er*.

Que l'anc. cat. *leher* 'oisiveté' puisse avoir eu à côté de lui un composé **deleher*, cela semble probable par la coexistence en prov. de *lèire* et, quoique moins répandu, *delèire*; que ce **deleher* puisse avoir été employé comme

subst. ayant le sens de 'oisiveté' > 'désir' > 'anxiété' etc., le prov. *deleret* me l'a suggéré. Or, il suffit peut-être, pour bien se rendre compte d'une transformation comme celle de **deleher* > *deler*, d'avoir présent à l'esprit que cette synérèse, aisée en elle-même (cf. *pa(h)or* > *por* etc., n:o 61), a pu être facilitée considérablement par le fait que les deux syllabes en question sont atones dans un dérivé comme **adeleherár* > *adelerar* (cf. *nissaga*, n:o 34). — Notable en tout cas, mais non pas impossible à suivre étant donné les différentes nuances ci-dessus citées, l'évolution sémantique a ainsi parcouru, dans le cas de ce »*ADDELICERARE SE» (!), toute la distance qui sépare le LICET latin du sens cat. 'se presser', (Vogel:) 'sich sputen'.

Le valenc. *delir* 'envie', loin de remonter, comme quelqu'un l'a affirmé, à DELIRARE; loin de prouver par conséquent que le cat. *deler* attesterait ce DĒLĒRUS que l'on peut voir chez Walde, *Lat. etymol. Wörterb.*[2], s. v. DELIRO, s'explique bien entendu par un simple passage de LICERE à la conjugaison -IRE; cf. fr. *loisir.*

Reste à dire deux mots sur le cat. *lloure*. Ce mot équivaut à *lléure*; mais, à en croire B. y T. (Saura ne donne pas *lloure* et Vogel ne donne aucune indication sur le point dont il s'agira ci-dessous), *lloure* a, de plus, les fonctions d'un verbe impers. signifiant 'voler'. Je ne m'arrêterai pas sur ce que cette dernière information a d'inexact ou plutôt d'illogique (*voler* n'étant point un verbe impers.); mais je me sens tenté d'exprimer à cette occasion le soupçon qu'il pourrait être question ici d'une survivance de LUBET. D'autre part, il ne faut guère oublier qu'il y a un certain nombre de localités majorcaines qui prononcent, à la place de *beure* et *veure* (BIBERE, VIDERE), [bọ́u̯rə] et [vọ́u̯rə]. L'indication précise concernant ce dernier point se lit chez Alcover, *Bolletí del diccionari* IV (1908), pp. 240, alinéa *c*, et 220_9, passages importants qui rectifient Saroïhandy, *GG* I[2] 851, § 16. — Niepage, *RDR* I (1909) 311, § 14, a trouvé des graphies anc. majorc. avec *ou* comme *bourer* (an 1554).

*LUBERE donnerait en tout cas régulièrement *lloure*, cf. *RDR* I 359, § 111. Ce verbe rare, je n'en ai malheureusement pas rencontré d'exemples, qui auraient peut-être permis de découvrir quelque critérium sémantique utilisable pour en fixer définitivement l'étymologie. — Je ne puis pas m'abstenir de transcrire ici, avant de finir cet article, un exemple de *adelerarse* tiré d'un recueil de contes de fées populaires — *Cuentos populars catalans*, publ. par Maspons y Labrós (Barcel. 1885), p. 38: *Héuse aquí que una vegada era un rey, que anava de cassa, y adelarat* (sic) *detrás de una pessa, se ficá dins una boscuria de la qual no sapigué sortirne.* Le roi 'hâtait le pas' tout absorbé par la poursuite de ce gibier.

(Pour ce »*cuentos*«, écrit autre part »*qüentos*« (!), on aurait bien soin aujourd'hui de dire *rondalles*).

56. MERX, -CIS 'Waare', Körting[3] 6125 a. — Cet étymon sera relevé dans le dictionnaire de l'étymologie romane, non pas uniquement à cause des trois survivances directes indiquées par Herzog et citées chez Körting[3], mais aussi à cause du dérivé cat.-valenc. *smerçar*, *esmersar* 'employer', 'mettre en usage', 'auf-, verwenden', 'ausgeben' (aj. 'dépenser'!). Déverbal *esmers* 'emploi', 'dépense'. Point de départ sémantique: *EXMERCIO 'je prends de mes biens'. — Ruyra 145: *Esmersant les seves forses sense recansa en aquell ultim vals.*

57. *PATIRE, 'dulden', 'leiden', Körting 6932. — Valenc. *pahir* 'digerir', 'estomacar' (l'Acad. Esp. donne *estomagar* avec le sens de 'causar fastidio ó enojo'); cat. *pa(h)ir* 'supporter', 'endurer'; 'digérer'. (B. y T. fait figurer en première ligne cette dernière signification, ce qui peut être exact au point de vue de sa fréquence actuelle, et croit que la signification 'supporter' n'est admise qu'au figuré; Saura, et aussi Vogel, donnent les mêmes sens dans le même ordre que B. y T.). Il est embarrassant de se trouver ici en présence de la chute, en cat., d'un T intervocalique, qui a ailleurs, en cat., le son de [đ]. En effet, le développement »régulier« a donné ce [pədí], que je suis en état de citer d'après Alcover, *Bolletí del diccionari de la llengua catalana*, IV (1908)

288 et qui s'entend du moins à Bagur, localité située à l'Est de Gerona, tout près de la mer; toutefois, à côté du latinisme *patir*, c'est *pahir*, il faut bien le dire, qui représente la prononciation généralement admise. En fait d'exemples cat. de la chute du T > *d*, entre deux voyelles, on ne saurait guère citer, en dehors de *pahir*, que quelques cas isolés; en voici quatre qui out été rencontrés par Niepage au cours de son important dépouillement linguistique des anciens documents majorcains (*RDR* I 338): *paella* (1430), *quern* QUATERNU (1450), *cuern* (1362), *guía* de WITAN (1443); cf. *agrahir*. Quelqu'un pourrait, en présence de ces cas, y ajouter celui de *atuhir*, verbe difficile à étudier où je prétendais voir récemment (au n:o 40) un TŪD- plutôt que TŪT-. La chute du T > *d* intervocalique est, au contraire, parfaitement connue dans l'extrême sud du domaine catalan: »dins el reyne de Valéncia» et surtout »dins la regiò alicantina», dit à ce sujet M. Alcover (v. *Boll. del diccionari* IV 286, qui complète Saroïhandy, G*G* I² 860, § 43). Faut-il croire que le *pahir* des dictionnaires cat. et de V. Català pourrait être qualifié de »valencianismo»? On serait tenté de l'admettre. Le dictionnaire valenc. ne connaît pas *atuhir*, qui, lui, ne peut par conséquent pas être allégué en faveur d'un *pahir* provenant du royaume de Valence. Quant à *agrair* (GRATUS), ce terme de style élevé pourrait avoir été influencé par la masse des autres mots en -(*h*)*ir* comme *beneir*, *succeir*, *posseir*, *trair*, où un D. s'est amuï. J'ajoute qu'en regard de *paella*, un [pədẹl'ə] est cité pour Castellar de Nuch (prov. de Barcel.); v. *Bolletí del diccionari* IV 250.

Le sens de 'digérer' est aussi connu en Italie, comme on peut le voir chez Körting. A propos de ce sens, un dérivé curieux mérite d'être cité: c'est le cat. *pahidor*. Ce PATITORE a le sens de 'estomac'. *A la Mila va venirle puja-y-baixa al pahidor* (Català 85): elle a des nausées. Ibid. 130, les *pahidors* ne souffrent aucunement: ils éprouvent la sensation agréable de quelque chose d'échauffant.

58. [**PHŌIX** (gr.) 'ein Wasservogel', Körting 7125.] — Niepage, *RDR* I 373, § 135, ayant rencontré, dans un docu-

ment majorc. datant de 1361, le mot *fotges*, le trouve »sinnlos» et voudrait le corriger en »*folgues* ('Wasserhuhn', FULICA)». En réalité, nous sommes ici en présence d'un ancien exemplaire du cat. *fotja*, un autre oiseau d'eau, que connaissent mes trois dictionn. (le valenc. donne, de même, *fòja*) sous le sens de 'cercelle', 'judelle', 'cerceta', 'zarceta', 'fusca', 'Wasserhuhn', '*Fulica atra*', et que le pasteur du roman de Català mentionne bien souvent plaisamment comme quelque chose d'insignifiant qui peut cependant épouvanter les femmes. Ce qui nous importe ici, c'est de constater, en présence de notre mot cat. resté inconnu à Diez (et à Körting), que le mot esp. *foja*, évidemment identique avec celui-là, ne doit point avoir eu anciennement un *x* à la place du *j* et que nos mots ne peuvent par conséquent pas remonter à l'étymon ci-dessus, que l'on était accoutumé à admettre pour l'esp. *foja*. Aujourd'hui, après avoir détruit cette étymologie, je ne saurais cependant lui en substituer d'autre. Tout ce que j'ai à ajouter, c'est que le *Torcimany* (comm. du XVe siècle) donne *fotga* avec [ɔ]. Il est bien moins intéressant au point de vue étymologique de savoir que, d'après la transcription phonétique de Vogel, la langue barcelonaise actuelle prononce au contraire l'*o* fermé, et que le dictionn. valencien à son tour donne [ɔ].

59. PLICARE 1. 'falten'; 2. 'biegen', 'krümmen', Körting 7256. — 2. Chez Català, 203, un pasteur dit: *mainada . . . que's posa a gordar pera no blegar la esquena fent d'un ofici*, ce qui signifie bien entendu: 'des gens qui se mettent à garder les bêtes pour ne pas courber le dos en faisant quelque métier'. S'il ne s'agit pas là d'une faute d'impression — réserve imposée parfois par l'éd. de *Solitut* malheureusement peu correcte que j'ai sous la main — le *blegar* de ce passage, mot que ne donnent point mes dictionnaires [1], sera peut-être à considérer comme dû à une confusion de ce cat. *plegar*

[1] Excepté celui de Vogel: ›**blegar* 'beugen›'; fig. 'klein kriegen'. Je n'ai reçu ce précieux petit livre qu'après avoir rédigé définitivement le présent article.

(à ajouter chez Körting) qui dérive de notre étymon, avec *doblegar,* ou bien encore, ce semble, à une confusion mutuelle de deux ou trois des presque-synonymes *doblegar*, *plegar*, *bregar*. — M.-L. 1299 donne le cat. *bragar* 'Hanf brechen'; ajouter l'esp. *bregar*, qui signifie, aussi au figuré, 'lutter', sens connu de même en catalan (cf. le *blegar* 'klein kriegen' du dictionn. de Vogel!). Le mot *doblegar* mentionné ci-dessus se trouve en esp., cat., valenc. et appartient à M.-L. 2801, DUPLICARE.

Dans *RDR* III (1911) 291, § 49 (Krüger, *Sprachgeographische Untersuchungen in Languedoc und Roussillon*), je rencontre une forme [bləga]. Relevé à Montalba, pays situé juste au nord de la frontière nord du catalan parlé en Roussillon, ce [bləga], que M. Krüger ne traduit pas, mais qu'il semble citer à titre de représentant du cat. *plegar*, sert peut-être à démontrer que notre *blegar* existe réellement, en dépit de mes deux dictionnaires, et non pas seulement en Ampourdan.

Mais il y a plus. Un mot difficile et intéressant, le cat. *blincar*, écrit aussi *brincar* et *vinclar* (pour la métathèse, v. G*G* I² 867, § 54, amplifié par Alcover, *Boll. del diccionari* IV 303) signifie sous toutes ces formes, 'plier', 'courber'; *vincladís* 'flexible'. Quelqu'un pourrait songer à un VINCULARE, admettant qu'une signification primitive 'lier' aurait pu aboutir, comme terme de l'horticulture, p. ex., à celle de 'plier'. Dans ce cas, cependant, on s'attendrait à trouver quelques restes de ce sens hypothétique de 'lier', 'atar', 'sujetar'. Or, les dictionn. n'en offrent pas trace, et mon ami catalan assure n'avoir jamais entendu notre mot sous une pareille signification [1]. Dans ces conditions, il faut bien avouer qu'il est moins difficile de rattacher cat. *blincar* à PLICARE, en admet-

---

[1] Le Doct. Barrios continue: »Els ossos de les criatures no se trencan, se blincan. Se «blinca« el arbusto, el hombre ante el poderoso, el animal al domarlo etc.» Beaucoup d'exemples du sens 'courber', 'plier', sont fournis, de plus, par mes lectures catalanes. — Le sens de 'segeln', 'einen Kurs steuern', que Vogel cite, d'après B. y T., en dehors de celui de 'beugen', ne contribue pas à faciliter l'étude de notre mot, — pas plus que la présence du latinisme *vincular*, (Vogel:) *vinclar*, 'festlegen'; 'verquicken'.

tant toutefois que l'évolution phonétique a été détournée par quelque analogie — laquelle, je ne saurais pas le dire pour le moment. Comme tant d'autres des mots ici étudiés, le cat. *blincar, vinclar*, si embarrassant en lui-même, se trouve, de plus, dans un isolement dialectologique complet ou presque complet, à en juger par les dictionnaires que l'ai l'occasion de citer. Le seul mot que l'on puisse songer à en rapprocher, c'est, si je ne me trompe, ce galic. *bringa* qui signifie 'vara que atraviesa las costillas de las cestas' (ce qui est quelque chose de 'ployé'), comparé par Munthe, 61, à l'astur. *blinga* et (San Jorge, dans le concejo de Llanes) *brenga*, ce dernier signifiant une 'fibra retorcida y dura en la madera'. — L'esp., portug., galic., cat., valenc *brincar*, = astur. *(re)bl(i)ncar*, signifie, comme on sait, 'sauter', 'bondir'; pour le portug. *brinco* 'Ohrring', 'Kleinod', v. Nunes, *KJbRPh* XI (publ. 1911), I 272, où est citée la théorie de Carolina Michaëlis de Vasconcellos, qui rattache le *brinco* en question à VINCULUM. Comme synonymes de ce *brinco* portug., on peut citer l'esp. *brinco*, l'astur. *blincu* (Munthe), galic. *brinquiño* 'alhaja pequeña'; mes dictionn. cat. au contraire ne connaissent pas ce mot. Ainsi, l'isolement du cat. devient de plus en plus remarquable. — *Bincler* (Rennes; Vendée) 'loucher', 'être myope', norm. *blinquer* 'guigner' (*RDR* III 478), constitue bien entendu un autre groupe à part, correspondant peut-être, lui, à cet anc. h. allem. BLINCHAN 'blinken' que Körting 1476 admettrait pour d'autres mots, mais que M.-L. a supprimé.

60. *RANDA, *RANDUS (goth.) 'Rand', Körting 7753. — Aux nombreuses survivances romanes qui y sont citées, ajouter cat. *arrán, a ran de* 'en rasant', 'au pied de', 'à la racine de'. Dér. *arranar* 'écourter', 'cortar á cercén'. Le résultat de -ND et -ND- ne pouvait être en cat. que *-n* et *-n-*. — Etant donné que certains autres mots signifiant, eux aussi, 'en rasant' etc., ne paraissent pas tous transparents quant à l'étymologie, je me permets de m'y arrêter en passant, à cette même occasion.

Malgré la ressemblance sémantique, nos mots cat. n'ont naturellement rien de commun avec fr. (> portug.) *rez* RASUS,

prov. *ras* 'ras' (Körting 7798, RASUS; il y aurait lieu peut-être de remplacer cet étymon par RASE, adv. que l'on voit, p. ex., revenir plusieurs fois dans un document de Fondi [XII:e s.], que je cite d'après Savj-Lopez et Bartoli, *Altitalienische Chrestomathie*, 1903, p. 5). Ces derniers mots, à leur tour, faut-il les mettre sur le même plan que prov. *razen*, ital. *rasente* 'tanto vicino che quasi si tocca'? Depuis Diez, on est accoutumé à rattacher tous ces mots à RASUS; voy. Körting 7792 (*RASĔRE) et, surtout, D'Ovidio et Meyer-Lübke, G*G* I² 649, § 12 (morceau impr. en petits caractères), où *rasente* figure comme *ras-* + *radente*, ou comme un *rasante* provenant du nord de l'Italie, qui remplace régulièrement *-ante* par *-ente*. D' un autre côté, l'anc. ital. a eu *radent*, *redente* etc. et le bergam. a *aredĕt*, formes qui reflètent naturellement un RADENT- (étymologie de Wiese, cf. Salvioni, *Rom.* XXVIII 92; Körting 7708), et l'on est tenté de se demander s'il y aurait quelque inconvénient sérieux à reconnaître ce même RADENTE dans le prov. *razen* de tout à l'heure et à voir dans l'ital. *rasente* un emprunt au provençal. Si ceci était exact, on aurait par conséquent, d'une part, sous le participe RASUS ou l'adv. correspondent RASE: *ras*, *rez*, et sous l'autre participe RADENTE: prov. *razen* (> ital. *rasente*), anc. ital. *radent*, *redente*, bergam. *aredĕt*; et l'on aurait de l'autre part, toujours sous le même sens que ces derniers mots, tout le groupe remontant, comme cat. *arrán*, à RAND-. Or, tout cela admis, il resterait encore à se demander si c'est précisément le mot RADENTE de tout à l'heure ou si c'est plutôt un (AD)-HAERENTE qu'il faut voir dans le groupe constitué par les mots suivants: engad. *ardaint* 'presso', 'vicino', (Mussafia et, facultativement, Salvioni, *Rom.*, l. c.: ADHAERENTE); ital. *rent*, (*d*)*arent* (dial. modernes du Nord), *rente* (napol.) (Salvioni, ibid.); portug., de même, *rente* 'glattweg', 'ganz kurz', 'ganz nahe (bei)' (*rente da terra* 'zu ebner Erde'), vb. *arrentar* 'streifen', 'dicht vorbeigehen', galic. *arrente*(*s*) (donné aussi — *arrente* — par le vocabulaire *Vozes gallegas*, v. n:o 51) 'colindante', 'inmediato, ó lo que . . . está muy cerca á otra cosa'. Ces mots portugais ne figurent pas à l'Index de Körting; ils ne

sont pas non plus cités par M. Salvioni, l. c. Toutefois, ce n'est pas moi qui en discute pour la première fois la provenance; déjà Diez (669 *rez*) a cité napol. et portug. *rente*, qu'il rattache à HAERENTEM. A vrai dire, ce mot portug. se retrouve chez Körting aussi, mais seulement dans le corps du livre (2e et 3 e éd.), s. v. HAERENS, où figurent, de plus, étudiés par Meyer-Lübke en 1891, trois autres mots, dont deux seulement ont été jugés dignes de réapparaître à l'Index. — Au point de vue de la phonétique portugaise, ADHAERENTE(S) aurait donné, à ce qu'il semble, »*arente*(*s*)», cf. HEDERA > (*h*)*era* (à côté de *hedra*; *GG* I² 988, § 198, § 195), ce qui n'empêcherait pas de voir dans *arrente*(*s*) un *a* + *rente*(*s*) et dans ce *rente* un HAERENTE; de l'autre côté, il faut peut-être admettre qu'un RADENTE (AD RADENTEM) n'aurait abouti qu'à *rente* (*arrente*); cf. *assentar* < *asseentar* < *ASSEDENTARE, *GG* I², 988, § 195. La question ne saurait être tranchée définitivement qu'en présence des graphies médiévales. Est-ce »*raente*» qu'on écrivait autrefois? Dans ce cas, le groupe des survivances de RADENTE citées plus haut compterait des représentants en Portugal aussi.

61. SEGUTIUS, voy. Horning, *ZfRPh* XVIII 238, 'ein Hund bestimmter Race': Körting 8580. — Moins intéressant que le dérivé catalan, voici d'abord un dérivé portug. *sabujar*, qui mérite en tout cas d'être cité ici, étant donné ce qui va suivre, et qui signifie 'hündisch schmeicheln'. Les autres parlers hispano-romans et provençaux ne m'offrent rien de nouveau, abstraction faite du catalan. Pour celui-ci, voici ce que j'ai trouvé. Un verbe *sotjar* s'étant rencontré ça et là chez Ruyra (cf. plus bas), j'avais enfin consulté le dictionnaire riche, celui de B. y T. Or, j'avais trouvé, non pas précisément notre verbe, mais bien le subst. *sutge*, *sutja*, qui a la sens de 'suie' et qui m'a ensuite longtemps préoccupé l'esprit — d'autant plus que le contexte même des deux ou trois passages de Ruyra semblait de prime abord ne pas exclure absolument un rapprochement de cette espèce. Enfin, un jour, en reprenant mes lectures catalanes, j'eus l'idée de consulter Saura, et j'y trouvai — et c'est la seule fois que

ceci me soit arrivé — je trouvai chez Saura un mot qui ne figure point chez B. y T.: un verbe *sutjar*, avec le sens de 'atisbar', 'acechar', 'olfatear' etc., en somme, de 'guetter' et de 'flairer'. La première de ces significations cadre parfaitement avec les passages en question. Plus tard, Genís, et aujourd'hui, Vogel me donnent les mêmes indications, celui-ci en citant l'ancien dictionn. de Labernia.

Et l'étymologie de ce *sotjar, sutjar*? Pour abréger, je dirai tout simplement que je suis aujourd'hui convaincu de l'exactitude du rapprochement: SEGUTIUS ∽ *sotjar*. Mais il y a un point qui semble bien digne d'être débattu. Je parle de la forme forte, qui est *sótja* et non pas »*sútja*».

La base PAVOREM a donné en cat. oriental, comme on sait, [pɐ̥ọ́] > [pọ], écrit *pa(h)or*, *por*; d'autre part, PÁVORÓSU n'est représenté que par [pɐ̥u̥rọ́s], écrit *pa(h)orós*, et *PÁVORÚCU par [pɐ̥rúk]; cf. n:o 33, à la fin, et note. Pour *SÉGUTIÁRE, on s'attendrait, en présence de ces formes-là, à un [sɐ̥u̥ǧá] ou peut-être [sɐ̥ǧá]; pour *SEGÚTIAT, à un [sɐ̥úǧə] > [súǧə], — la longueur de l'U paraissant garantie, sinon par l'esp. *sabueso*[1], du moins par le portug. *sabujo* (cf. *GG* I² 961, § 111; 998, § 251). Etant donné par conséquent, d'une part, »*sa(hu)tjár*» et de l'autre, »*sútja*», il est facile de comprendre que l'on soit arrivé à admettre *sutjar*, et l'on conçoit que cette forme se soit généralisée au préjudice de »*sa(hu)tjar*». Or, qu'un *sutjar*, considéré comme un mot isolé et prononcé en tout cas [su̥ǧá], s'écrive en cat. aussi bien *sotjar* que *sutjar*, cela non plus n'a encore rien d'inattendu. La difficulté relative dont je parle consiste, comme je le disais, dans le fait que la forme forte actuelle est *sotja*. En effet, on ne saurait guère expliquer l'*o* de cette forme qu'en admettant la possibilité d'une seconde déformation analogique opérée sur la forme de conjugaison »*sútja*» ∽ *sutjár* et donnant pour résultat la forme actuelle *sótja* ∽ [su̥ǧá]. L'analogie des types comme

---

[1] Je regrette de ne pas avoir sous la main l'étude faite sur ce mot par Carolina Michaëlis de Vasconcellos, *Zur hispan. Wortschöpfung*, p. 236, passage cité par Lang, *Romanic Review* II (1911), 334

abóna ∽ [ḁbu̥ná], qui est strictement étymologique, pourrait avoir amené cette déformation dans notre cas, comme je crois qu'elle l'a amenée dans le cas du verbe *axóna* *EXŪNAT (n:o 41).

Enfin, voici quelques exemples offrant, soit la forme *sótj-* en question, soit une forme faible. Chez Ruyra, des pêcheurs à la ligne restent sans bouger, *tot sotjant*, *sotjant llurs guarniments* (105); une pie *sotja* »quelque chose» (339). — Chez Català, une fée *sotjava* un ermite à qui elle en voulait (100); les pins faisaient l'effet d'être des *aparicions dolentes que*, *inmóvils y sotjadores*, attendaient qu'une jeune femme passât pour réaliser ensuite quelques *intencions perverses* à son égard (190). Le pasteur de Català parle d'un malfaiteur qui *sotji y fa de les seues mentris es pas vist,* mais qui, *un cop se'l descobri*, disparaît (211). — Seul, ce dernier exemple pourrait à la rigueur être considéré comme offrant *sutjar* sous la signification, selon moi étymologique, de 'flairer', 'schnobern'; mais on pourrait y voir aussi celle de 'guetter'.

Quelle distance sémantique, enfin, entre ce *sutjar* catalan et ce portug. *sabujar* que je citais au commencement de l'article!

62. TŪTAN (germ.) 'faire du bruit', ∽ *tuer*, voy. n:o 40. — Pour une difficulté que soulève l'étude étymologique du mot catalan, cf. n:o 57. — J'avais tort de qualifier cat. *atu*(*h*)*ir* de verbe rarement usité. Català en offre nombre d'exemples et le sens en paraît nuancé d'un côté ou de l'autre. C'est, p. ex., une femme qui pense à l'accablante corvée d'un grand nettoyage; la suite est celle-ci: *El pastor*, *al vèurela tan atuhida*, *l'aconhortà* (p. 58; *atuhir* presque = 'décourager'). Ayant entendu faire des allusions à un honteux soupçon qu'on nourrissait à son égard, elle, *esma-perduda*, *atuhida, acabava d'endevinar de què 's tractava* (236; *atuhir* peut-être = 'stupéfier'). Un lâche, *atuhit y exasperat* à la fois d'entendre sa femme le tancer sans cesse, finit par »céder, céder», *fins a obehirla poch menys que cegament* (160; *atuhir* = 'démâter'). Au beau milieu d'un conte de fées débité par le pasteur, une enchanteresse, qui croit avoir séduit l'ermite de la montagne, rejoint un jour la malicieuse compagnie de ses sem-

blables en lançant un cri de joie et en leur faisant savoir *que ja havía atuhit el vey de la montanya* (102; *atuhir* paraît équivaloir ici, étant donné le style du contexte, à quelque chose comme 'faire baisser l'oreille'. L'ermite, lui, était devenu fou). Un seul passage, que voici, pourrait être considéré comme offrant un sens assez proche de celui de 'tuer'. On vient de rôtir un tas d'escargots et un gosse se dit en regardant un de ceux-ci: »doit-il avoir dit des jurons, celui-là, *avans de s'atuhir!*» (83; *s'atuhir* semble = 'crever', mais pourrait à la rigueur être pris aussi sous le sens de 'tomber en faiblesse').

A en juger par ces passages de Català, *atuhir* possède donc plusieurs nuances de sens, qui se groupent cependant toutes, de très près, autour de celui de 'étourdir'. Des quatre acceptions principales que M. Vising constate pour la famille des mots romans qui sont connexes avec fr. *tuer*: 'étourdir', 'malmener', 'mettre à mort', 'éteindre' (je me permets de modifier légèrement l'ordre, et j'omets le sens 'faire du bruit', vu la note de M. Vising, *ZfFSL*, 1911, p. 278), ce dernier, fréquent surtout en prov. et en ital. et unique dans le h. engad., paraît faire défaut en catalan. Le sens avant-dernier, celui de 'mettre à mort', est, comme nous l'avons vu, le seul que donne l'excellent dictionn. catalan de B. y T.; quant à M. Vogel, ses vastes lectures doivent lui avoir fourni beaucoup d'exemples de ce sens, puisqu'il vient de rendre *atuhir*, lui aussi, par '(ab)töten'. Et il y a plus: cette acception est la seule que M. Vogel connaisse — chose assurément un peu inattendue en présence des passages de Català ci-dessus examinés.

Etant donné la discussion actuelle de l'étymologie de fr. *tuer*, ital. *attutare* etc., il ne doit pas être dépourvu d'intérêt d'avoir sous les yeux ces quelques notices concernant cat. *atuhir*, mot qu'on avait jusqu'à présent, que je sache, laissé complètement hors de compte.

(A suivre. — Un index alphabétique complet sera donné à la fin de la dernière série).

Oiva Joh. Tallgren.

Les traductions et paraphrases du *Pater* en vers français du moyen âge.

Essai de bibliographie.

Je ne traiterai point ici de l'origine ni du rôle dans l'enseignement ecclésiastique de ce genre poétique: on trouvera là-dessus les renseignements indispensables dans l'excellent livre de M. Samuel Berger, auquel je me rapporterai plus loin, sur *La Bible française au moyen âge.*[1] Je ferai tout simplement, pour les paraphrases du *Pater*, ce qu'on a récemment fait pour les paraphrases de l'*Ave Maria*[2]: je donnerai une énumération de tous les poèmes de ce genre, avec la liste des manuscrits actuellement connus, et quelques autres renseignements bibliographiques. Cette liste sera incomplète, cela va de soi, mais elle rendra peut-être des services à ceux qui plus tard voudront se livrer à des recherches analogues.

Nous avons à mentionner, en premier lieu, cinq poèmes très courts, qui sont de simples traductions de l'oraison dominicale.

1. Nostre pere qui es es celx,
Ki de nos toz la salu velx,
Li toens nons soit seintefiez,
En nos loez et essauciez.

CHARTRES, Bibl. munic., n⁰ 1036 (anc. H. l. 51), fol. 127—128.
PARIS, Bibl. nat., lat. 3799, fol. 1 (commenc. du XIIIe s.).
Vingt-quatre vers. Comp. *Catalogue général des manuscrits*, t. XI (Chartres), 1890, pag. 328. Publié d'après le

---

[1] *Étude sur les plus anciennes versions de la Bible écrites en prose de langue d'oïl.* Paris, 1884. — Comp. V. Le Clerc dans l'*Histoire littéraire*, XXIII, 256: «Les moines avaient coutume, du moins en Italie, de distribuer aux fidèles, pour les présents qu'ils en recevaient, de ces traductions de quelque prière latine, comme le *Pater*, le cantique de saint Alexis, les lamentations de saint Bernard, les louanges de sainte Mathilde (Boccace, *Decam.*, giorn. VII, nov. 1).»

[2] P. Meyer, *Bull. de la Soc. des anciens textes*, 1901, 53; A. Långfors, *Mém. de la Soc. néo-philologique de Helsingfors*, IV (1906), 351, et *Romania*, 1912; J. Priebsch, *Zeitschr. f. franz. Sprache und Litteratur*, 1908, p. 206.

manuscrit de Paris par P. Meyer, *Bulletin de la Société des anciens textes,* 1880, n⁰ 1, p. 39; par Berger, *l. c.*, p. 26; et par J. Bonnard, *Les Traductions de la Bible en vers français au moyen âge*, Paris, 1884, p. 143 (comp. p. 148).

2. Pere nostre qui es es ciels,
Li tien non soit saintifiés;
Viegne tez permanables regnes,
Que tu touz tens mais sur nos regnes.

Paris, Bibl. nat., fr. 2431, fol. 252 v⁰—253.

Seize vers. Imprimé par S. Berger, *l. c.*, p. 26, et par J. Bonnard, *l. c.*, p. 142.

3. Peires nostres qui es en cieus,
Li tiens nons soit sanctifiiés,
Et li tiens regnes a nous vienne,
Qui nous goverst et nous menteigne.

Ce petit poème fait partie du Psautier en vers, tel que Francisque Michel (*Libri psalmorum versio antiqua . . . una cum versione metrica,* Oxford, 1860, p. 360) l'a publié d'après le ms. fr. 13092 de la Bibliothèque nationale (ms. de la fin du XIIIᵉ siècle). Comp. Berger, *l. c.*, p. 25. Pour cinq autres manuscrits du Psautier en vers, voir J. Bonnard, *l. c.*, p. 132.

4. **Dominica oracio**

Pere qe as en ciel sojourn,
Seintefié seit toun noun;
Tun regne nous seit preste,
E ta volunté seit fet.

Cambridge, Bibl. de l'Université, GG. I. 1., fol. 392 v⁰. Poème anglo-normand de douze vers, publié par M. P. Meyer, *Rom.*, XV, 322.

5. **Pater noster in eadem [gallicana] lingua**

Peticio contra superbiam: Nostre pere qui es en ciel,
Spiritus timoris Domini: Beneit seit ton nom duz com mel.
Contra invidiam, spiritus pietatis.
Contra iram: Ton regne aviegne e ton voler,
Spiritus sciencie: Ou ciel e terre soit plener.
Contra tristiciam, spiritus fortitudinis, etc.

Cambridge, Bibl. de l'Université, GG. IV. 32, fol. 12 v⁰. Texte anglo-normand de dix vers, publié par M. P. Meyer, *Rom.*, XV; 342.

Tous ces textes très peu étendus peuvent être considérés comme des simples traductions versifiées de l'oraison dominicale. Ceux qui suivent sont plutôt des commentaires ou des paraphrases. Pour donner un échantillon du genre, je publie in extenso un texte que M. Paul Meyer a signalé dans le manuscrit 8336 (fol. 116) de la Bibliothèque Phillipps à Cheltenham (*Rom.*, XIII, 534). Je l'imprime d'après le manuscrit français 837 (fol. 172 v⁰) de la Bibliothèque Nationale, lequel, à en juger d'après les huit vers que M. P. Meyer cite du texte de Cheltenham [1], est beaucoup meilleur.

6. **La Patrenostre glosee**

Oiez trestuit, por Dieu, seignor,
Creez en Dieu le creator,
Qui nous forma a sa samblance,
4 Par sa sainte digne poissance,
A cui devons noz oroisons
Selonc les noz entencions.
D'une oroison que solons dire
8 Dirai le sens et la matire,
Qui mout est a icels obscure
Qui n'entendent la letrëure:
Celi demainement que fist
12 Nostre chier sire Jhesucrist,

---

[1] Oez mei tuz ke sanz error
Creez en Deu le creatur
Ki nus forma a sa semblance
Par sa seinte digne pussance, [*F. 116 d*]
A ki devoms nos oresons;
Solum les moz entendoms
De une oreson ke solom dire
Dirray li sen e la matere . . .

11 Celui.

Qui l'enseigna chascum apostre:
Les genz le claiment patrenostre.
Oiez en la senefiance,
16 Si le tenez en remembrance,
Quar se vous i volez entendre,
Mout i porrez grant bien aprendre.
Puis que Diex vint a ceste vie
20 Naistre de la virge Marie,
Ses . xij. apostres qu'il eslut
Ama forment, si comme il dut
Enseigna lor grant sens forment,
24 Les langages de plusor gent.
Entre les granz biens qu'il lor dist,
Les parfons sens qu'il lor aprist,
Ceste oroison lor enseigna
28 Et a dire lor commanda;
Et par ceste oroison orrez
Que chascuns puet estre sauvez,
Quar ele est consummacions
32 De toutes autres oroisons.
Puis si lor dist et fist entendre
Que nous le dëussons aprendre,
Que par ceste sainte oroison
36 Puissons avoir sauvacion.
En l'oroison a tel requeste, [*Fol. 172 v⁰ b*]
Dont la premiere s'est iceste:

Pater noster qui es in celis.

Nostre pere qui es es ciels.
40 Cil qui ce dist gart qu'il soit tels
Que son pere le roi celestre
Puisse assener a son fil estre:
Ainsi doit avoir charité,
44 Qui chief est de toute bonté,
Si doit envers Dieu son seignor
Et vers son proisme avoir amor,
Si doit avoir humilité,

48 Savoir, soufrance et chasteé.
S'il tout ce puet en soi trover
Son pere ou ciel puet apeler.
S'il a en soi orgueil ou ire
52 Ou omecide ou advoltire
Ou felonie ou trahison,
Parjure ou fornicacion
Ou nul visce de tel maniere,
56 Petit li vaut ceste proiere;
Quar il n'est pas, si i entent,
Filz au vrai Dieu omnipotent,
Ainz est filz celui, sanz devise,
60 Quele oevre il fet et quel servise.

Sanctificetur nomen tuum.

C'est: saintefïé soit ton non.
Nous ne requerons pas sa grace
64 Que il le sien non plus saint face,
Qui fu et est sains vraiement
Et sera pardurablement;
Ainz li requerons par cest dit
68 Qu'il en nous son non saintefit,
Si que mauvès ne soions pas
Endroit de nous por nul trespas.

Adveniat regnum tuum:

72 Ton regne aviegne, ce prion.
De ce nel requerons nous mie
Que le sien regne et sa baillie,
Qui tout enclost et tout emprent
76 Et qui par tout est oëlment
Et tout soustient et tout gouverne,
La terre et le regne superne,
Aviegne plus qu'il n'est venuz;
80 Quar cis travaus seroit perduz.
Ainz requerons par son plesir
Que il puisse en nous avenir

Le sien regne et sa poësté,
84 Sa grant justice, sa bonté,
Que li maufez par son aguet
Ne puist en nous trover recet. [*Fol. 173*]

Fiat voluntas tua sicut in celo et in terra.

Par ce le solons nous requerre
88 Que sa volentez soit en terre
Fete ausi comme el ciel amont,
La ou li saintisme angele sont,
Que si nous gart, par sa bonté,
92 De pechié, par sa volenté,
Comme il a fet les siens sainz angeles,
Qui sont el ciel o les archangeles,
Qui de pechier n'orent talent
96 Con nous avons, chetif dolent,
Ne ne covoitent autre chose
Que la Dieu grace en els repose,
Ainz loent Dieu et jor et nuit,
100 Que il nous maint a cel deduit,
A la bone ëureuse vie,
A cele sainte compaignie.

Panem nostrum cotidianum da nobis hodie.

Ci prions nous nostre Seignor
104 Qu'il nous otroit par sa douçor
La vitaille et le vestement
Au cors et a l'ame ensement.
Meïsmement devons proier
108 Ce dont avons greignor mestier:
Qu'a l'ame doinst entendement,
Que fere puisse saintement
L'assise de sainte escripture
112 Qui aus fols samble et aspre et dure,
Que nous trovons escrit en livre,

---

89 Fere.

Que sanz ce ne puet ame vivre
Plus que le cors sanz la viande
116 Ne le vestement qu'il demande.

Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.

Nostre Seigneur deprions ci
Que noz trespas nous pardoinst si
Que nous fesons a noz detors,
120 Dont decëus voi les plusors:
Que se aucuns vous a mesfet,
Ou soit en dit ou soit en fet,
Et vous tele ire li portez
124 Que pardoner ne li volez
Por seue amor et por son non
A cui dites ceste oroison,
Tout finement Dieu deproiez
128 Qu'il ne vous pardoinst voz pechiez;
Par tant estes toz confonduz. [*Fol. 173 b*]
Miex venist que vous fussiez muz:
Quar ce dist la sainte Escripture,
132 Qui de mentir n'ot onques cure,
Que vous ja mès pardon n'avrez
Se voz freres ne pardonez.
Et se par corouz et par ire
136 Lessiez ceste oroison a dire,
Por ce que vous trés bien savez
Et bien vous en apercevez
Que vous vous i liiez griefment,
140 Donques le dites autrement:
Nostre Sires la commanda,
Qui aus apostres l'enseigna,
Et se vous la lessiez du tout,
144 Par mauvese ire ou par corout,
Autre oroison ne vous vaut rien
anz ceste, ce savons nous bien.

---

126 dires.

Et ne nos inducas in temptationem.
Ci prions nous benignement
148 Le roi du ciel omnipotent
Que il de la temptacion
Nous desfende du mal felon.
Comment osons nous ce proier
152 Que il ne nous puisse essaier
Qui essaia nostre Seignor
Et les siens sainz et nuit et jor?
Meïsmement nous foibles hommes,
156 Qu'en .iij. manieres tempté sommes:
Primes le pechié porpenssons,
Et après le pensser l'avrons
Et puis après i delitons
160 Et ou pechié trop nous gisons.

Sed libera nos a malo.
Ci prions nous a la parfin,
O pur corage et enterin,
Qu'il nous delivre de toz maus
164 Par sa douçor, si soions saus.
Amen.
Explicit la Patrenostre glosee.

7. **La Paternostre en françois**, par MAÎTRE SILVESTRE:

Au saint Espir commanc m'entente,
Ki a bien dire me consente.

PARIS, Bibl. de l'Arsenal, 3142 (anc. B. L., 175), fol. 285.
— Bibl. Nat., fr. 1807, fol. 146.
— — — — 2162, fol. 119.
— — — — 12467 (anc. Suppl. fr. 428), fol. 67.

Ce poème d'un peu plus de mille vers est dédié à Ide de Boulogne (environ 1170). Comp. l'*Hist. litt.*, XXIII (1856), 255; Bonnard, *l. c.*, p. 144. Les deux premiers vers de ce poème se trouvaient encore dans le manuscrit L. V. 32 de la

149 redempcion — 158 *Corr.* louons (?).

Bibliothèque de l'Université de Turin; le reste manquait par suite de la disparition d'un cahier. Voir Scheler, *Notice de deux manuscrits français de la Bibliothèque de Turin*, p. 96 du tirage à part (= *Le Bibliophile belge*, t. II de la nouvelle série, 1867, p. 32). On sait que ce manuscrit a péri dans l'incendie de la Bibliothèque. -- Pour la chronologie des comtes de Boulogne, voir *L'Art de vérifier les dates*, XII (1818), p. 355, et P. Paris, *Manuscrits françois*, III, 203. — M. W. v. Wartburg prépare une édition critique de ce poème inédit.

8. — Au même modèle latin que le poème de Silvestre semble remonter, à en juger par certaines ressemblances de style, une paraphrase anonyme qui commence ainsi:

Au commancier de cest escript
Soit o moi li sains Esperiz.

PARIS, Bibl. nat., fr. 763, fol. 277 b.

Comp. Bonnard, *l. c.*, p. 147. Le même texte se trouve naturellement aussi dans le ms. fr. 12555 (fol. 426) de la Bibliothèque nationale: c'est une copie intégrale, exécutée au XVe siècle, du ms. 763.

9. Li ton nun seit seintefié.
Dun n'est ton nun seinz asez?

OXFORD, Bibl. Bodléienne, 57, fol. 91.

Selon Stengel (*Zeitschr. f. franz. Spr. und Litt.*, XIV, 2, p. 166) ce poème anglo-normand, dont le début manque, présente la forme strophique VI de Naetebus [1] (quatrains monorimes de vers octosyllabiques). Toutefois, dans l'extrait imprimé par M. P. Meyer (*Rom.*, XXXV, 578), les quatrains ne sont pas réguliers.

10. *Pater noster*, vrais peres, qui es sires del monde [2],
Qui tes amis getas de la prison parfonde.

---

[1] *Die nicht-lyrischen Strophenformen des Altfranzösischen*, Leipzig, 1891.

[2] Variante du manuscrit latin 4641 B: *qui formas tout le monde*. Ce début rappelle celui d'une paraphrase latine dans le manuscrit de Tours 950, fol. 121 (Catalogue de Tours, II, p. 688):

Pater creator omnium
Origo et principium.

CHELTENHAM, Bibl. Phillipps, 6664, fol. 10.
PARIS, Bibl. nat., fr. 837, fol. 226 v⁰ b—227 v⁰ b.
— — — lat. 4641 B, fol. 122—123.

Vingt-deux quatrains monorimes d'alexandrins. Voir Naetebus, VIII, 86; Bonnard, *l. c.*, p. 146; P. Meyer, *Not. et extraits*, XXXIV, 1, p. 251.

11. *Pater noster*, nostre creance
C'est que tu es en trinité.

PARIS, Bibl. nat., nouv. acq. fr. 1541, f. 54 v⁰—55 v⁰ (XVᵉ s.).

Ce poème de dix huitains (forme LXXVIII de Naetebus), incomplet à la fin, contient des allusions à la guerre de Cent ans. J'en dois la connaissance à une note de M. Paul Meyer.

12. Une Patrenostre de la guere, que ROBIN DE LA VALEE **fist**

Cil qu'estaublit Pierre l'apostre
Me dont sa graice et puis la vostre.

METZ, 81.
— 82.

Trente huitains (Naetebus, XXIX, 18). Ce poème composé à Metz, probablement en avril 1325, et dont chaque strophe, à partir de la deuxième, commence par un mot latin de l'oraison dominicale, est une sorte d'imprécation contre les ennemis de la ville. Il a été publié par E. de Bouteiller et F. Bonnardot, *La Guerre de Metz en 1324*, Paris, 1875, p. 357.

Le *Dit des patenostres*, par GIEFFROY (début: *Dites vos patenostres pour toute sainte Eglise*; comp. Naetebus, XV, 1), n'appartient pas au genre dont je traite ici: c'est une violente diatribe sur la décadence de l'Église, composée au moment du grand schisme (1320); tous les sixains finissent par une sorte de refrain:

Dites vos patenostres, que Diex pardon li face.

Quant aux parodies proprement dites, qui sont nombreuses, je n'y toucherai pas ici: mon ami E. Ilvonen en traitera dans son prochain livre sur la parodie de sujets religieux dans l'ancienne poésie française.

Artur Långfors.

Ein Bruchstück mittelhochdeutscher Perikopen.

Vor einiger Zeit erhielt ich von den Lehrern der höheren privaten Lehranstalt zu Forssa zwei Doppelblätter aus Pergament, welche den unten abgedruckten Perikopentext enthalten. Über die Vorgeschichte dieser Blätter wurde mir nur mitgeteilt, dass sie früher im Besitze des verstorbenen Lehrers Herrn Wulff gewesen waren. Offenbar sind die beiden zusammengehörigen Doppelblätter von einem Büchereinband losgelöst worden; der Rand ihrer zweiten Hälfte ist abgeschnitten. — Die Handschrift hat Quartformat von 21 cm Höhe und 17 ½ cm Breite. Die Blätter sind in zwei Spalten beschrieben, die 18 cm hoch und ca. 6 cm breit sind; der Raum zwischen beiden Spalten ist 1 ½ cm. Die Spalten des äusseren Doppelblattes bestehen aus 29, die des inneren aus 30 Zeilen.

Der Text fängt mit vier Schlusszeilen einer Perikope an, welche dem Segen Jakobs (Moses I, 37, 38) entnommen sind, darauf folgt das Evangelium vom verlorenen Sohne (Lucas 15, 11—32), ein Abschnitt aus der Epistel Pauli an die Epheser (5, 1—9) und das Evangelium von der Austreibung des stummen Teufels (Lucas 11, 14—28) — alles vollständig überliefert. In der nächstfolgenden Erzählung von der Heilung des aussätzigen Naaman (Regum II, 5, 1 ff.) bricht der Text (im 5. Vers) wegen Fehlens der inneren Blätter ab und hebt dann wieder an mitten im Gespräche Jesu mit der Samaritanerin (Joh. 4, 19—39); den Schluss bildet die apokryphe Geschichte von Susanna und Daniel, die mitten im Vers 42 abbricht. Wegen des bereits erwähnten Zerschneidens der Blätter ist ein Teil von dem Texte der letztgenannten zwei

Perikopen verloren gegangen. Auch durch Mottenfrass haben die Blätter etwas gelitten. An einigen Stellen war der Text ganz verblasst; durch Reagentien konnte ich ihn jedoch fast überall lesbar machen.

Die Überschriften, welche den betreffenden Tag der Perikope und das Evangelium oder die Epistel angeben, sind durch ein Rubrum hervorgehoben. Der erste Buchstabe jedes Evangelien- und Episteltextes ist rot oder blau und von erheblicher Grösse. Auch innerhalb des Textes sind manchmal die Anfangsbuchstaben der Worte — meistens derjenigen, die einen Sinnabschnitt einleiten — rot durchstrichen. Die Interpunktionszeichen fehlen meistens; nur hier und da ist ein Punkt gesetzt. Die Schrift ist gleichmässig und ziemlich kräftig; sie weist die Züge des 14. Jh. auf. Mit dieser Datierung stimmt auch die Orthographie überein.

Altdeutsche Perikopenhandschriften sind keine Seltenheit; in mehreren Bibliotheken Deutschlands, Österreichs und der Schweiz werden solche aus dem 14., 15. und 16. Jh. aufbewahrt. In einem Sitzungsbericht der königl. böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften [1] hat Mourek die Krumauer Perikopen behandelt und einleitungsweise die vorhandenen Angaben über andere derartige Handschriften zusammengestellt. Später hat A. Bernt in den Mitteilungen des Vereins für die Geschichte der Deutschen in Böhmen 44,1 ein Hohenfurter Bruchstück deutscher Perikopen des 14. Jh. bekannt gemacht und im Jahre 1908 ist eine Greifswalder Dissertation von Max Bisewski erschienen, in welcher Proben aus einem Augsburger Perikopenbuche des 14. Jh. abgedruckt sind. — In welchem Verhältnis unser Bruchstück zu diesen anderen Handschriften steht, kann ich nicht feststellen. Für die Geschichte der mittelalterlichen Bibelübersetzung und Bibelkenntnis ist es aber wichtig, dass die verschiedenen Perikopenhandschriften bekannt gemacht werden. Durch eine genauere Untersuchung dieser Handschriften lässt sich auch die Frage nach der Kontinuität der Überlieferung sicher entscheiden.

---

[1] Krumauer altdeutsche Perikopen vom Jahre 1388, Sitzungsberichte Jahrg. 1892, S. 176 ff.

Ich drucke den Text in der handschriftlichen Fassung — jedoch mit Auflösung der Abkürzungen — ab. Die roten Buchstaben sind durch fetten Druck wiedergegeben.

1. bewegit vnd sprach czu ym
In der vettekeit der erden
vnd in dem touwe des he
mils wirt din segen syn.
dis evangelium beschri
bit lucas In der czit saite
ihesus
sinen iungeren dis glichnis
Eyne mensche hatte czwe
ne sone vnd der iungiste
sprach czu synem vatir.
Gip mir mine teil mines
erbis das mich an horit
Der vatir gap syme so
ne das erbe **v**nd dor
noch nicht lange samme
te der **J**ungiste son syn
gut czu hufe vnd wan
dirte in pilgeryms wize
vs verre in eyn vremde
lant. vnd brochte do czu
alle sin gut mit vnkus
cheit **D**o her allis czu
brocht hatte **D**o wart gros
hungir in dem lande **v**nd
her begunde arm czu wer
den **D**o tete her sich czu ey
me burgere in dem lande
vnd der sante en in syn
vorworg czu huten der
2. swyne **v**nd her begerte sine
buch czu vullen mit trebern
dy dy swin azen **v**nd se gap
ym nymant **D**o quam her
czu ym selbir vnd sprach **w**y
vil knechte in mynes vatir
huse gnvgen haben an bro
te **S**undir ich vorterbe hy
hungirs **I**ch wil uf sten vnd
wil czu mynem vatir gen vnd
wil sprechen **v**atir ich ha
be gesundigit in den hemel
vnd wedir dich vnd bin iczunt
nicht wirdig das ich gehey
sen werde din son **S**undir
mache mich also einen diner
knechte **v**nd do stunt her uf
vnd ginc czu sinem vatir do
her noch verre was **D**o sach
en sin vatir vnd wart bar
meherciclich bewegit vnd
lif ym enkegen vnd vil ym
vmme sinen hals vnd kuste
en **D**o sprach der son **I**ch ha
be gesundigit in den hemel
vnd wedir dich **I**ch bin iczunt
nicht wirdig das ich werde
geheysen din son **D**o sprach
der vatir czu dem knechten
nv brengit snelle das erste *Sp. 3.*
cleit vnd tut is ym an vnd
gebit ym ein vingirlin an
sine hant vnd schu an sine
fuse **v**nd brengit eyn gemes
tit kalp vnd machit is das
wir is essen **w**en dirre myn
son was tot **v**nd ist lebinde
wurden vnd was vorlorn
vnd ist vunden vnd do se do
begunden czu essen vnd der
eldiste son was czu dem ak
kir **D**o her quam vnd ne
kente deme huse do horte her
den schal in dem huse **D**o
rif her czu ym eynen knecht
vnd vrogete en was do were
Do sprach der knecht. **d**yn
brudir ist komen vnd din
vatir hat ym geslagen vnd
bereitet eyn gemestit kalp

Dis was ym czu vndanke
vnd wolde nicht hyn yn gen
Do ginc der vatir hin us vnd
bat en das her hyn yn gin
ge **D**o antworte her syme [vatir]
vnd sprach **S**ich also vil iar
han ich dir gedinet vnd
habe din gebot ny vorsmet
Sp. 4. vnd du hast mir ny gege
bin eyn czickelin daz ich mit
mynem vrunden ezse **S**un
dir nv din son komen ist
der sin gut vorczerit hat
mit bosen wiben deme
hastu gemachit eyn gemes
tit kalp **D**o sprach der va
tir **S**on du bist alle czit mit
mir vnd allis das do myn
ist das ist ouch din **S**undir
das wir essen vnd vns
vreuwen daz mus sin. wen
din brudir was tot vnd ist
lebinde wurden vnd was
vorlorn vnd ist wedir vun
den **An dem dritten sun**
tage epistil paulus.
Bruder syt gotis vulgere
also dy allir libisten
sone vnd wandirt in der
libe **a**ls uch ouch christus hat
lip gehat **v**nd sich selbir
hat gegebin vor vns czu
eyme oppir gote in eynem
ruch der susekeit **A**bir vn
kuscheit vnd allir hande
vnreynekeit vnd gyreke
it en sal nicht genant wer
Sp. 5. den vndir uch als is czemit
heiligen luten **A**dir lastir
adir torliche rede. **a**dir uor
losenheit dy nicht nuczce
ist **S**undir ir sullit uch me
dor an vlisen das ir gote
dankit **A**bir das sullit ir
wissen vnd vornemen das
eyn iclicher vnkuscher adir
vnreyner mensche adir
gyrer das do ist eyn dinst
der abtgote nicht en hat
erbeteil in dem riche christi
vnd gotis **n**yman sal uch
vorleyten mit ytelen wor
ten. wen durch der dinge
wille quam der czorn gotis
in dy sone der missetruwe
Dorvmme sullit ir nicht
ir teilhaftir werden **I**r wo
ret eczwenne vinstirnis
Abir nv sit ir ein licht in
gote **w**andirt also dy so
ne des lichtes **A**bir dy
vrucht des lichtes ist in al
lir gute gerechtikeit vnd
worheit **Dis ewangelium**
beschribit sente lucas
Jn der czit was ihesus uswer
fende einen tuuel vnd der
was stum **D**o her den tuuel *Sp*
vortreip **D**o sprach der stumme
vnd dy schare wundirte
sich des. vnd etliche uon der
schare sprochen. **h**er voitry
bit dy tuuel in dem namen
belzebuch des fursten der
tuuel vnd dy anderen vorsuch
ten en vnd wolden czeichen
sen uon dem hemele **A**bir
do her becante ere gedanken
Do sprach her **E**in iclich rich
e geteilit in ym selbir wirt
czu storit vnd hus vellit uf
hus **I**st abir das sathanas
an ym selbir geteilit ist. **w**y
mag denne sin riche besteen
wen ir sprechit daz ich in dem
namen belzebuch vortribe
dy tuuele **I**n wes namen
vortriben denne uwir sone

Dorvmme werde se uwir richter Ist abir daz ich in dem vingir gotis vortribe dy tu uele. so kvmt vrolich in uch daz riche gotis Also der star ke gewopente man besiczit syn hus so vint ir vrede alle dy vndir ym synt kummet abir eyn sterkir vnd obir windit en so nymt her em [1] alle sine wapen in den her kune was vnd sinen roub czu [2] strouwet her Der mit mir nicht en ist. der ist wedir mich vnd der mit mir nicht en ist der strouwet Also der boze geist us get uon dem menschen so wandirt her us durch dorre stete ruwe czu suchen vnd vindit ir nycht So sprichit her Ich kere we dir in das hus do ich us ko men bin vnd als her denne kummet vnd vint is mit bese men gereynegit vnd gecziret so get her vnd nymmet andir schalkhaftiger geiste sebe ne wen her ist vnd gen den ne in das hus vnd wonen do vnd so werden dem menschen dy leczten erger denne dy ers ten Do ihesus dese wort sprach do irhup eyn wib ere stymme von der schare vnd sprach Selic ist der lip der dich getra gen hat vnd dy brusten dy du gesogen hast Do sprach her werlich dy sint selic dy gotis wort horen vnd daz behalden

7.

8. **An dem montage epistil regum** In den tage was naaman der furste der rittirschaft des konigis uon sirien vnd was eyn gros man vnd geerit by synen herren wen durch en gap got salde dem lan de syria Sundir her was eyn starkir man vnd rich Her was abir vzseczig Des woren uon syrien us gegangen roubere vnd hatten gevangen mit en gefurt eyne cleine mait uon dem lande israel dy waz in dem dinste des wibis naamans Dy mait sprach czu irre vrouwen Eya were myn herre gewest czu dem propheten der do ist in dem lande samaria. her hette en czu hant gesunt ge machit von der vzseczikeit dy her hat Do ginc naa mans czu syme herre vnd kundigite ym dis vnd sprach also hat gesprochen eine mait uon israel Do sprach czu ym der konig uon sy

— — — — — — — — —

— — — — — — — — —

das du ein prophete bist vnse vetir haben dich uf dem berge an gebetit vnd ir sprechit daz czu ierusalem ist dy stat do man mus an beten Do sprach ihesus. wip gelou be mir dy stunde ist komen daz ir uf dem berge noch czu ierusalem sult ane beten den vatir Ir betit an daz ir nicht

Sp. 9.

---

[1] nur *e* ist sichtbar.

[2] vor *u* ist nur ein Strich unter der Zeile zu sehen.

wissit **S**undir wir beten
an daz wir wissen vnd be
kennen wen das heyl ist
us den iuden komen vnd
ist iczunt in der czit daz dy
waren ane beter werden
den vatir an beten in dem
geiste **D**er geist ist got
vnd dy got an beten dy mu
sen en in dem geiste an beten
vnd in der worheit **D**o sprach
das wip czu ym **I**ch weys
das komen sal messias der
geheisen ist ihesus christus. wen
ne der kvmmet der wirt
vns kundigen alle ding
Do sprach ihesus **I**ch bin is
der mit dir redit **A**lczu
hant quomen sine iungeren
vnd wundirten sich das
Sp. 10. her mit dem . . . .
sprach keiner. . . . .
adir was red . . . .
wibe **S**undir . . . .
ren krug by d . . . .
ginc in dy stat . . . .
den luten. **K**o . . . .
einen mensche . . . .
das hat gesait . . . .
be getan vnd . . . .
sin christus **D**o g . . . .
us der stat vn . . . .
ym vndir des . . . .
geren vnsen h . . . .
chen Meistir is. . . . .
ihesus **I**ch habe ei [1] . . . . .
sen der ir nich . . . .
Do sprachen d . . . .
vndir enandir . . . .
mant czu essen . . . .

sprach ihesus **M**in . . . .
ich irvulle den . . . .
vatirs der mich . . . .
vnd volbrenge . . . .
sprechit ir das . . . .
den sint vnd . . . .
wirt aust vnd . . . .
ge uch hebit u . . . .
vnd uwir oug . . . .
uch vmme obir . . . .
. . . . weyze sint czu *Sp.*
. . . . do mehit der
. . . . vnd sammet
. . . . as ewige leben
. . . . vreuwet der se
. . . . e snydit **I**ch
. . . . ant das czu me
. . . . cht hat geer
. . . . t getreten an ir
. . . . il lute us der
. . . . ten an en. durch
. . . . .ort dy geczuge
. . . . **H**er hat mir
. . . . sait daz ich. y.
. . . . do dy heiden
. . . . en do baten se [1]
. . . . mit en blebe.
. . . . .mit en czwene
. . . . l lute geloubten
. . . . sine wort vnd
. . . . ip wir gelouben
. . . . e uon dinen wor
. . . . wir habin iczunt
. . . . wissen vor wore
. . . . ein dirloser der
. . . . **dem sunnabun**
. . . . **anielis prophete**
. . . . n was ein man
. . . . des name was
. . . . nd der nam eyn

[1] Diese und die folgenden 6 Zeilen sind durch Mottenfrass beschädigt. Doch sind die fehlenden Buchstaben leicht zu ergänzen. Zweifelhaft ist nur die Form *sprochen*; der fehlende Buchstabe könnte auch *a* sein.

12. wip der name was susan
na elchien tochtir dy waz
vyl schone vnd vurchte
got Ir vatir vnd ir mutir
woren gerechte lute vnd
larten ere tochtir noch der
E. moysi vnd ioachim der
was rich vnd hatte eynen
bovmgarte by syme huse
vnd czu ym quomen czusam
mene dy iuden wen her
was der erberste vndir en
allen vnd in dem iore wo
ren czwene alde gesaczt czu
richter von den got der herre
gesprochen hatte **D**as dy
bosheit ist us komen uon
babilonie uon den alden
richteren dy man sach daz
volk vorwesen **D**eze czwe
ne gingen stetis czu ioachims
huse vnd czu en quomen
alle dy des gerichtes sache
hatten vnd wen das vulk
waz wedir heym komen
noch dem mittage **S**o ginc
susanna vnd irginc sich in
dem bovmgarte eres man
nes vnd dy czwene alden
sahen se steticliches doryn
13. gen wenne[1] se sich irging
vnd se empranten[2] in irre
begerunge vnd vorkar
ten eren syn vnd neigeten
ere oren daz se nicht sehen
in den hemel vnd nicht ge
dochten gerechter gerichte
Do geschach is daz se waren
wartende eines bequemen
tagis. wen se se mochten
alleine vinden **D**o was se

eynes tagis hyn vn gegan
gen mit czweyn meyden
alleine vnd se wolde sich
waschen in dem bovmgar
ten wen is was gar heys
vnd do en was nymant
wen dy czwene alden richter
dy hatten sich dorynne vor
borgen vnd an kaften su
sannam **D**o sprach se czu den
meyden. brengit mir ole
vnd salbe vnd beslis dy
thur des bovmgarten uf daz
ich gewaschen werde vnd
do dy meyde hin us woren
gegangen **D**o stunden
uf dy czwene alden richter
vnd liten czu ir vnd spro
chen Su . . . . *Sp. 14.*
garten s . . . .
nyman . . . .
fulge vn . . . .
mit vns . . . .
tun so v . . . .
geczugi . . . .
gewest . . . .
du din . . . .
hast ges . . . .
sufczte . . . .
Angist . . . .
vnd wa . . . .
ich mich . . . .
das tu . . . .
wert. e . . . .
so entg . . . .
henden . . . .
sir daz ic . . . .
in uwir . . . .
sundige . . . .
gotis **D** . . . .
lutir sty . . . .

[1] Nur *w* ist sichtbar.
[2] Der erste Teil des Wortes ist unsicher.

schregen . . . .
dy knech . . . .
hort ha . . . .
fen se b . . . .
thur d . . . .
were **D** . . . .
Sp. 15. . . . . schemeten
. . . . degen mu
. . . . art ny
. . . . vnd do
. . . . ren tage
. . . . czu erem
. . . . quomen
. . . . pristir vol
. . . . r susan
. . . . n vnd spro
. . . . **S**endit
. . . . en tochtir
. . . . alczu hant
. . . . nd se quam
. . . . it ir mutir
. . . . vnd mit
. . . . horten **D**o
. . . . vnd alle
. . . . unden uf
. . . . il dez vul
. . . . hende uf
. . . . weynete
. . . . l wen ir
. . . . cht in go
. . . . istir **D**o
. . . . ovmgarten

. . . . susanna
. . . . de vnd be
. . . . bovmgar
ten und se lis dy meyde uon *Sp.*
ir **D**o quam czu ir eyne
jungeling der was vor
borgen in dem bovmgarten
vnd phlichte mit ir **H**ir
vmme do wore wir in ey
me winkele des bovmgar
ten vnd saen dy vngerech
tikeit **D**o life wir czu vnd
sohen se phlichten mit
enandir vnd den Junge
ling mochte wir nicht
begrifen. wen her was
sterkir wenne wir vnd
do her uf hatte getan dy
thur do sprank her hyn us
Abir do wir dese susanna
begriffen hatten do vroge
te wir se wer der Junge
ling were. vnd se wolde
is vns nicht sagen desis
dingis sy wir geczuge **D**o
geloubeten en dy meny
ge sam den aldisten des
vulkis vnd richten obir
se vnd vortumeten se czu
dem tode Sundir susanna
rif mit grosir stymme
vnd sprach du ewiger got

Die Sprache des Schreibers weist die mitteldeutschen Eigenheiten auf.

Aus dem Vokalismus ist hervorzuheben:

Der Umlaut von *a* wird durch *e* wiedergegeben (z. B. *gemestit*, *hende*, *leczten*), auch vor den Verbindungen *l*, *r* + Kons. (*erbe(teil)*, *erbis*, *sterkir*, *erger*, *vellit*, *eldiste*, woneben jedoch *aldisten*). Auch für den Umlaut von *â* ist *e* das regelmässig vorkommende Zeichen, vgl. z. B. *were*, *selic*, *mehit*, *stetis*, *bequemen;* nur in *salde* ist der Umlaut unterblieben.

Die übrigen Umlaute finden überhaupt keine graphische Bezeichnung; vgl. z. B. *vullen*, *kundigen*, *jungeling; unkvscher*, *unkuscheit; ole; schone*, *bosen*, *horit; huten*, *fuse*, *susekeit; geloube*, *geloubeten*. Nur in dem Worte *vreuwen*, *vreuwet*[1] ist der Umlaut graphisch hervorgehoben.

Gemeinmhd. *i* geht sehr oft in *e* über: *hemils*, *en*, *wedir*, *vrede*, *dese*, *sebene*, *brengen* u. a.

In entsprechender Weise wird gemeinmhd. *u* durch *o* wiedergegeben: *son* (oft belegt), *dorre*, *konig(is)*.

Umgekehrt findet sich *u* für *o* in *wurden* (Partiz.), *vulge*, *vulgere*, *vulk*, *vulkis* (2 mal), *vurchte* (Präter.). — Als *a* erscheint das gemeinmhd. *o* in den Worten *sal* (3 mal) und *adir* (3 mal).

Langes *â* ist meistens in *ô* übergegangen: *brochte*, *vrogete*, *quomen* u. a. Seltener wird *a* geschrieben: *sahen* neben *sohen*, *dy waren* neben *worheit* und *vor wore*, *se ware* neben *se woren*, *wapen* neben *gewopente*.

Die übrigen langen Vokale sind überhaupt unversehrt. Eine Spur der Diphthongierung findet sich jedoch in *weyze*[2]. — Altes *iu* erscheint als *u* (*vrunden*, *lute(n)*, *tuuel(e)*, *uch*, *uwir*, *missetruwe*, *geczuge*).

Von den alten Diphthongen erscheinen *ei* und *ou* unverändert. Doch ist *ei* zu *ê* zusammengezogen in dem Worte *enandir* (2 mal) und *ou* wird mit *au* wiedergegeben in dem Lehnworte *aust*. — Der aus *age* durch Kontraktion entstandene neue Diphthong ist *ai* (*mait* 3 mal, *gesait* 2 mal, *saite*), während das kontrahierte *ege* als *ei* erscheint (*meyde(n)* 4 mal).

ie wird stets durch *i* (*y*) wiedergegeben: *nymant*, *wy*, *lif*, *ginge*, *iclicher*, *dinst* u. a.

---

[1] In *strouwet* (2 mal belegt) scheint der Umlaut unbezeichnet zu sein. Doch ist zu bemerken, dass der Schreiber die Zeichen für *e* und *o* nicht immer genau unterscheidet; demnach kann auch *streuwet* gelesen werden.

[2] Die Textstelle, in welcher *weyze* vorkommt, ist durch das Abschneiden des Randes unvollständig überliefert. Doch kann es kaum zweifelhaft sein, dass hier — wie in der Vorlage — das Adj. weiss gemeint ist und nicht etwa *weize* 'Weizen'.

Ebenso ist *uo* regelrecht zu *û* (*u*) zusammengezogen: *czu*, *gut*, *brudir*, *suchen*, *krug*, *stunt* u. a. Somit ist *u* das gemeinsame Zeichen für die Laute *u*, *û*, *iu*, *uo* und die betreffenden Umlaute *ü*, *ü̂*, *üe*.

Die schweren Mittelsilben haben ihren ursprünglichen Vokal bewahrt in *abun* und *pilgerym*.

Das unbetonte *e* wird gewöhnlich durch *i* ausgedrückt, z. B. *bewegit*, *vatir*, *gotis*, *gegebin*, *abir*.

Bisweilen ist dem Worte ein unorganisches *e* angehängt: *eyne jungeling*, *eyne mensche*.

Sehr häufig ist das Zeichen *y*, welches ohne feste Regel mit *i* wechselt.

Zum Konsonantismus ist zu bemerken:

Das german. *p* ist anlautend verschoben in dem einzigen Belege *phlichte(n)*, ebenso inlautend nach *r* in *uswerfende*; aber das geminierte *pp* bleibt unverschoben in *oppir*.

Das german. *d* ist zu *t* verschoben (vgl. *touwe*, *teil*, *tete*, *vatir*, *warten*, *garte*), nur in Verbindung mit *l* (und *n*) steht regelmässig *d*: *lande* u. a. (doch einmal *gewopente*); *behalden*, *alde(n)* (5 mal), *aldisten*, *eldiste*, *wolde* (4 mal).

Für anlaut. *g* erscheint *k* in der charakteristischen Form *kegen*.

Für das zu erwartende *d* (aus *þ*) findet sich *t* in *vorterben*.

Das mittelhochdeutsche Auslautsgesetz vom Wechsel zwischen Fortis und Lenis ist in der Dentalreihe streng, in der Labialreihe weniger streng beobachtet; am meisten gestört sind die Wirkungen dieses Gesetzes in der Gutturalreihe.

Assimilation des Konsonanten ist eingetreten in der regelmässig vorkommenden Form *vmme*, wo *mm* aus *mb* entstanden ist, und in *sunnabun*, wo ursprüngliches *nd* zu *n(n)* geworden ist.

Ausfall des gehauchten *h* hat stattgefunden in *besteen*, *saen* und *schu* (wo gehauchtes *h* durch Analogie in den Auslaut getreten ist). Infolge dieses Ausfalls sind Kontraktionsformen entstanden: *vorsmet*, *sen*.

Epenthetisches *t* findet sich in *nymant* (2 mal, woneben 1 mal *nyman*).

Zu beachten ist der Übergangslaut *h* in *mehit* und *g* in *schregen*.

Im übrigen ist zur Orthographie des Konsonantismus zu bemerken, das die dentale Spirans *z* meistens mit *s* (im Inlaut nach kurzem Vokal mit *ss*, einmal mit *sz*), seltener mit *z* wiedergegeben wird. Umgekehrt findet sich bisweilen *z* für den alten *s*-Laut (*deze*, *waz* (3 mal), *boze, wize*). Die dentale Affrikata wird *cz* (bezw. *tz* [1]) geschrieben; einmal steht *czc* (*nuczce*). — Den an- und inlautenden alten labialen Spiranten bezeichnet der Schreiber mit *v* (*u*); nur ein paar mal kommt im Anlaut vor *u* das Zeichen *f* vor (*furste*, *gefurt, fulge* neben *vulgere*, *vulkis*, *vullen*, *vunden*). — Selten findet sich das Zeichen *c* neben dem gewöhnlichen *k* (*cleit*, *cleine, becante*). Im Worte *vorwerg* steht *g* für *c* (*k*). — Den *t*-Laut bezeichnet der Schreiber mit *th* in dem Worte *thur* (3 mal). — Doppelschreibung des einfachen Konsonanten begegnet ab und zu: *sullit* (3 mal), *kvmmet* (3 mal), *irre* (2 mal), *sammete*, *sammene*, *nymmet*.

Aus der Flexion des Nomens und Pronomens ist zu notieren der manchmal begegnende Abfall des flexivischen *n* (*mine* teil, *sine* buch, in den *tage*, czu syme *herre*, einen *bovmgarte*, in dem *bovmgarte*), die Endung *-em* für -en (czu *dem* knechten, mit *mynem* vrunden), sowie die schwache Pluralform *dy brusten* und die starke Form *czu hufe*; ferner die verkürzte Form des Possessivpronomens der 1. Pers. Plur. *unse*, *unsen* und die ausnahmslose Anwendung von *her* als maskul. geschlechtliches Pronomen. Die alte Akkusativform des plur. Pronomens der 2. Pers. erscheint auch als Dativ: *vndir vch*, *ich sage vch*.

In den Flexionsformen des Verbums fällt die Endung *n* bei nachgestelltem Pronomen ab (*werde se*, *wore wir, life wir*, *mochte wir*, *vrogete wir*, *sy wir*), aber das Infinitiv-*n* fehlt

---

[1] In der Handschrift sind die Zeichen für *t* und *c* nicht zu unterscheiden; ich habe *cz* durchgeführt.

niemals. — Zur Flexion des Hilfsverbums *sîn* ist nur zu notieren, dass das Partizip die schwache Form *gewest* hat. — *haben* flektiert im Präsens: *ich habe* (woneben *han ich*), *du hast*, *er hat* usw., im Präter. *hatte*, Konj. *hette*, Partiz. *gehat*. — Von den Verben *gên* und *stên* sind nur *ê*-Formen belegt: Inf. *gen*, *sten*, Präs. Ind. 3. P. Sg. *get*, 3 P. Pl. *gen*. — *schrîen* lautet im Präter. *schre*, Pl. *schregen*. — Vom Verbum *quëmen* lautet der Inf. *komen*, 3. P. Sg. Präs. Ind. *kum(me)t*, Präter. *quam*, *quomen*, Partiz. *komen*. — Die Verba *lêren* und *kêren* haben die Präteritalformen *larte*, *karte*.

An sonstigen Eigenheiten ist noch hervorzuheben: Ausnahmslos findet sich die Präfixform *vor-*: *vorterbe*, *vorkarten*, *vortumeten*, *vorlosenheit* u. a. — *zu* gilt als gemeinsame Form für die Präposition und das Präfix, vgl. *czu brocht*[1], *czu storit*. — Für das Präfix *er* (in unserem Texte *ir*) steht einmal *dir* (in *dirloser*).

Zu beachten sind die Lautformen *abtgot* (= abegot), *nekente* (= nâhete), *Belzebuch* (= Belzebub). *dienst* erscheint in der Bedeutung 'Diener'. Syntaktisch interessant ist das erstarrte Prädikatadjektiv *teilhaftir* (dorvmme sullit ir nicht ir *teilhaftir* werden).

Der mitteldeutsche Sprachcharakter springt sofort in die Augen. Die Verschiebung von germ. *p* und *d* in der obengenannten Weise zeigt, dass wir bei einer genaueren Bestimmung der Mundart die westmitteldeutschen Sprachgebiete auszuschliessen haben. Auch andere Kriterien deuten auf das Ostmitteldeutsche. So z. B. das regelmässige Auftreten der Präfixform *vor-*[2]. Die Lautform *kegen* ist besonders im Osten des mitteldeutschen Gebietes geläufig[3], ebenso *nêkenen*[4] (= næhen). Auch die Form *alle* vor den Possessivpronomina ist wohl eigentlich ostmitteldeutsch. Nach den Untersuchun-

[1] Lexer Mhd. Wb. kennt nicht *zuo-bringen* in der Bedeutung 'verschwenden'; in diesem Sinne ist das Verbum u. a. von Spate Der Deutschen Sprache Stammbaum (Nürnberg 1691) S. 245 gebucht.

[2] Vgl. z. B. Leopold, Die Vorsilbe *ver-* und ihre Geschichte S. 37 f.

[3] Vgl. Grimms Wb. IV, 1, 2197.

[4] Vgl. Weinhold Mhd. Gramm.[2] § 230.

gen Semmlers[1] ist die Form *pilgerym* u. a. im Ostmitteldeutschen üblich. — Wenn wir versuchen die Heimat des Schreibers noch weiter zu begrenzen, so stehen uns wegen des geringen Umfangs des Textes allerdings nur wenige Anhaltspunkte zur Verfügung. Doch ist zu beachten, dass die speziell thüringischen Charakteristika fehlen. Die Behandlung des auslautenden flexivischen *-n* deutet am ehesten auf das Schlesische[2]. So auch die einmalige Diphthongierung in *weyze*[3] und der durchgehende Gebrauch der Pronominalform *her.*[4]

H. Suolahti.

Oculus-Linteus.

Zwei Geschichten von Weiberlist.

Dicht neben einander stehen in der *Disciplina Clericalis* zwei kurze »Beispiele» von Tücken der Weiber. Sie gehören eng zusammen, aber jedes für sich hat in der Litteratur zahlreiche Vertreter. Beide stammen aus der übergrossen Familie derjenigen Erzählungen — meistens orientalischen Ursprungs — in welchen eine Frau ihren Mann hinters Licht führt, als er sie mit ihrem Liebhaber überrascht.

In der ersten Geschichte kehrt ein Winzer unerwartet schnell heim, weil ihm ein Zweig das eine Auge so zugerichtet hat, dass er nicht mit ihm sehen kann. Die Frau, sein Anklopfen hörend, verbirgt den Liebhaber und eilt dann hin, um die Tür zu öffnen. Der Mann, der Schmerzen fühlt und müde ist, will ins Bett, die Frau aber hält ihn auf. Er muss zuerst erzählen, was ihm widerfahren ist. Darauf will die Frau das gesunde Auge »mit medizinischer Kunst und mit Zauber» beschwören, damit es gesund bleibe. Während sie das Auge

---

[1] Vgl. Zs. f. d. Wortforsch. XI, 39.

[2] Vgl. Michels Mhd. Elementarbuch § 173 und Behaghel Grdr.[3] § 267.

[3] Vgl. z. B. Behaghel a. a. O. § 176, 4, Michels a. a. O. § 145, 3, Wilmanns Gramm.[2] § 215, 1.

[4] Vgl. Weinhold a. a. O. § 476.

küsst und den Mann fest an sich drückt, schleicht der Liebhaber hinaus.

In der zweiten Geschichte befördert die Mutter der Frau die unerlaubte Liebe ihrer Tochter. Die beiden Damen und der Liebhaber sitzen zusammen bei fröhlichem Mahle. Der Mann, der weit verreist war, klopft unerwartet an. Der Liebhaber wird versteckt, der Mann bittet, ihm das Bett fertig zu machen, die Frau verwirrt sich, die Mutter aber sagt: wir wollen deinem Manne doch zuerst das Leinentuch zeigen, das wir zusammen genäht haben. Sie breiten es aus, jede an einem Zipfel haltend, und der Buhle kann entweichen. Das Tuch wird über das Bett geworfen, und der Mann verwundert sich, dass die Frau so ein Ding hat verfertigen können.[1]

Was diese beiden Geschichten (wir nennen sie am bequemsten Oculus und Linteus) gegenüber der grossen Gruppe, zu der sie gehören, besonders auszeichnet, ist, dass der Liebhaber entkommen kann, weil die Frau den Ehemann in einer oder der anderen Weise hindert, ihn zu sehen, entweder also durch Zudrücken des einen Auges oder durch Vorhalten eines Kleidungsstücks.

Sind nun diese Geschichten aus einer und derselben Urform hervorgegangene Verzweigungen, wo die Arten, wie dem Manne das Sehvermögen genommen wird, spezialisiert worden sind, oder liefen die Versionen von vornherein parallel neben einander, vielleicht ganz autochthone Erfindungen darstellend?

Um diese Frage mit irgend einer Glaubwürdigkeit zu beantworten, fehlt uns das nötige Material. Aber es kann doch auf eine Version hingedeutet werden, die wenigstens den Anschein hat, eine solche Urquelle darzustellen, in der die später anzutreffenden Details noch nicht ausgearbeitet waren. Sie steht im *Hitopadesa* und lautet folgendermassen:

Es war einmal ein sehr reicher Kauffmann, der Tchandanadâsa hiess. Obgleich alt, liess er sich von der Liebe

[1] S. *Petri Alfonsi Disciplina Clericalis* v. A. Hilka u. W. Söderhjelm. I. Lat. Text. Helsingfors 1911, S. 14 f. (Kleine Ausgabe, Heidelberg 1911, S. 15).

besiegen und heiratete eine Kaufmannstochter, Lîlâvatî mit Namen. Sie war jung und glich dem siegreichen Gottesbanner, das einen Fisch als Sinnbild trägt. Ihr alter Mann gefiel ihr gar nicht: er aber war wahnsinnig verliebt in sie. Eines Tages unterhielt sich Lîlâvatî, bequem ausgestreckt auf dem mit Edelsteinen geschmückten Divan, mit ihrem Liebhaber, als sie plötzlich ihren Mann kommen hörte. Sie erhob sich schnell, fasste den guten Mann an den Haaren, drückte ihn fest in ihre Arme und gab ihm einen Kuss. Während dieser Zeit schlüpfte der Liebhaber hinaus.[1]

Diese Erzählung wird von v. d. Hagen »als die Grundlage der beiden vorigen Schwänke» betrachtet.[2] Lancereau ist derselben Meinung[3], Bédier dagegen sagt: »eine so wenig bestimmte Erzählung kann kaum mit einer anderen verglichen werden».[4] Wir haben indessen hier einen Zug, der in einigen Versionen des Linteus und im Oculus sich wiederfindet und gewiss nicht ohne weiteres übergangen werden darf: dass die Frau ihren Mann an sich drückt (und küsst) und ihn also hindert, den Liebhaber zu sehen. Was wäre natürlicher, als dass diese Situation noch verstärkt und unterstrichen wurde? Um es glaublicher zu machen, dass der Mann wirklich nichts sah, liess man ihn einerseits entweder einäugig sein oder sein eines Auge zufällig verdorben haben; vielleicht spielten hier die Erzählungen mit, in denen ein blinder Mann von seiner Frau betrogen wird.[5] Andererseits erfand man ein anderes Mittel, die Wahrscheinlichkeit zu erhöhen: in vielen Versionen des Linteus hüllt die Frau unter irgend einem Vorwande den Kopf des Mannes in ein Tuch ein, indem sie ihn fest an sich presst.[6]

---

[1] *Hitopadesa,* trad. par E. Lancereau, Paris 1882, S. 54 ff.

[2] v. d. Hagen, *Gesammtabenteuer,* II, XXX.

[3] *l. c.* S. 311 ff., wo jedenfalls nur von Oculus die Rede ist.

[4] Bédier, *Les Fabliaux,* 2e éd. S. 467

[5] Dieses Motiv ist vorhanden z. B. in der seltsamen Geschichte des *Tuti-Nameh* 27 (Rosen, S. 228), die ich jedoch in keiner Weise mit der unsrigen in Zusammenhang stellen will.

[6] Eine lange ägyptische Erzählung bei Artin-Pacha, *Conte de la vallée du Nil,* Paris 1895, S. 170 f., enthält eine Episode, die an das Motiv in

Gegen diese Entwicklungshypothese kann nun freilich eins und das andere eingewendet werden. Vor allem, dass wir die Chronologie resp. die Wanderung der verschiedenen Versionen aus Mangel an Belegen in keiner Weise feststellen können. Die Erzählung des *Hitopadesa* braucht natürlich nicht die älteste zu sein Sie kann möglicherweise einfach eine Reduktion des Oculus darstellen, wo alle Unwahrscheinlichkeiten getilgt sind und die Geschichte auf eine ganz allgemeine Form zurückgebracht ist. Oder sie kann ganz unabhängig von diesem zu stande gekommen sein. Die nahen Berührungspunkte, die sie mit den zwei Schwänken bietet, berechtigen immerhin, einen Zusammenhang vorauszusetzen.

Jedenfalls finden wir die Version der *Disciplina* für den Linteus viel früher belegt. Aristophanes in seinen *Thesmophoriazusen* (v. 498 ff.) lässt eine Person sagen: »Euripides hat niemals die Geschichte der Frau erzählt, die, indem sie ihren Mann einen Mantel bewundern liess und ihn vor seinen Augen ausbreitete, den versteckten Liebhaber entweichen liess».[1] Hier wird die Geschichte in dieser Form als allgemein bekannt vorausgesetzt. Und dies also wenigstens tausend Jahre, bevor sie in der von uns angenommenen allgemeineren Form im *Hitopadesa* erscheint!

Wenn nun aber Bédier bemerkt, dass diese aristophanische Geschichte mehr mit der Version des *Pliçon*, d. h. des Fableau von Jehan de Condé, übereinstimmt als die Version

---

seiner Allgemeinheit erinnert: durch die absichtliche Ungeschicklichkeit der Magd wird die Lanterne ausgelöscht, mit welcher sie dem heimkehrenden Mann leuchten soll, und der Liebhaber findet Zeit zu entwischen — also: Blindmachen des Mannes, ganz allgemein. Diese Geschichte findet sich bei Mardrus, *Les mille nuits et une nuit*, 12, 249, und P. Toldo glaubt (*Zs. des Vereins für Volkskunde*, 1905, S. 65), dass M. nur die Artinsche Erzählung aufgenommen hat. Es ist aber eigentümlich, dass, wenigstens nach T:s Referat zu urteilen, die eben zitierte Episode bei Mardrus ganz fehlt.

Die Geschichte von dem Manne, dem man einbildet, dass er doppelt gesehen hat (J. Vitry, *Exempla* ed. Crane, CCLI), gehört natürlich nicht hierher.

[1] Hierauf hat schon Val. Schmidt in seiner Ausgabe der *Disciplina* 1827 aufmerksam gemacht. Vgl. S. 126. Bédier, *l. c.* S. 119.

des *Hitopadesa*,[1] so würde ich dem nicht ganz ohne Reservation beistimmen. Bei Aristophanes ist ein etwas künstlicher Zug vorhanden — dass die Frau ihren Mann den Mantel bewundern lässt, so wie in der *Disciplina* der Mann sich wundert, dass die Frau das Leinentuch hat verfertigen können — und es scheint mit der volkstümlichen Konzeption besser übereinzustimmen wie auch der natürlichen Entwicklung besser zu entsprechen, wenn die Frau ihm einfach das Tuch über den Kopf wirft, wie es im *Pliçon* geschieht. Hierbei ist jedoch zu bemerken, dass sie einen Grund für dieses Benehmen haben muss. Die erzählende Phantasie erfindet deswegen einen neuen Zug: die Frau giebt dem Manne eine Geschichte zum Besten, die der ihrigen vollständig ähnlich ist, sie beschreibt, wie der Liebhaber entkam und demonstriert die Tücke der zitierten Dame handgreiflich an dem Manne; oder sie stellt sich, als ob sie mit ihm scherzen und ihm einbilden wolle, dass sie einen Liebhaber bei sich hat, und um zu zeigen, wie sie ihn betrügen könnte, wenn sie wollte, bedeckt sie ihn mit dem Tuche. Auf dieser Grundlage sind folgende Varianten dieser Version entstanden, die wir mit L i n t e u s I bezeichnen können.

In einer ägyptischen Sage, die Artin-Pacha aufgezeichnet hat und die seiner Ansicht nach autochthon ist, weil es sich um das Foppen eines Türken, des Erbfeindes, handelt, wird erzählt, dass die junge Dame aus Kairo, die mit dem alten eifersüchtigen Türken verheiratet ist, einen jungen Metzger liebt. Als der Mann eines Tages zu früh heimkehrt, versteckt die Frau den Metzger in einer Ecke des Zimmers, wo die Kleider des Mannes auf einem Stricke aufgehängt sind und wirft über den Strick ihren grossen Schleier. Der Mann fragt, was hinter diesem Schleier stecke. Setze dich hierher und höre, sagt die Frau. Darauf erzählt sie ihm eine Geschichte: Es war einmal ein eifersüchtiger Mann, der zu früh nach Hause kam; die Frau verbarg den Liebhaber hinter einem Vorhang, und sobald der Mann Platz genommen und ein

---

[1] *l. c.* S. 467

wenig Atem geholt hatte, zog sie ihm ein Laken über den Kopf und presste es sehr fest um ihn . . . so . . . und dabei zeigt sie handgreiflich, wie die Frau es tat. Der Türke schreit und flucht, kommt aber nicht los; die Frau lacht und erzählt nun ruhig weiter, wie die Dame dann dem Liebhaber zurief: Flüchte dich denselben Weg, den du gekommen bist, flüchte dich um des Propheten willen! Der Metzger verschwindet, ohne dass der Türke ihn sieht noch hört, die Frau befreit den Mann, wirft sich zurück und lacht hell auf. [1]

Wir finden diese Version dann zunächst in dem schon genannten Fableau, *Le Dit dou Pliçon* des Jehan de Condé wieder (Anf. des XIV. Jh.). Der Ehemann überrascht die beiden Liebenden in einer sehr heiklen Situation. Der Liebhaber kriecht unter die Bettdecke, während der Mann sich auf das Bett setzt. Die Frau fragt: Was hättest du getan, wenn du hier einen Mann gefunden hättest? — Ich hätte ihm mit diesem Schwerte den Kopf abgehauen und dich auch getötet. — Sie erwidert laut auflachend: Du weisst nicht, was ich getan hätte, um uns davor zu behüten. Darauf nimmt sie ihr Tuch, das auf dem Bette liegt, wirft es um den Kopf des Mannes, und drückt sein Gesicht an sich:

Et puis l'acola de recief
Par mi le visaige et le col:
Ensi a aveulé le fol.

Dann giebt sie dem Liebhaber mit dem Fusse einen Stoss, dieser macht sich, »ganz nackt und mit einem nackten Messer in der Hand» (um sich eventuell zu verteidigen), auf den Weg, und als er ausser Gefahr ist, scherzt die Frau: So, jetzt ist er weg, du kannst ihn jetzt nicht festkriegen, lauf' ihm nach, denn jetzt entschlüpft er! — Der Mann amüsiert sich sehr über den Spass. [2]

In sehr nahem Zusammenhang mit dieser Erzählung steht diejenige deutsche Version, die v. d. Hagen in seinen

---

[1]) Artin-Pacha, *l. c.* S. 199 ff.

[2] Montaiglon Raynaud, *Recueil général,* VI, 260 ff.

Gesammtabenteuern unter dem Titel *Der Ritter mit den Nüzzen* abdruckt, obgleich der Stoff hier mit besonderen Zutaten ausgeschmückt ist. Der Mann kommt nach Hause und hat Nüsse mitgebracht, um sie seiner Frau zu geben. Sie ruft ganz laut dem Ritter, der hinter einem Vorhange versteckt ist, zu, er brauche sich nicht zu sorgen, sie werde ihm schon hinaushelfen; sie wirft ihm Nüsse zu, damit die Zeit ihm nicht zu lang werde, aber er hat keine Lust, sie zu knacken, er wäre viel lieber zu St. Jacob (di Compostella) gepilgert. Der Mann verwundert sich sehr, sie erzählt ihm ruhig, es läge ein Ritter da, und beklagt sich, dass ihre Kurzweil gestört worden sei. Der Mann glaubt sie besessen, sie beharrt eine Zeit lang, bis sie dann zugiebt, dass alles Neckerei gewesen. Aber, wenn ein Ritter wirklich dort läge, getraute sie sich doch zu, ihn füglich hinauszubringen. — Wie denn? —

Dô naem' ich dich alsô ze hant
zuo mir under mîn gewant
Und begünd' dich an mich twingen
und vaste mit dir ringen.
Also verdaht' ich dir daz houpt:
herre gast, iu sî erloupt,
Nû kêret bald iuwer strâze,
wan ich sîn niht erlâze,
Und rûmet uns daz hûs sân,
daz houpt ich im verdekket hân.

So hält sie den Mann gefangen, und der Buhle lässt sich nicht zweimal den Rat geben: er eilt hinaus, und als er von dannen ist, befreit sie den Mann. [1]

Diese drei Versionen stehen nun ganz deutlich mit einander im Zusammenhang. Es ist zwar nicht unmöglich, dass die ägyptische eine Umarbeitung später eingewanderten europäischen Gutes sei, wie es ja zuweilen geschehen ist; aber sie kann auch in alter Zeit von Asien herübergekommen sein und eine

---

[1] v. d. Hagen, *Gesammtabenteuer*, II. 173 ff. (No XXXIX).

Entwicklung des einfacheren Schwanks des *Hitopadesa* darstellen. Dies ist wohl doch das wahrscheinlichere [1].

Was nun die aristophanische Version betrifft, die ich mit Linteus II bezeichne, so begegnet sie später nur bei Petrus Alfonsi und in den Übersetzungen und Bearbeitungen der *Disciplina*, die diese Geschichte enthalten. Sie hat aber schon bei ihm die Erweiterung erfahren, dass die Mutter der Frau die Rolle der Kupplerin spielt. So ist es natürlich schon in der arabischen Quelle gewesen, die Petrus benutzt hat [2]. Ist aber die Geschichte von Griechenland nach dem Orient gekommen oder haben sie die Griechen aus dem Orient entliehen? Das letztere ist weniger wahrscheinlich; aber wenn das entgegengesetzte der Fall ist, muss man eine parallele Entwicklung annehmen: die Versionen I und II hätten sich unabhängig von einander ausgebildet, die eine in Indien, die andere in Griechenland, und wären dann auf ihren Wanderungen in Persien oder Arabien zusammengetroffen.

Diese Linteus-Geschichte hat sich keines besonderen Erfolgs in der späteren europäischen Litteratur zu erfreuen gehabt. Sie ist in ein Spiel der englischen Komödianten v. J. 1624 eingeflochten und von dort ist sie in Achim von Arnims *Schaubühne* aufgenommen worden. [3]

---

[1] Eine dem Linteus I sehr ähnliche Situation findet sich in der türkischen Komödie *Der Vezier von Lenkoran* von Mirza Feth-Ali Achondzade, 1857—58 geschrieben (Reclams Univ. Bibl. Nr. 3064, Akt. IV, Sc. 6—7). Timur Aga ist (in aller Anständigkeit) bei seiner Geliebten, der Schwägerin des Veziers, zu Besuch. Der Vezier, Feind Timurs, kommt. T. wird hinter einen Vorhang geschoben. Die Schwiegermutter des Veziers bildet diesem ein, ein Zauber müsse vorgenommen werden, damit ihre Tochter, eine von seinen Frauen, ein Kind bekäme. Dabei spielt eine Schüssel mit Weizen, die dreimal so gross sein muss wie der Kopf des Veziers, eine Rolle; das Mass wird so genommen, dass die Schüssel die Augen des Veziers bedeckt, und Timur entflieht. — Offenbar ist hier eine noch fortlebende Reminiszenz unserer Geschichte vorhanden.

[2] Nach Gayangos, *Escritores en prosa anteriores al siglo XV*, Madrid 1905, S. 469 Fussnote, war diese Quelle das Buch über die Künste der Weiber, *Makáyidu-n-nisa*.

[3] Vgl. Schmidt, *l. c.*

In den Bibliographien ist Straparola als Bearbeiter des Oculus genannt. Seine Geschichte (V, 4) hat aber nur einen Zug aus dieser Version übernommen, nämlich den Zauber; sonst ist weder von einem kranken noch von einem blinden Auge die Rede. Die Frau lässt den Mann sich auf den Boden ausstrecken und bedeckt seine Augen mit einem Tuche. In dem Zauber, den sie hersagt, kehrt dieselbe List wieder, die wir von Linteus I her kennen, nämlich dass sie dem Liebhaber eine laute Anweisung giebt, wie er sich verhalten soll. Also das Ganze mehr an Linteus, als an Oculus erinnernd. [1]

Wir kehren zum Oculus zurück. Die erste uns bekannte Version (Oculus I) ist die der *Disciplina Clericalis*. Wir können hinzufügen, dass sie auch die einzige ist, in der das Motiv so dargestellt wird, dass der Mann an seinem Auge einen Schaden erlitten hat. Dies haben meines Wissens nur die Aufzeichnungen, welche direkt von der *Disciplina* herrühren, wie diejenige der *Gesta Romanorum*, des *Castoiement* u. s. w. Sonst teilt sich auch dieser Zweig der Geschichte in zwei Unterabteilungen. Eine andere Version (Oculus II) findet sich zuerst in einer kleinen lateinischen Novellensammlung des XV. Jh., die vom Herausgeber den Namen *Ich schätze nein* bekommen hat, nach dem Stichwort, das in allen Geschichten wiederkehrt. Diese sind i. J. 1477 aufgezeichnet. Unsere Erzählung lautet hier im Original folgendermassen:

Vir quidam monoculus ambulans in platea vidit adulterum edes ingredi suos. Is fuit admissus a conjuge in cu-

---

[1] *Les Facetieuses Nuits* trad. par J. Louveau et P. de Larivey, Paris 1857, I, 357 ff. — Die Geschichte von dem Rendez-vous der Henriette d'Orléans, der Schwägerin Ludwigs XIV., welche die Nachfolgerin dieser als Frau des Philippe d'Orléans, die Pfalzgräfin Charlotte Elisabeth, in ihren Briefen erzählt und die überflüssig genug in einigen Bibliographien in unserer Geschichte figuriert, zeigt nur, dass das Motiv als solches sich leicht im Leben einstellen konnte. Hier handelt es sich auch nicht um dieselben Einzelheiten, welche die oben angeführten Varianten des Linteus I so nahe mit einander verwandt erscheinen lassen.

biculum sub luce meridiana. Mox vir sequitur, in domum praeceps vadit, auditur ab uxore. Mechus a lecto surgens post januam sese cubiculi recepit. Vir ira suscensus aperto hosti: »Tunc tecum», ait, »nebulonem habes, mea conjunx». Respondit illa: »Ich schetz neyn» atque a lecto se corripiens: »Ach», ait, »mi vir, ex dulci sompno suscitavisti». Accedens virum compressit oculum videntem digitis, ita dicens: »Quam suaviter sompniavi, te et alterius oculi visum reparasse. Per deum immortalem! te credo videre utroque, quot hic sint digiti. Nonne vides?» Interea recessit adulter. Vir diu vexatus cum se negaret videre, dixit uxor: »Per deum Herculem! adeo clarum et evidens visum est in somno, ut te altero quoque jam oculo jurejurando confirmavissem».[1]

Hier ist also das Zaubermotiv entfernt und durch das einfachere, viel natürlicher sich darstellende Motiv eines Traumes ersetzt, in welchem die Frau das Auge ihres Mannes geheilt gesehen haben soll. Ihre List tritt so besser hervor.

Dieselbe Version findet sich in der sechzehnten der *Cent nouvelles nouvelles*, natürlich durch künstlerisch-novellistische Züge bereichert; ausser dem wesentlichen Gang der Handlung stimmen einige Details — z. B. dass der Buhle sich hinter der Tür des Schlafzimmers verbirgt — so genau mit der obigen lateinischen Geschichte überein, dass hier nur von einer und derselben Erzählung die Rede sein kann. Sie ist offenbar eine Vereinfachung der Version des Petrus, deren orientalischen Zauberzug man nicht gut verstand, und wohl zu einer Zeit entstanden, wo die Beispiele der Predigten und der moralisierenden Sammlungen immer mehr aus der Realität schöpften. Diese Version hat sich wohl ebenso weit über Europa verbreitet wie die der *Disciplina*, scheint aber mehr Anklang gefunden zu haben. Im *Heptaméron* der Marguerite de Navarre (I, 6) kehrt sie wieder, daraus kommt sie in Henri Estiennes *Apologie pour Herodote* (I, 266), und in Loochmans *Lustige Historien* von 1589; in Bouchet's

---

[1] Vgl. *Zs. für deutsche Philologie* 4, 308, und Köhler, *Kl. Schriften* II, 676, 673 f.

Serées 16 ist das Motiv mit einem hässlichen Zug vermehrt, bei Bandello (I, 23) wird einer einäugigen Wärterin das andere Auge zugedrückt u. s. w.

Es ist nicht meine Absicht, hier die Entwicklung der Geschichte weiter zu verfolgen. Die obigen flüchtigen Notizen haben nur den Zweck, andere, die in der glücklichen Lage sind, die Litteratur, besonders die orientalische, besser überblicken zu können, auf den Stoff aufmerksam zu machen.[1]

Mir scheint es jedoch, als ob man getrost annehmen könnte, dass der Stoff aus dem Orient stammt, dass er im *Hitopadesa* in einer unbestimmten, allgemeinen Form erscheint, dass sich daraus dann bestimmtere Formen entwickelt haben, sowohl Linteus I wie Oculus, und dass jedenfalls die allerfrüheste Aufzeichnung, die wir besitzen, auf das Vorhandensein einer Version (Linteus II) in Griechenland hinweist, die vielleicht unabhängig von den orientalischen Versionen ist und sich später mit ihnen kontaminiert hat.

W. Söderhjelm.

L'origine et l'évolution du *Conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère (Légende de Crescentia)*

Pour alléger d'un chapitre fort encombrant l'édition de la chanson de *Florence de Rome* que j'étais en train de préparer pour la Société des anciens textes français, je fis paraître

---

[1] Die Bibliographien sind oft ungenau, besonders stehen in ihnen Hinweise, die nichts mit der Sache zu tun haben. So ist *Decamerone* VII, 6 nicht eine Version unserer Geschichten, sondern des *Gladius;* Fiorentinos Novelle I, 2, die Oesterley, *Gesta Romanorum*, S. 731, Nr. 122 zitiert, hängt hiermit nicht zusammen, die Korrespondenz der Herzogin v. Orléans bezieht sich nicht auf Oculus, sondern auf Linteus (s. oben), dagegen die *C. n. n.* nicht auf Linteus (Oesterley sub 123) u. s. w. Bei Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes* IX, 21 steht ein Hinweis auf Montanus, der nichts ähnliches enthält. Bédier, *l. c.* S. 467 giebt an, dass Estiennes *Apologie* eine Bibliographie enthalte, dem ist aber nicht so. U. s. w.

en 1907, dans les *Acta Societatis Scientiarum Fennicae*[1], une étude détaillée sur les pérégrinations du *Conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère*, dont le roman d'aventures français n'est qu'une variante, et je me contentai ensuite de résumer brièvement le contenu de cette étude dans l'Introduction de l'édition précitée.[2] Or, vers le même temps que moi, sans que nous eussions connaissance l'un de l'autre, un savant serbe, M. Svetislav Stefanović, s'occupait également du *Conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère*. Devancé par moi, M. Stefanović n'abandonna pourtant pas son projet de publier une étude à lui sur le conte en question, étude qui parut en 1911[3] dans les *Romanische Forschungen*, tome XXIX, pp. 461—556, sous le titre *Die Crescentia-Florence-Sage. Eine kritische Studie über ihren Ursprung und ihre Entwicklung*, et il fit paraître son mémoire avec d'autant plus de raison qu'il était arrivé, sur la question de l'origine et de l'évolution successive du conte, à des résultats diamétralement opposés aux miens. Tandis que j'avais cru pouvoir admettre pour le conte une origine orientale (indienne?) et que j'avais établi le classement des versions sur cette base, M. Stefanović est tout à fait persuadé de l'origine occidentale (germanique) des principaux épisodes du conte et regarde les versions plus compliquées, entre autres les versions orientales, comme des remaniements postérieurs. Bien que je n'eusse pas été ébranlé dans mon opinion par le raisonnement de M. Stefanović, j'avais pensé pouvoir laisser à la critique compétente la tâche de se prononcer sur la question en litige. Un passage du compte-rendu qu'a donné M. H. Suchier de nos deux mémoires dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXXV, pp. 752—754,[4] m'a cependant donné à comprendre qu'on attend de moi que je fasse savoir *coram populo* quelle est ma

---

[1] Tome XXXIV, n° 1.

[2] T. I (1909), pp. 105—130.

[3] La préface est datée «fin de 1908».

[4] P. 754: «Doch darüber wird vor allem Wallensköld selbst zu befinden haben!»

position vis-à-vis de la théorie de M. Stefanović. Je tâcherai donc d'expliquer pourquoi le raisonnement de M. Stefanović ne m'a pas convaincu. Mais, avant tout, il s'agit d'établir nettement les différences essentielles qui existent entre nos théories respectives sur l'origine et l'évolution du *Conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère.*

Je constate d'abord conte se retrouve, sous sa forme la plus riche en épisodes logiquement combinés, dans des versions persanes et arabes, versions différant beaucoup entre elles, mais remontant certainement à une source orientale commune. Notamment une de ces versions orientales est insérée dans un recueil de contes persan du premier tiers du XIVe siècle, connu sous le nom de *Touti-Nameh* de Nakhchabi, qui n'est qu'un remaniement d'un *Touti-Nameh* antérieur perdu (probablement du XIIe siècle), lequel de son côté était une traduction plus ou moins altérée du *Soukasaptati* indien primitif perdu. Ce fait me semble déjà être une preuve assez forte en faveur de l'origine orientale du conte. Si on ajoute que le conte, dans sa forme orientale primitive, telle qu'on peut la reconstruire en comparant entre elles les différentes versions orientales existantes, présente, par son intrigue si schématiquement ordonnée, [1] une allure tout orientale qui rappelle nombre de contes orientaux, on ne saurait, selon moi, sans preuves évidentes du contraire, douter de l'origine orientale de notre conte. Cette origine une fois admise, l'évolution «occidentale» du conte est facile à comprendre. Comme toutes les branches occidentales présentent cette altération de la version primitive que le beau-frère perfide est tenu emprisonné par l'héroïne jusqu'au retour du mari, et qu'en outre celui-ci est un très haut personnage, empereur ou roi, il faut admettre, pour les branches occidentales, une source commune, version occidentale perdue, qui contenait ces deux

[1] A noter: les quatre épisodes successifs où l'héroïne repousse les propositions d'amour, la façon similaire dont les criminels sont punis par Dieu, les rencontres successives de toutes les personnes qui ont joué un rôle dans l'histoire de la femme, et, enfin, les récits successifs de ces mêmes personnes à la scène de reconnaissance.

altérations du conte primitif. Par la conservation des quatre criminels du conte primitif (le beau-frère, le serviteur du sauveur, l'homme qu'on allait pendre et le marin), deux des groupes occidentaux, les versions des *Gesta Romanorum* et de *Florence de Rome*, sont assez rapprochés du groupe oriental. A côté de ces groupes on trouve en Europe trois autres, ceux que j'ai appelés le *Miracle de la Vierge*, *Crescentia* et *Hildegarde*, qui ont tous trois ceci de commun que deux des criminels (le malfaiteur et le marin) ont été supprimés. Cette altération profonde du conte primitif fait penser à une transmission orale de la version occidentale primitive[1] aboutissant à la première version consignée par écrit, probablement quelque version latine du *Miracle de la Vierge*. J'ai placé ce groupe en tête, parce que, tout en ayant supprimé deux criminels, il garde cependant, à ce qu'il me semble, des traces évidentes du quatrième criminel (le voyage en mer). Le groupe de *Crescentia*, qui ne donne même plus de voyage en mer, n'est, selon moi, qu'une variante du *Miracle*, localisée à Rome. Enfin, la version d'*Hildegarde*, qui n'a plus qu'un seul criminel, le beau frère, semble également n'être qu'une variante du *Miracle*, intentionnellement arrangée par un maître d'école allemand du XVᵉ siècle en l'honneur de l'épouse de Charlemagne. Comme l'existence de deux de ces groupes occidentaux, le *Miracle de la Vierge* et *Crescentia*, est attestée pour le XIIᵉ siècle, la version occidentale primitive remonte peut-être au siècle précédent.

Passons maintenant à la théorie de M. Stefanović. Selon lui, le noyau primitif du conte, l'épisode de la trahison du beau-frère, est d'origine germanique. Il voit son prototype dans le poème anglo-saxon du VIIIᵉ ou de la fin du VIIᵉ siècle intitulé *La Plainte de la femme*, auquel il a consacré un article dans la revue *Anglia,* t. XXXII, pp. 399—433, et dont il donne, dans le mémoire qui nous occupe (pp. 547—549), une

[1] Pour des raisons qu'il est inutile d'exposer ici, les versions des *Gesta Romanorum* et de *Florence de Rome* ne peuvent pas être la source des autres versions occidentales.

traduction littérale en allemand. Ce thème primitif, ayant longtemps existé comme tradition populaire, aurait donné naissance à la légende d'*Hildegarde*, introduite postérieurement dans les chroniques, ainsi que, peut-être, à certaines versions rapportées par moi au groupe du *Miracle de la Vierge*, mais ne donnant qu'un seul criminel (la version de la *Vie des Pères*, le conte abruzzien intitulé *Favola gentile*, le drame de *Santa Guglielma* et la version espagnole de *Juan Miguèl del Fuego)*. Par une combinaison de ce thème avec d'autres où l'héroïne est accusée du meurtre d'un enfant par l'amant repoussé (voir surtout le *conte du père incestueux)*, on serait arrivé à un nouveau conte à deux criminels, représenté le plus anciennement par la version de *Crescentia*. De cette version le *Miracle de la Vierge*, dans sa forme typique (à deux criminels), ne serait qu'un développement postérieur, dû au culte de la Vierge. Quant aux groupes des *Gesta Romanorum* et de *Florence de Rome*, M. Stefanović les regarde comme des amplifications subséquentes, visiblement apparentées de près aux versions orientales, mais il préfère ne pas discuter les rapports possibles existant entre ces deux groupes de versions, considérant une étude de cette nature comme trop dépourvue de base scientifique. Dans tous les cas M. Stefanović regarde la branche orientale, au moins pour ce qui concerne les deux premiers criminels, comme une importation de l'Occident.

A priori M. Stefanović (v. p. 467) est opposé à un classement des versions basé sur une évolution du conte par l'élimination successive de certains épisodes; mais la pierre angulaire de sa théorie est évidemment le vieux poème anglo-saxon. En effet, si ce poème vénérable nous donnait les traits caractéristiques du premier épisode et de la scène de reconnaissance du *Conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère*, de sorte que toute idée d'une double genèse spontanée serait exclue, nous serions bien forcés d'admettre la priorité du poème anglo-saxon. Mais est-ce le cas? Nullement. Dans le poème anglo-saxon, si l'interprétation de M. Stefanović est juste, une femme, exilée par son mari sur l'instigation de

quelques parents malveillants et vivant seule dans une grotte, regrette son mari et maudit un jeune homme vaguement indiqué, et c'est tout. Entre ce poème et les versions détaillées de notre contre où il n'y a qu'un seul criminel, il y a une différence telle que je n'hésite pas à déclarer que l'idée d'une connexion génétique entre *la Plainte de la femme* et le *Conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère* me semble être une hypothèse hardie sans fondement positif. Et cette hypothèse, en ce qui concerne la version d'*Hildegarde* et les autres versions isolées à un seul criminel, devient tout à fait inadmissible, si l'on considère ces versions, non comme des versions isolées et indépendantes, mais comme se rattachant génétiquement aux nombreuses versions à deux criminels (la plupart des versions du *Miracle de la Vierge* et le groupe de *Crescentia)*.

Prenons d'abord la version d'*Hildegarde*, la plus importante pour la théorie de M. Stefanović. M. Stefanović (p. 503) considère comme tout à fait improbable l'hypothèse que toute cette branche serait due à une mystification de la part du chroniqueur Birck de la fin du XVe siècle.[1] Selon M. Stefanović, Birck n'aurait fait qu'introduire dans sa chronique de l'abbaye de Kempten un vieux conte populaire, mis, déjà avant lui, sur le compte de Charlemagne et de son épouse Hildegarde. Cette hypothèse est évidemment *possible*, mais si l'on prend en considération, d'une part, l'existence dûment attestée de toute une série de «Lügenchroniken» de Kempten de la fin du XVe siècle,[2] et, d'autre part, le fait qu'il n'y a pas la moindre trace de la version d'*Hildegarde* avant Birck, mon hypothèse, selon laquelle Birck aurait utilisé une version quelconque du *Miracle de la Vierge* au profit de la reine Hildegarde, fondatrice présumée de l'abbaye de Kempten, ne me paraît aucunement invraisemblable.[3] M. Stefa-

[1] Par un *lapsus calami* (p. 500), M. Stefanović place Birck à la fin du XIVe siècle.

[2] V. mon mémoire, p. 65, n. 4.

[3] Comme, par certains traits, la version d'*Hildegarde* se rapproche de la version de *Crescentia*, M. Stefanović (p. 509) dit ne pas comprendre pour-

nović fait aussi valoir (p. 503) ce qu'il y a d'étonnant à ce qu'une mystification littéraire eût fait naître toute une littérature et même des contes populaires. Je n'y vois, pour ma part, rien de si étonnant. Qu'on se rappelle l'éclatant résultat de la fameuse mystification de Macpherson! Quant à certains détails dans le récit de Birck qui se retrouvent ailleurs dans la littérature légendaire, et que M. Stefanović considère comme des preuves en faveur de l'origine populaire de la version d'*Hildegarde*, je crois, pour ma part, que Birck a tout aussi bien pu les introduire lui-même dans sa version.

Pour les autres versions qui ne donnent qu'un seul criminel, il n'y a, selon moi, aucun doute qu'elles ne dérivent, directement ou indirectement, d'une des versions latines du *Miracle de la Vierge*. D'abord la version de la *Vie des Pères*. [1] M. Stefanović allègue à maints endroits comme indice de la priorité génétique d'une version par rapport à une autre version le fait que celle-là se trouve dans un *texte* plus ancien que celle-ci. C'est ainsi qu'il trouve surprenant (p. 534) que j'aie pu donner la priorité aux branches des *Gesta Romanorum* et de *Florence de Rome* par rapport aux autres branches occidentales, bien que celles-là soient postérieures d'un siècle et demi à celles-ci. [2] Or, il est clair

---

quoi, si Birck était l'auteur de la version d'*Hildegarde*, il n'aurait pas tiré son sujet de la version de la *Kaiserchronik*, plutôt que de la version du *Miracle de la Vierge*. Un tel raisonnement me surprend beaucoup, parce qu'il est fondé sur la supposition que Birck connaissait la *Kaiserchronik*. Qu'en savons-nous? Du reste, je ne nie pas la *possibilité* que Birck ait utilisé la version de *Crescentia*, qui n'est, selon moi, qu'une *variante* du *Miracle de la Vierge*.

[1] M. Stefanović suppose (p. 480) que la version latine donnée par le ms Cambridge, Univ. Libr. Mm. 6. 15 (XIVe siècle), est apparentée de près à la version de la *Vie des Pères*. Il n'en est rien. La version latine en question, qui a été publiée par M. Louis Karl dans la revue hongroise *Ethnographia*, année 1908 (v. mon édition de *Florence de Rome*, t. I, p. 117, note), n'est qu'une variante, incomplète à la fin, du *miracle latin*.

[2] Une version de la chanson de *Florence de Rome* a, d'ailleurs, dû exister déjà au XIIe siècle; voir mon édition, t. I, p. 104.

pour tout le monde que la chronologie des versions conservées est un critérium très peu sûr de leur ancienneté génétique. Une version récente quant à sa première apparition dans la littérature peut naturellement occuper une place très reculée dans l'histoire de l'évolution du conte, et M. Stefanović lui-même est bien de cet avis quand il donne, dans son classement des versions, une place si importante à la version d'*Hildegarde*, qui n'apparaît qu'au XVe siècle. Si donc je rejette *en principe* tout argument basé sur l'ancienneté de la première apparition d'une version, je dois cependant avouer que la chronologie me paraît avoir quelque valeur, lorsqu'il s'agit d'établir les rapports entre la version de la *Vie des Pères* et celle du *miracle latin.* Celle-là est une version française en vers du milieu du XIIIe siècle, celle-ci est conservée dans un manuscrit latin du XIIe siècle. Si la version de la *Vie des Pères*, qui a été conservée dans un si grand nombre de manuscrits, était antérieure — génétiquement — à la version du *miracle latin,* comment n'en aurions-nous pas gardé quelque trace dans les recueils de miracles latins du XIIe et du XIIIe siècle? Mais il n'en est rien. C'est au milieu du XIIIe siècle, et parmi d'autres légendes remaniées, que la version de la *Vie des Pères* apparaît pour la première fois sous une forme élaborée.

Quant au *conte abruzzien* si fortement altéré, j'ai beaucoup de peine à me le figurer comme un survivant tenace du vieux conte germanique. D'ailleurs, M. Stefanović lui-même est enclin à y voir (p. 481) une variante défigurée de la version de la *Vie des Pères*. Je préfère, pour ma part, le regarder comme une variante du miracle complet, parce que la version de la *Vie des Pères* appartient exclusivement à la France.

La *Rappresentazione di Santa Guglielma* est une autre des versions pour lesquelles M. Stefanović n'admet pas comme intermédiaire le miracle à deux criminels. Mais comment ne pas regarder cette version de la fin du XVe siècle comme un remaniement simplifié de l'*Istoria di Santa Guglielma,* du

commencement du même siècle, laquelle, avec ses deux criminels, se rattache évidemment au miracle complet? [1]

Et, enfin, la version de J.-M. del Fuego, auteur espagnol du XVIII[e] siècle. Je ne saisis vraiment pas comment M. Stefanović se figure cette survivance isolée du motif primitif, avec addition de l'intervention de la Vierge, dans un pays où l'on trouve également le miracle complet. Comme il n'est guère possible d'admettre une contamination à plusieurs reprises du miracle à un criminel avec l'épisode du meurtre, il faudrait naturellement proclamer l'existence du miracle à un criminel pour une époque précédant déjà l'apparition du miracle latin que nous connaissons. De ce miracle primitif présumé nous n'aurions, en Espagne, qu'une épave défigurée assez récente, tandis que le miracle secondaire aurait eu une floraison extraordinaire. N'est-il pas beaucoup plus naturel de croire à une simplification postérieure qui a gardé le commencement de la légende, le point culminant (le miracle) et la scène de la reconnaissance, c'est-à-dire les traits essentiels du miracle?

J'arrive maintenant à la branche de *Crescentia.* M. Stefanović regarde cette branche comme provenant d'une contamination du motif légendaire qui a abouti à la version d'*Hildegarde* avec un autre motif d'origine germanique, celui de l'enfant tué par l'amant repoussé, motif qui se retrouve en Occident sous différentes formes (p. 543). Quant à moi, je ne vois pas de difficulté à admettre la naissance spontanée en Orient d'un thème aussi simple que celui sur lequel est basé le second épisode du *Conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère.* Il est d'ailleurs fort possible, comme je l'ai déjà dit dans mon mémoire (p. 28, note), que la version

[1] Comme l'épisode de l'emprisonnement dans la tour manque déjà dans la version en prose de *Santa Guglielma*, M. Stefanović émet (p. 542) l'opinion étonnante qu'un trait «primitif, essentiel, organique» de la version-mère ne saurait manquer dans les dérivés de celle-ci, et que, par conséquent, la version du *miracle latin* ne peut guère être la source de la version de *Santa Guglielma.* Est-ce que la fantaisie du peuple raisonne sur ce qui est primitif et essentiel dans un conte et sur ce qu'il serait permis de négliger?

des *Gesta Romanorum* ait été utilisée par le moine anglo-normand Nicholas Trivet, dans sa *Vie de Constance*, pour l'épisode du meurtre, épisode qui, par un détail (le couteau ensanglanté placé sous l'oreiller de la femme), rappelle beaucoup notre conte. [1] Pour ce qui concerne les rapports génétiques entre la branche de *Crescentia* et celle du *Miracle de la Vierge*, M. Stefanović regarde naturellement celle-ci, conformément à sa théorie, comme un remaniement amplifié de la version de *Crescentia.* Pour ma part, je ne puis faire que répéter que, comme le *miracle latin* a *pu* donner naissance à la version de *Crescentia* (le remplacement de la Vierge par saint Pierre dans une version localisée à *Rome* me semble assez plausible), tandis que le contraire n'a guère pu avoir lieu, parce que le voyage en mer pendant lequel les marins veulent abuser de l'heroïne n'est, pour moi, qu'un reste défiguré de l'épisode du quatrième criminel, le marin, je dois regarder la branche de *Crescentia* comme une simple variante du *Miracle de la Vierge.* Tous les traits archaïques que M. Stefanović retrouve dans la version de *Crescentia* peuvent fort bien résulter de contaminations avec d'autres légendes répandues au moyen âge.

Comme M. Stefanović ne se prononce pas en détail sur les rapports existant entre les versions de *Crescentia* et du *Miracle de la Vierge*, d'un côté, et, de l'autre, celles des *Gesta Romanorum* et de *Florence de Rome*, ainsi que les versions orientales, je pourrais m'arrêter ici. Mais je ne peux pourtant pas laisser de protester contre l'argumentation de M. Stefanović quand il voit (p. 532) une preuve de la postériorité de la branche orientale dans le fait que les versions orientales varient beaucoup entre elles. Cela pourrait, selon

[1] M. Stefanović (p. 497) doute que Trivet ait pris la scène du meurtre de sa *Vie de Constance* dans la version des *Gesta Romanorum*, parce que les deux scènes présentent certaines divergences importantes. Je vois ici, comme souvent dans le mémoire de M. Stefanović, apparaître cette opinion erronée qui veut que le degré de parenté de deux versions soit en quelque sorte réglé par leur ressemblance. M. Stefanović semble ne pas vouloir admettre qu'on puisse changer intentionnellement les données d'une source directe.

moi, plutôt parler en faveur d'une très longue évolution à travers les âges.

Il est d'ailleurs regrettable que M. Stefanović ait jugé inutile d'examiner de près les rapports possibles entre les versions orientales et les deux grands groupes de versions occidentales. S'il l'eût fait, il eût certainement vu qu'il n'est pas possible d'admettre l'évolution: groupe occidental à deux criminels > groupe oriental > groupe occidental à quatre criminels, vu que ce dernier groupe présente au moins un trait (l'emprisonnement du beau-frère) en commun avec le premier groupe, trait qui manque dans le groupe de versions orientales et qu'il est difficile de regarder comme inventé à deux reprises. D'après la théorie de M. Stefanović, il faudrait accorder franchement la priorité, par rapport aux versions orientales, au groupe formé par les versions des *Gesta Romanorum* et de *Florence de Rome*, ou bien, ce que semble en effet vouloir faire M. Stefanović (p. 350), regarder ce dernier groupe comme issu d'une contamination postérieure du groupe occidental simple avec les versions orientales.

Comme donc M. Stefanović ne peut invoquer aucun *fait* nouveau en faveur de sa théorie de l'évolution de notre conte, [1] et qu'au contraire son argumentation se heurte à beaucoup de difficultés dans les détails, je crois devoir maintenir mon système de classement, qui est des plus simples et des plus naturels, pourvu qu'on admette la *possibilité* d'éliminations successives d'épisodes de moindre importance quant au fond du récit. [2]

A. Wallensköld.

---

[1] M. Stefanović ajoute, aux versions citées par moi, une nouvelle version, un conte slavo-macédonien, publié dans le tome VIII, pp. 197—200, de la grande Collection de traditions populaires, éditée par le ministère bulgare. Comme ce conte, d'après l'analyse de M. Stefanović (pp. 529—530), est apparenté de près au conte grec de Janina, qui n'est qu'une variante populaire de la version des *Mille et un Jours*, il n'influe, en aucune sorte, sur le classement des autres versions.

[2] Je relève, pour finir, quelques petites erreurs de fait dans le mémoire de M. Stefanović:

Besprechungen.

Minnesskrift utgifven af Filologiska samfundet i Göteborg på tioårsdagen af dess stiftande den 22 Oktober 1910. (Göteborgs Högskolas Årsskrift 1910, II). Göteborg 1910. Pris 4 kronor.

Die vierte Hochschule Schwedens, die in Gothenburg (Göteborg), rechnet ihre Ahnen erst vom Jahre 1891, wo sie mit sieben Professoren und ein paar Hülfslehrern sowie mit 22 Studenten eröffnet wurde. Die junge Akademie, die ausschliesslich ihr Dasein privaten Donationen verdankt, umfasst bisher nur eine Fakultät, die humanistische, sowie eine Professur für Erdkunde. Sie ist aber in stetem Zuwachs begriffen: schon vor einigen Jahren (1908) war die Zahl der Studenten auf 120 gestiegen, die der Professoren und Dozenten im letzt verflossenen Jahre auf 14 bezw. 12.

Zahlreiche Veröffentlichungen zeugen von der lebhaften wissenschaftlichen Tätigkeit des Lehrerkorps, welches eine Reihe ausgezeichneter Gelehrten zählt. In weiten Kreisen bekannt und geschätzt ist die Sammlung »Populärt vetenskapliga föreläsningar vid Göteborgs Högskola», die u. a. so treffliche Arbei-

---

P. 465, en bas. Il n'y a pas de tentative d'inceste dans la version des *Novelle d'incerti autori del secolo XIV*. C'est par le fait que l'enfant tué est le propre enfant de l'héroïne que cette version rappelle le *conte du père incestueux* (cf. Stefanović, p. 513).

P. 466. M. Stefanović n'a pas bien expliqué la théorie de Mussafia, quand il dit que celui ci admettait deux importations orientales du conte, l'une avec *une* intrigue, l'autre avec *deux* intrigues. Mussafia voulait dire que la première importation avait fait naître les versions à une ou deux intrigues et la seconde, les *Gesta Romanorum* et *Florence de Rome* (cf. mon mémoire, p. 6).

P. 511. M. Stefanović ne veut pas regarder comme un descendant du *miracle latin* la version des *Novelli d'incerti autori del secolo XIV*, parce qu'il y manquerait l'intervention miraculeuse de la Vierge. Mais il ne paraît pas avoir remarqué que dans un songe une «donna» (qui est évidemment une réminiscence de la Vierge) conseille à l'héroïne de cueillir des feuilles avec lesquelles elle pourra guérir les malades.

P. 525. C'est dans la *version Boulac*, et non pas dans la *version Breslau*, des *Mille et une Nuits* que le mari est un cadi juif.

Pp. 527 et 556. C'est une version du recueil *persan* intitulé *Al Farag Ba'da Alsidda* que je donne en traduction dans mon mémoire

P. 534. Je n'ai pas dit que les versions occidentales plus simples aient précédé les versions occidentales plus compliquées. Les deux groupes proviennent d'une source commune perdue (v. ci-dessus p. 69 s.)

ten enthält wie *Axel Kocks:* Om språkets förändring (1896 und 1908) und *Gustaf Cederschiölds:* Om svenskan som skriftspråk (1896 und 1902). Daneben besteht »Göteborgs Högskolas årsskrift» (vom Jahre 1895 ab), die für eigentliche Untersuchungen, Arbeiten aus erster Hand, bestimmt ist. In diesem Jahrbuch ist auch die kleine Gedächtnisschrift enthalten, auf die ich hier die Aufmerksamkeit lenke.

Im Jahre 1900 wurde in Göteborg, auf die Initiative des damaligen Rektors der Hochschule, Prof. *Johan Visings*, eine philologische Gesellschaft, »Filologiska Samfundet,» gegründet, die nach dem Vorbild gleichartiger wissenschaftlicher Verbindungen in anderen schwedischen Universitätsstädten — ich erinnere an das bekannte »Språkvetenskapliga Sällskapet» in Uppsala —, sich das Hauptziel stellte, die Mitglieder gegenseitig mehr mit ihrer wissenschaftlichen Arbeit bekannt zu machen. Ein Bericht des Schriftführers, Dr. *E. Janzons*, über die Vereinsstatuten, die Sitzungen und die dabei gehaltenen Vorträge während der ersten Zehnjahrsperiode der Gesellschaft, sowie ein Verzeichnis ihrer Mitglieder eröffnet die Schrift.

Unter den wissenschaftlichen Beiträgen gehören sieben ins Bereich der klassischen, einer in das der orientalischen Philologie. Von sonstigen Wissensgebieten ist die französische Philologie mit einem Aufsatze vertreten, die englische ebenfalls mit einem, die deutsche Philologie mit drei Beiträgen und die nordische mit nicht weniger als sieben. Diese modernsprachlichen Aufsätze seien hier, im Interesse der Leser dieser »Neuphilologischen Mitteilungen», ihrem Inhalt nach wenigstens kurz erwähnt.

Johan Vising behandelt »Deux étymologies françaises» (I. Wivre Guivre, II. Guêtres), *Erik Björkman* in »Några namnstudier» einige altenglische Personen- und Ortsnamen: 1. Me. *Guenboden*, *Gwenloden* (keltischer Name), 2. Me. *Coningesburg* (enthält das nordische *konung*), 3. Me. *Sprot* (urspr. ein nordischer Spottname), 4. Fvn. *Sunnifa:* nach Sophus Bugge urspr. fränkisch, nach Björkman dagegen englisch.

Elis Wadstein hatte schon im Jahre 1903 einige »Beiträge zur Erklärung des Hildebrandsliedes» (43 S.) herausgegeben, wodurch das rechte Verständnis des wichtigen aber schwierigen Textes mehrfach gefördert wurde. Das viel besprochene erste Wort Hildebrands, nachdem er erfahren hatte, dass der Recke, mit dem er eben den Zweikampf anfangen sollte, sein eigener Sohn Hadubrand sei, ist hier einer neuen Deutung unterzogen worden. In der Formel *Wittu irmingot obana ab heuane / dat dû nêo dana helt mit sus sippan man / dinc ni gileitôs*

ist das erste, in der Handschrift zum Teil verwischte Wort nicht mit Grein (und mit Wadstein i. J. 1903) als *w & tu* (d. h. *wartu*) zu lesen, sondern vielmehr, wie Wadstein durch eigene Untersuchung der Handschrift später eingesehen hat, mit den Brüdern Grimm als *wittu*. Wadstein nimmt ferner nur an, dass über *u* ein Nasalstrich verwischt oder vom Schreiber vergessen worden sei. Die Frage scheint mir hiermit endgültig gelöst zu sein. Die Worte *Wittun irmingot . . . dat* = *Die Götter wissen* (sind meine Zeugen dafür), *dass* passen in einer altheidnischen Formel vortrefflich und können durch Parallelen aus altnordischen Gesetzen gestützt werden.

Carl O. Koch untersucht ein rätselhaftes altdeutsches Glossar (in einer Berliner Handschrift des XI. Jahrhunderts) auf Entstehung, Lautverhältnisse und Wortschatz, und *Edvard Strömberg* gibt einen Beitrag »Zur Geschichte des starken Präsens im Neuhochdeutschen».

Unter den Beiträgen zur nordischen Philologie liefert *Otto Sylwans* kleiner Aufsatz »Vikingabalken. Några anteckningar» eine interessante metrische Analyse des berühmten 15:ten Liedes der »Fritjofs saga». Im Anschluss hieran zieht er eine (bisher unbeachtete?) Parallele zwischen Tegnérs »Vikingabalken» und Runebergs »Sandels» herbei. Der Vers im Vikingabalken: *och hans panna är klar, och hans stämma är hög, och som Ljungaren står han i förn* wäre das Vorbild zu Runebergs: *och hans öga var lugnt, och hans panna var klar, och han sken på sin ädla Bijou*. Da diese Zeilen im »Sandels» wiederholt sind, ja sogar für den letzteren Teil des Gedichtes zentrale Bedeutung haben, handelte es sich sogar um keine bloss zufällige vereinzelte Entlehnung: das ganze Gedicht wäre von dem Tegnérschen inspiriert worden. — Literarischen Inhalts ist auch der Beitrag von *Gustaf Cederschiöld*, einige beachtenswerte Bemerkungen zur Eddaexegese: »*Till Fáfnismál*». Alle übrigen Aufsätze über nordische Themata sind rein sprachlich: *Evald Lidén*, Ett bidrag till nordisk ordhistoria (Erklärungen einiger neunordischen Wörter: nisl. *kvos*, nno. *kaas*, nschw. *kås* und Verwandtes); *Elof Hellquist*, Om ordet *nipper-tippa* och likartade bildningar (die durch Verdoppelung des ganzen ursprünglichen Wortstammes oder eines Teiles desselben entstanden sind); *Hugo Pipping* Fsv. *biltogher* (= 'der eine gewisse begrenzte Zeit hinauszieht' aus *bil* = 'Zeitraum' und *-togher* zu awn. *tióa (toginn)*, got. *tiuhan*, ahd. *ziohan)*; *Wilhelm Cederschiöld*, Orden *grina*, *gren*, *grind* (*gren* und *grind* sind auf verschiedene Weise zu einem und demselben Verbum, *grīna*, gebildete Verbalabstrakta); *Gideon*

Danell, Runömålets *flan*, finl.-svenskt *flade: flan* aus *fladen*, der bestimmten Form von ostschwed. *flade* = 'kleiner untiefer Meerbusen'. Die Annahme, dass das finländische *flade (flada)* in dieser Gestalt eine dänische Form wäre (ursprünglich aber eine Substantivierung des Adj. *flat* = 'flach'), ist m. E. abzulehnen. Jede Spur eines *flata* = *flada* 'seichter Meerbusen' fehlt in Finland.

T. E. Karsten.

Ph. Rossmann, Handbuch für einen Studienaufenthalt im französischen Sprachgebiet, unter Mitwirkung von *A. Brunnemann.* Vierte, umgearbeitete und bedeutend vermehrte Auflage von: »Ein Studienaufenthalt in Paris». Marburg, N. G. Elwert, 1911. VIII + 222 S. 8:o. Preis brosch. Rmk. 3: 20, geb. Rmk. 3: 75.

Rossmanns vortreffliches »Handbuch» ist ja wohlbekannt. Jede neue Auflage erneuert und erweitert die nächst vorhergehende. So auch die vorliegende vierte Auflage, die 28 Seiten stärker ist als die dritte. Die Einteilung des Stoffes ist dieselbe geblieben: I. Teil: Erwägungen vor der Reise. — II. Teil: Erlangung praktischer Sprachbeherrschung. — III. Teil: Realkenntnisse, mit seinen Unterabteilungen: Allgemeines; Unterrichts- und Erziehungswesen; Familie, Geselligkeit, Umgangsformen; Volkscharakter und Volksgeist; Neueste französische Literatur; Die französische Kunst; Zeitungen und Bücher. Das Buch kann von jedermann, auch demjenigen, der im französischen Sprachgebiet schon studiert hat, mit Nutzen gelesen werden. Für Lehrer und Studenten, die ins Ausland gehen um ihre Kenntnis des Französischen zu verbessern, ist das praktische »Handbuch» einfach u n e n t b e h r l i c h.

A. W.

M. Walter, Englisch nach dem Frankfurter Reformplan. I Teil. Lehrgang der ersten 2 ½ Unterrichtsjahre (Untersekunda bis Unterprima). Zweite ergänzte und veränderte Auflage. Marburg 1910. VII + 195 S.

Dr M. Walter, Headmaster of the »Musterschule» at Frankfurt on the Main, the enthusiastic reformer of modern language teaching, in his second edition of the book mentioned above sends us a vivid report of his work in the classes 9—11.

His vast experience, covering a space of ten years between the first edition and the new one in 1910, is a welcome encouragement to teachers wishing to adopt the oral teaching of a foreign language in conformity with the direct method, with strict grammatical training and plenty of written exercises.

Various charges have been brought against the reform method by persons who either do not know it or have only seen the results of inferior teaching. In the hands of a skilful teacher, the method adapts itself splendidly to the various requirements of the different stages of school-work. Plenty of examples chosen from both oral and written compositions of dull pupils as well as of the cleverer ones prove the direct practical result of the instruction. Errors and »foreign» passages occur of course, but we never meet with such utter nonsense as may be found in translations into a foreign tongue by pupils in our middle classes. The result is quite an astonishing one, considering the short time of learning, only 2 1/2 years (with 6 lessons a week, certainly, and with pupils who have been learning French for 6 years already).

The method naturally starts with a thorough training in faultless pronunciation, aided by a primer with phonetic text as well as the same in correct spelling. Dr Walter, however, uses the former only during the whole of the first quarter. Should the continued use of an exclusively phonetic text lead the pupils into some spelling-errors, these mistakes, in the author's opinion, are easier to correct than a faulty pronunciation suggested by a too early acquaintance with an ordinary text.

The great demands which teaching according to the direct method lays upon the teacher are clearly shown in the chapter dealing with »verbal training». As this part of the book displays the method from the first lesson up to the final results of the training in the 11:th class, it is strongly to be recommended as a subject of study to every teacher of language, and it gives us a most perfect and enthusiastic example of a master teacher. His energy never flags; he is busy all the time, and so is the class, busy with various occupations. Among these, grammatical study is not neglected. Grammatical forms are constantly being practised, rehearsed and developed, and there is a beautiful order in all this training. Every second seems to be used to the purpose, no time wasted. The grammatical truths are made quite familiar to the students, and then come the written rules only as a repetition of their knowledge, a putting together in classes and paragraphs.

There is no doubt that Dr Walter, the world-renowned reformer of language-teaching, is living in his book, and every teacher of modern languages will be happy to make his acquaintance in it.

Hanna Granström.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 4. November 1911. Anwesend der Vorstand sowie 8 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll der vorigen Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Vorsitzende teilte mit, dass Prof. *Simonnot* (Collège Chaptal, Paris) brieflich versprochen habe, unter den vom Verein gestellten Bedingungen eine Reise nach Helsingfors zu unternehmen, um hierselbst in der ersten Hälfte des Septembers 1912 einen Musterkursus im deutschen Unterricht zu halten. Der Kursus wird 18 Lektionen umfassen, die auf verschiedene Schulen und Stufen verteilt werden, sowie 3 Vorträge über pädagogische Stoffe. Es wurde dem früher eingesetzten Komitee, das aus den Herren Prof. *Wallensköld*, Dr. *Hagfors*, *Uschakoff* und *Hortling* sowie Mag. *Wasenius* besteht, überlassen, die praktischen Massregeln zu treffen.

§ 3.

Als neue Mitglieder wurden angemeldet: Lektor *Arthur R. Reade* und Frau *Maria Reade.*

§ 4.

Dr. *Hortling* besprach das Deutsche Elementarbuch von I. Uschakoff [1]).

§ 5.

Lektor *Öhquist* besprach Eduard Engels Arbeit »Deutsche Stilkunst».

In fidem:
Ivar Hortling.

---

[1]) Vgl. Neuphil. Mitteil. 1911, S. 191.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 9. Dezember 1911. Anwesend der Ehrenpräsident Prof. *Söderhjelm*, der Vorsitzende Prof. *Wallensköld* und fünf Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll der vorigen Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Professor *Söderhjelm* hielt einen Vortrag über die neusprachlichen Universitätsstudien und -examina [1]). Prof. S. war der Ansicht, dass die Lehrer der neueren Sprachen durch ihre Universitätsstudien gewöhnlich keine genügende praktische Sprachfertigkeit erlangen. Der Grund dazu liege zum Teil in der Anordnung der Studien an der Universität. Sie werden bei uns zu viel im Zeichen der Romantiker getrieben (Grimm, Lachmann, Diez, Tobler), welche die historische Grammatik in den Vordergrund schieben. Zum Ausgangspunkt der Studien werden im Allgemeinen die ältesten Texte gewählt. — Es haben sich aber heutzutage in der Sprachwissenschaft wichtige neue Disziplinen herausgebildet, wie die Semasiologie, die Stilistik und andere, die ein Recht darauf haben beim Unterricht berücksichtigt zu werden und zum Teil an die Stelle der allzu weitläufig behandelten historischen Lautlehre und der alten Texte zu treten. Auch neuere Texte könnten zur Demonstrierung der historischen Grammatik dienen; solche Übungen würden gleichzeitig die praktische Fertigkeit der Studierenden fördern. — Möglich wäre es auch, ein besonderes Examen für künftige Lehrer anzuordnen oder Parallelkurse in dem Kandidatenexamen einzuführen, von denen der eine für künftige Lehrer, der andere für künftige Wissenschaftler bestimmt wäre. — Schliesslich sollten die Anforderungen an die Studierenden genauer präzisiert werden, damit sie wüssten, was unumgänglich von ihnen verlangt wird, und was weniger wesentlich ist. Ausserdem könnte ein Verzeichnis über solche Litteratur angefertigt werden, welche genau durchzustudieren sei. Endlich sprach sich Prof. S. für systematisch geordnete, in Konferenzen der betreffenden Professoren, Dozenten und Lektoren ausgearbeitete Vorlesungsprogramme aus. — Prof. *Wallensköld* wollte eine Erklärung zu dem Verhalten, dass ältere Texte zur Grundlage für die Studien gewählt werden, darin sehen, dass die linguistischen Prinzipien

---

[1]) Vgl. Neuphil. Mitteil. 1912, S. 5 ff.

mit grösserer Klarheit aus ihnen hervorgehen als aus neueren Texten. Dem Gedanken, moderne Texte mehr als bisher zum Gegenstand der wissenschaftlichen Übungen zu machen wie auch der Anordnung von Parallelkursen im Kandidatenexamen schenkte Prof. W. seine Zustimmung. Auch die übrigen von Prof. S. gemachten Vorschläge fand Prof. W. durchführbar, die systematisch geordneten Vorlesungsprogramme ausgenommen, denen gegenüber er sich skeptisch verhielt. Die Erfahrung lehre, dass jeder Lehrer im Allgemeinen solches liest, was ihn am meisten interessiert. — Lektor *Poirot* stellte sich in der Hauptsache auf den Standpunkt Prof. Söderhjelms. Er hob hervor, wie es für unsere Verhältnisse bezeichnend sei, dass sich kein Dozent einzig und allein für neufranzösische Sprache und Litteratur habilitiert habe. Die Kompetenzforderungen der Lektoren seien ganz andere als die der Dozenten, und die Lektoren hätten keine Zeit, sich mit linguistischen Übungen zu beschäftigen, geschweige denn mit moderner »Universitätsgrammatik». Er meinte, dass sich, wie Prof. Söderhjelm hervorgehoben hatte, besonders die Semantik für Betrachtungen im Anschluss an moderne Texte gut eigne. Diese sollten zum Gegenstand wissenschaftlicher Vorlesungen gemacht werden. — Dr. *v. Krœmer* schloss sich den Ausführungen Lektor Poirots an, indem er es für unmöglich hielt, anderes in sein Programm aufzunehmen, als was es schon enthalte. Er gab ein Resumee seines Unterrichtsverfahrens.

§ 3.

Prof. *Wallensköld* besprach kurz Ph. Rossmanns »Handbuch für einen Studienaufenthalt im franz. Sprachgebiet», 4. Aufl.

In fidem:
Ivar Hortling.

Eingesandte Litteratur.

Ernest Bovet, Lyrisme, épopée, drame. Une loi de l'histoire littéraire expliquée par l'évolution générale. Paris, A. Colin, 1911. IX + 312 p. in-8⁰. Prix: 3 fr. 50.

Collection Teubner, publiée à l'usage de l'enseignement secondaire par F. Dœrr, L. Petry, n:o 8: *René Delbost*, Paris et les Parisiens I. Morceaux choisis et annotés en

collaboration avec *L. Petry.* Texte, avec 14 gravures et une carte: VIII + 127 p. in-8⁰, cart. M. 1: 20, rel. M. 1: 50. — Notes: 72 p. in-8⁰, cart. M. 0: 60. Leipzig et Berlin, B. G. Teubner, 1912.

Kurzer Bericht über die Tätigkeit der Deutschen Sprachkurse für Ausländer in Marburg 1911, herausgegeben und den Teilnehmern gewidmet von der Leitung. 13 S. nebst einer Karte.

Laut des allgemeinen Programmes dieser Sprachkurse finden auch dieses akademische Jahr zwei Kurse (Semesterkurse) vom 15. Okt. bis 30. März und vom 1. Mai bis. 1. Sept. statt. Ausser diesen werden abgeschlossene Monatskurse von je vierwochiger Dauer in den Monaten Juni, Juli und August abgehalten. Das Honorar ist im voraus zahlbar und beträgt für einen Monat (72 Stunden) Mk. 50. Alle Anfragen bezügl. der Kurse, Pensionen etc. sind zu richten an den Leiter Herrn A. C. Cocker, Schwanallee 48, Marburg a. d. Lahn (Hessen).

I. A. Lyttkens och *F. A. Wulff.* Svensk Ordlista med uttalsbeteckning i enlighet med Svenska Akademiens Ordbok och med stavning enligt 1906 års cirkulär samt vägledning till rikssprâksuttal. Lund, C. W. K. Gleerup, 1911. *59* + 456 S. 8:o. Preis geb. Kr. 5: 50.

Eine vortreffliche Anleitung zu einer guten Aussprache der schwedischen »Reichssprache»! Die Einleitung enthält auch nützliche Angaben zum Vermeiden gewisser oft vorkommenden morphologischen, syntaktischen und lexikologischen Fehler.

Schriftenaustausch.

Anuario estadístico de la República Oriental del Uruguay. Tomo II, parte I (Años 1907—1908). Montevideo 1911. XLVIII + 571 p. 4:o.

Bibliographia phonetica 1911 (VI. Jahrg.), Nr. 3—12, nebst den *Annales phoneticæ* 1911 (V. Jahrg.), Nr. 3—11.

Bulletin de Dialectologie romane. t. III, n⁰ 3—4 (juillet—déc. 1911): J. Jud, dalla storia delle parole lombardo-ladine, II; F. Boillot, Traditions populaires de Franche-Comté; le même, Phonologie patoise; B. Schädel, Zur Sprache der Doctrina dels Infans; Comptes-rendus; etc.

Modern Language Notes. Vol. XXVI, No. 8 (Dec. 1911); J. Q. Adams Jr., Richard Brathwaite's »Mercurius Britanicus»; G. Schaaffs, Zu Goethe's »Egmont»; J. W. Scholl, Some »Egmont» Interpretations; F. M. Warren, A. Latin Counterpart of the »St. Léger» Strophe; F. B. Snyder, Peter Buchan and »It Was a' for our Rightfu' King»; H. N. MacCracken, A Meditation upon Death, for the Tomb of Ralph, Lord Cromwell (c. 1450), Lord Treasurer of England; etc. — Vol. XXVII, No. 1 (Jan. 1912): A. M. Sturtevant, A Note on the Impersonal Pronoun in Old High German; D. L. Buffum, The Refrains of the »Cour de Paradis» and of a »Salut d'Amour»; D. S. Blondheim, Provençal *aib, ab, aiba,* Portuguese *eiva;* J. W. Bright, On the Anglo-Saxon Poem »Exodus»; etc. — No. 2 (Febr. 1912): W. Nicholson, The Second Maid's Tragedy; G. Schaaffs, Faustmiszellen; D. C. Stuart, The Source of Gresset's »Méchant»; J. L. Lowes, The Date of the »Envoy to Bukton»; G. N. Henning, The Use of the French Past Definite in *si*-Clauses; R. S. Forsythe, Two Debts of Scott to »Le Morte d'Arthur»; A. Terracher, Note sur »Le Pour et le Contre» de Voltaire; etc.

Moderna Språk. V. Jahrg., Nr. 9 (Nov. 1911): Übersetzungsproben; usw. — Nr. 10 (Dez. 1911): A. Korlén, Die schulgrammatische Behandlung der mit *über, unter, um* und *durch* zusammengesetzten Verben (Forts.); usw. — VI. Jahrg. Nr. 1 (Jan. 1912): Es wird kundgegeben, dass die Redaktion der Zeitschrift von den Herren Fil. Lic. Herman Söderbergh und Dozenten N. Otto Heinertz, Lund, übernommen wird; usw. — Nr. 2 (Febr. 1912): Fortsetzung des oben angeführten Aufsatzes A. Korlén's; usw.

Museum, 19[de] Jaarg. N[0]. 3—6 (Dec. 1911 — Maart. 1912).

Publications of the Modern Language Association of America. Vol. XXVI (New Series, Vol. XIX), No. 4 (Dec. 1911): G. W. Thompson, Wilhelm Hauff's Specific Relation to Walter Scott; E. R. Goddard, Psychological Reasons for Lessing's Attitude towards Descriptive Poetry; W. W. Florer, The Declension of Substantives in the Zerbster Handschrift; Proceedings for 1910.

Rassegna bibliografica della Letteratura italiana. anno XIX, num. 11—12 (Nov. — Dic. 1911); anno XX, num. 1—2 (Genn.—Febbr. 1912).

Revue germanique, 7[e] année, n[0] 1 (janv. — févr. 1911): F. Baldensperger, Gœthe et les émigrés français à Weimar; W. Thomas, Le sentiment de la nature dans Milton; etc. — N:o 2 (mars — avril 1912): M. Cazamian, Un poète irlandais: W. B. Yeats; C. Pitollet, Un John Knox allemand au XIX[e] siècle: Le pasteur Christoph-Joseph-Rudolf Dulon, de Brême,

1842—1852 (Suite et fin); etc. — N:o 3 (mai—juin 1911): R. Michaud, L'art de Henry James; J. Dresch, Frédéric Spielhagen et l'idéal classique du roman allemand; etc. — N:o 4 (juillet—août 1911): E. Seillière, A propos du centenaire de Fanny Lewald; M.-J. Minckwitz, Traductions classiques d'Élisabeth Barrett Browning; etc. — N:o 5 (nov.—déc. 1911): H. Lichtenberger, Les sources de la pensée de Novalis; J. Giraud, Victor Hugo et le Folklore rhénan; etc. — 8e année, n0 1 (janv.—févr. 1912): Ch. Joret, La religion du jeune Gœthe; F.-C. Danchin, Études critiques sur Christophe Marlowe; etc.

Studi di Filologia Moderna, anno IV, fasc. 3—4 (luglio-dic. 1911): A. Galletti, Manzoni, Shakespeare e Bossuet; Lily E. Marshall, Greek Myths in modern english poetry; etc.

Virittäjä 1911, Nr. 8; 1912, Nr. 1—2.

Mitteilungen.

Einheimische Publikationen: Alfons Hilka und *Werner Söderhjelm*, Petri Alfonsi Disciplina Clericalis. I. Lateinischer Text. Helsingfors 1911 (Acta Soc. Scient. Fenn., tom. XXXVIII, N:o 4). XXXVII + 79 S. 4:o. — *Werner Söderhjelm*, Francesco Maria Molza. En renässanspoets lefverne och diktning. Helsingfors, Lilius & Hertzberg, 1911. 284 S. 8:o. Preis: Fmk 5.

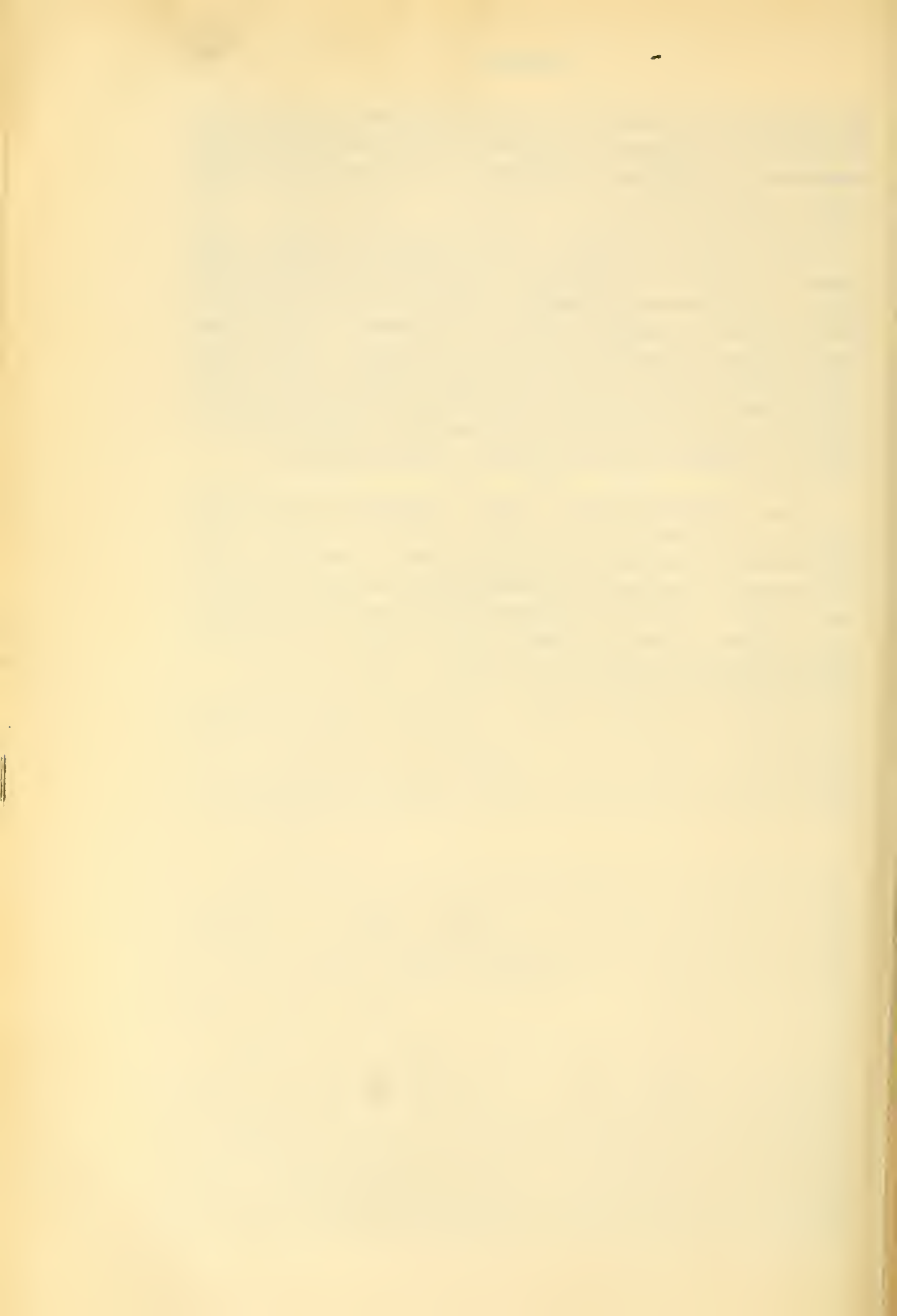
Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: *U. Lindelöf*, Keltisches *min*, f. 'os' im Altenglischen, in Anglia XXXV, N. F. XXIII (1911), S. 540. — *Arthur Långfors*, Du mesdisant, par Perrin La Tour, in Rom. XL (1911), S. 559—565, und Li Despisemens du cors, ebend. S. 565—570.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *T. E. Karsten*, Die Mitteldeutsche poetische Paraphrase des Buches Hiob, in Rev. germ. VII (1911), S. 484. — *U. Lindelöf*, Elements of the History of the English Language, in Mod. Lang. Notes XXVII (1912), S. 64. — *W. Söderhjelm*, La Nouvelle française au XVe siècle, von Karl Vossler, Literaturblatt f. germ. u. rom. Phil. XXXII (1911), Sp. 403—406; von George L. Hamilton, The Rom. Rev.

II (1911), S. 347—349; in Rev. Univ. 1912, S. 45. — *A. Wallensköld.* Le Conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère. von Hermann Suchier, Zs. f. rom. Phil. XXXV (1911), S. 752—754.

Ferienkurse im Auslande: In *Freiburg i. Br.* (Baden), Deutsche Ferienkurse für Ausländer vom 5. bis 31. Aug. — In *Lausanne.* I. Kursus vom 22 Juli bis 9. Aug., II. Kursus vom 12 bis 30. Aug. — In *Neuchâtel.* I. Kursus vom 22. Juli bis 17. Aug., II. Kursus vom 19. Aug. bis 14 Sept und ausserdem ein wissenschaftlicher III. Kursus vom 5. bis 31. Aug. — In *Paris* (Alliance Française), I. Kursus vom 1. bis 31. Juli, II. Kursus vom 1. bis 31 Aug. — Nähere Auskünfte bei der Redaktion dieses Blattes.

Der Neuphilologische Verein beabsichtigt Anfangs September eine Anzahl Musterlektionen der deutschen Sprache in einigen der hiesigen Schulen anzuordnen. Der hervorragende französische Sprachpädagog Simonnot, Lehrer an dem »Collège Chaptal» und an dem von Herrn Charles Schweitzer geleiteten »Institut français pour étrangers» in Paris, hat uns sein Mitwirken gütigst versprochen.



NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 5/6

Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk direkt bei der Redaktion, 4: 30 durch die Post und 5 Fmk durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Prof. A. Wallensköld, Vestra Hamngatan 5) zu senden

1912

Notes on the Literary Relationship between Walter Pater and Oscar Wilde.

I had occasion some time ago, in a little memorial pamphlet, "Some Stray Notes on the Personality and Writings of Oscar Wilde,"[1] briefly to touch upon what I called "the close intellectual relationship" between Walter Pater and Oscar Wilde. I said something to the effect that any estimate passed on the latter that should leave out of account that relationship, would necessarily lead to some misapprehension as to his originality, and the comparative value and importance to be assigned to his works. And this is obviously the case. Mr. Th. Wright, in his *Life of Walter Pater* (Lo. 1907), calls Wilde "the most enthusiastic" of Pater's disciples, and declares him to be "supersaturated with Pater." Wilde himself frequently, and in the most express terms, testified to the profound influence that Pater exercised on him, and refers to him always in a deferential admiring way, which is in itself enough to draw our attention to the fact.[2] Pater's *Renaissance* was

[1]) Printed in *Göteborgs Högre Samskola: 1901—1911* (Gothenburg, 1911).

[2]) Thus, in the Queensberry trial he incidentally referred him as "the only critic of the century whose opinion he set high;" and in *Intentions* characterizes him as "on the whole, the most perfect master of English prose now creating amongst us."

a turning-point in his life, he says, and certainly no other book has left as many or as various traces in his prose works. Indeed, to no man, with the possible exception of Ruskin and Arnold, does Wilde owe more as a writer of prose and as an æsthetic critic, than to Pater. Try, if you can, for a moment to disregard what in his writings may be justly ascribed to the influence of one or other of these three men; and how vastly different would be the result from what it actually is! On what wholly different lines would his intellectual development have proceeded, what unknown fruits borne, had there been in English letters no such name as Walter Pater? What kind of book would *Intentions* have been, had he not, prior to writing it, "supersaturated" his mind with that substantial nourishment—Pater's *Renaissance?*

This influence of Pater comes in almost everywhere in Wilde's prose works, chiefly in those of autobiography and criticism, in the general attitude towards life there taken, in the treatment of problems of art criticism, in style and phraseology—now as an element of tone or colour, now as an almost literal correspondence of whole passages, or again as anything lying between these two extremes. In his first essays and lectures, published by Mr. Robert Ross in a posthumous volume, it asserts itself with an irritating persistency, and for all the author's cleverness of adaptation, usually in a manner we are unable to designate by any more courteous term than plagiarism—though, it is curious to remark, Pater's name is not once mentioned in these pages. In *Intentions,* far less glaringly, but quite as much, I think, though we no longer realize it as an extraneous and independent element. In "The Soul of Man," whose "modernity of subject-matter" and rather vehement denunciations have already carried us a good way off from Pater, considerably less. In *De Profundis,* hardly at all; though, at certain points, this work may offer some vague resemblance to Pater's *Marius the Epicurean* and in a measure may indeed have been conditioned by it. But it does not reveal any immediate influence of Pater.

It will appear from what has just been said, that, if we want to form an opinion of the literary relations between Pater and Wilde, we can do this no better than by a comparative study of, on the one hand, the *Essays and Lectures*, published by Mr. Ross, and *Intentions*, on the other, Pater's *Studies in the History of the Renaissance* (1st ed. 1873),[1]) and *Marius the Epicurean: His Sensations and Ideas* (1st ed. 1885). Such a comparative study is what I have proposed to do, within restricted limits, in the following pages. I shall abstain altogether from attempting to set forth, however briefly, the various doctrines, æsthetic or other, held by the two writers, and shall even leave out of consideration the cases where these doctrines coincide in such a way as to suggest that one has influenced the other, unless such influence has led to actual correspondence of expression. On the other hand, the reader's attention will be drawn to not a few cases where there is a coincidence of expression, but not one of subject-matter. My aim, in other words, will be simply to give an outline of the development of Wilde's prose style in so far as it was determined by Pater's influence, and to supply some of the material necessary for filling out the frame thus indicated.—

About half the volume of the *Essays* is made up of the lectures delivered by Wilde during his American tour in 1882—3. These lectures, in their published form, certainly betray a talent beyond the ordinary, as far as style is concerned—yet more by reason of what promise they hold forth than by actual achievement—, no less than a remarkable gift of adaptation. One may even go the length of admiring, for the sake of its undeniable picturesqueness, the attitude of this young man who, at the age of 28, undertook to revolutionize the crude artistic taste of commercial America. As for the many fine and useful things he had to say—let us hope they greatly profited their hearers. It is to be feared, however, that Wilde somewhat underestimated the æsthetic culture of,

[1]) In later editions the title was altered to: *The Renaissance: Studies in Art and Poetry*.

at any rate, the more refined portion of his transatlantic audiencies. He seems at least to have thought that their æsthetic culture was not quite "up-to-date", and that their means of obtaining information about the English literary world were somewhat imperfect. Or else how should he have dared to lay under such heavy contribution certain authors of whom he might have naturally supposed that, as they were by no means obscure in England, they were well known to any cultivated American? I do not know whether the charge of plagiarism was ever brought by American newspapers against Wilde's lectures. Small wonder if it was. I am not alluding to the fact that, as the subject-matter of these lectures, involving the discussion not only of various points of mere technicality, but also of some general æsthetic principles, went altogether beyond both his maturity of intellect and his practical experience, he was mainly reduced to saying over again, or referring to, the previous utterances upon those subjects of Ruskin and Pater, his then chief inspirers. I mean that he might have done this in a manner more his own, and less suggestive of his complete intellectual dependency on these writers. Such an essay as "The English Renaissance of Art" is delightfully written, but it is written in a style coloured throughout by the influence of Pater and Ruskin, and teams with reminiscences of both. There are things in it that seem already to exhibit the touch of a master-hand; on other points it is simply a literal transcription or hash of passages in Pater's *Renaissance*, etc., as I have no doubt will appear from the extracts I am about to give.

The first paragraph in the Preface to Pater's *Renaissance* ends in this way:—"To define beauty, not in the most abstract but in the most concrete terms possible, to find not its universal formula, but the formula which expresses most adequately this or that special manifestation of it, is the aim of the true student of æsthetics."[1]) Something of this, in

[1]) The quotations, with one exception, are from Messrs Methuen's Library edition, 1910.

shortened and mutilated shape, reappears in Wilde's "The English Renaissance of Art" (*Essays and Lectures,* Lo. 1911, p. 111), which begins thus:—"Among the many debts which we owe to the supreme æsthetic faculty of Goethe is that he was the first to teach us to define beauty in terms the most concrete possible, to realise it, I mean, always in its special manifestations." And again, more faintly echoed, in the very first words of his "Lecture to Art Students:"—"In the lecture which it is my privilege to deliver before you to-night I do not desire to give you any abstract definition of beauty at all." (*Essays,* 199.) As will be seen, the idea which Pater meant to convey in the passage just quoted, has also been perceptibly tampered with. To find "the formula which expresses most adequately this or that special manifestation" of beauty is surely quite a different thing from realizing it "always in its special manifestations"—a phrase that, as it stands here, is absolutely void of meaning. Nor does Pater ever, as far as I remember, connect the idea with Goethe's name.[1])— In his lecture on "The English Renaissance," after making the remark about Goethe, Wilde goes on to say that he has no intention of trying to give his audience any such abstract definition of beauty, still less to communicate to them "that which in its essence is incommunicable, the virtue by which a particular picture or poem affects us with a unique and special joy," etc. The last phrases, again, are a loan from Pater's Preface; for we have merely to look down page IX there, to find their counterpart:—". . the property each [picture, landscape, etc.] has of affecting one with a special, a unique, impression of pleasure." Here, the words borrowed

[1]) It is interesting to note that this passage has in all likelihood suggested also the following one in Arnold's *Essays in Criticism,* II, p. 20 (Lo. 1880):—"Critics give themselves great labour to draw out what in the abstract constitutes the characters of a high quality of poetry. It is much better simply to have recourse to concrete examples;—to take specimens of poetry of the high, the very highest quality, and to say: The characters of a high quality of poetry are what is expressed *there.*"

are made to express an idea that is even the very opposite of the one Pater associated with these words. For while "the virtue by which a particular picture or poem affects us with a unique and special joy," is, according to Wilde, something "which in its essence is incommunicable," the function of the æsthetic critic is precisely, Pater says, "to distinguish, to analyse, and separate from its adjuncts," that virtue, and his "end is reached when he has disengaged" it, and "noted it, as a chemist notes some natural element, for himself and others"—that is to say, as far as these latter are concerned, "communicated" it.

In the following instance, the perversion of the original meaning arises mainly from the insertion of a word—*subject*—that does but inadequately, or not at all, convey that meaning. "In sculpture," Wilde declares (p. 113), a little further on in the lecture we are quoting from, "which is the type of one spirit [the classical], the subject predominates over the situation; in painting, which is the type of the other [the romantic], the situation predominates over the subject." The corresponding passage in Pater runs thus:—"In it [sculpture] . . not the special situation, but the type, the general character of the subject to be delineated, is all-important. In poetry and painting, the situation predominates over the character; in sculpture, the character over the situation." (*Ren.* 215). Everything is quite plain here. No ambiguity attaches to the word *character;* on the contrary it brings out, with perfect clearness, the essential qualities of sculpture, in contradistinction to those of poetry and painting. Wilde, failing to remember the passage exactly as it was, substituted a wrong word for the right one, his partiality for alliterative effects, already so pronounced in these his earliest writings, playing him a foul trick—*situation—subject.*

The parallelism, as shown by the examples just given, may be—and indeed mostly is—limited to single short passages, to a couple of phrases. Or it may, with additions and alterations of Wilde's own, tending to impair more or less

the original meaning, extend so as to embrace a whole page, or even more. Thus, in the *Essays* a passage covering half of page 134 and nearly half the next, reproduces, though not in the same order, and with some freedom of detail, a number of passages on pp. 131—133 in *The Renaissance.*

Pater.

One of the functions of æsthetic criticism is . . to note in a picture that true pictorial charm, which is neither a mere poetical thought or sentiment, on the one hand, nor a mere result of communicable technical skill in colour or design, on the other; to define in a poem that true poetical quality, which is neither descriptive nor meditative merely, but comes of an inventive handling of rhythmical language, the element of song in the singing . . To suppose that [in a picture] all is mere technical acquirement in delineation or touch, working through and addressing itself to the intelligence, on the one side, or a merely poetical, or what may be called literary interest, addressed also to the pure intelligence, on the other:—this is the way of most spectators, and of many critics, who have never caught sight all the time of that true pictorial quality which lies between, unique pledge, as it is, of the possession of the pictorial gift, that inventive or creative handling of pure line and colour, which, as almost always in Dutch painting, as often also in the works of Titian or Veronese, is quite independent of anything definitely poetical in the subject it accompanies . . these essential pictorial qualities [colouring, drawing] must first of all

Wilde.

In its primary aspect a painting has no more spiritual message or meaning than an exquisite fragment of Venetian glass or a blue tile from the wall of Damascus: it is a beautifully coloured surface, nothing more. The channels by which all noble imaginative work in painting should touch, and do [*sic*] touch the soul, are not those of the truths of life, nor metaphysical truths. But that pictorial charm which does not depend on any literary reminiscence for its effect on the one hand, nor is yet a mere result of communicable technical skill on the other, comes of a certain inventive and creative handling of colour. Nearly always in Dutch painting and often in the works of Giorgione or Titian, it is entirely independent of anything definitely poetical in the subject . . And so in poetry too, the real poetical quality, the joy of poetry, comes never from the subject but from an inventive handling of rhythmical language, from what Keats called the 'sensuous life of verse.' The element of song in the singing . . is so sweet that . . the thorn-crown of the poet will blossom into roses for our pleasure . .

delight the sense, delight it as directly and sensuously as a fragment of Venetian glass . . In its primary aspect, a great picture has no more definite message for us than an accidental play of sunlight and shadow for a few moments on the wall or floor . .

A good half of what is printed in the right-hand column, it will be seen, is a mere transcription from Pater. [1]) Nor is the way in which Wilde asserts his own individuality very remarkable. The coupling together of *message* and *meaning* is one of his usual tricks of alliteration, instances of which are rare in Pater. The reference to Keats is, on the other hand, a fine trait; for this, the "sensuous life of verse," is exactly, it seems, what Pater understood by its "true poetical quality." In all this, up to the words last quoted, there is, then, very little of Wilde, and rather much of Pater. But it is curious to note how, from that point onward, the rest of the paragraph is conceived in an altogether different strain—lyrical, and slightly sentimental, with much display of gorgeous imagery, such as we know well from his later writings.

The extracts next to be given—from *The Renaissance*, pp. 210—213, passim, [2]) and the *Essays*, pp. 151—152—are, I think, of yet greater interest than the preceding ones, inas-

[1]) Most of it, together with yet a good many other reminiscences, has been further reproduced in Wilde's Introduction—"L'Envoy"—to Rennell Rodd's *Rose Leaf and Apple Leaf* (Phil. 1882), reprinted in the Library edition of Wilde's works in the vol. entitled *Miscellanies,* and the first paragraphs of which may be fairly defined as an epitome of plagiarisms from Pater's essay on Giorgione, etc.—Cf. also "Lecture to Art Students" *(Essays,* 210—211):—"Primarily, a picture is a beautifully coloured surface, merely, with no more spiritual message or meaning for you than an exquisite fragment of Venetian glass or a blue tile from the wall of Damascus. It is, primarily, a purely decorative thing, a delight to look at."

[2]) The quotation is from the 1st ed., some of the phrases on which our comparison hinges having been altered in subsequent editions.

much as Wilde here follows Pater less slavishly, and consequently is able to bring in a little more of his own "real self." There is some degree of piquancy in thus finding welded together, within the space of a line or two, so as to form a kind of artificial and superficial unity, things deriving from two different sources, and in reality incongruous.

Pater.

Not the fruit of experience, but experience itself is the end . . To burn always with this hard gem-like flame, to maintain this ecstasy, is success in life . . our one chance is in expanding that interval, in getting as many pulsations as possible into the given time. High passions give us this quickened sense of life, ecstasy and sorrow of love, political or religious enthusiasm, or the 'enthusiasm of humanity.' Only, be sure it is passion, that it does yield you this fruit of a quickened, multiplied consciousness. Of this wisdom, the poetic passion, the desire of beauty, the love of art for art's sake has most; for art comes to you professing frankly to give nothing but the highest quality to your moments as they pass, and simply for those moments' sake.

Wilde.

There are two kinds of men in the world, two great creeds, two different forms of natures: men to whom the end of life is action, and men to whom the end of life is thought. As regards the latter, who seek for experience itself and not for the fruits of experience, who must burn always with one of the passions of this fiery-coloured world, who find life interesting not for its secret but for its situations, for its pulsations and not for its purpose; the passion for beauty engendered by the decorative arts, will be to them more satisfying than any political or religious enthusiasm, any enthusiasm for humanity, any ecstasy or sorrow for love. For art comes to one professing primarily to give nothing but the highest quality to one's moments, and for those moments' sake.

It should be observed that Wilde associates, with rather unhappy effect, the expressions and suggestions he derives from Pater, with subjects that Pater does not even mention in this connection. Pater says nothing of a difference between men of action and men of thought, nor yet of the decorative arts as being distinguished from other arts as instruments of æsthetic stimulus. And, of course, he would never have written such nonsense as that about "the passion for beauty engendered by the decorative arts" being "more satis-

fying," to men "to whom the end of life is thought," than, say, "any ecstasy or sorrow for love." It is equally absurd to say of men "to whom the end of life is thought," that they "find life interesting not for its secret but for its situations," etc. It would have been more true the other way about.—There are some points of diction that may deserve a few words of comment. *Fiery-coloured* is a phrase much affected by Wilde; it occurs at least half a dozen times in his other writings, in *Intentions*, in "The Soul of Man," and elsewhere. *Secret*—another favourite word of his, as readers of him will be aware—also belongs to that considerable group of words and idioms which, having degenerated into mere mannerisms with him, he uses in a quite stereotyped fashion, "for their own sake," as it were, without realizing, each time anew, their true value and subtler shades of meaning. It is, by the way, a word frequently used by Pater, both as a noun and as an adjective. *Secret—situations—pulsations—purpose,*—a cheap contrivance that merely sacrifices sense to sound. As for the rest of the passage, there is nothing noteworthy about it. The effect of the last sentence is a trifle lessened by the substitution of *primarily* for *frankly,* as Pater has it.

The following parallel, too, no doubt offers some points of interest. On page 2 in his work on the Renaissance, Pater gives this general definition of his subject:—

> For us the Renaissance is the name of a many-sided but yet united movement, in which the love of the things of the intellect and the imagination for their own sake, the desire for a more liberal and comely way of conceiving life, make themselves felt, urging those who experience this desire to search out first one and then another means of intellectual and imaginative enjoyment, and directing them not only to the discovery of old and forgotten sources of this enjoyment, but to the divination of fresh sources thereof—new experiences, new subjects of poetry, new forms of art.

Now, if we were to believe Wilde, the "English Renaissance of Art" had not a few features in common with

the Italian Renaissance of the fifteenth century, for, with a reference to that movement, and very much in Pater's own words, he speaks of "its desire for a more gracious and comely way of life, its passion for physical beauty, its exclusive attention to form, its seeking for new subjects of poetry, new forms of art, new intellectual and imaginative enjoyments." (*Essays* 112). The slight changes of phraseology introduced by Wilde, were, no doubt, necessitated by his having to make the expressions used applicable to the one "Renaissance" as well as to the other. That it was exclusively attentive to form, may, or may not, be true of the pre-Raphaelite movement. Of the Italian Renaissance, as Pater conceived of it, it was certainly not true. Pater, I think, nowhere says that its attention was directed exclusively to form Another addition of Wilde's is not really an addition—that about passion for physical beauty; the same phrase, or very nearly, is used on pages XII, 5, and 24 in *The Renaissance.*

Wilde's relations to Music are curious. Scattered in some of his books, there are not a few utterances on that subject, from which it would appear that, even though he did not practise the art himself, he was very fond of it, and had thought a great deal about it. Now, the fact seems to be simply that he knew next to nothing about music, and that, so far from taking pleasure in hearing it, it was rather a great bore to him. Mr. Sherard, who should know something about the matter, in his biography of Wilde states this in explicit enough terms:—"It is a fact that music bored him; it is a fact that he had no knowledge of any instrument; it is probable that he could with difficulty distinguish one tune from another. Yet he was forced to posture as a *connoisseur*, and to speak and write about musicians and music with the air of one who was profoundly versed in all the technique of the art." [1]) As there are no reasons for questioning the absolute truth or propriety of this statement by one who knew Wilde intimately

[1]) R. H. Sherard, *The Life of Oscar Wilde* (Lo. 1906, p. 134).

for years, what is more natural than to ask ourselves whether, in thus pronouncing himself with some show of authority upon matters that were evidently beyond his grasp, he was not clothing himself with borrowed plumes? And so he was, in fact. His criticisms concerning the philosophy of music are, after all, not very numerous, nor of a very elaborate character; but such as they are, they merely re-echo certain dicta of Pater's made on that subject in his essay on Giorgione, and partly repeated, later on, in that on "Style," in *Appreciations*. Thus, when Wilde says:—

> . . music is the art in which form and matter are always one, the art whose subject cannot be separated from the method of its expression, the art which most completely realises the artistic ideal, and is the condition to which all the other arts are constantly aspiring. (*Essays,* 136),

this is, after all, nothing but the following two passages in Pater thrown into one:—

> *All art constantly aspires towards the condition of music.* For while in all other kinds of art it is possible to distinguish the matter from the form, and the understanding can always make this distinction, yet it is the constant effort of art to obliterate it. (*Ren.* 135.)

> It is the art of music which most completely realises this artistic ideal, this perfect identification of matter and form. In its consummate moments, the end is not distinct from the means, the form from the matter, the subject from the expression . . and to it, therefore, to the condition of its perfect moments, all the arts may be supposed constantly to tend and aspire. (*Ren.* 138–139.)

And we are again reminded of Pater in these words in *De Profundis* (Lo. 1908, p. 54):—"Music, in which all subject is absorbed in expression and cannot be separated from it, is a complex example . . of what I mean . ." In "The Decay of Lying" and "The Critic as Artist," Wilde maintains with Pater that in music is indeed to be found "the true type or measure of perfected art," though he is pleased to assign for its pre-

eminence some reasons of his own. In the dialogue first-mentioned, Vivian, with a direct reference to Pater, declares:— "Art never expresses anything but itself. This is the principle of my new æsthetics; and it is this, more than that vital connection between form and substance, on which Mr. Pater dwells, that makes music the type of all the arts." (*Int.* 43—44).[1]) Gilbert, in "The Critic as Artist," arrives at the identical conclusion by yet another route:—". . when the ideal is realized, it is robbed of its wonder and its mystery, and becomes simply a new starting-point for an ideal that is other than itself. This is the reason why music is the perfect type of art. Music can never reveal its ultimate secret." (*Int.* 147.) Cf. also "The Soul of Man:"—"Of course, form and substance cannot be separated in a work of art; they are always one. But for purposes of analysis, and setting the wholeness of æsthetic impression aside for a moment, we can intellectually so separate them."[2])

Quite a number of other, longer or shorter, passages in the *Essays* have, each of them, its analogue in Pater. This is a parallelism of much the same pattern as those previously given:—

Pater.	*Wilde.*
Goethe illustrates a union of the Romantic spirit, in its adventure, its variety, its profound subjectivity of soul, with Hellenism, in its transparency, its rationality, its desire of beauty—that marriage of Faust and Helena, of which the art of the nineteenth century is the child, the beautiful lad Euphorion . . (*Ren.* 226—227.)	It is really from the union of Hellenism, in its breadth, its sanity of purpose, its calm possession of beauty, with the adventive [*sic.* of course a misreading for *adventure*, the corresponding word in Pater], the intensified individualism, the passionate colour of the romantic spirit, that springs the art of the nineteenth century in England, as from the marriage of Faust and Helen of Troy sprang the beautiful boy Euphorion. (*Essays,* 112.)

[1]) The quotations from *Intentions* are from the American edition of this work published by Brentano's, New York, 1905.

[2]) In *Sebastian Melmoth: [Oscar Wilde]* (Lo. Humphreys, 1908, p. 186).

The "monstrous, many-breasted idol of Ephesus" (117) recalls "the orientalised, many-breasted Diana of Ephesus." (*Ren.* 205.)—This aphorism, "the demand of the intellect is merely to feel itself alive" (141)—repeated in *Intentions* (202) with the addition, "as has been well said"—is taken, almost without change, from the study on Winckelmann (*Ren.* 229); while the remark made immediately afterwards—that "nothing which has ever interested men or women can cease to be a fit subject for culture"—will be recognized as a mere paraphrase of Pater's ". . the essence of humanism is that belief . . that nothing which has ever interested living men and women can wholly lose its vitality . ." (*Ren.* 49).—And that other saying about a picture being primarily "a purely decorative thing" (211, 212), was clearly suggested by, "painting must be before all things decorative" (*Ren.* 140).—The reference implied in this utterance, "while art has been defined as an escape from the tyranny of the senses, it is an escape rather from the tyranny on the soul." (148), may be to these words in *The Renaissance:*—"It has been sometimes said that art is a means of escape from "the tyranny of the senses." "(221), rather than to the original source quoted by Pater.—Something of the latter, too, there must be in the following passage:—"The artist who goes to the children's playground, watches them at their sport and sees the boy stoop to tie his shoe, will find the same themes that engaged the attention of the ancient Greeks . ." (168), where there is, at least, some faint suggestion of these lines in *The Renaissance:*—"The actions selected [by Greek sculpture] are those which would be without significance, except in a divine person—binding on a sandal or preparing for the bath." (217).—For further examples cf. *Ren.* 130—*Essays* 142, *Ren.* 199—*Ess.* 128, *Ren.* 18—*Ess.* 142, *Misc.* 39, *Ren.* 132, 133—*Ess.* 134, 151, 186.

It is noteworthy that, with a few exceptions, the quotations made hitherto from Pater's work, are all from its Preface or its "Conclusion," from the latter half of the essay on Winckelmann, and the introductory pages of that on Giorgione.

It was especially from these last, with their subtle remarks on that curious *Anders-streben,* or struggling of each art towards the condition or law of some other art, and in which the supreme importance, in all æsthetic enjoyment, of "the sensuous element in art" is eloquently dwelt upon, that he derived not a little of what, in his disquisitions on the decorative arts and kindred subjects, is not mere æsthetic verbiage or rhetoric.—

Between the American lectures and the essays published in 1891 under the collective title of *Intentions*[1]), as well as some other work of his from that period which comes also into consideration here, there is an interval of several years. A slender volume of fairy tales in H. C. Andersen's manner, another, not much bigger, of short stories with modern subjects, written in a playful easy vein, a brilliant and "documented" essay on a theatrical subject, some poetry, and miscellaneous contributions to magazines and daily papers—these were the output of those years, and they may not have been of a nature to attract very wide attention. In 1889—1891, however, he wrote, in addition to other things, those essays in æsthetic criticism which, in a sense, may be said to mark the apogee of his life-work, and certainly constitute the most interesting and the most complete record of *one* phase of his genius. In *Intentions,* in "The Soul of Man," too—if we look upon that essay, not as a work of art, for it is carelessly written, and sounds too harsh a note, but as a faithful expression of the author's views of social life, as a "breviary" of æsthetic individualism—, we come face to face with a personality in the ripeness and plenitude of experienced manhood, in full possession of its rich intellectual gifts, and enjoying a perfect mastery of the technical elements of the literary art.

It will be readily understood that in literary work resulting from conditions such as these, it is a matter of some

[1]) The last of these, "The Truth of Masks," or, as it was originally called, "Shakespeare and Stage Costume," appeared as early as 1885; the others were first published as magazine articles in 1889 and 1890.

niceness to disengage from the even and solid fabric of its style whatewer elements there may be in it of alien influence. It is clear, too, that where such an influence is at all present, it is much less likely to betray itself by direct and conscious borrowings, by an actual resemblance of a number of passages than by a fondness for certain modes of sentence construction and word-order, certain rhythmical effects and cadences, certain words and tricks of phrase recurring frequently and used sometimes, one would say, to the exclusion of more appropriate ones; finally, more vaguely, by something operating through all these various elements of style, and which is, in fact, a synthesis thereof—the dominant "tone" or "colour" of a passage, of a page, of a whole chapter. The problem of the genesis and development of Wilde's prose style, such as we have it in *Intentions*, is, I think, rather more complex than at first sight it might appear—just because of the highly eclectic character of that style. The style of *Intentions!* . . Enlarge on its amplitude and luxuriance, restrained and dominated by a sense of measure and of the plastic beauty of the periods, too rare among moderns. Or dwell, if you like, by preference, as on its most distinctive qualities, on its wonderful felicity of phrase and epithet, its exquisite and scholarly refinement. This, and more, may be said of it with truth. And yet one feels, somehow, that unless we study it in its affinity with, and relations to those other individual styles of which, in some important respects, it is a continuation, we shall have no means either of ascertaining its intrinsic value, or of fixing its place in the evolution of modern English prose.

In the essay "Pen, Pencil. and Poison," Wilde declares of Wainewright, the subject of that essay, that he "never lost sight of the great truth that Arts' first appeal is neither to the intellect nor to the emotions, but purely to the artistic temperament . ." (*Int.* 68). I am not aware whether this "truth" was ever formulated by Wainewright himself, and, if so, in terms approaching to those used by Wilde. However that may he, these bear a marked, and hardly accidental,

resemblance to the following utterance in Pater's study "The School of Giorgione:"—". . art addresses not pure sense, still less the pure intellect, but the" imaginative reason "through the senses . ." (*Ren.* 130). In "The Critic as Artist," the idea is still further expanded:—

> It is through its very incompleteness that Art becomes complete in beauty, and so addresses itself, not to the faculty ot recognition nor to the faculty of reason, but to the æsthetic sense alone, which, while accepting both reason and recognition as stages of apprehension, subordinates them both to a pure synthetic impression of the work of art as a whole, and, taking whatever alien emotional elements the work may possess, uses their very complexity as a means by which a richer unity may be added to the ultimate impression itself. (*Int.* 147—148).

The terminology adopted by Wilde seems to me to be less adequate and aptly chosen than Pater's. For while "imaginative reason"[1]) and "æsthetic sense" may be fairly well used indiscriminately, the expression "artistic temperament," in the first quotation, is too indefinite, and the antithesis of "pure sense" and "pure intellect," in Pater, is certainly more to the point than the one of either "intellect" and "emotion," or "the faculty of recognition" and "the faculty of reason," as Wilde has it.—For the phrase, "taking whatever alien emotional elements the work may possess," compare *Ren.* 140—141:—". . painting must be before all things decorative, a thing for the eye, a space of colour on the wall . . this, to begin and end with; whatever higher matter of thought, or poetry, or religious reverie might play its part therein, between."—In the essay just cited, Wilde, speaking of Wainewright, has another remark that merely reproduces some words in Pater. "As an art-critic," Wilde says, "he concerned himself primarily with the complex impressions produced by a

[1]) A phrase borrowed, perhaps, from M. Arnold who, in his *Essays in Criticism* (1865, p. 212), speaks of Poetry as "the priestess of the imaginative reason."

work of art, and certainly the first step in æsthetic criticism is to realize one's own impressions." (*Int.* 68). Cf. *Ren.* VIII: —" . . in æsthetic criticism the first step towards seeing one's object as it really is, is to know one's own impression as it really is, to discriminate it, to realise it distinctly."

The following passages also clearly belong together:—

> He [the critic] will remember always that beauty exists in many forms. To him all periods, types, schools of taste, are in themselves equal. (*Ren.* X).
>
> What we have to do is to be for ever curiously testing new opinions and courting new impressions, never acquiescing in a facile orthodoxy of Comte, or of Hegel, or of our own. (*Ren.* 237).
>
> He [the artist] will not . . in intellectual matters acquiesce in that facile orthodoxy of our day which is so reasonable and so artistically uninteresting . . rather will he be always curiously testing new forms of belief . . searching for experience itself, and not for the fruits of experience; when he has got its secret, he will leave without regret much that was once very precious to him. ("L'Envoy," *Miscellanies*, 39). [1])
>
> The æsthetic critic, constant only to the principle of beauty in all things, will ever be looking for fresh impressions, winning from the various schools the secret of their charm, bowing, it may be, before foreign altars, or smiling, if it be his fancy, at strange new gods. (*Int.* 185).
>
> The true critic will . . always be sincere in his devotion to the principle of beauty, but he will seek for beauty in every age and in each school, and will never suffer himself to be limited to any settled custom of thought, or stereotyped mode of looking at things. (*Int.* 190 – 191).

To say of anyone that he is "sincere in his devotion to *the principle of* beauty," [2]) or constant to *the principle of* beauty

---

[1]) Cf. ". . what is meant by life in the whole—*im Ganzen?* It means the life of one for whom . . what was once precious has become indifferent." (*Ren.* 228).

[2]) Perhaps suggested by Keats's—"I have no reverence for the public, nor for anything in existence but the Eternal Being, the memory of great men and the principle of Beauty." (quot. *Essays*, 137).

in all things, "is surely an awkward pleonasm. (Cf. "music is the art whose subject cannot be separated from *the method of* its expression.")—"Bowing . . before foreign altars, or smiling . . at strange new gods," may be noted as a typical Wildeism.

By far the most striking and interesting example, however, of the kind of parallelism we are engaged in studying, will be afforded by a comparison between the famous and frequently quoted "La Gioconda" passage in *The Renaissance* (pp. 124—126) and a lenghthy passage in *Intentions* (pp. 173—174). Here, there is no actual correspondence as far as mere words go; such phrases on which a comparison might be based more particularly, recall each other but vaguely, and do not occur in the same order. Yet, in this passage in *Intentions*, everything, not a few suggestive expressions only, but the peculiar strain of feeling with which it is all imbued, its general imaginative colouring, points to the same source of inspiration. This wonderful page of prose, we may take it for certain, has haunted Wilde's mind as it has haunted the minds of other men. Like others, he will have kept musing over it and repeating its words to himself, left it and come back to it anew, as if unable to shake off its strange fascination, until, at one time, he may have known it all by heart. When reading such books as *Intentions* and *Dorian Gray* we have a definite impression that this must indeed be so; and many of his other writings, on some point or other, are also reminiscent of it (Thus, e. g. *De Profundis*, p. 72). But how deeply impressed with it he once was, how far, when in certain moods, he was apt to be affected, in his treatment of language, by its weird and subtle music, this will he best gathered from the passage referred to above, which constitutes, as has been said, in its essential traits, a kind of analogue of it.—The texts placed in juxtaposition below, for economy of space are printed in a somewhat abbreviated form:—

Pater.	*Wilde.*
The presence that rose thus so strangely beside the waters, is expressive of what in the ways of a thousand years men had come to desire .. It is a beauty wrought out from within upon the flesh, the deposit, little cell by cell, of strange thoughts and fantastic reveries and exquisite passions. Set it for a moment beside one of those white Greek goddesses or beautiful women of antiquity, and how would they be troubled by this beauty, into which the soul with all its maladies has passed! .. She is older than the rocks among which she sits; like the vampire, she has been dead many times, and learned the secrets of the grave; and has been a diver in deep seas, and keeps their fallen day about her; and trafficked for strange webs with Eastern merchants [1]) .. The fancy of a perpetual life, sweeping together ten thousand experiences, is an old one; and modern philosophy has conceived the idea of humanity as wrought upon by, and summing up in itself, all modes of thought and life.	.. while in the sphere of practical and external life it [the principle of Heredity] has robbed energy of its freedom and activity of its choice, in the subjective sphere, where the soul is at work, it comes to us, this terrible shadow, with many gifts in its hands, gifts of strange temperaments and subtle susceptibilities, gifts of wild ardours and chill moods of indifference, complex multiform gifts of thoughts that are at variance with each other, and passions that war against themselves. And so, it is not our own life that we live, but the lives of the dead, and the soul that dwells within us is no single spiritual entity, making us personal and individual, created for our service, and entering into us for our joy. It is something that has dwelt in fearful places, and in ancient sepulchres has made its abode. It is sick with many maladies, and has memories of curious sins. It is wiser than we are, and its wisdom is bitter. It fills us with impossible desires, and makes us follow what we know we cannot gain.

The above passage in *Intentions*, although without the attractiveness of a strictly original invention, has still, it will be felt, some curious flavour about it, some strange hybrid beauty even, arising from a blending in it of two temperaments so widely different. The *motif* — the emotional keynote — does not belong, by right of invention, to Wilde; but he makes variations upon it and works it out in a strain unmistakeably his, intertwining with characteristic additions

[1]) Cf. "He never trafficked with the merchants for his soul . ." (*Reviews by Oscar Wilde*, Library edition. 1908, p. 151).

of his own the quaint conceits of Pater. The following few points of phraseology might be noted as in their way conducive to this impression. In the first instance, "gifts of wild ardours and chill moods of indifference"—an antithesis of a kind entirely foreign to Pater's habits of style. Further, parallelisms such as, "robbed energy of its freedom and activity of its choice," "thoughts that are at variance with each other, and passions that war against themselves," "created for our service, and entering into us for our joy." The chiasmus, "Something that has dwelt in fearful places," etc. Alliterative devices as, "It is *s*ick with *m*any *m*aladies, and has *m*emories of curious *s*ins." Reminiscences of Scriptural diction such as, "It is wiser than we are, and its wisdom is bitter."

Next, let us dwell for a moment on these lines in *Intentions* (pp. 175—176:)—". . the contemplative life, the life that has for its aim not *doing* but *being*, and not *being* merely, but *becoming*—that is what the critical spirit can give us." The idea conveyed in these words is one to which he reverts not infrequently, and always with a kind of emphasis that makes it expressive of some serious conviction and feeling on his part about the matter. For though Wilde's temperament was certainly not of the contemplative genus, and had, indeed, some of the positive constituents in it of that of the business man and the man of action, there can be little doubt as to where his sympathies really inclined, and that, notwithstanding such impure and coarser elements of his nature as always tended to drag him downwards and impede the free and noble growth of his genius, the spirit of contemplation, the merely passive enjoyment of life through the senses and the mind, were to him the highest standard of perfection, the ultimate issue of intellectual development. It should not surprise us, then, to hear him say approvingly of Wainewright that he "sought to be somebody, rather than to do something." (*Int.* 65); or affirm elsewhere that "The true perfection of man lies, not in what man has, but in what man is.", and again, that "What Jesus does say is that man reaches his per-

fection, not through what he has, not even through what he does, but entirely through what he is." ("The Soul of Man," *op. cit.* 148, 157—cf. also *De Profundis*, pp. 30—31.) All these, it will be seen, are mere variations upon the same thought, which, as Wilde himself takes care to point out, is in true accordance with the teaching of the Gospels. Now Pater, who surely himself went further to realize this ideal of a spiritual detachment, of the contemplative life, than Wilde ever did, and whose work may well, in the eyes of the latter, have stood as an exponent of that ideal, has formulated the very same principle—as brought to bear upon the individual development of a fictitious personage—in two passages in *Marius the Epicurean*, running thus:

> "Not what I do, but what I am, under the power of this vision" —he would say to himself—"is what were indeed pleasing to the gods!" (I, 167).

> Revelation, vision, the discovery of a vision, the *seeing* of a perfect humanity in a perfect world:—through all his alternations of mind, by some dominant instinct, determined by the original necessities of his own nature and character, he had always set that above the *having*, or even the *doing*, of anything. For, such vision, if received with due attitude on his part, was, in reality, the *being* something, and as such was surely a pleasant offering or sacrifice to whatever gods there might be, observant of him. (II, 239).

True, there are dissimilarities of phrasing, but hardly other than such as are due either to temperamental or similar causes in the writers concerned or else to the difference of application of the same idea. So I think there is little exaggeration in saying that, as regards the expressions used to convey that idea, Wilde's indebtedness to Pater may be considered a fact.—How strangely this idea appealed to him, may be gathered also from a review of his of Pater's *Appreciations* (March 22, 1890), where he quotes, with the remark that it "contains a truth eminently suitable for our age," a passage from that work beginning:— "That the end of life is not

action but contemplation—*being* as distinct from *doing*—a certain disposition of the mind: is, in some shape or other, the principle of all the higher morality."

Passing on to *The Picture of Dorian Gray*, we may find the following few points worthy of attention. Lord Henry's words to Dorian on their last night together:—

> ". . Ah, Dorian, how happy you are! What an exquisite life you have had! You have drunk deeply of everything. You have crushed the grapes against your palate. Nothing has been hidden from you. And it has all been to you no more than the sound of music . ." (Paris, Carrington, 1908, p. 349),

show us that, like his creator, the versatile lord was endowed with an excellent memory and was fond of quoting Pater, for in listening to that speech, are we not reminded that Pater wrote once of "La Gioconda": — ". . and all this has been to her but as the sound of lyres and flutes . ." (*Ren.* 125)?—"Fashion, by which what is really fantastic becomes for a moment universal, and Dandyism, which, in its own way, is an attempt to assert the absolute modernity of beauty, had, of course, their fascination for him." (208), seems coloured with a faint reminiscence of Pater's: — "Herein, again, lies what is valuable and justly attractive, in what is called the fashion of a time, which elevates the trivialities of speech, and manner, and dress, into "ends in themselves," . . (*Ren.* 138). Just as in the following lines: — ". . the sorrow and despair of one who had himself lost what in others, and in the world, he had most dearly valued [*viz.* youth and beauty] (205), some touches would seem to be foreshadowed by these words in *Marius* (I, 243): —". . an old age in which there seemed, to one who perhaps habitually overvalued the expression of youth, nothing to be regretted, nothing really lost, in what years had taken away."—In the same chapter (XI) there is a paragraph running thus:—

> Yes: there was to be . . a new Hedonism that was to recreate life, and to save it from that harsh, uncomely purita-

> nism that is having, in our own day, its curious revival. It was to have its service of the intellect, certainly; yet, *it was never to accept any theory or system that would involve the sacrifice of any mode of passionate experience.*[1]) *Its aim, indeed, was to be experience itself, and not the fruits of experience*, sweet or bitter as they might be. Of the asceticism that deadens the senses, as of the vulgar profligacy that dulls them, it was to know nothing. But it was to teach man to concentrate himself upon the moments of a life that is itself but a moment. (210).

The words printed in italics—which are mine—will be found to be merely a paraphrase of the following two passages in *The Renaissance:* —

> The theory or idea or system which requires of us the sacrifice of any part of this experience. . has no real claim upon us. (237—238).

> Not the fruit of experience, but experience itself, is the end (236).

The "sweet or bitter as they might be," as well as the sentence that comes immediately after, are characteristic additions in Wilde's own manner; whereas the expression, "It was to have its service of the intellect," suggests—if it is, indeed, worth while to insist upon such a trifle—"The service of philosophy," etc. (*Ren.* 236). The concluding sentence, "But it was to teach man," etc.—just as the thought it embodies does but vary a little and gather, as in a formula, the main theme of Pater's "Conclusion"—would seem to imply some reminiscence of things uttered there, as, for instance: —" . . all that is actual in it being a single moment, gone while we try to apprehend it, of which it may ever be more truly said that it has ceased to be than that it is." (235). —

The preceding examination, or catalogue, though making no claims to exhaustiveness, will yet, I venture to believe, be found to include enough quotations to show the indebtedness,

[1]) Some words to the same effect occur in *De Profundis*, p. 110:— "He [Christ] would not hear of life being sacrificed to any system of thought or morals."

in a general way, of Wilde to Pater. In the face of even such evidence, it is impossible to disguise from oneself the fact that Pater's was a vital and powerful influence in the course of Wilde's intellectual development. Some fine, glowing phrases, we saw, too, certain delicate touches that occur in this or that book of his, either are, in all likelihood, deliberate borrowings from Pater, or, by some process of unconscious reminiscence, reproduce, exactly or not, passages in that writer. [1]) It would seem unwarrantable, however, to conclude from these facts alone that Pater had a real formative influence on the fashioning of Wilde's prose style. A book may abound in allusions and reminiscences, and yet its style, as a faithful medium of the author's temperament and genius, may preserve an original, a unique character, recognizable at once and among a thousand others. It remains, then, to see whether, apart from being abundantly quoted from, plagiarized or otherwise imitated by Wilde, Pater's writings were in any way connected with the formation and growth of the peculiar qualities of prose style displayed in a work like *Intentions*.

Now, no one who knows anything at all about these matters, will have any difficulty in realizing the fundamental dissimilarity that there is between Wilde's style and Pater's style—a dissimilarity resulting from a difference of temperament and turn of mind in the writers themselves. Rhythm and sentence-structure—they differ as much in the one as in the other; and cannot well but differ, these being the elements or aspects of style in which, more than in any others, an author's peculiar temperament is likely to betray itself, and where, accordingly, an extraneous influence seems least admissible. It will have struck any reader of Wilde how easily,

---

[1]) There seems to be a good deal of truth in either of the following statements: —"He stole freely, but often mounted other men's jewels so well that they are better in his work than in their own." (A. Ransome, Oscar Wilde: A Critical Study, Lo. 1912, p. 24).—"His memory was always extraordinary and perhaps too retentive. He often reproduced phrases of other writers *unconsciously*." (Mr. Sherard, in letter to myself).

when in a mood of passionate and fiery eloquence, he drops into a kind of cadenced movement of speech, suggestive, in its regular sequence of strong and weak syllables, of now this, now that one of the accepted metrical schemes; so that one may have an impression, not invariably a pleasant one, as if certain passages of his were actually made up, to some extent, of fragments of poetry. This, combined, as in most cases it is, with repetitions and parallelisms, with alliteration and assonance, is indeed one of the most striking features of his style, and as such may serve aptly as a touchstone for a discrimination of what is truly characteristic of him. It is easy to give typical instances from any of his works. Thus, to take a few at mere random: —". . the remembrance even of joy having its bitterness, and the memories of pleasure their pain." (*Dorian Gray*, 212). — ". . robed in the garments of the Passion of Christ, breaking the Host into the chalice, and smiting his breast for his sins." (*Ibid.* 213). —. . an entirely new race of beings . . who had monstrous and marvellous sins, monstrous and marvellous virtues." (*Intentions*, 22,— "Out of the ceaseless winds that drive them, the carnal look at us, and we watch the heretic rending his flesh, and the glutton lashed by the rain." (*Ibid.* 161). —"When we have done penance, and are purified, and have drunk of the fountain of Lethe and bathed in the fountain of Eunoe. ." (*Ibid.* 164).—"He tells us . . how steep are the stairs in the house of a stranger." (*Ibid. ibid.*) — ". . chaunting in darkness the words that are winged with light." (*Ibid.* 113—114). — "When one has weighed the sun in the balance, and measured the steps of the moon, and mapped out the seven heavens star by star, there still remains oneself." (*De Profundis* 120). — "But they saw that the sea was for the swimmer, and the sand for the feet of the runner." (*Ibid.* 146).—Cadences of this, or of a similar type, are extremely frequent with Wilde. But of these Pater has none, or he has very few of them. Those short neat periods built up of two or three co-ordinate clauses equivalent or opposite to each other in drift and

meaning, that lent themselves with such extraordinary fitness to the brilliant sayings and clever paradoxes for which we admire Wilde--these came much less naturally, as an appropriate mode of expression, to Pater, whose care was rather for a dainty and delicate presentment, with much byplay of suggestive or picturesque detail, of the subtler shades and aspects of things. Certain of Wilde's best pages, one may think, are just a little marred by an excess of alliteration, whereas Pater's work is exempt from blemishes of this kind. "It *s*eems to me that this *s*ound and *s*ensible maxim, which is extremely *s*oothing. ."—"There are *m*oments when he wounds us with *m*onstrous *m*usic"—Pater would never have written like that. And then he does not write sentences that scan like poetry. Or he does it so very rarely that our attention is immediately arrested by the few snatches of metrical prose that may occur in this or that of his writings. As, for instance, in *Marius* (I, 92):—"The dark stream which flows down thence waters the Stygian fields, and swells the flood of Cocytus." Or in these two passages in *The Renaissance*:—"These friendships, bringing him into contact with the pride of human form, and staining the thoughts with its bloom. ." (191). And — ". . our own conception of nature, with its unlimited space, its innumerable suns, and the earth but a mote in the beam. ." (41).—

With regard to sentence-structure and word-order, I think that, with one or two exceptions, we shall be equally at a loss to detect any such similarity between the two writers as may plausibly be set down to an influence of one upon the other. No attempt will he made here at a characterization of Pater's methods of sentence-construction, with a view to comparing them with those of Wilde. Apt remarks have been made on that subject by Mr. Wright, in his book on Pater. But I shall quote a few brief passages by which his highly elaborate technique, with its curious love for involutions and parentheses, will receive some suitable illustration.

In the Preface to *The Renaissance*, he says that that word was originally used to denote —

> that revival of classical antiquity in the fifteenth century which was only one of many results of a general excitement and enlightening of the human mind, but of which the great aim and achievements of what, as Christian art, is often falsely opposed to the Renaissance, were another result. (XII).

Nearly as intricate are the following two passages:—

> So the old French *chanson*, which, like the old northern Gothic ornament, though it sometimes refined itself into a sort of weird elegance, was often, in its essence, something rude and formless, became in the hands of Ronsard a Pindaric ode. (158).

> And it is for his share in this work, and because his own story is a sort of analogue or visible equivalent to the expression of this purpose in his writings, that something of a general interest still belongs to the name of Pico della Mirandola . ." (35).

These, it is true, are extreme specimens, but typical, and certainly have no equivalents in Wilde. Or take, on the other hand, a peculiar mode of sentence-structure very much favoured by the latter—the sort of inversion called *chiasmus,* or cross-order. To quote a few examples:—". . the thorn-crown of the poet will blossom into roses for our pleasure; for our delight his despair will gild its own thorns . ." (*Essays*, 135). —"Young men . . have died by their own hand because by his own hand Werther died." (*Int.* 40).—"We have whispered the secret of our love beneath the cowl of Abelard, and in the stained raiment of Villon have put our shame into song." (*Ibid.* 174).—"Mysticism . . and the subtle antinomianism that always seems to accompany it, moved him for a season; and for a season he inclined to the materialistic doctrines of the *Darwinismus* movement in Germany . ." (*Dorian Gray,* 214). —" . . though I may fall many times in the mire and often in the mist go astray." (*De Profundis*, 62).—Instances of this type of inverted order are rare in Pater. At least, I have not noted a single one.

There are, however, as has been said, one or two points as regards word-order where the practice usually or, at least, occasionally followed by Wilde, may have something to do with a similar tendency observable in Pater. The placing, I mean, of certain adverbs, *also*, *always*, etc., and, perhaps, though less probably, the use of the "split-infinitive." As to the latter, I shall only say that, according to Mr. Wright, Pater "often splits his infinitives," and that this may very well be so, though I confess not to have been particularly struck by the fact. The construction does not seem to be used very often by Wilde (Cf. *Int.* 18, 185, 230, 231). The more striking is his habit of putting emphasis on the adverbs *also* and *always*, by placing them, the former almost invariably at the end of the sentence, the latter very often so, and, in compound forms, not between the auxiliary and the principal verb, but, contrary to common usage, after the latter. These things may not be very suggestive in themselves, but by reason of their frequent occurrence become invested, as it were, with a kind of significance or typicalness, so that even one who is reading Wilde for the first time, or is merely superficially acquainted with his works, is little likely to pass them by unregarded, mere trifles though they are. The few quotations subjoined may serve for an illustration.—" . . all the supreme masters of style . . are the supreme masters of spiritual and intellectual vision also." (*Essays*, 143).—"The public imagine that, because they are interested in their immediate surroundings, Art should be interested in them also . ." (*Int.* 18).— " . . there has never been a creative age that has not been critical also." (*Ibid.* 123).—" . . not merely the beauty that men look at, but the beauty that men listen to also . ." (*Ibid.* 145).—"The separation of spirit from matter was a mystery, and the union of spirit with matter was a mystery also." (*Dorian Gray*, 92—93).—"The joy of Beatrice was my joy, and the sorrows of Cordelia were mine also." (*Ibid.* 136).— "Literature must rest always on a principle . ." (*Essays,* 130). —" . . while that poet can be pictorial or not, as he chooses,

the painter must be pictorial always." (*Int.* 146).—"The artistic critic, like the mystic, is an antinomian always." (*Ibid.* 214).—" . . Truth is independent of facts always . ." (*Ibid.* 246).

The placing of the adverb in some of these passages, as in a few others not quoted here, may be owing simply to reasons of euphony; just as considerations of an identical order may have led to the preference, in some cases, of *also* to another word. But the natural way of explaining it is, I think, by a reference to that tendency towards emphasizing things and throwing things into vigorous and brilliant relief which is a distinguishing note of all Wilde's work. It is, therefore, interesting to note that, on this point, Pater, in whom there was no such tendency predominant, and whose methods of composition were on the whole very different, offers a close parallel to Wilde. Pater, too, seems to have had a kind of fancy for that little word, *also*, for winding up sentences by an *also*. Just as Wilde does, he very frequently places *always* after the principal verb in a compound tense, or, when it modifies an adjective, immediately after it, as shown by the following examples.—" . . as time is infinitely divisible, each of them is infinitely divisible also . ." (*Ren.* 235). —" . . over and above the real Giorgione and his authentic extant works, there remains the *Giorgionesque* also . . (*Ibid.* 148).—" . . the disintegrating, centrifugal influence . . has laid hold on the life of the gods also." (*Greek Studies*, Lo. 1895, p. 120).—" . . associated with the forms and odours of flower and fruit, yet as one risen from the dead also." (*Ibid.* 139). —"An undefinable taint of death had clung always about him . ." (*Ren.* 238).—" . . one who had been always so desirous of beauty, but desired it always in such precise and definite forms . ." (*Ibid* 129).—" . . a system of abstraction which aimed always at the broad and general type . . (*Ibid.* 66).—"How shall we pass most swiftly from point to point, and be present always at the focus . .?" (*Ibid.* 236).—"He is just a little pedantic, true always to his own express judgment . ." (*Ibid.* 168).—I have no desire to insist on the ana-

logy pointed out here, for, as Wilde himself says somewhere, "there is no surer way of destroying a similarity than to strain it." What probabilities there are of its being due to anything but mere chance, may be easily over-emphasized. Besides the thing itself is one of no great consequence. I merely wish to say that I think it is just within the limits of possibility that Wilde, when writing as he did, besides following a natural inclination, as I have no doubt he did, was actuated also by some vague reminiscence of the precedent set by Pater, with regard to this particular point of syntax. —

We have yet to examine whether Wilde was indebted to Pater for anything in the domain of phraseology and vocabulary—beyond such points as may already have been incidentally mentioned above. I shall confine myself to a single detail of the question, one, however, which strikes me as the most important and salient one; and, as far as Pater is concerned, shall draw any quotations from his essay on Leonardo, as that contains all the materials necessary for a proper illustration of the matter. Let us return again for a moment to the passage dealing with "La Gioconda." The strange seduction of that astounding page, its intense and haunting suggestiveness, it derives, we feel, in no small measure, from the emphasis with which the disquieting or "morbid" elements of the picture are dwelt upon. That beauty, we are told, is "the deposit . . of strange thoughts and fantastic reveries and exquisite passions," and into it "the soul with all its maladies has passed." "Like the vampire," that woman has been dead many times, and learned the secrets of the grave." The whole paragraph is supremely significant of the mode in which Pater looked upon Leonardo and his work. And throughout the essay we may catch the same characteristic note again—in single brief touches, as well as in a few passages of greater length. Thus, when he says of the painter that to those around him, he seemed "possessed of curious secrets and a hidden knowledge," or that he offered, for a price, to tell Ludovico Sforza "strange secrets in the art of war," or again,

when in words of weirdly fascinating charm, he speaks of the "fantastic, changeful, and dreamlike" population that moved in the streets of Milan in Leonardo's time, their "life of brilliant sins and exquisite amusements," "the exotic flowers of sentiment" that grew there. A somewhat similar impression also disengages itself from the following lines, with their subtle analysis of Leonardo's "type of womanly beauty": —

> Nervous, electric, faint always with some inexplicable faintness, these people seem to be subject to exceptional conditions, to feel powers at work in the common air unfelt by others, to become, as it were, the receptacle of them, and pass them on to us in a chain of secret influences. (116).

Now, there are pages in Wilde, as in "The Critic as Artist," or *Dorian Gray*, that include passages of a type distinctly reminiscent, in respect of phraseology, of those quoted now, and all redolent of the influence of Pater's earlier style. For instance: —

> After playing Chopin, I feel as if I had been weeping over sins that I had never committed, and mourning over tragedies that were not my own . . I can fancy a man who had led a perfectly commonplace life, hearing by chance some curious piece of music, and suddenly discovering that his soul, without his being conscious of it, had passed through terrible experiences, and known fearful joys, or wild romantic loves, or great renunciations. (*Int.* 100).

or, —

> Read the whole book, suffer it to tell even one of its secrets to your soul, and your soul will grow eager to know more, and will feed upon poisonous honey, and seek to repent of strange crimes of which it is guiltless, and to make atonement for terrible pleasures that it has never known. (*Ibid.* 166).

There is no necessity to dwell at any length on this resemblance. These things, also, need rather careful handling, and are easily made too much of. Words may be borrowed, being, in fact, common property; but the living spirit which imparts to them a richer expressiveness, and knows alone how to use

them in a way in which they were not ever used —this cannot be thus transferred or appropriated. Wilde, we have seen, in terms the immediate parentage and precise source of which I think there can be little doubt about, enjoys speaking of curious sins and unutterable secrets, of strange experiences one has never really had, evoked suddenly, at exquisite moments, by a strain of music, some line of poetry, a nothing. Much like Pater, he marks his artistic temperament or "dilettantish" attitude, by applying to certain nouns epithets denoting the æsthetic qualities of the things thus designated, without any implied moral criticism, or reference to an ethical standard (cf. Pater's "exquisite passions," "brilliant sins"). Yet, how different the impression conveyed by Pater's essay, even by those passages in it that furnished the material of the parallel drawn! What a strange dreaminess hovering about the piece, relieved piquantly by just a faint tinge of antiquarianism, a certain preciseness of historical detail! How subtly suggestive it all is of a spiritualized sensuousness, a mind aërial lingering, as if spellbound and half-regretful, in contemplation of earthly beauty! It gives us, with not a few graphic touches, the outer data of a most remarkable life passed in an age unrivalled for its glamour and intensity of passion. And beyond these scraps of biography—by what cunning of delicate allusion are we made to feel the ambiguous and doubtful elements of that life, its sudden moves and quaint disappearances, its curious mixture of quietism and restlessness, the uncertainty in which we are about the man's real nature . . How really little Wilde has, and needs must have, of that—here as elsewhere! Nothing, here, to set us dreamily gazing before us. No vague, shifting backgrounds, irradiant with a fitful glow, on which shadowy people pass hurriedly or with dainty languid step, to gratify some nameless desire of their heart, or as if sunk in a vision of a strange, far-off beauty. No, but rather—shall I say? just to venture a kind of imaginative analogy—he makes us think of some Greek market-place basking itself, how many centuries ago! in rich noonday heat, all crowded

with brisk and genial people—a scene the dominant colour-notes of which are those of its blue sky and nitid marble walls, but where, just to complete its harmony, there enters also a gloomier element, a patch of crimson, represented in the shape, it may be, of some nearly prospective Dionysiac festival, and the dark ritual proceedings attaching to that.—

It may be convenient to ask here whether Pater's obvious fondness for, and, in some cases, very striking use of, individual words is in any way reflected in the writings of Wilde. Let us take, as presumably the fittest subject for a cursory comparison, a few terms chiefly denoting various degrees of æsthetic excellence, such a *lovely*, *charming(-ly)*, *fascinating*, *delightful*, *wonderful(-ly)*, *exquisite(-ly)*, *delicate(-ly)*, *sweet (-ly)*. Of these, the three first-mentioned occur rather sparingly in Pater; in Wilde, on the contrary, very often. *Delightful, wonderful,* and *exquisite* are all of them frequent in Pater, in Wilde extremely so. As for the remaining two, neither of them, it appears, was ever much of a favourite with Wilde, whereas both stand out prominently in the very front-rank of Pater's pet idioms, and thus acquire a kind of symptomatic significance. For does not each denote a quality we would willingly attribute to such a book as *Marius the Epicurean?* And are we not justified in saying, by way of a general criticism, that, with all its rare distinction and high standard of technical perfection, Wilde's work comes short a little of these very things—*sweetness* and *delicacy?* (Mannerisms such as "delicate grassy places," "delicate perspective," "delicate sea-coasts," "the delicate power of the Latin tongue," etc., have, of course, no analogues whatever in Wilde.)

In conclusion, let me quote, without further remark, a few passages from *Intentions* and *Dorian Gray,* vaguely suggestive, in choice of words and arrangement of sentences, in certain more delicate touches and cadences, of Pater's manner generally, not, however, as far as I can see, of any particular passages in that writer. Of course, these are no isolated specimens; only, I do not happen to have taken note of any

more. Any attentive reader of Wilde, who is at all sensible to these kinds of analogy, will easily augment their number.

> . . the mere shapes and patterns of things becoming, as it were, refined, and gaining a kind of symbolical value, as though they were themselves patterns of some other and more perfect form whose shadow they made real . . (*Dorian Gray*, 58.)

> He never knew . . that somewhat grotesque dread of mirrors, and polished metal surfaces, and still water, which came upon the young Parisian so early in his life . . (*Ibid.* 204—205.)

> And, certainly, to him Life itself was the first, the greatest, of the arts, and for it all the other arts seemed to be but a preparation. (*Ibid.* 208.)

> [That mighty and majestic prose of his . . is at least as great a work of art as any of those wonderful sunsets that bleach or rot on their corrupted canvases in England's gallery;] greater indeed, one is apt to think at times, not merely because its equal beauty is more enduring, but on account of the fuller variety of its appeal, soul speaking to soul in those long-cadenced lines, not through form and colour alone, though through these, indeed, completely and without loss, but with intellectual and emotional utterance . . (*Int.* 140)—

And now for a brief summing up! This, then, was what I proposed to myself to do in the present paper: to study the prose style of Wilde in its relations to that of Pater, to try to ascertain, by means of comparing a number of parallel passages, how far the former would seem to be conditioned and influenced by the latter, both in the process of its formation, as represented by the American lectures, etc., and also in its stage of ultimate perfection, the chief exponent of which I take *Intentions* to be (or, more properly speaking, the parts of it published in 1889 and 1890). The various facts brought forward in the course of this examination all point towards the same conclusions, which are, briefly stated, these. The American lectures, as well as some other slighter work belonging to the same period, are all crammed with remini-

scences and plagiarisms of Pater's essays on the Renaissance, and in every sense seem to justify an utterance of Wilde himself concerning these essays,—that they became to him "'the golden book of spirit and sense, the holy writ of beauty'." Though brightly and cleverly written, we cannot regard them as anything but mere youthful tentatives, and may certainly take Mr. Ross's word for it, that the author never contemplated their publishing. The following years of his life, up to 1889, were a time of preparation and ripening, of gradual entering into possession of his superb intellectual endowments. Nearly all of his journalistic work he did in these years; and there can be little doubt that the about a hundred articles he contributed to *The Pall Mall Gazette* and some other papers between 1885 and 1890, very much furthered the development both of his critical talent and of his power of literary expression. Many of these reviews, as might be expected, contain passages that were obviously inspired by memories of passages in Pater. Then, in 1889 and 1890,[1]) came his great achievements in æsthetic criticism—the essays reprinted, together with "The Truth of Masks," as *Intentions* in 1894. Never was Wilde more daringly himself than in this extraordinarily clever and fascinating book, the embodiment of his brightest and happiest thinking on a favourite subject before all others; nowhere so radiantly and gracefully as here did he realize his lordship of language. Yet literary reminiscences are as rife here, maybe, as anywhere in his earlier work, though apparently most of the times introduced wholly unconsciously, and in a form less openly imitative of the original. And just as the intellectual attitude reflected by Pater's *Renaissance* was, in a sense, the starting-point of that of the author of *Intentions*, so in the latter work there are, besides a number of passages that have their actual counterpart in the other one, certain peculiarities of phraseology and style that

---

[1]) About this time, it appears, Wilde and Pater (who had come to live in London in 1885) began to see a great deal of one another.

would certainly miss their right explanation unless accounted for—at any rate in part—by a reference to Pater. This is particularly true of "The Critic as Artist." "The Soul of Man" (1891), too, on a few isolated points distinctly re-echoes Pater. As regards *De Profundis,* finally, the circumanstances in which this was written would seem to exclude naturally the probability of any literary influence having been actively at work at its composition. In fact, neither in its sphere of ideas, nor in the extreme simplicity and straightforwardness of its style, there is much to remind one of Pater.—

It is beginning to be gradually realized, it seems, even by those who, not ten years ago, would have dismissed such an idea as utterly laughable, that Oscar Wilde's contributions to English letters are simply the most remarkable furnished by any writer of his generation, and that he was beyond dispute one of the most brilliantly gifted literary men that England ever had. It becomes all the more important, then, in order not to lose sight of the continuity in the development of contemporary English prose and æsthetic criticism, carefully to note his indebtedness to other writers, with regard to style as well as to æsthetic theory. Now, the transition from Pater to Wilde being, as I think, an essential joint in that development, any estimate of Wilde, be it said again, that should disregard his relationship with Pater, would fall short of historical accuracy no less than of individual truth. It is upon these considerations I have ventured to found a hope that a critical study of that relationship, like the present one, however fragmentary, may not be without some interest.

Ernst Bendz.

Les demandes d'amour dans la littérature française du moyen âge.

La *demande d'amour* est un terme technique de la littérature française du moyen âge par lequel on désignait de petites questions posées, comme un jeu de société, dans des cercles courtois de cette époque. Pour la plupart, c'est l'amour chevaleresque qui fournissait le thème. Ces demandes d'amour, que nous connaissons par plusieurs recueils datant surtout des XIVe et XVe siècles, se montrent dignes d'un plus grand intérêt qu'elles ne font supposer à première vue.[1]

I

Quelques vers provençaux datant du commencement du XIIe siècle qui ont pour auteur le célèbre troubadour Guillaume IX, comte de Poitiers, nous fournissent la première preuve de l'existence d'un certain jeu de société dont les demandes d'amour ont probablement fait partie. Les voici:

Ieu conosc ben sen e folhor,
E conosc anta e honor,
Et ai ardimen e paor;
E si'm partetz un juec d'amor
No suy tan fatz
No'n sapcha triar lo melhor
D'entre'ls malvatz.[2]

Depuis les recherches de M. Rudolf Zenker sur la tenson provençale[3] on semble être d'accord que dans ces vers on ne

---

[1] Dans un récent livre, intitulé *Die altfranzösischen Minnefragen*, M. Alexander Klein a publié presque tous les recueils de demandes d'amour qui nous ont été conservés. Dans la deuxième partie il traite des origines et du développement de ce genre littéraire. Voir un compte-rendu au prochain numéro.

[2] «Je connais bien sagesse et folie; je connais honte et honneur; je connais audace et crainte; et si vous me proposez un jeu d'amour, je ne suis pas si sot que de tous les partis je ne sache choisir le meilleur.» (A. Jeanroy, *Poésies de Guillaume IX*, Toulouse et Paris, 1905, p. 39).

[3] *Die provenzalische Tenzone*, 1888.

parle pas d'une tenson, comme on l'avait cru d'abord, mais qu'ils font allusion à un certain *jeu.* Le mot *juec*, il est vrai, ne dit pas grand'chose, mais les quatre derniers vers cités, où l'auteur se vante de savoir s'adapter à toutes les situations, font supposer qu'il s'agit d'un jeu de demandes et de réponses. Enfin, le mot *triar* semble indiquer que le nombre des solutions possibles est déterminé: les questions posées sont dilemmatiques.

Des vers précités il ne ressort pas sous quelles formes extérieures ce jeu était joué; peut-être n'avait-il pas de cadre fixe. Les choses se sont probablement passées de la façon suivante. Pour amuser la société, un des assistants posait une question dilemmatique. Si quelqu'un s'exprimait en faveur de l'une des alternatives, il s'engageait à défendre l'autre. On voit que c'est là à peu près la définition des *partimens* et des jeux partis. La différence consiste en ce que, par les questions dilemmatiques qui ont fait partie du *juec d'amor,* on entend des questions en prose, tandis que le *partimen* et le jeu parti présentent une forme poétique fixe. [1] Ce sont justement ces questions en prose, pour la plupart relatives à l'amour courtois, qu'on appelait en ancien français *demandes d'amour.*

Bien que les vers de Guillaume ne le disent pas, il semble très probable qu'à cette époque existait déjà l'usage de soumettre la question discutée au jugement des arbitres, si les deux partis n'arrivaient pas à se mettre d'accord. En tout cas, cet usage est attesté au XIIIe siècle par un poème provençal, *Ensenhamen de la donzela* d'Amanieu de Sescas:

> si apelatz ab vos
> dels autres companhos
> que·us jutgen dreg o tort
> de vostre desacort. [2]

---

[1] Les vers de Guillaume IX sont du début du XIIe siècle; le *partimen* le plus ancien ne date que de la fin de ce siècle. — On verra plus loin comment le *partimen* s'est développé d'une question dilemmatique en prose.

[2] Bartsch, *Chrestomathie provençale*, 6e éd, col. 358, l. 22—25.

On comprend que la participation du public à la discussion devait en augmenter l'intérêt.

Le jeu lui-même et surtout la forme dilemmatique qui est caractéristique des demandes d'amour remonteraient, selon M. Klein, qui suit M. E. Wechssler, [1] aux disputes scolastiques dont on se servait au moyen âge pour élucider une doctrine quelconque et pour en soutenir les vérités — du reste inébranlables — par une argumentation aussi forte que possible. Cette méthode aurait été appliquée à la nouvelle doctrine de l'amour courtois, conçu comme une science dont on pouvait apprendre les secrets par un bon enseignement. Il y a beaucoup de faits qui parlent en faveur de cette hypothèse. Presque toutes les demandes d'amour conservées [2] portent l'empreinte visible de l'esprit scolastique, et la forme dialoguée, dans laquelle plusieurs d'entre elles sont rédigées rappelle les manuels employés dans l'enseignement du moyen âge et de l'antiquité. M. Klein va même jusqu'à prétendre que les demandes d'amour les plus anciennes ont été posées dans ce but didactique. On ne peut nier que la scolastique ait une bonne part dans la naissance de ce genre de divertissement, et qu'à l'origine on ait voulu suivre la vieille règle: *utile dulci.* Mais à mesure que le jeu de demandes et de réponses pénétra dans les habitudes courantes, on oublia son but didactique, et les demandes d'amour finirent souvent par devenir des questions plaisantes et dénuées d'esprit courtois.

L'art d'inventer et de bien formuler de telles questions dilemmatiques semblait appartenir à la bonne éducation. Dans le poème précité d'Amanieu de Sescas on conseille à une jeune fille de poser à son interlocuteur une question dilemmatique si la conversation commence à devenir ennuyeuse. — Mais c'était avant tout une tâche spéciale des jongleurs. Ainsi,

---

[1] *Das Kulturproblem des Minnesangs,* I, p. 400.

[2] On verra plus loin que l'on ne possède pas de demandes d'amour provençales, mais s'il y en a eu — ce qui est très probable — elles ne devaient pas différer beaucoup des demandes d'amour françaises.

dans une chanson provençale, Giraut de Calanson recommande à un bon jongleur de bien savoir *jocs partir.* [1] Pendant leurs pérégrinations de cour en cour, de château en château, les jongleurs propagèrent le goût pour ce divertissement de société en même temps qu'il apprirent de nouvelles questions, souvent plus spirituelles que celles qu'ils connaissaient. Pour les retenir et pour s'en servir à l'occasion, on les notait dans des recueils qui se laissaient enrichir à volonté. Un manuscrit conservé nous en fournit une bonne preuve. Le célèbre chansonnier nº 308 Douce de la Bodléienne contient un grand nombre de demandes d'amour qui se trouvent dans le manuscrit entre des jeux partis. Outre l'identité du sujet, plusieurs tournures et expressions montrent clairement que la plupart de ces demandes d'amour ont été tirées de jeux partis. Mais, malgré beaucoup d'emprunts presque textuels, tout porte à croire que, dans ces copies en prose, le sujet, c.-à-d. la question dilemmatique, était la seule chose importante. On ne risque pas beaucoup en soutenant que c'étaient là des demandes d'amour destinées à être posées dans le jeu de demandes et de réponses dont nous venons de parler. On ne peut admettre qu'on eût fait de telles mutilations pour des buts purement littéraires.

Malheureusement aucun recueil de demandes d'amour provençal ne nous a été conservé, bien que le *juec d'amor* semble avoir été en vogue en Provence depuis le début jusqu'à la décadence de la poésie courtoise. Mais, selon M. Klein, on a de très fortes raisons à croire qu'il en a existé. [2] L'une des preuves est fournie par l'italien Francesco da Barberino, poète appartenant à l'école du *dolce stil nuovo*, qui avait longtemps vécu en Provence au commencement du XIVᵉ siècle

---

[1] Bartsch, *Denkmäler der provenzalischen Literatur*, 1856, p. 94, v. 19. Ici nous avons l'occasion de répéter que par ces *jocs* l'auteur n'entend que des questions en prose — analogues à celles dont veut sans doute parler Guillaume IX —, car on ne pouvait guère exiger d'un jongleur la virtuosité de savoir composer des questions en vers, c.-à-d. des *partimens*.

[2] *L. c.*, p. 251.

et connaissait à fond la littérature des troubadours. Dans ses *Documenti d'amore* il cite un petit récit qui, selon lui, a été tiré d'un livre de Dame Blanchemain, intitulé *Contentiones*. Comme le contenu de ce récit cadre avec quelques demandes d'amour françaises, M. Klein en conclut que les *Contentiones* doivent avoir été un recueil de demandes d'amour. Francesco appelle le petit récit qu'il cite *exemplum*. On sait que ces exemples, c.-à-d. de courts récits édifiants ou plaisants, s'introduisirent dans des sermons latins du moyen âge, où ils étaient utilisés pour montrer une moralité mise en pratique. Ils servirent quelquefois de base aussi pour des demandes d'amour telles que nous les trouvons dans des recueils. Par contre, la supposition de M. Klein que les *Contentiones* auraient été rédigées en forme de questions, nous semble tout à fait gratuite. Bartsch, il est vrai, traduit *Contentiones* par *Liebesstreitfragen,* mais par ce titre il entend justement des *exemples* qui contiennent des «cas» portant sur l'amour courtois. — A l'appui de sa thèse, M. Klein cite encore les douze *quistioni d'amore* qui sont contenues dans un livre du même Francesco, intitulé *Del reggimento e costumi di donna*. Ces questions qui, pour leur forme et leur sujet, ressemblent beaucoup aux demandes d'amour françaises, doivent, selon lui, leur origine à quelque source provençale. La même remarque s'appliquerait à beaucoup de questions semblables contenues dans le *Filocolo* de Boccace. Bien que l'on doive considérer la Provence comme la patrie de cet esprit chevaleresque et de ces règles d'étiquette sociale qu'on désigne sous le nom de *courtoisie*, l'existence de recueils provençaux de demandes d'amour n'en reste pas moins hypothétique.

II

De même que les idées sur l'amour qui faisaient le fond de la poésie provençale et toutes les coutumes qui s'y rattachent se propagèrent dans la France du Nord, le *juec d'amor* ne tarda pas non plus d'y apparaître. Nous n'avons pourtant de preuves directes de son existence dans cette par-

tie de la France que d'une époque relativement récente.[1] Mais un document, extrêmement précieux pour la connaissance des idées courtoises, nous fait supposer que ce même jeu existait aussi au Nord de la France depuis la fin du XIIe siècle. C'est le fameux traité latin d'André le Chapelain *De arte honeste amandi*, appartenant à cette série d'*Arts d'amour* dont le point de départ est le poème d'Ovide. Comme on le sait, l'auteur y veut renseigner son jeune disciple Gautier sur les subtilités de l'amour courtois, considéré comme une science qu'on pouvait apprendre aussi bien que les autres. Pour donner plus de poids à son code amoureux il y joint vingt *jugements d'amour* qu'il attribue presque tous à quelques princesses du XIIe siècle. Ces princesses sont: la comtesse Aliénor de Poitou, mariée successivement aux rois de France et d'Angleterre, la comtesse Marie de Champagne, la reine Aélis de Champagne, la comtesse Élisabeth de Vermandois et la vicomtesse Ermenjart de Narbonne. En citant les opinions de ces femmes influentes qui jouissaient d'une grande réputation en matière d'amour, l'auteur voulait commenter solidement les doctrines amoureuses exposées. Les arrêts de ces dames illustres, il les a tirés, dit-il, d'un recueil qui avait été fait avant lui. Bien que le livre d'André soit loin d'avoir la valeur d'un témoignage historique, et que l'existence d'un recueil dont André se serait servi pour ses jugements d'amour ne soit nullement prouvée, il semble très probable que de tels jugements ont été rendus à la cour de ces princesses, bien que ce ne soit pas sous la forme rapportée par André. Ces jugements étaient évidemment précédés d'une discussion qui seule en faisait sentir la nécessité. C'est justement au Nord de la France que l'amour

---

[1] M. Klein (*l. c.*, p. 241) croit avoir trouvé la mention de ce jeu dans les vers de Chrétien de Troyes:

Li un racontoient noveles,
Li autre parloient d'amors.
(*Yvain*, v. 13—14).

Mais cette indication est trop vague pour rien prouver.

courtois, récemment importé du Midi et peu entré dans les mœurs, devait tourner aux discussions métaphysiques. Cet amour, raisonné avec une finesse académique, offrait une abondante matière de questions et de débats aux cerveaux aristocratiques des dames, des chevaliers et des poètes courtois.

Nous ne savons pas sous quelles formes extérieures ces discussions avaient lieu. Probablement, dans de grandes assemblées, quelqu'un proposait une question intéressante qui touchait à l'amour courtois. Les autres avaient le droit d'émettre leur opinion là-dessus, ou plutôt une seule personne se présentait pour discuter la question proposée. Les deux interlocuteurs ne faisaient que répéter le côté de la question qu'ils s'étaient engagés à défendre. Comme ils n'arrivaient ou plutôt ne voulaient pas arriver à se mettre d'accord, ils soumettaient la question à l'arbitrage d'une ou de plusieurs personnes faisant partie de la société. A ce qu'il semble, on avait quelquefois aussi l'habitude d'élire pour arbitres des personnes prises hors de la société présente. Dans ce cas on s'adressait par écrit à ces personnes. [1] On peut trouver comme un écho de ces discussions dans le chapitre du livre d'André qui contient les fameux *jugements*. Quand on se représente le but de ce livre, on comprend que ces discussions aient merveilleusement servi d'exercice pour se perfectionner dans l'amour chevaleresque. Mais, d'autre part, l'utilisation de ces discussions dans un ouvrage didactique montre quelle place elles tenaient dans les habitudes courantes.

Quoi qu'il en soit, c'est toujours d'un divertissement, d'un jeu qu'il s'agissait dans ces discussions: aussi les jugements d'amour rapportés par André le Chapelain portent-ils sur des espèces purement imaginaires.[2] Les questions aux-

[1] Le livre d'André le Chapelain contient une lettre adressée à Marie de Champagne où on la prie de se prononcer sur une question difficile. La réponse est datée de 1174.

[2] Cette question a amené M. Klein à traiter longuement des cours d'amour. Selon lui, les cours d'amour ont existé, non pas comme des cours perpétuelles, pourvues du pouvoir judiciaire, mais comme une forme de divertissement. On peut lui donner raison en ce que, parmi les jugements d'An-

quelles ceux-ci se rapportent ressemblent beaucoup à celles qu'on appelle demandes d'amour dans des recueils français postérieurs. Sans doute il n'y avait pas de différence essentielle entre elles. [1] Ainsi l'usage de discuter des thèmes relatifs à l'amour courtois sous la forme d'un jeu de société semble être attesté aussi dans le Nord de la France depuis la fin du XII[e] siècle. [2]

III

Ce jeu, dont l'existence semble attestée en Provence depuis le commencement du XII[e] siècle sous le nom de *juec d'amor* et dans le Nord de la France depuis la fin du même siècle, a été identifié avec le jeu «au roi qui ne ment» dont on trouve bon nombre de témoignages dans la littérature française du XIII[e] et du XIV[e] siècle. Ce jeu est mentionné pour la première fois en 1285 dans un roman de Jacques

---

dré le Chapelain, plusieurs sujets reflètent des cas réels. Une personne a très bien pu insérer dans des demandes d'amour des pensées qui la préoccupaient. Quant à la validité des jugements, M Klein croit que ceux-ci étaient quelquefois destinés à être mis en exécution, ce qui nous semble tout à fait invraisemblable. En somme, M. K. est un adhérent de l'opinion de MM. Trojel, Pio Rajna et Crescini. On sait que d'autres savants, comme G. Paris et M. W. Söderhjelm, nient absolument l'existence des cours d'amour. Il semble que, jusqu'à nouvel ordre, les opinions sur cette question intéressante restent divisées.

[1] Le titre «jugement d'amour» a souvent été employé au Nord pour désigner des jeux partis (Jeanroy, *Annales du Midi*, II, p. 458). Nous verrons plus loin que le jeu parti s'est développé justement sur la base des demandes d'amour. La confusion de ces deux genres montre combien ils étaient apparentés.

[2] Rappelons encore ce qu'a écrit Gaston Paris (*Journal des Savants* 1888, p. 731): «L'usage attesté pour le Midi (de *partir un joc*) a dû aussi exister dans le Nord, comme le montre l'ancienneté du mot *jeu parti* en français: il n'est pas rare, au XII[e] siècle, avec le sens de «dilemme, alternative risque», tandis que les plus anciennes pièces de vers françaises contenant des jeux partis sont du milieu du XIII[e] siècle. On sait que le mot jeu parti est devenu l'anglais *jeopardy* «risque», ce qui semble aussi renvoyer à un usage plutôt qu'à une forme poétique».

Bretel, les *Tournois de Chauvenci.* L'auteur, en décrivant une fête, célébrée à l'occasion d'un grand tournoi, énumère les divers jeux qui y sont joués:

> de ça karolent, et cil dancent;
> li vrai amant d'amors demandent,
> et li autres en determine
> le gieu del Roi, de la Roïne,
> et est fait par commandement;
> li tiers geue au *Roi qui ne ment.*[1]

Dans ce poème on ne dit pourtant pas un mot sur le cours du jeu. Mais un fabliau de Jehan de Condé, *Le sentier battu*, nous donne là-dessus de très amples renseignements. L'auteur y met en scène une assemblée de grandes dames et de gentilshommes en train de jouer «au roi qui ne ment». On crée une reine qui, après avoir posé une question à chacun des assistants, souffrira que ceux-ci, à leur tour, lui adressent une question. L'art consistait à répliquer avec rapidité et concision:

> Chascuns respondit sagement,
> Sans penser, sans atargement.

Une autre description du jeu «au roi qui ne ment» se trouve dans le roman de Jacques de Longuyon, les *Vœux du Paon.* Les cinq personnes qui participent à ce jeu commencent par élire un roi auquel toutes les questions doivent être adressées. D'autres témoignages montrent que les choses ne se passent pas toujours de la même façon: le jeu dans lequel les questions formaient le noyau essentiel n'avait probablement pas de cadre fixe.

Comme nous l'avons dit, on ne possède pas de recueils provençaux de demandes d'amour. Par contre, le nombre des recueils français est considérable. Or, dit M. Klein, ces demandes d'amour étaient justement des questions faisant partie du jeu «au roi qui ne ment».[2] Ce rapprochement

[1] E. Langlois, *Le jeu du Roi qui ne ment et le jeu du Roi et de la Reine* (*Rom. Forsch.*, XXIII, 163). — L'édition de Delmotte n'est plus utilisable.

[2] Klein, *l. c.*, p. 212 et suiv.

avait été établi, pour la première fois, par M. E. Hoepffner,[1] qui s'était appuyé sur quelques formules mises en tête de plusieurs demandes d'amour. Ainsi, dans une demande d'amour adressée par un chevalier à une dame, on lit le préambule suivant [2]: «Dame, je vous requier et prye moult amyablement par la force du jeu et par la foy que vous devez au roy qui ne ment que vous me veuillez dire», etc.

Il nous semble que M. Klein a donné trop de valeur à cette sorte de formules qui précèdent quelques demandes d'amour. Il ne faut pas oublier que les recueils conservés ne reflètent pas le jeu «au roi qui ne ment», du moins pas tel qu'on le décrit dans les romans ci-dessus. Le cadre du jeu exposé dans ceux-ci n'y figure pas. Il faut plutôt les considérer comme des traités ou des manuels d'amour, rédigés à peu près dans le même but que celui d'André le Chapelain: le poète y veut émettre ses réflexions sur l'amour chevaleresque et enseigner l'art de bien aimer. Pour base de son œuvre il prend les demandes d'amour qui étaient fort à la mode dans des cercles courtois comme un divertissement de société. Mais il les modifie et les amplifie en leur donnant cette empreinte scolastique compliquée que présentent la plupart des demandes d'amour conservées. Dans quelques recueils, les diverses demandes forment visiblement un certain ensemble; on renvoie p. ex. quelquefois aux passages précédents. — Quant aux demandes d'amour en vers, nous pensons qu'elles n'ont originairement rien à faire avec le jeu proprement dit. Il faut admettre qu'elles formaient un petit traité d'amour rimé où les vérités galantes étaient débitées sous la forme de demandes et de réponses. Ce poème porte dans plusieurs manuscrits le titre de *Chateau d'amours*. L'amour courtois

---

[1] Dans un article intitulé *Frage- und Antwortspiele in der französischen Literatur des 14. Jahrhunderts* (*Zeitschrift für rom. Phil.*, XXXIII, 695—710). M. Hoepffner se contente d'indiquer les rapports étroits entre le jeu et les demandes d'amour sans entrer, comme M. Klein, dans une recherche détaillée.

[2] Klein, *l. c.*, p. 62.

y est comparé à une forteresse avec ses *fondemens*, *crenels*, *gardes*, etc. Le but du poème est de renseigner le *loyal amant* sur les moyens de s'emparer des clefs de cette forteresse et de pénétrer jusqu'aux salles et aux manoirs où la joie parfaite l'attend.

Mais tous les recueils n'étaient pas des œuvres littéraires; sans doute beaucoup d'entre eux étaient composés dans le but d'apprendre de nouvelles demandes d'amour pour alimenter le jeu de demandes et de réponses. Nous avons dit précédemment que les demandes qui étaient tirées des jeux partis n'avaient probablement pas un but littéraire. Dans plusieurs recueils on trouve pêle-mêle des demandes en prose et en vers dont quelques-unes ont fait partie du poème du *Chateau d'amours*. C'est que quelques copistes qui les considéraient comme des demandes d'amour ordinaires les ont détachées de leur contexte en les insérant dans d'autres recueils. [1]

On peut pourtant admettre que le jeu «au roi qui ne ment» était essentiellement le même jeu dont parle Guillaume IX sous le nom de *juec d'amor*: les demandes d'amour y formaient toujours le noyau.

Comme l'a très bien observé M. Klein, [2] les questions que se posent les dames et les chevaliers dans le jeu «au roi qui ne ment» rapporté dans les *Vœux du Paon* se retrouvent dans les recueils de demandes d'amour. Voici une question posée dans ce jeu:

> Biaus sire, or vous demant par vostre cortoisie
> — — — — — — — — — — — — — —
> li quieus des deus vous a plus de joie envoisie,
> de veoir vis a vis la tres belle Ydorie,
> por qui loial amor vous des raint et mestrie,
> ou li tres douz pensers tous seul sanz compaignie? [3]

---

[1] Comme on avait pris l'habitude de diviser les demandes en deux catégories selon le sexe auquel la question était adressée, quelques copistes intercalaient dans les demandes en vers des mots comme *dame*, *ami*, etc., mais la mesure des vers nous apprend que ces mots sont des additions postérieures.

[2] *L. c.*, p. 225.

[3] *L. c.*, p. 221.

Une demande d'amour qui se trouve dans plusieurs recueils revêt la forme suivante: «Beau sire, je vous demande se vous estes plus conforté et enflambé de l'amour de vostre dame en la regardant que en pensant a elle?» [1]

Quand on compare ces deux questions, on voit qu'il s'agit de la même demande d'amour.

Mais l'usage, attesté plusieurs fois, de désigner un roi ou une reine pour présider dans le jeu, d'où vient-il? Selon M. Pio Rajna, cette coutume est chose spécialement française. [2] En effet, le mot *roi* s'employait souvent autrefois pous désigner le chef d'une corporation («Roi des Merciers»). On donnait ce nom au personnage qu'on élisait tous les ans à Lille, le mardi gras, pour présider aux fêtes de l'épinette («Roi de l'Épinette»). Quoi de plus naturel que d'appeler de ce nom celui que l'on élisait pour conduire un jeu? Et si ce personnage était une femme, on l'appelait naturellement «reine». [3] Selon nous les danses et les jeux qui étaient conduits par un roi ou une reine étaient assez nombreux. Aussi est-il très difficile de savoir de quel jeu il s'agit quand on n'est pas renseigné sur le cours du jeu. Qui sait s'il faut toujours entendre sous le nom de jeu «au roi qui ne ment» le jeu de demandes et de réponses? Les jeux qu'énumère l'auteur des *Tournois de Chauvenci* sont considérés comme des jeux différents (le jeu «au roi qui ne ment» y figure aussi). Mais qu'est-ce qu'il faut entendre par l'expression *li vrai amant d'amors demandent*, sinon le jeu de demandes?

---

[1] *L. c.*, p. 46.

[2] *Romania*, XXXI, 71. M. Rajna croit que cette coutume a peut-être ses racines dans l'antiquité (Horace, *Ep.*, I, 1, 59). Les Israélites, les Grecs et les Romains avaient leur Roi pour les festins (v. Larousse, *Grand Dictionnaire Universel*, *s. v.* ROI).

[3] Dans un motet franco-provençal une femme appelée *regine* conduit la danse:

> Tout cil qui sont enamourat
> Viegnent dançar, li autre non.
> La regine le comendat.

(Raynaud, *Recueil de Motets français des XIIe et XIIIe siècles*, I, 151).

M. Klein croit [1] que le jeu «au roi qui ne ment» n'a absolument rien affaire avec les anciennes fêtes populaires. Il nous semble aussi que les demandes d'amour telles que nous les trouvons dans des recueils conservés — pour la plupart abstraites et imprégnées de l'esprit scolastique — sont peu compatibles avec le goût purement populaire qui aime, même pour des jeux, des formes plus concrètes. Mais quant à la coutume d'élire un roi ou une reine pour présider au jeu, l'influence des fêtes de mai n'est pas du tout impossible à concevoir.

Quelques passages dans les *Vœux du Paon* de Jacques de Longuyon semblent affirmer cette hypothèse. La description du jeu commence ainsi:

> Cil qui sont demourez alerent seoir jus
> seur les tapis de soie et seur les jons menus. [2]

Après avoir élu un roi, un des assistants le couronne *de jons et de festus*. Selon nous le couronnement du roi avec des herbes et des fétus révèle une origine populaire et remonte probablement aux fêtes de mai. [3] En admettant cela, la théorie de l'origine scolastique du jeu de demandes d'amour n'en reste pas moins vraisemblable. Il s'agit seulement d'un motif accessoire qui s'y est introduit postérieurement.

IV

Mais les demandes d'amour n'offrent pas d'intérêt seulement par elles-mêmes: elles constituent aussi un moyen d'expliquer d'une façon plus claire les origines d'un genre littéraire très cultivé au moyen âge, à savoir du *partimen* ou du jeu parti, ainsi que de préciser ses rapports avec la tenson. On fait depuis longtemps la différence entre ces deux gen-

---

[1] *L. c.*, p. 218.

[2] Klein, *l. c.*, p. 220.

[3] Cf. *Journal des Savants*, 1892, p. 414.

res. La tenson est une discussion dans laquelle chacun soutient une opinion quelconque en opposition à celle de son interlocuteur Elle est attestée dans la littérature provençale depuis 1137. [1] A côté de cette tenson existait, depuis les débuts de la chanson courtoise, le *juec d'amor*, attesté pour la première fois par le poème de Guillaume IX ci-dessus mentionné. Répétons ce que nous avons dit là-dessus. Il formait un divertissement de société qui consistait à poser des questions dilemmatiques. Celui qui prenait l'initiative du jeu proposait à quelqu'un des assistants deux solutions différentes, mais équivalentes, entre lesquelles il lui laissait le choix en s'engageant lui-même à défendre l'alternative qui resterait libre.

Comme la tenson et le *juec d'amor* avaient plusieurs traits en commun, il est facile de comprendre qu'ils se soient confondus. Le produit de cette confusion est justement le *partimen* ou le jeu parti. Ce que ce nouveau genre tient de la tenson c'est la forme poétique fixe, tandis que le *juec d'amor* lui a donné le sujet, c.-à-d. la question dilemmatique ainsi que l'élection des arbitres. Ce genre semble avoir été constitué vers la fin du XIIe siècle. En d'autres termes: à cette époque les poètes provençaux prirent l'habitude de donner une forme poétique fixe, empruntée à la tenson, aux demandes d'amour qui étaient en vogue depuis le début de la poésie courtoise comme un divertissement de société. [2]

Mais ce n'est pas là la seule conclusion que l'on puisse tirer des demandes d'amour. Quelques jeux partis français ressemblent tellement à quelques *partimens* provençaux qu'il faut penser, sinon à une imitation directe, au moins à une

---

[1] *Romania*, VI, 118, et XIX, 400.

[2] Le fait que le jeu de demandes a préexisté au *partimen* et au jeu parti versifié ne ressort pas des recueils conservés, parce que ceux-ci sont postérieurs à l'époque des jeux partis. C'est même souvent le contraire qu'ils nous montrent: nous avons dit précédemment que plusieurs demandes d'amour sont des copies presque littérales des jeux partis préexistants. Sans doute il y en a qui remontent à une époque antérieure à celle des jeux partis, mais il est tout à fait impossible de les déterminer.

origine commune. Dans la plupart des cas, ce n'est pourtant que le sujet qui est identique, tandis que l'argumentation n'est pas la même. Ce sont les demandes d'amour qui servent à expliquer ce fait.

Nous avons dit que les jongleurs, pendant leurs pérégrinations, propagèrent le goût pour le jeu de demandes d'amour dans le Nord de la France, où il n'était peut-être pas connu à l'origine. Parmi ces demandes d'amour, il doit y en avoir eu beaucoup qui étaient courantes et qui formaient un certain fonds commun au Nord et au Midi de la France. Nous avons dit que le *partimen* et le jeu parti s'étaient développés du jeu de demandes et de réponses. Or les auteurs de *partimens* puisaient dans les demandes d'amour du Midi; les demandes du Nord fournissaient le thème à ceux des jeux partis. Dans ces conditions, quoi de plus naturel que les jeux partis ressemblassent souvent aux *partimens*. Le fait que seules les demandes d'amour dont le sujet est simple se ressemblent, tandis que les plus compliquées n'ont pas de correspondantes, semble appuyer davantage cette hypothèse. M. Klein résume son opinion sur cette question dans la phrase suivante: «Je pense qu'on doit considérer la demande d'amour comme un lien intermédiaire entre le *partimen* et le jeu parti». [1]

V

Le jeu «au roi qui ne ment» est attesté pour la dernière fois à la fin du XIVe siècle par Froissart. Mais le goût pour les demandes d'amour semble avoir persisté longtemps dans les sociétés courtoises. Selon un témoignage de Christine de Pisan, les *demandes gracieuses* appartenaient aux divertissements de la cour du célèbre prince poète Charles d'Orléans, au début du XVe siècle. [2] Les vieux livres imprimés au XVIe siècle, dont M. Klein a réédité quelques-uns, témoi-

[1] *L. c.*, p. 330.

[2] Klein, *l. c.*, p. 282.

gnent pareillement du grand plaisir qu'on prenait à cette sorte de productions littéraires.

Mais on peut suivre les traces des demandes d'amour jusqu'aux temps modernes. Dans un manuscrit du XVIIe siècle (Bibl. nat. f. fr. 19132), M. Klein a trouvé un recueil de questions d'amour qui, selon lui, se rattachent visiblement aux demandes d'amour qu'il a publiées.

C'est justement à l'époque de la préciosité que les demandes d'amour semblent avoir pris leur dernier élan. Que l'on ne s'étonne pas de constater ce fait. Cette période, bien que des siècles la séparent de la fin du XIIe siècle, époque où le jeu de demandes semble avoir été introduit dans le Nord de la France, a beaucoup de points de contact avec elle. A l'époque de la préciosité l'ignorance et la brutalité, suites des longues guerres civiles, régnaient encore à la cour et dans la noblesse. L'un des mérites principaux des sociétés précieuses, c'est d'avoir imposé une sorte de discipline mondaine aux natures rudes et grossières de leur époque. Les dames de l'Hôtel de Rambouillet, comme les princesses célèbres du XIIe siècle, furent, pour ainsi dire, les institutrices de la haute société. On comprend que les demandes d'amour plussent à ce monde précieux. L'amour courtois, n'étant rien moins qu'un sentiment réel, devint le sujet préféré des conversations piquantes dans les cercles précieux. A côté de la conversation, la littérature offrait une bonne alimentation à cette société avide du plaisir intellectuel. Dans les longs romans de l'époque, qui voulaient donner l'image de l'amour parfait, on a plusieurs fois utilisé des demandes d'amour.[1] Ainsi, dans l'*Astrée* de Honoré d'Urfé et la *Clélie* de Mlle de Scudéry, on trouve des jugements que les bergers et les bergères se posaient. Enfin, dans les *Fâcheux* de Molière (acte II, sc. 4) deux jeunes filles, Orante et Clymène, demandent Éraste pour arbitre dans un différend qui s'allume entre elles

---

[1] M. Klein cite (*l. c.*, p. 282 suiv.) aussi des siècles précédents des romans et des poèmes où on peut trouver des demandes d'amour.

Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amants.

Il s'agit de savoir

Lequel doit plaire plus, d'un jaloux ou d'un autre.

Éraste, pour se débarrasser de ces «fâcheuses», termine le débat par un arrêt habilement formulé:

Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien mieux.[1]

Eero Ilvonen.

Besprechungen.

Heinrich Morf, Zur sprachlichen Gliederung Frankreichs (aus den Abhandlungen der Königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften vom Jahre 1911). Mit 4 Tafeln. Berlin 1911. 37 S. 4:o.

Die Frage nach den Ursachen der Entstehung von Dialekt- und Mundartengrenzen hat in der letzten Zeit die gelehrte Welt wiederholt beschäftigt. Seitdem Ed. Boehmer auf das Zusammenfallen des frankoprovenzalischen Dialektgebietes mit dem alten burgundischen Königreiche hingewiesen hatte (Rom. Stud. I, 629), war man lange geneigt, vergangenen politischen Verhältnissen eine entscheidende Rolle bei der Entstehung scharfer Dialektgrenzen zuzuschreiben. Es gelang aber Heinrich Morf in seinem schönen Vortrag über »Mundartenforschung und Geschichte auf romanischem Gebiet» (gedruckt im Bull. de la Soc. internat. de dialectologie romane I, S. 1—16) wahrscheinlich zu machen, dass das frankoprovenzalische Sprachgebiet vielmehr alten kirchlich-administrativen Verhältnissen zu verdanken sei: das Frankoprovenzalische sei der Dialekt der alten Bistümer Lyon und Vienne (S. 12). Und da die französischen Bistümer die Stelle der alten römischen *civitates* eingenommen haben, können wir somit die letzte Ursache der französischen Dialektspaltung in den römischen Verwaltungsbezirken Galliens suchen (S. 13).

---

[1] Citons ce qu'a écrit un éditeur des œuvres de Molière: «Il est probable que dans les *Fâcheux*, où l'amour semblait tenir trop peu de place, surtout pour le goût du temps, cette controverse amoureuse avait l'avantage de l'y introduire d'une façon qui devait intéresser l'auditoire.» *Œuvres de Molière,* t. III, Paris, 1876, p. 66, dans la collection des *Grands écrivains de la France.* — Comp. *Dom Garcie de Navarre*, première scène.

Diesen Gedanken, dass die kirchliche, auf die römischen *civitates* gebaute Einteilung Frankreichs bei der sprachlichen Gliederung dieses Landes eine entscheidende Rolle gespielt habe, sucht Prof. Morf in dem vorliegenden Aufsatze näher zu begründen und besonders auf ein anderes Dialektgebiet, das pikardische, zu beziehen.

Mit Hilfe des in dem *Atlas linguistique* gegebenen Wortvorrates weist der Verf. nach, dass die Grenzen des pikardischen Kernlandes gegen das Normannische, das Franzisch-Champagnische und das Wallonische mit denjenigen der alten Diözese Amiens, Beauvais, Noyon und Cambrai zusammenfallen. Diese Bistümer aber entsprechen ihrerseits den aus den belgischen *gentes* der Ambiani, Bellovaci, Viromandui und Nervii hervorgegangenen römischen *civitates*, so dass schliesslich das Pikardische »auf der e t h n i s c h e n Grundlage der Belgae erwachsen» sei (S. 36). Für dieses echtpikardische Gebiet sind folgende drei Merkmale charakteristisch: 1) lat. *en* > *ε̃*, 2) lat. *c* vor *e*, *i* > *ʃ*, 3) lat. *c* vor *a* > *k*. Aber von diesen Merkmalen erstreckt sich das erste auch über das wallonische Gebiet, und die beiden anderen über das normannische Gebiet, wobei die letzteren Isophonen fast vollständig zuzammenfallen. Früher gehörte das Normannische auch zum *ε̃*-Gebiet, und andererseits das Wallonische zu den *ʃe*- und *ka*-Gebieten, sodass also die drei angeführten »pikardischen» Merkmale dem alten b e l g o - r o m a n i s c h e n Sprachgebiet eigen waren. Im Normannischen ist *ε̃* durch *ã* auf dem Wege franzischen Einflusses ersetzt worden, wogegen der Übergang von *tʃ* zu *ts* in der Wallonie ein sporadischer Lautwandel zu sein scheint, analog demjenigen, der in vorlitterarischer Zeit auch im Zentralfranzösischen *ts* aus *tʃ* (< $k\chi$ < $k^{e,i}$) hat entstehen lassen. Ebenso verhält es sich mit der erst später auf wallonischem Sprachgebiet vollzogenen Palatalisierung des lat. *ca*.

Sehr interessant sind die Nachweise, inwiefern die einzelnen Wörter dem franzischen Einflusse ausgesetzt worden sind. Man sieht deutlich (was übrigens schon allgemein anerkannt wird), wie sehr der Lautwandel mit der Verbreitung der einzelnen Wörter einer vordringenden Mundart oder einer nivellierenden Amtssprache verknüpft ist.

Zu den zwei »pikardischen» Tafeln hat Prof. Morf noch zwei andere hinzugefügt: 1) das frankoprovenzalische, die Bistümer Lyon und Vienne umfassende Kerngebiet (als Zusatz zu dem im Bull. de la Soc. internat. de dialectol. rom. I veröffentlichten, oben erwähnten Artikel), und 2) eine vollständige

Karte des französisch-provenzalischen Sprachgebietes, wo, neben einer zusammenfassenden Darstellung der Ausbreitung der »pikardischen» Merkmale, verschiedene »provenzalische» Isophonen die Abgrenzung des provenzalischen Sprachgebietes angeben.

Alles in Allem ist der klargeschriebene Aufsatz äusserst lehrreich und anregend. Er zeigt, zu welchen weitgehenden prinzipiellen Schlüssen man mit dem im *Altas linguistique* gegebenen Materiale kommen kann.

Eine kleine Bemerkung zum Abschluss: Warum hat Prof. Morf in der von ihm angewandten Lautschrift in keiner Weise die Vokallänge bezeichnet? Es ist ein entschiedener Mangel, wenn es sich um dem Leser unbekannte Mundartenformen handelt. [1])

A. Wallensköld.

Otto Jespersen, Engelsk Fonetik, udgivet til Brug for Lærere og Studerende ved H. Helweg-Möller. Köbenhavn og Kristiania (Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag) 1912. 138 S. 8:o.

Das vorliegende Lehrbuch der englischen Phonetik wurde auf Grund des in Jespersens grösserer Phonetik und »Modern English Grammar» vorliegenden Materials und unter Aufsicht des Verfassers von Herrn Cand. Mag. H. Helweg-Möller ausgearbeitet. Das Ergebnis dieser gemeinschaftlichen Arbeit muss als vorzüglich bezeichnet werden. Die Darstellung ist klar und übersichtlich, und sowohl in wissenschaftlicher wie in pädagogischer Hinsicht wird das Buch gute Dienste leisten können. Das Lehrbuch behandelt in einem ersten Hauptteil der Reihe nach die verschiedenen Organe der Lautbildung (Lippen, Zunge u. s. w.) und ihre Rolle bei der Bildung der englischen Laute. Im zweiten Hauptteil werden die einzelnen Laute des Englischen systematisch vorgeführt und gruppiert, wobei überall zahlreiche Beispiele aufgezählt werden und dem Verhältnis zwischen Aussprache und Schreibung die nötige Aufmerksamkeit geschenkt wird. Im dritten und letzten Hauptteil werden die Berührungen der Laute sowie die Silbenbildung, Quantität, Akzent und Tonhöhe behandelt. Wie in allen Werken Jespersens fehlt es auch in diesem Lehrbuch nicht an originellen und anregenden

---

[1]) Der erste der S. 3 zitierten Verse ist aus Versehen eine Silbe zu lang geworden. Es soll *Encor* heissen (s. J. Brakelmann, Les plus anciens chansonniers français, S. 74, Nr. III, 10).

Gedanken und Erklärungsversuchen; es sei besonders auf die Abschnitte über die Silbenbildung (S. 113 ff.) und über die Akzentuierung der romanischen Bestandteile des Englischen (S. 129 ff.) hingewiesen. Zu den Ausführungen auf S. 131 über die Betonung von Wörtern auf *-ic (mechanic, terrific)* etc. sei bemerkt, dass neben den vom Verf. angeführten Gründen doch wohl auch die traditionelle lateinische Schulaussprache bei derartigen gelehrten Entlehnungen eine Rolle gespielt hat. Etwas gewagt scheinen die Ausführungen über »udvortes» und »indvortes» bestimmte Quantität (S. 109 f.), jedenfalls wenn man die Entstehung von Wortpaaren wie engl. *beat—bit, fool—full* oder z. B. schwed. *hat—hatt, ful—full* historisch betrachtet.

Das Lehrbuch ist in erster Linie für dänische Leser bestimmt und enthält demgemäss zahlreiche Vergleichungen zwischen englischer und dänischer Aussprache. Aber auch nicht-dänische Leser werden das Buch mit grösstem Vorteil benutzen können. Das Studium desselben sei unseren Lehrern der englischen Sprache sowie den angehenden englischen Philologen wärmstens empfohlen.

U. Lindelöf.

Arvid Gabrielson, The influence of w- in Old English as seen in the Middle English dialects. Göteborg (Eranos förlag) u. Leipzig (Harrassowitz) 1912. XVIII + 255 S. 8:o.

Die umfangreiche Abhandlung giebt zunächst eine Übersicht der in den wichtigsten mittelenglischen Texten vorkommenden Gestaltungen von Wörtern, in denen ein Einfluss eines *w-* auf folgenden Vokal oder Diphthong im Altenglischen entweder tatsächlich wahrzunehmen oder jedenfalls als möglich anzusehen ist. Sodann folgt eine systematische Diskussion der mittelenglischen Formen, und schliesslich im letzten Kapitel ein Versuch, die Ergebnisse im Dienste des mittelenglischen und altenglischen Dialektstudiums zu verwerten. Die Arbeit, die sich in gleich hohem Grade durch fleissige Ausnutzung der Quellen wie durch kritisches Masshalten in der Beurteilung der oft sehr verwickelten Lautverhältnisse auszeichnet, ist ein wertvoller Beitrag zur englischen Sprachgeschichte, die ja in den letzten Jahren durch viele bedeutende Leistungen schwedischer Gelehrter bereichert worden ist.

U. Lindelöf.

G. A. Tiselius, «Deutsche Umgangssprache.« Mit Wörterverzeichnis und Stadtplan von Central-Berlin. Stockholm, Wilh. Bille 1911. (Preis Kr. 1: 75.)

Der Zweck dieses Buches, sagt der Verfasser im Vorwort, sei den Schülern einen nicht unbedeutenden Wortschatz aus dem Alltagsleben zu geben, sie mit deutschen Verhältnissen bekannt zu machen und gleichzeitig Stoff zu Sprechübungen zu bieten Es ist ja eine berechtigte Klage, dass unsere Schüler, nachdem sie in der Schule fremde Sprachen jahrelang studiert haben, ganz unbeholfen da stehen, wenn es gilt, sich in der fremden Sprache zu verständigen, geschweige denn, eine Unterhaltung anzuknüpfen. Dieses Buch ist ein Versuch dem erwähnten Übelstand zu steuern, und, wie es mir scheint, hat der Verfasser seine Aufgabe auf eine glückliche Weise gelöst.

Das Werkchen zerfällt in mehrere Kapitel, wie z. B. Reise, Wetter, Familie, Haus, Stadt, Zeit, Feste, Kleidung, Unterrichtsanstalten, Theater u. s. w. Einige von diesen Abteilungen sind besonders eingehend behandelt worden, z. B. die Reise. Die Schüler erfahren hier haarklein, wie sie beim Vorbereiten für die Reise, beim Besorgen der Fahrkarten, beim Einsteigen in den Zug, beim Zolle, beim Ankommen am Bestimmungsorte und Einkehren im Hotel zu verfahren haben. Wenn die Schüler die verschiedenen Abteilungen dieses Buches wirklich beherrschen, haben sie nicht nur ihr positives Wissen um ein beträchtliches vermehrt, sondern haben sich auch eine Menge Ausdrücke und Redensarten zu eigen gemacht, die ihnen später im praktischen Leben gut zu statten kommen werden.

Es ist jedoch keineswegs die Absicht des Verfassers das Lesebuch zu ersetzen, sondern er will fastmehr verhindern, dass für die Lektüre inhaltlich unbedeutende Bücher nur um des Wortschatzes willen gewählt werden. Heutzutage, wo nicht nur das Beibringen grammatischer Kenntnisse, sondern auch die Fähigkeit, sich im täglichen Leben der fremden Sprache zu bedienen, als Endzweck des modernsprachlichen Unterrichts doch hingestellt werden muss, wird uns dieses Werkchen zweifelsohne gute Dienste leisten.

A. Göhle.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 27. Januar 1912. Anwesend: der Vorstand sowie 4 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll der vorigen Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neues Mitglied wurde Kand. Phil. *Bruno Lesch* aufgenommen.

§ 3.

Es wurde ein Festkomitee für das Jahresfest am 15. März eingesetzt. Zu Mitgliedern des Komitees wurden der Vorstand sowie Frl. Annie Edelfelt und Selma Långström gewählt.

§ 4.

Prof. *Pipping* erstattete weiteren Bericht über seine Röksten-Forschungen. Der interessante Vortrag rief eine kurze Diskussion hervor, an welcher sich Prof. *Wallensköld* und Lektor *Poirot* beteiligten.

§ 5.

Der Vorsitzende verlas folgenden Bericht der Revisoren über die Kassenverwaltung für die Periode 1. Januar 1911—1. Januar 1912:

Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des *Neuphilologischen Vereins* für die Periode 1. Januar 1911—1. Januar 1912.

Einnahmen:	M.	P.	M.	P.
In der Kasse den 1. Januar 1911			677	43
Jahresabgaben der Mitglieder			743	81
Abonnements der N. M. und verkaufte alte Jahrgänge	472	32		
Beilagegebühr	12	04	484	36
Verkaufte Exemplare der »Mémoires»			61	60
Zinsen			25	29
Von der Universität für die N. M. angewiesen . .			500	–
Anweisung aus der Staatskasse zur Veranstaltung der Musterlektionen			500	—
Summe Fmk			2 992	49

	M.	P.	M.	P.
Ausgaben:				
Druckkosten der N. M. (Nr. 7—8, 1910).	312	15		
Sonderabdruck der N. M. (Nr. 7—8, 1910)	22	40		
Verfasserhonorare für die N. M., 1910	127	20		
Druckkosten der N. M. (Nr. 1—8, 1911)	1 241	50		
Sonderabdruck der N. M. (Nr. 1—8, 1911)	49	10	1 752	35
Porti, Distribution			223	16
Anzeigen			91	80
Bedienung			16	—
Jahresfest			31	—
Ausgaben für die geplanten Musterlektionen 1911 .			68	30
Grabkranz			20	—
Druckkosten der »Mémoires» V.			21	25
			2 223	86
Saldo für 1912: Rest der zur Anordnung der Musterlektionen angewiesenen Summe	431	70		
Saldo des übrigen Restes	346	93	778	63
Summe Fmk			2 992	49

Bei der heute erfolgten Revision der Kassenverwaltung haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend gefunden, und schlagen wir deshalb vor, dem Kassenverwalter Decharge zu erteilen.

Helsingfors den 27. Januar 1912.

Oiva Joh. Tallgren. *Ludvig Granit.*

Dem Kassenwerwalter wurde Dacharge erteilt.

In fidem

Ivar Hortling.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 16. März 1912 (25-Jahresfest). Anwesend: der Ehrenpräsident, der Vorstand sowie 39 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Der Vorsitzende, Prof. *Wallensköld*, erstattete über die Tätigkeit des Vereins während der vergangenen letzten 5 Jahre

Bericht, indem er zugleich auf seinen vor 5 Jahren gegebenen Bericht über die Schicksale des Vereins während der 20 ersten Jahre seiner Existenz verwies.[1]) Der Präsident und der Vizepräsident sind dieselben wie vor 5 Jahren, doch hat Prof. *Lindelöf* im Jahre 1907—1908 als Vizepräsident fungiert, während Prof. Suolahti verreist war. Als Schriftführer fungierten: Mag. phil. *H. Petersen* (1907—1908), Dr. *A. Långfors* (1908–1910), Kand. phil. *K. A. Nyman* (1910—1911), Dr. *I. Hortling* (1911—).

Von den Ehrenmitgliedern sind in der letzten 5-Jahr-Periode verschieden: Prof. *O. Donner* am 17. Sept. 1909, Prof. *C. G. Estlander* am 28. Aug. 1910, Prof. *A. O. Freudenthal* am 2. Juni 1911. Der Verein zählt gegenwärtig als Ehrenmitglieder nur Prof. *F. Gustafsson* und den Ehrenpräsidenten Prof *Söderhjelm*.

Von den »Mémoires» erschien 1910 der Band V mit einer an Prof. Söderhjelm zur Vollendung seines 50. Lebensjahres (26. Juli 1909) gerichteten Widmung. — Die »Neuphilologischen Mitteilungen» erschienen wie früher mit acht Nummern jährlich.

Den 11.—13. Januar 1909 fand der erste Neuphilologentag zu Helsingfors unter lebhafter Teilnahme von Lehrerinnen und Lehrern statt (etwa 170 Teilnehmer).

Folgende an der Universität stattgefundenen Veränderungen berührten auch den Neuphil. Verein: zum Dozenten der Ästhetik und neueren Litteratur wurde Dr. *G. Castrén* den 16. Oktober 1907 ernannt; zum Dozenten der romanischen Philologie den 24. Febr. 1908 Dr. *A. Långfors;* zum Dozenten der Litteraturgeschichte den 15. Juli 1909 Dr. *E. Zilliacus* und an demselben Tage zum Dozenten der Litteraturgeschichte und Ästhetik Dr. *F. Hj. Hahl;* zum Dozenten der südromanischen Sprachen den 4. Jan. 1910 Dr. *O. J. Tallgren.*

Nachdem die Professur der germ. und rom. Philologie geteilt worden war, und Prof. Söderhjelm sich für die letztere entschieden hatte, wurde zum Inhaber der germ. Professur Prof. *H. Suolahti* (den 16. Juni 1911) ernannt.

Dem Lektor J. D. Wilson folgte am 11. Dezember 1909 Lektor *A. R. Reade*, sowie Lektor *Jean Schlegel* dem Lektor J. Poirot, der seit dem Herbstsemester 1908 als Lehrer der Phonetik fungiert; Herrn Schlegel folgte am 29. Januar 1910 Dr. *Alexis von Kraemer.*

---

[1]) Vgl. Neuph. Mitt. 1907 S. 72 ff.

§ 2.

Prof. *W. Söderhjelm* hielt einen Vortrag über die Entwickelung der modernen Philologie während des letzten Vierteljahrhunderts.

§ 3.

Beim animierten Souper wurde von dem Präsidenten ein Toast auf den anwesenden Gründer des Vereins, Prof. *Söderhjelm*, ausgebracht, der wiederum in einer längeren stimmungsvollen und zugleich humoristischen Ansprache an die Gründung des Vereins sowie an Episoden aus dem Leben desselben erinnerte. Prof. S. sah die weitere Entwickelung des Vereins im besten Lichte und brachte einen Toast auf den jetzigen Präsidenten aus. — Von dem Ehrenmitglied Prof. *Gustafsson* war ein in lateinischer Sprache abgefasster Gruss dem Verein gesandt worden, der verlesen wurde. Weiter verlas der Präsident einige Telegramme der Provinz. — Im Laufe des Abends wurde u. a. ein Zukunftsbild (Sitzung des Vereins nach 25 Jahren) aufgeführt, und einige Vereinsmitglieder trugen eigens für das Fest verfasste Gesangnummern vor.

In fidem:
Ivar Hortling.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 20. April 1912. Anwesend der Ehrenpräsident Prof. *Söderhjelm*, der Vorstand sowie 8 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll des 25-Jahresfests sowie das der vorletzten Sitzung wurden verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neue Mitglieder wurden aufgenommen Kand. phil. *Thyra Winckelmann* und Frl. *Alice Björkman.*

§ 3.

Der Vorsitzende verlas eine von dem Vorstand des Allgemeinen Deutschen Neuphilologen-Verbandes an den Neuphilologischen Verein gerichtete Einladung, sich an dem XV.

Allgemeinen Neuphilologentage zu Frankfurt a/M. (27.—30. Mai d. J.) vertreten zu lassen. — Es sollte ein Dankschreiben für die Einladung abgesandt werden mit der Mitteilung, dass sich der Verein eventuell durch einen Vertreter repräsentieren lassen werde.

§ 4.

Der Vorsitzende berichtete, dass sich 70 Lehrer der neueren Sprachen (darunter 35 aus Helsingfors) zu dem geplanten deutschen Musterkursus Anfang September als Teilnehmer angemeldet hatten. Da die pekuniäre Grundlage des Unternehmens somit als gesichert betrachtet werden konnte, wurde beschlossen, an den Professor *Simonnot* in Paris eine endgültige Einladung zu richten, sowie im übrigen die praktischen Massnahmen zur Verwirklichung des Kursus zu treffen.

§ 5.

Auf Antrag des Vorsitzenden wurde beschlossen, dass die Sitzungen des Vereins an bestimmten Tagen stattfinden sollten und zwar am letzten Sonnabend der Monate September, Oktober, November, Januar, Februar, März und April, woneben natürlich auch ausserordentliche Sitzungen erforderlichen Falls stattfinden könnten.

§ 6.

Prof. *Wallensköld* hielt im Anschluss an Heinrich Morfs im J. 1911 erschienene Arbeit »Zur sprachlichen Gliederung Frankreichs» in französischer Sprache einen Vortrag »Géographie linguistique et frontières dialectales dans le domaine français.» An der Diskussion, welche der Vortrag hervorrief, beteiligten sich Prof. *Söderhjelm* und Lektor *Poirot.*

In fidem:
Ivar Hortling.

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins über das akademische Jahr 1911—1912 (das fünfundzwanzigste Tätigkeitsjahr).

Während des Jahres wurden 7 Sitzungen abgehalten, die durchschnittlich von 10 Mitgliedern besucht waren. Die Programme der Verhandlungen enthielten, wie in den vorigen

Jahren, Vorträge, von denen 4 wissenschaftlicher und 2 pädagogischer Art waren, ferner Mitteilungen und Besprechungen wissenschaftlicher und pädagogischer Arbeiten sowie Diskussionen.

Während des Jahres wurden die nötigen Vorkehrungen für den Musterkursus Professor *Simonnots* getroffen. Der Kursus, an dem 170 Lehrer der modernen Sprachen teilnahmen, wurde am 9.—14. September an 6 hiesigen gelehrten Schulen absolvirt.

Das Jahresfest, das zugleich das 25-jährige Jubiläum war, wurde am 16. März gefeiert.

Die »Neuphilologischen Mitteilungen» erschienen im J. 1911 in vier Lieferungen, die wie gewöhnlich 8 Nummern und insgesamt 200 Seiten Text enthielten. Von dem Jahrgang 1912 erschien die erste Lieferung (4 Nummern) zur Jahresfeier als Jubiläumsnummer. Auch für dieses Jahr hat das Consistorium Academicum als Beitrag zur Bestreitung der Druckkosten der Neuph. Mitt. 500 finn. M. angewiesen. Die Zahl der Abonnenten war 113, die der Mitglieder 133, ausser zwei Ehrenmitgliedern.

Der Vorstand bestand aus folgenden Personen: Prof. *A. Wallensköld* (erster Vorsitzender und zugleich Hauptredakteur der Neuph. Mitt.), Prof. *Hugo Suolahti* (zweiter Vorsitzender), Dr. *I. Hortling* (Schriftführer und Kassenverwalter).

Helsingfors, den 28. September 1912.

Ivar Hortling.

Eingesandte Litteratur.

Karl Bergmann, Die gegenseitigen Beziehungen der deutschen, englischen und französischen Sprache auf lexikologischem Gebiete (= Neusprachliche Abhandlungen aus den Gebieten der Phraseologie, Realien, Stilistik und Synonymik unter Berücksichtigung der Etymologie, her. v. Dr. Clemens Klöpper-Rostock, XVIII. Heft). Dresden u. Leipzig, C. A. Koch, 1912. XII + 151 S. 8:o. Preis: M. 4:40.

Anna Bohnhof, Modern English Reader. II. A Collection of Tales and Poems by English and American Authors. Second Edition. Helsingfors, Lilius & Hertzberg, 1912. 268 pag. 8:o. Price: Marks 3:50.

Deutsche Schulausgaben — Saksalaisia koulutekstejä, useiden koulumiesten avustamana julkaissut *H. Suolahti* (Porvoo, W. Söderström): I. *Ernst v. Wildenbruch*, Das edle Blut; Archambauld. Julkaissut *Solmu Nyström*. 1912. 64 + 51 S. 8:o. Preis: Fmk 1:75. — II. *Gottfried Keller*, Das Fähnlein der sieben Aufrechten. Julkaissut *Solmu Nyström*. 1912. VII + 76 + 91 S. 8:o. Preis: Fmk 1:75. — III. *Theodor Storm*, Pole Poppenspäler. Johdannolla ja sanaselityksillä varustanut *A. Wilh. Rankka*. 1912. VIII + 72 + 45 S. 8:o. Preis: Fmk. 1: 60.

Irene Emeléus, Saksankielen käännösharjoituksia. Helsingissä, Otava, 1912. 124 S. 8:o.

Arvid Gabrielson, The Influence of *w*- in Old English as seen in the Middle English Dialects. Göteborg, Eranos — Leipzig, O. Harrassowitz, 1912. XVIII + 255 p. 8:o.

Ivar Hortling, Tysk grammatik. Helsingfors, Lilius & Hertzberg, 1912. VI + 127 S. 8:o.

U. Lindelöf, Grundzüge der Geschichte der englischen Sprache. Leipzig—Berlin, B. G. Teubner, 1912. V + 141 S. 8:o.

> Das Werk ist eine Übersetzung des vortrefflichen Lehrbuchs Lindelöfs »Grunddragen af engelska språkets historiska ljud- och formlära» (2. Aufl. 1911; vgl. Neuphil. Mitt. 1911 S. 190).

Oskar Lundberg och *Hans Sperber*, Härnevi (= Meddelanden från Nordiska seminariet, utgivna av Adolf Noreen, no. 4). Uppsala, A.-B. Akademiska Bokhandeln, 1912. 49 S. 8:o. Preis: 90 Öre.

I. A. Lyttkens och *F. A. Wulff*, Metodiska ljudövningar (andra upplagan, med fonetiska texter) till undervisningens tjänst. Lund, C. W. K. Gleerup, 1912. X + 84 S. 8:o. Preis: 2 Kr. 40 Öre.

Axel Rosendahl, Deutsche Sprachlehre für Handelsschulen. — Saksan kielioppi kauppakouluja varten. Helsingissä, Y. Weilin & Kumpp., 1912. V + 242 S. 8:o.

Axel Rosendahl, Deutsche Sprachlehre für Handelsschulen. — Tysk språklära för handelsskolor. Helsingfors, Y. Weilin & Kumpp., 1912. 4 + 234 S. 8:o.

G. A. Tiselius, Deutsche Umgangssprache. Stockholm, W. Bille, 1911. VIII + 140 S. 8:o. (mit einem Stadtplan von Central-Berlin). Preis: Kr. 1:75.

Unterricht und Sprechmaschine. Mitteilungen über die Verwendung der Sprechmaschine als Unterrichts-

mittel. Neue Folge von »Sprachenerlernung und Sprechmaschine». (Herausgeber: Professor Victor A. Reko in Berlin und Ernst Surkamp in Stuttgart. Verlag von Wilhelm Violet in Stuttgart. Preis für den Jahrgang 1:20 Mark). 4. Jahrgang, Nr. 2 und 3 (Mai u. Juli 1912).

Wilhelm Viëtor, Deutsches Aussprachewörterbuch. Leipzig, O. R. Reisland, 1912. XVIII + 470 S. 8:o. Preis Mk. 12:—, geb. in Ganzleinen M. 13:50, in Halbleder M. 14:—

Rudolf Zenker, Zur Mabinogionfrage. Eine Antikritik. Halle a. S., Max Niemeyer, 1912. VI + 118 S. 8:o.

»Die folgenden Blätter richten sich in erster Linie gegen die ausführliche Kritik der Edens'schen Dissertation und Preisschrift über Chrétiens *Erec* und das kymrische Mabinogi von *Geraint*, welche Wendelin Foerster in Behrens' *Zeitschr. für franz. Sprache u. Literatur* 38[1] (1911) veröffentlicht hat, sowie gegen die Rezension dieser Arbeit durch den gleichen Gelehrten, die in Zarnckes *Literar. Zentralblatt* 1911, Sp. 1120 ff. erschienen ist, und seine anschliessenden polemischen Erörterungen ib. Sp. 1525—28 und Sp. 1591; es werden aber ausserdem auch Foersters einschlägige Bemerkungen in den Einleitungen seiner Chrétienausgaben, vor allem das die Mabinogionfrage betreffende Kapitel in der Einleitung zum *Lancelot* (1899), berücksichtigt» (S. V).

Emil Zilliacus, Pascoli e l'Antico, studio di letteratura comparata con aggiunte dei Prof. *L. Vischi* e *A. Gandiglio*. Aquila, 1912, ed. U. Ortensi, Pratola Peligna, Abruzzi.

L'ouvrage de M. Zilliacus est une traduction de son mémoire sur «Giovanni Pascoli et l'Antiquité», paru dans les *Mémoires de la Société Néo-philologique de Helsingfors*, tome V (1909).

Schriftenaustausch.

Anuario estadístico de la República Oriental del Uruguay, tomo II, parte II (años 1907—1908). Montevideo 1911. Pag. 573—769 + 82 pag.

Bibliographia phonetica 1912 (VII. Jahrgang), Nr. 1—8, und *Annales phoneticae* (VI. Jahrgang), Nr. 1—8.

Bulletin de dialectologie romane, t. IV, n:os 1—2 (Janv. — Juin 1912): M. L. Wagner, Le Musée et la Société d'Ethnographie Italienne; comptes-rendus; etc.

Finnisch-ugrische Forschungen, Zeitschrift für finnisch-ugrische Sprach- und Volkskunde, nebst *Anzeiger*, Bd. I—VI (1901—1906) her. von E. N. Setälä und Kaarle Krohn, Bd. VII—XI, Heft 1—2 (1907—1911), her. von E. N. Setälä, Kaarle Krohn, Yrjö Wichmann. Helsingfors, Red. der Zeitschrift; Leipzig, Otto Harrassowitz.

The Journal of English and Germanic Philology, published by the Universty of Illinois, Urbana, Ill., U. S. A., Vol. XI, No. 2 (April 1912): Fr. W. C. Lieder, Friedrich Spe and the Théodicée of Leibniz; T. Dickhoff, The So-called Prospective or Antipatory Subjunctive in Gothic; G. O. Curme, A History of English Relative Constructions; G. B. Lovell, Peculiarities of Verb-Position in Grimmelshausen; L. M. Hollander, The Gautland Cycle of Sagas, II; Cl. S. Northup, On the Bibliography of Shakespeare; M. L. Hunt, Geffray Mynshul and Thomas Dekker; Fr. W. Cady, The Wakefield Group in Towneley; etc.

Mnemosyne. Bibliotheca philologica Batava. Collegerunt S. A. Naber, J. van Leeuwen J. F., J. J. Hartman. Nova Series. Vol. XL (1912), partes I—IV. Lugduni-Batavorum. E. J. Brill; Lipsiae, O. Harrassowitz.

Modern Language Notes, Vol. XXVII, No. 3 (March 1912): C. Ruutz Rees, Charles Fontaine's »Fontaine d'Amour» and »Sannazaro»; K. Young, A New Text of the Officium Stellae; L. M. Hollander, The »Faithless Wife» Motif in Old Norse Literature; H. C. Lancaster, Crinesius on French Pronunciation; I. G. Calderhead, In Defense of »E. K.»; A. M. Sturtevant, A Type of Ellipsis in Old Norse; D. S. Blondheim, Span. *zaranda*, Port *ciranda*; S. Moore, The New Chaucer Item, etc. — No. 4 (April 1912): J. W. Bright, The Relation of the Cædmonian »Exodus» to the Liturgy; G. O. Curme, Adjective or Adverb?; F. M. Warren, »Enéas» and Thomas' »Tristan»; R. S. Forsythe, Some Parallels to Passages in »The First Part of Jeronimo»; G. H. McKnight, Contributions to the »NED»; etc. — No. 5 (May 1912): H. C. Lancaster. Two Lost Plays by Alexandre Hardy; Fr. Tupper, Jr., The Cynewulfian Runes of the Religious Poems; G. H. Danton, Notes on Orsina; J. A. Campbell, A Disputed Line in »Wilhelm Tell»; etc. — No. 6

(June 1912): W. T. Hastings, Errors and Inconsistencies in Defoe's »Robinson Crusoe»; K. Pietsch, Zur Spanischen Grammatik; W. Kurrelmeyer, Zu den Doppeldrucken von Goethes Werken, 1806—1808; J. W. Scholl, The Gardener's Art in »The Winter's Tale»; Fr. A. Wood, 1) Old High German Notes, 2) Some English Blends; J. E. Wells, Henry Fielding and »The Crisis»; J. W. Bright, An Idiom of the Comparative in Anglo-Saxon; J. D. Bruce, Spenser's »Faerie Queene», Book III, Canto VI, St. 11 ff., and Moschus's Idyl, »Love the Runaway»; etc.

Moderna Språk, VI. Jahrg.. No. 3 (März 1912): A Korlén, Vårt skoluttal av tyskan; usw. — Nr. 4 (April 1912): Besprechung; usw. — Nr. 5 (Mai 1912): A. Korlén, Vårt skoluttal av tyskan (Forts.); usw. — Nr. 6 (Juni—Sept. 1912): Virgile Pinot, Notes sur l'argot de Chantecler; Birger Palm, »A thing» in the sense of »någonting» (»något»), and analogues; Birger Palm, A note on »while» = »as long as»; usw.

Museum, 19de Jaarg., No. 7—12 (April—Sept. 1912); 20ste Jaarg., No. 1 (Oct. 1912).

Publications of the Modern Language Association of America, Vol. XXVII, No. 1 (March 1912): J. W. Cunliffe, Modern Thought in Meredith's Poems; R Withington, »The Letters of Charlotte. — An Antidote to »Die Leiden des jungen Werthers»; F. B. Young, »The Triumphe of Death» translated out of Italian by the Countesse of Pembrooke; J. P. W. Crawford, Teofilo Folengo's »Moschaea»; and José de Villaviciosa's »La Mosquea»; W. R. Mackenzie, A New Source for »Mankind»; H. S. V. Jones, The Clerk of Oxenford; Proceedings for 1911. — No. 2 (June 1912): R. A. Law, »Richard the Third, Act I Scene 4»; H. A. Smith, Studies in the Epic Poem »Godefroi de Bouillon»; E. C. Baldwin, Marivaux's Place in the Development of Character Portrayal; S. Moore, Patrons of Letters in Norfolk and Suffolk, c. 1450; W. W. Lawrence, The Haunted Mere in »Beowulf»; J. L. Tynan, The Influence of Greene on Shakspere's Early Romance; R. T. Hill, The »Enueg».

Rassegna Bibliografica della Letteratura Italiana, anno XX, num. 4—8 (Aprile—Agosto 1912).

Revista de Folklore Chileno, Tomo II (1911), Entr. 4ª—7ª: Eliodoro Flores, Adivinanzas corrientes en Chile; Año III (1912), Entr. 1ª—3ª: Rodolfo Lenz, Un Grupo de Consejas Chilenas, estudio de novelística comparada precedido de una introduccion referente al oríjen i la propagacion de los cuentos populares; Entr. 4ª: Eulojio Robles Rodriguez, Costumbres i Creencias Araucanas.

Studi di Filologia Moderna, Anno V, Fasc 1—2 (Gennaio-Giugno 1912). Sommario: Lidia Marinig, Der Einfluss von Ariost's »Orlando Furioso» auf Wieland, I—II, Camillo Cessi, Satira e pessimismo nelle opere di Demetrio Paparrigopulos, III: L'Agora; Comunicazioni ed appunti; Cronaca.

Virittäjä, 1912, Nr. 3—5.

Mitteilungen.

Einheimische Publikationen: *Artur Långfors*, Huon le roi, Le Vair Palefroi, avec deux versions de La Male Honte par Huon de Cambrai et par Guillaume, fabliaux du XIII[e] siècle. Paris, H. Champion, 1912. XV + 68 pages in 8⁰ (Gehört zur Serie »Les Classiques français du moyen âge, publiés sous la direction de Mario Roques»). — *Alfons Hilka* und *W. Söderhjelm*, Petri Alfonsi Disciplina Clericalis. II. Französischer Prosatext. Helsingfors 1912. XV + 57 S. 4:o. (= Acta Soc. Scient. Fenn., tom. XXXVIII, n:o 5).

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: *A. Långfors*, Notice du manuscrit français 24436 de la Bibliothèque nationale, in Rom. XLI (1912), 206—246. — *O. J. Tallgren*, Bespr. von G. Rittwagen, De filología hispano-arábiga (Madrid 1909) in Bull. de dial. rom. IV (1912), S. 64—68.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *U. Lindelöf*, Elements of the History of the English Language, in Athenæum, 23. Sept. 1911; Arch. f. neu. Spr. CXXVII (1911), S. 475. *A. Långfors*, Li abecés par ekivoche et li significations des lettres par Huon le Roi de Cambrai, von Edmond Faral, Rom. XLI (1912), S. 131—135. — *A. Hilka* und *W. Söderhjelm*, Petri Alfonsi Disciplina Clericalis, I (Acta Soc. Scient. Fenn. 38), und Die Diciplina Clericalis des P. Alfonsi (Kl. Ausg.), von Fr. Pfister, Zs. f. fr. Spr. u. Lit. XXXIX (1912), Ref. S. 1—5. — *H. Suolahti*, Die deutschen Vogelnamen, von R. Trautmann, Lit. blatt XXXIII (1912), Sp. 97—99.— *O. J. Tallgren*, Estudios sobre la Gaya de Segovia I, von L. G. A., Rev. de Arch., Bibl. y Museos XV (1912), S. 322 f. — *O. J. Tallgren*, Glanures catalanes et hispano-romanes I (N. M. 1911), von P[aul] B[arbier], Bull. de dial. rom. IV (1912). S. 44.

Deutscher Unterrichtskursus. Vom Neuphilologischen Verein hierzu eingeladen, demonstrierte Professor *E. Simonnot* aus Paris in Helsingfors am 9.—14. September das Unterrichtsverfahren im Deutschen, wie es sich an den französischen Schulen gestaltet. An dem Kursus, der an 6 hiesigen gelehrten Schulen und zwar in den Klassenstunden von statten ging, beteiligten sich 170 Lehrerinnen und Lehrer. Der Erfolg Prof. Simonnots war ausserordentlich gross: mit vorzüglichem pädagogischem Takt verstand er es, das Interesse sowohl der Schüler als der Zuhörer zu fesseln; mit einer vollendeten Methodik gelang es ihm, in je drei Stunden »das Band der Zunge» der Schüler zu entfesseln und in systematischer Folge sowohl ihren Wortschatz zu bereichern als ihnen eine richtige Auffassung der einschlägigen grammatischen Aufgaben beizubringen. Der Kursus umfasste alle Altersstufen der Schüler. Es unterliegt keinem Zweifel, dass Professor Simonnot zur Einführung in die »direkte» Methode an unseren Schulen mächtig beigetragen hat. Professor Simonnots Vorträge über die direkte Methode beim Schulunterricht werden in den Neuphilologischen Mitteilungen veröffentlicht werden. *I. Hg.*

Berichtigung: S. 69, Z. 7 dieses Jahrgangs: *Nach* d'abord *füge hinzu* que le.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 7/8

Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk direkt bei der Redaktion, 4: 30 durch die Post und 5 Fmk durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Prof. A. Wallensköld. Vestra Hamngatan 5) zu senden.

1912

Glanures catalanes et hispano-romanes III.[1]

M. P. Fabra, actuellement professeur à *l'Institut d'Estudis catalans* à Barcelone, a bien voulu me communiquer quelques observations que lui avait suggérées la lecture de mes *Glanures* I. En le remerciant encore une fois du service qu'il m'a ainsi rendu, je me permettrai de reproduire ici celles de ces observations qui apportent quelque rectification à mon travail. Comme on va le voir, ce sont, pour la plupart, autant de rectifications aux dictionnaires catal. actuels, auxquels je me suis strictement tenu.

Je ferai entrer ces observations à la place alphabétique et sous le numéro courant qui leur correspondent, mais en les imprimant en petits caractères. »F.» = 'Fabra'.

En fait de textes, je citerai ici, outre ceux indiqués pour les séries I et II, le tome I de l'*Aplech de Rondayes mallorquines*, de »Jordi des Recó» (= l'Abbé Alcover), Palma de Mallorca, Tip. catòlica de Sanjuan, Germans, 1896. XVI, 302 pp. in-8⁰. — Cf. ma série II, p. 13. »(*Rondayes* I»).

[1] I (n:os 1—41): 1911, pp. 151—174. — II (n:os 42—62): 1912, pp. 12—34.

En fait de dictionnaires cités, j'ai à mentionner, de plus:

D. Juan Josè Amengual, *Nuevo Diccionario mallorquin-castellano-latin.* Palma, Juan Colomar; I, 1858; II, 1878. 748 + 592 pp. in-folio. (»majorc.»).

---

63. AD UBI 'wo', mon n:o 2, ligne avant-dernière. — »L'adv. *àdhuc* n'est pas synonyme de *encara*, mais de *fins* ('même')» F.—Le dictionn. de B. y T. rend le mot par '*encare*' et '*fins*', Saura par 'todavía, aún' (et Vogel par 'noch').

64. AGURIUM 'Vorbedeutung', mon n:o 5. — »*Ahuir* † (vieilli) ne serait pas prononcé [ɐwír], mais [ɐúĭr], à Barcelone.» F. — Oui, je vois que je me suis rendu coupable d'une petite confusion. Mais le mot *avir*? Celui qui a admis une graphie de ce genre a bien dû prononcer quelque chose comme [ɐƀír]? — M. F confirme que le sens de *averany* est celui des exemples de Ruyra que j'ai cités. Je dois pourtant ajouter aujourd'hui un nouvel exemple rencontré à la lecture de *Rondayes* I, exemple montrant que Saura, lui aussi, a raison tout en rendant *averany* d'une autre façon. *Li va fer mals averanys* (p. 9) signifie bien, tout comme on s'y attendrait d'après Saura, 'elle le déprécia'. Du reste, Amengual offre, pour ce mot difficile et intéressant, toute une série d'acceptions, que je dois renoncer à transcrire ici. Avant de permettre une analyse paléontologique définitive, *averany* méritera bien qu'on en fasse un jour une étude sémantique spéciale.

Ibid., p. 158, n. 2. — »*Averany* est prononcé [ɐƀaráñ], non [ɐwɐráñ].» F. — On se voit ainsi délivré d'un doute que j'avais exprimé en note.

65. ALA 'Flügel', mon n:o 7. — D'après F., catal. *aletejar* et *aleteig* ne seraient que des catalanisations de cast. *aletear*, *aleteo*. — Peut-on prouver cela sans connaître à fond tous les patois?

66 APPARERE 'erscheinen', mon n:o 16. — »Je ne connais pas *apàrer* mais *aparèr* †.» F. — Moi, je n'ai fait que constater que B. y T. (et Vogel) offrent *apàrer*. Etant donné cette controverse, il vaudra mieux bien entendu de supprimer mon petit article n:o 16

67. AQUATILIS 'aqueux', AQUATĬLIA 'tumeurs'. — Dans mon livre *Estudios sobre la Gaya de Segovia* (thèse), Helsinki 1907,[1] p. 50, j'admettais AQUATILIA comme point de départ de l'esp. *aguadija* 'el humor claro y suelto como agua, que se hace en los granos ó llagas' et du portug. *aguadilha* 'dünnes Wasser welches aus Wunden und Ge-

---

[1] L'année prochaine, j'espère pouvoir entreprendre enfin la publication du texte de la *Gaya*.

schwülsten fliesst'. Je crois pouvoir soutenir et un peu motiver aujourd'hui cette étymologie.

Pour le sens. Comme nous le fait voir le *Thesaurus lingu. lat.*, le mot se trouve plus ou moins fréquemment chez les vétérinaires: Pelagonius [»post medium saec. IV»; de quel pays?], qui l'admet non seulement p. 196, comme l'indique le *Thes.*, mais encore pp. 198, 329 [1]; le compilateur latin anonyme de *Mulomedicina Chironis* [»saec. IV, post Pelagonium»] passim; Végèce [»fere 388 usus est Chirone;» d'où était-il?] I, 25, 6 (»si articulus aquatilia habuerit . . .») etc., — toujours sous le sens plus ou moins évident de 'tumeur'. De plus, il convient de citer un passage où l'adj. AQUATILIS, fréquent sous le sens général de 'aqueux', est appliqué à un phénomène d'ordre pathologique: Caelius Aurelianus [»saec. V?»; Numidien], dans son livre *Chronicae sive tardae passiones*, V, 4, 60, parle de »guttae aquatiles, quas ὑδατίδας vocant.» Or, si nos deux mots romans ne nous sont connus que précisément sous le sens de 'sérosité', il faut bien considérer ce sens comme réunissant en lui le sens technique du subst. AQUATILIA et celui de l'adj. AQUATILIS. On dirait un petit conglomérat sémantique.

Pour la forme. Nos deux mots romans nous attestent en quelque sorte l'existence, à une époque à déterminer, d'une école de vétérinaires particulièrement hispanique. Or, ce doit être une époque où la voyelle tonique de CONCĬLIU avait déjà pris un son plus ouvert que l'I du latin tel que ces vétérinaires le prononçaient en lisant leur traité de *Mulomedicina*, mais où, par contre, l'occlusive sourde de AQUA, de COLATA et d'autres mot bien populaires n'était pas encore pleinement sonorisée. Les vétérinaires en question ont dû prononcer, dans l'hispano-roman de l'époque, [akwa], [koñtˢẹʎjo] et, d'autre part, mot livresque, [akwatiʎja], à peu près. C'est

---

[1] P. 196: »Hoc autem vitium [flemina vel aquatilia] a labore contrahitur, si aut in duro aut inter lapides equus fortiter tripodaverit aut burdo maiorem sarcinam tulerit aut mula iuncta diu laboraverit.»

ainsi que l'on peut s'expliquer, d'une part, la diversité vocalique des formes mod. *aguadija*, *aguadilha* contre *concejo*, *concelho*, et de l'autre, l'identité du traitement des consonnes dans nos mots et, par ex., dans *colada*. On sait que les inscriptions vulgaires d'Hispania offrent des cas de ī tonique rendu par E dès le premier siècle de notre ère et que, d'autre part, l'exemple le plus ancien de T interv. écrit D ne remonte qu'au second siècle; v. Carnoy, *Le latin d'Espagne d'après les inscriptions*[2] (Paris 1906), pp. 29, 119;—ce qui équivaut à dire, même si l'on n'aime pas à placer les évolutions phonétiques dans un siècle déterminé, que le son de la voyelle dont il s'agit a été modifié antérieurement à celui de l'occlusive intervocalique. C'est à partir de l'époque en question que notre terme appartient au vocabulaire populaire.

Le mot *aguadija* ne se trouve pas dans le grand *Diccion. de Autoridades* (6 tomes, Madrid 1726—39); mais il se trouve, comme on a pu le voir déjà, dans la *Gaya de Segovia*, ms. terminé en 1475, — de même que dans les dictionn. modernes.

68. «**ARBITRIARE**» '. . . entscheiden', mon n:o 18. — Je constate avec satisfaction que M. Fabra est du même avis que moi: »*ovirar* c'est *albirar* (cast. 'columbrar', 'vislumbrar', 'imaginar', 'divisar'). Exemples anciens: . . .». Si je m'abstiens d'insérer ici les quatre précieux extraits d'anciens textes catal. que M. F. cite dans sa lettre, c'est que ces mêmes exemples sont aujourd'hui à la portée de tous, dans la belle *Gram. de la lengua catalana* (p. 348, n.) que M. Fabra vient de publier (Barcelone, Avenç, 1912). — Pour le dernier alinéa de mon n:o 18, également, M. Fabra me communique des informations importantes, qui sont en partie des rectifications et qu'on peut étudier aujourd'hui dans sa *Gram.*, § 43, *δ*. Cf. *Bo'letí del diccionari*, VI (1911) 54. Le résultat est que l'identité de *ovirar* avec *albirar* est mise hors de doute. — Le côté sémantique présente ce fait curieux et rare qu'un sens originairement abstrait (celui de l'anc. *albirar*, 'se rendre compte') a évolué dans un sens nettement physique (*ovirar*, 'voir au loin').

Corriger l'ARBITRIARE de M.-L. en ARBITRARE.

69. **BRAND** (germ.) 'Schwert', M.-L. 1273, 2.; cf. mon n:o 24. — De plus, il ne paraît pas trop hardi de placer ici, au nombre des dérivés signifiant quelque chose de branlant, cet astur. *milandreras* que Munthe, *Anteckningar* 79, a trouvé avec le sens de 'garntofsar i en frans framför ögonen

på dragnöt (för flugorna)' [1]. Comme on le voit par la note ci-dessous, M. Munthe propose, sans doute avec raison, de rapprocher notre mot de *milano* = *vilano*, qui ne suffit cependant guère que pour expliquer le commencement de *milandreras*. Or, selon moi, ce mot devient parfaitement transparent dès qu'on le met à côté de ce *balandr-* que je citais sous le n:o 24. Le [b] ou [ƀ] initial d'un hisp. *brand-* se nasalise facilement, et là où ce nasillement suffit pour suggérer une nouvelle idée connexe, la prononciation étymologique (**brandreras*, **blandreras*) peut avoir à supporter une lutte contre la prononciation nasalisante et peut finir par céder la place à celle-ci. C'est évidemment ce qui est arrivé ici, et je crois que la nouvelle idée puissante dont il s'agit a été précisément celle exprimée par ce *milano* = *vilano* que cite M. Munthe. Resterait à expliquer ce *milano* équivalant à *vilano* 'flor del cardo'. Quelle a donc été la contamination dont on voit ici le trace? — *Vilano* VILLUS vient bien de la Galice Occidentale, ou LL > [l] (cf. s. v. COLLUM). On sait combien des Galiciens *van para fora da terra*, passent une partie de l'année à travailler dans d'autres régions de la Péninsule, surtout en Castille. L'*n* intervocalique a pu être restitué d'après le modèle de cast. *hermano* contre galic. *irmá* (*hirman*, *hirmao*, *hirmau*). — Il serait à désirer que quelqu'un se mît à faire une étude d'ensemble des *galleguismos* du vocabulaire rural espagnol.

70. COGNŌMĬNIS, -E, adj. et subst., 'homonyme'. —

[1] Je rendrai cela en castillan d'après une traduction manuscrite fragmentaire faite avec le bienveillant contrôle de M. Menéndez Pidal, en 1903, à Madrid: 'fleco que se pone delante de los ojos del jumento (contra las moscas)'. Voici la suite du texte de M. Munthe, toujours d'après ma traduction: »[Tal vez se haga también del pelo abundante del tejón. Debe relacionarse quizás con cast. *milano vilano* (VILLUS) 'flor del cardo', 'pelusa de ciertas semillas'?] » — Au lieu de ces premiers mots »fleco que se pone», il y aurait lieu peut-être de dire, pour s'en tenir encore plus strictement au suédois de M. Munthe: »fleco tejido c o n h i l o s, que se pone». Cela pour mieux faire ressortir l'autre alternative: »Tal vez se haga también d e l p e l o . . . d e l t e j ó n »

Le mot se trouve chez Plaute, puis chez Pline, Suétone, Apulée et d'autres de la »latinité d'argent.» St. Jérôme, p. ex., dit: »qui c o g n o m i n e s   e o r u m propter familiae radicem extiterunt» (*Thes. lingu. lat.*). A côté de esp. *tocayo*, portug. *tocaio*, cat. *tocay*, dont l'origine paraît inconnue, les dictionnaires esp. donnent, à titre de synonyme, *colombroño*, subst., 'homonyme'. Parfaitement isolé géographiquement — car les autres dictionnaires locaux à ma portée, pas plus que M. Meyer-Lübke, ne connaissent aucun mot roman qui continue COGNOMINIS — ce *colombroño* doit en tout cas être considéré comme appartenant à la série assez faiblement représentée de dérivés populaires en -ONEU, suffixe dont on ne trouve pas d'exemple chez Kühner, *Ausführl. Grammat. d. latein. Sprache*, I² § 225, 3. Pour les formations hispano-romanes en -ONEU, v. Meyer-Lübke, *Gramm. d. roman. Sprachen* II § 461, où sont cités 5 exemples, tous en *-ueño* (ou *-uño*), pour l'esp., et 9 en *-onho* pour le portug. Ce *-ueño,* on le sait, peut également bien représenter -ŎNEU que -ŌNEU (Menéndez Pidal, *Manual*², §§ 13_3, 14_3; Hanssen, *Span. Gramm.*, § 9, 9). Voici quelques exemples de plus; comme on le voit, notre suffixe gravite plutôt vers le type occidental de l'hispano-roman, et les mots esp. en *-oño* sont peut-être formés sur une base dialectale autre que celle typiquement castillane. C'est, d'abord, cet esp. *carroña* 'Aas', valenc. *caronya* 'Räude', portug. *carronho* 'stinkend', que M.-L. cite dans son nouveau livre sous 1707 *CARONIA (le portug. *carronho* est introuvable chez Michaelis, mais l'esp. connaît l'adj. *carroño* 'pudrido', 'corrompido'); de plus, portug. *collonho*, astur. *coloño*, où je propose de voir un dérivé de COLLU (v. ce mot); esp. *madroño* 'Erdbeerbaum' (M.-L. 5433 MATURUS; portug. *madronho*, écrit aussi *medronho*, galic. *madroño*); enfin, peut-être, un esp. *carantoña* 'masque', 'femme laide et vieille qui minaude', = galic., = portug. *carantonha*, = cat. *carantonya*, mot peu transparent dont je ne puis pas discuter ici l'histoire [1]. — Quant à l'[l] de

[1] Calandrelli, *Diccion. filológico-comparado de la lengua castellana*, Buenos Aires 1880–1907 (*A—Exaguas*), s. v., l'expliquerait comme dérivé (*-oño*)

colombroño, le mieux est probablement d'y comparer celui de portug. *dolinha* < *doninha*, v. Cornu, *GG* I² 964 § 121; ou bien encore, préférant prendre pour base, non pas *CO-NOM- mais plutôt un COGNOM- (cf. M.-L. 2031 COGNOSCERE), l'on fera remonter notre mot à un **coñombroño*. Toujours est-il qu'un mot de cette espèce n'a guère pu subsister sans qu'une dissimilation se produisît. Laquelle? Il paraît que le suffixe rare dont il s'agit a joui pourtant d'une popularité assez grande pour prendre le dessus. En effet, au lieu de porter atteinte à l'intégrité d'un suffixe qu'on eût cru facilement compromis, la dissimilation a affecté un des sons fondamentaux d'un mot-racine bien connu comme NOMEN *nombre*, en changeant l'initiale. Mais, comme ce fait a affaibli le lien qui unissait NOMEN à COGNOMINIS, le dérivé *colombroño*, resté ainsi privé de l'appui sémantique de *nombre*, n'a pu subsister longtemps. Connu au moyen âge, il a été enregistré par un auteur lexicographique comme celui de la *Gaya de Segovia*, terminée en 1475; mais il ne figure dans les dictionnaires modernes qu'à titre de »palabra anticuada.»

C'est la brève histoire d'un mot qu'on dirait né malade. Il devait succomber. Il n'en eût vraisemblablement pas été ainsi d'une formation comme COGNOMINALIS, mot qui se trouve chez St. Augustin (p. ex. *Contra litteras Petiliani* III, 16, 19). Si le parler roman l'avait admis, il se peut que l'espagnol moderne connaîtrait toujours un **conombral*. — Il faudra tenir compte de ce *colombroño* le jour où la science linguistique sera assez avancée pour permettre de se demander ceci: quelles causes ont pu déterminer, dans un cas donné, la prédilection pour tel ou tel suffixe?

71. **COLLUM** 'Hals', M.-L. 2053. — Dans sa *Gramm. der roman. Sprachen* II (1894), § 461, M. Meyer-Lübke citait

---

d'un **carata* tiré du mot *carátula*, ce qui irait bien comme sens. Pour *carátula*, le portug. dit *caràntulas* à côté de *caráutalas carátolas* etc., v. Cornu, *GG* I² 993 § 231. Ajouter chez M.-L., 1863 *CHARACTUM, à côté de anc. fr. *charaute*.

un portug. *collonho* 'auf dem Hals zu tragen', évidemment à titre de dérivé de COLLU. Dans le livre qu'il est en train de publier maintenant, il cite, non pas *collonho* sous COLLUM, mais un vegl. ***kilauna*** ['colonna'!], astur. *coloño* 'Bürde Holz', sous 2069 COLUMNA. *Coloño* ne figure pas dans le dictionn. astur. de Rato (pour le supplément de ce livre, v. plus loin) ni dans aucun autre de mes dictionn., excepté ceux espagnols (le grand Salvá; celui de l'Acad. [13]), qui le donnent, précisément, à titre de »provincial de Santander», avec la définition: 'haz de leña cuanto una persona puede llevar al cuello'. [1] Je ne vois pas que l'adj. portug. *collonho* [ou *coronho*], 'auf dem Nacken od. Kopfe zu tragen', ait trouvé sa place dans le dictionn. de M. Meyer-Lübke. Or, je dois dire que l'idée de placer *coloño* sous COLUMNA paraît peu heureuse, étant donné, précisément, ce portug. *collonho* qui a été omis ici. *Collonho* doit bien représenter ce que M. Meyer-Lübke admettait en 1894, c'est à dire un COLLU + -ONEU, et il me paraît nécessaire de voir ce même mot dans santand. *coloño*. Il est vrai que le parler de Santander n'est point de ceux qui, comme le portug., disent *colo*, avec [l] (écrit facultativement avec deux *l*), pour esp. *cuello,* astur. occidental *cuetsu* (Munthe, s. v.). La distribution dialectale des types ILLA > *ella, etsa, ela* qu'établit Menéndez Pidal, *El dialecto leonés*, dans la *Rev. de Archivos*, *Bibl. y Museos* 1906, § 2_2, nous montre que les seuls parlers de cette espèce sont ceux de l'extrême Ouest, c'est à dire, en dehors du Portugal, ceux compris sous le nom de galic. occidental. — Comment faut-il donc s'expliquer que *coloño* se trouve être en usage à Santander, pays situé bien loin du domaine LL > [l]? Je me figure que ce fait peut être expliqué. Il suffirait, si on ne le savait pas d'ailleurs, de jeter un coup d'œil sur une carte de la Péninsule indiquant les grandes routes mari-

[1] Voici les termes précis dans lesquels est conçue la définition de l'Acad.: »Haz de leña, de tallos secos ó de puntas de maíz, de varas, etc., que puede ser llevado por una persona en la cabeza ó á las espaldas.» — Comme sens, par conséquent, ce *coloño* n'est pas très éloigné de ital. *collo* 'Gepäckstück', que M. Meyer-Lübke cite sous COLLUM.

times, pour voir que le port de Santander est fréquenté par des bateaux faisant escale à La Corogne, à Vigo, à Porto etc. Il paraît naturel de considérer notre mot comme un article d'importation, venu à Santander par voie de mer, comme un mot, enfin, qui appartient ou a appartenu de prime abord au jargon des gens du port, des gabariers — La *Gaya de Segovia* (1475) n'offre naturellement pas *coloño* — pas plus que, du reste, le *Diccion. de Autorid.* (1726—39).

Un *coloñu* que Rato mentionne dans le supplément de son vocabulaire (p. 144) sous un sens un peu vaguement défini par 'retoño', en le munissant d'une citation qui n'est point expliquée à la liste des abréviations, est difficile à placer étymologiquement, étant donné ce manque de précision.

72. **CRYPTA** 'Grotte', 'Gruft'; 2. **CRUPTA**, M.-L. 2349, 2. — Après avoir cite les survivances en ligne directe comme ital. *grotta,* M Meyer-Lübke admet cette belle étymologie de Schuchardt: »CRUPTA + CLAUSU: prov. [et catal.!] *clot* 'Höhle', 'hohler Baum'» [catal., de plus, des mots comme *clotada* 'Mulde', 'Schlucht', 'Grund', *cloterall* 'Grube', *enclotarse* 's'enfoncer', 'se remplir d'eau', etc., qui n'offrent rien de particulier]. Nous avons en catal., dénomination normale de 'l'occiput', esp. 'cogote', un mot curieux que j'ai rencontré le plus souvent sous la graphie *clatell.* Telle est la forme donnée par tous mes dictionnaires catal. et valenc. et, aussi, par les textes de Ruyra (passim), Català (passim). Telle est aussi, forme »normalisée», celle que je trouve dans la nouvelle et intéressante *Gramática de la lengua catalana*, de M. Pompeyo Fabra (vient de paraître), p. 368. Par contre, le majorcain ne connaît que *clotell*, forme unique que donne, non seulement le dictionn. de Amengual, mais aussi le texte des *Rondayes* d'Alcover, I, pp. 23, 252; de plus, p. 70 de ce même volume, on rencontre un verbe *aclotellar*, dit plaisamment d'un prétendu barbier armé de la seringue, lequel, à en croire un homme moitié fou de terreur, l'aurait attaqué par derrière. — Ce majorc. *clotell* 'occiput', diminutif et péjoratif de *clot* 'cavité', a dû occuper autrefois toute l'aire dialectolo-

gique du catalan partagée aujourd'hui entre *clatell* et *clotell*, la prononciation continentale actuelle [klətéʎ] n'en étant qu'une modification secondaire. Cette modification pourrait être due, je pense, à une contamination avec *clenxa* 'Scheitel', dérivé [klənšəđó]. — Le *Torcimany* n'offre pas notre mot.

73. EXHALARE 'ausatmen', M.-L. 3011. — L'hispano-roman ainsi que le prov. mod. possèdent ce mot. Catal. *xalar(se)* 'sich gütlich tun', 'sich weiden', 'schmausen', *xalàrsela* 'sich ins Fäustchen lachen' (sens donnés par Vogel). *A la enramada* [sorte de fête populaire] *no hi va a xalar sinó a patir. Está enamorat* (Ruyra 137). Valenc. *xalar* 'menjar' [plutôt: 'faire bonne chère'?]. Le majorcain (Amengual p. 590 b) offre un adj. *xalest*, 'alegre', 'regocijado', 'apacible', 'placentero', 'festivus'. Víctor Oliva, *Congrés* 152, songe à y reconnaître CELESTIS (sic). Etant donné le sens, nous avons affaire bien entendu à un dérivé de *xalar* (de ce qui y est senti comme radical); le suffixe est ce *-est* qui se dégage facilement de quantité de mots catal. bien populaires comme *ferest* 'fier'. — *Xalest* se rencontre 7 fois dans *Rondayes* I (même dans l'*Advertencia preliminar* de M. Alcover, p. IX) et s'applique à des personnes, à la musique (143) etc. — Mistral connaît également *se chalá* 'se délecter', 'se balancer à l'escarpolette' etc., et il renvoie au catal. *xalarse*. —

J'ajoute, quoiqu'en hésitant: esp. *jalear*, valenc. *xalear*, *jalear*, mots que je voudrais traduire par: 'faire du vacarme'. Les dictionn. définissent le sens du mot cast. d'une façon différente: 1) 'Llamar á los perros á voces para cargar ó seguir la caza'; 2) 'animar con palmadas, ademanes y expresiones á los que bailan, cantan etc.'; subst. *jaleo* 'cierto baile popular andaluz'. Cela d'après le dictionn. de l'Acad.[13] (1899). Mais les dictionn. antérieurs ne sont pas bien d'accord. D'abord, ce »cierto baile popular andaluz», aucune mention n'en est faite chez Salvá[7] (1865), qui, lui, ne dit que: 'diversión bulliciosa de gente ordinaria'. L'Andalousie n'est pas non plus mentionnée dans le *Diccion. de Autoridades* (1726–39), qui ne connaît pas de substantif correspondant à *xalear* et rend

ce verbe[1] par 'Llamar los perros à voces, para cargar, ò seguir la caza' en n'ajoutant que ceci: »Fórmase de la voz *xau* con que se llaman [los perros]». Pas de trace de cette allusion à une danse populaire andalouse qui, comme nous l'avons vu, occupe une place importante dans la définition de 1899 et l'occupe aussi, comme on le verra, dans l'histoire de l'étymologie de notre mot. Quant au dictionn. valenc. à son tour, il ne parle ni de chiens de chasse ni de *perros*; il ne connaît que, précisément, cette seconde partie de la définition cast. de 1899 qui ne se trouve pas encore être admise en 1739!

Autant de variétés quant aux é t y m o l o g i e s proposées. Nous venons de voir qu'en 1739, on a songé à une interj. *xau!*. Quelqu'une des éditions de l'Acad. intermédiaires entre 1739 et 1899 substituerait à ce *xau* un *ἀλαλή* 'grito de guerra, de alegría', étymologie reproduite par Echegaray, dans son *Diccion. general etimológico* (Madrid 1887—89). Ces fantaisies ont été remplacées, dans l'éd.[13] de 1899, par »*jala!*», prononciation à l'andalouse (et à l'américaine) de l'interj. cast. *hala!* Due à Cuervo, cette étymologie, qui, du reste, harmonise assez bien avec les définitions de 1899, est acceptee encore par M. Menéndez Pidal, *Rom.* XXIX (1900) 355 et *Manual*[2] (1905) § 38_2, ainsi que, aujourd'hui, par M. Meyer-Lübke, 3996 HALA.

En présence de *xalar*, *xalear*, j'ose manifester le soupçon que les définitions mod. cast. et valenc. pourraient avoir été influencées par différentes préoccupations étymologiques (à Madrid, *jaleo* m'a paru signifier tout bonnement 'tapage', 'godaille') et que, par conséquent, aussi l'étymologie pourrait être fausse. La multiplicité des tentatives de définition faites au courant de ces deux siècles derniers n'inspire pas une entière confiance. Or, si j'ai raison en proposant maintenant de mettre un *xalear* primitif sur le même plan sémantique que *xalar*, le *jalear*, *jaleo* moderne, quelles que pourront être

[1] Ce n'est par conséquent pas en 1786 que *jalear* apparaît pour la première fois dans un dictionnaire, cf. *Rom.* XXIX 355.

les significations actuelles de ce mot et quelle que pourra être la voie par laquelle il est arrivé en Castille, doit être admis sous l'EXHALARE hispano-roman. — Les lexicographes cast. du XV[e] siècle ne paraissent pas connaître notre mot.

74. QATRÂN (ar.) 'Theer', cf. Körting 540. — Cat. *(al)quitrá* 'goudron'; *enquitranar* 'goudronner'; *encaterinarse*, *encatarinarse* 's'éprendre'. Distingués ainsi par B. y T., par Saura et par Vogel, les deux verbes *enquitranar* et *encatarinar* n'en sont à proprement parler qu'un seul. Dénominatif de *quitrá*, ce verbe unique signifie 'goudronner' et peut affecter suivant les variétés dialectales des formes diverses comme *enquitranar*, **encatranar*, formes bien rapprochées l'une de l'autre dans la prononciation (comme le doivent avoir été du reste les deux prototypes principaux de l'arabe écrit: QITRÂN et QATRÂN, cf. esp. cat. valenc. *-quitr-* contre portug. *alcatrão*, it. *catrame*). Or, un jour, un boute-en-train, au lieu de dire *enamorat*, a dit plaisamment **encatranat*, 'goudronné'. Plus ingénieux, un faiseur de bons mots postérieur, rattachant à ce verbe le nom même de la belle, a lancé le mot *encatarinat*, qui a naturellement fait fureur, jusqu'à être relevé plus tard par ces simples glaneurs que sont les lexicographes. Le fait que les dictionnaires ne connaissent aujourd'hui que deux verbes distincts signifiant, l'un, 'goudronner' et l'autre, 'rendre amoureux', est caractéristique. Certes, c'est le nom propre qui explique la formation du mot *encatarinar*; si, néanmoins, je l'admets sous l'étymon inscrit ci-dessus, c'est que c'est un mot qui n'aurait jamais pu exister, n'aurait jamais été compris ni senti à défaut d'un *enquitranar* préexistant. — En tant que dérivé d'un substantif dénotant une matière gluante, notre verbe métaphorique *enquitranar* = *encatarinar* doit bien avoir ses pendants en d'autres langues, romanes ou non; en voici un pour le finnois: le verbe *pihkaantua*, qui dérive de *pihka* 'résine', court la rue sous le sens de 's'éprendre'.

Encatarinarse se dit aujourd'hui même là où il ne s'agit pas de l'amour. Chez Català, p. 178, un bonhomme ayant longtemps donné la chasse à deux ou trois précieuses chèvres

blanches vues dans la montagne, en reste tellement emballe que le berger dit de lui: *hi estavi tan encaterinat ab les cabiroles, que veyent perdudes les grosses ja s'acontentavi de la cria.*

75. **RAPIDUS** 'reissend', Körting 7763. — Catal. *ràbeu, -a*, 'rapide', est à ranger à côte de *régeu* RIGIDUS, *hórreu* et d'autres mots cités par Saroïhandy, *GG* I² 860, n. 2 = *Boll. del diccionari cat.* IV 284 n. et surtout par Ollerich, *Ueber die Vertretung dentaler Consonanz durch* u *im Catal.*, Bonn 1887, p. 19, qui offre quantité d'exemples bien étudiés. — Comment a été formé l'ital. *ripido* 'raide', 'escarpé' (Körting 8095) et jusqu'à quel point le mot RAPIDUS y a-t-il été pour quelque chose? Je ne puis le dire; mais ce que je dois dire ici, surtout étant donné que quelques-uns des dictionn. ordinaires n'offrent pas ce renseignement, c'est que certains parlers catal. connaissent un mot dont il faudra tenir compte pour expliquer ce *ripido*. C'est catal. *rebte*, adj. qui manque chez B. y T. et chez Saura, mais que Vogel interprète précisément par 'steif', 'steil' et Genís par 'értich', 'rígido', 'tieso'. Chez Català, une descente et qualifiée de *rebte* (p. 205). — L'*e* tonique catal. empêche de songer à un dérivé de RIPA, comme le fait, pour l'ital., Schuchardt, *Sitzungsber. Ak. Wien, Phil. Hist.*, CXXXVIII 46. Du reste, l'étude de ce *rebte* devra tenir compte de roum. *repede* et de quelques cas plus ou moins analogues dont voici une liste:

LAT.	(A.) CATAL.	(A.) ESP.	A. PROV.	A. FRANÇ.
B'T:	*cabdal*[1]	*cabdal, caudal*	*catdal*[1]	*chatel*
	sobte[1]	*souda*	*sóbde,*[1] *sóbte*[1]	*sóte*
	(*dubte*[1])	(*dubda, du(u)da*)	*dóbte*[1]	*dóte*
	déuta[2]	*debda, deuda*	*déuda, débta*[1]	*dete*

[1] A la place du *b*, on rencontre souvent un *p*. V. P. Fabra, *Le catalan dans la «Grammaire des langues romanes» de W. Meyer-Lübke et dans le «Grundriss der rom. Philologie»*, Extrait de la *Revue Hispanique* (tome XVII, 1907), p. 14. M. Fabra nous dit ici que la labiale de *capdal* (*cabdal*), d'une part, et le *p* de *cap bou, cap gat* de l'autre, ont un son absolument

	(*colze*, majorc. *colzo*)	*cobdo*, *co*(*u*)*do*	*cóbde*[1] (*cóide*, *cóvede*)	*códe*, *cóte*[3]
P'D:	[*tèbeu*] (*tebi*)	(*tebio*, *tibio*)	[*tèbe*] (*tèbi*)	*tiède* (*tieve*)
	(*sabi*)	(*sabio*)	[*sabe*] (*sabi*)	*sade* (*saive*, *sage*)
	[*cóbeu*]	*cobd-icia*, *cod-*	[*cóbe*]	[*cov-oitier*]
	[*rábeu*]	*rabdo*, *raudo*		*rade*
P'T:	*rebta*[1]	(*riebto*,[1] *re*(*u*)*ta*)	*rebta*[1]	*rete*
	nèbda,[1] *nèbta*[1]	(*nébeda*)	*nèbta*[1]	
D'T:	*pet*, *-tar*	*pedo*	*péit*, *pét*, *-tejar*	*pét*, *-ter*
T'D:	*nét*, *-tejar*	(*neto*)	*nét*, *-tejar*	*nét*, *-toier*
T'D:	[*nédeu*]			

(Meyer-Lübke, *Gramm. d. roman. Sprachen* I (1890) §§ 332, 338; — Schuchardt, *Roman. Etymologieen* I (1898), 16—74; — Meyer-Lübke, *Hist. franz. Gramm.* I (1908) §§ 122, 162; — ms. du *Torcimany*, de . . 1400 . .; v. mon n:o 19; — ms. de la *Gaya de Segovia*, de 1475).

Le franç. distingue nettement entre B'T et P'T, d'une part, et P'D, de l'autre (excepté CUBITU). L'esp. confond B'T avec P'D. C'est le type catal.-prov. qu'il est le plus difficile d'étudier. Un paléontologue partant en direction «verticale» de *rebte* arriverait à une forme latine qui pourrait offrir B'T, (P'D?), P'T —.

76. **RĔPENS, -NTIS** 'subit', 'imprévu'. — Ce mot bien attesté dans la littérature antique n'est pas mort. Sous le sens de 'rapide', 'impétueux', on le rencontre dans anc. prov. *raben*, prov. mod. *rabent*, *rabènt* (Mistral), catal. [et mallorq.] *rebent*. REPENT- + (M.-L. 2322) CREPANTARE + VENTUS, voilà com-

identique et que celui-ci est sonore. Chez Schädel, *Manual de fonèt. catal.* (1908), p. 36, nous avons un renseignement analogue qui doit nous intéresser. Après avoir constaté que le *p* de *cap bou* est sonore, il continue: «D'altra banda, el sò [p] en la grafia ordinaria s'escriu devegades am *b*, p. ex. a n-els mots *abstenir* [əpstəni], *absolt*, *abstracte* . . .»

[2] Contaminé avec *deu* DEBET, *RDR* I 359.

[3] Pour la multiplicité des formes mod., *v. Atlas ling. de la France*, s. v. *coude*.

ment je m'explique, comme sens et comme forme, ce esp. cat. majorc. *reventar* 'crever', 'rompre' qui a provoqué les discussions indiquées ches Körting 7967 (*REPEDITARE). — *Els rajolms queyan rabents, ara d'una mamella, ara de l'altra, y la mesura s'omplía ab rapidesa* (Català 42; on est en train de traire une chèvre). *Se gira ben rabenta* (*Rondayes mallorq.* I 81), 'elle se tourne bien rapidement'. *Com el Rey se va veure tot sol ab ella, diu tot rabent* etc. (ibid. 114), le roi lui parle soudain. De même *diu en Bernadet, tot rabent* (ibid. 194; de même 201), *respòn ella tota rabenta* (ibid. 217), *tota rabenta, ja es demunt sa teulada* (ibid. 242). Ces féminins en *-a* (ə) doivent bien entendu être mis sur le même plan que esp. *francesa* et tant d'autres (Menéndez Pidal, *Manual*², § 78_2; Hanssen, *Span. Gramm.*, § 41_1). — Un REPENTINUS survit comme nom de lieu dans la Gaule méridionale, une petite rivière du dép. de l'Aude s'appelant *Rebentí* (Mistral).

77. **SOMNUS** 'Schlaf', mon n:o 38. — L'hétéroclisie *deixondar deixondir*, sur la réalité de laquelle j'avais exprimé quelque léger doute, est confirmée par des exemples des deux formes que j'ai rencontrés depuis. J'estime inutile d'énumérer ces exemples. — Par contre, deux autres formations analogues, les synonymes (*e*)*stemordir* 'épouvanter' («-TIMOR-ITIRE») et (*e*)*spahordir*, paraissent ne point connaître de formes hétéroclitiques du type -ARE.

78. **SUB** 'unter', Körting 9146. — N:o 53, HORA, j'ai cité quelques cas où, selon moi, il y a soudure de la forme romane de SUB avec un adverbe signifiant 'maintenant'. On peut citer encore d'autres cas où une équivalence de SUB est agrégée à des adverbes. C'est, d'abord, un majorc. *su aquí*, qui ne figure dans aucun de mes dictionn., mais qui, à en juger par le contexte absolument clair de *Rondayes* I 2, est usité sous le sens de 'ici tout près'. (*Perque su aquí hi ha una llebre á n'es jas, y la vuy agafar; y si no me travás, li guanyaría de massa á córrer.* Lire cela plutôt dans le contexte de toute la *rondalla*!) De plus, il y a anc. esp. *de souno* (Menéndez Pidal, *Manual*² § 128_3), qui signifie 'ensemble' dans ce passage de

la *Crónica General* (et sans doute ailleurs): *Morando de souno con su mujer* (éd. de Menéndez Pidal, p. 261 a, l. 28). Toujours sous le sens de 'ensemble', on a encore, pour l'a.esp., formation plus compliquée au point de vue sémantique, *de consuna,* (mod.) *de consuno,* c'est à d. *de con so uno* (Menéndez Pidal, Hanssen), que je voudrais considérer comme une espèce de soudure tautologique de *con* avec **de uno* ou *de souno.* — En fait d'adverbes formés à l'aide de SUB *so,* nous avons par conséquent, dans l'hispano-roman: *so la mano,* adverbe de lieu signifiant une relation pour ainsi dire verticale, *su aquí,* adverbe de lieu dénotant une relation plutôt horizontale, *a soora* et *suara,* adverbes de temps, et *de souno,* qu'on pourrait appeler un adverbe modal. Ces quatre formations d'époques et de régions différentes sont réunies entre elles par un fait d'ordre sémantique: ce point commun, c'est l'idée de la proximité.

79. TRAGOEDĬA 'tragédie'. — Munthe, p. 58, cite astur. *altragerias, altragedias* 'mödor', 'besvärligheter' ['penas', 'molestias']. Pour le cat., les dictionnaires n'offrent rien, mais je ferai observer les deux passages de ton populaire que voici: *¿Ahónt va ara aqueix carro? Enrera, enrera! Que voléu fer una tregeria?* (Ruyra 304) — cet attelage est sur le point de barrer le chemin à une procession solennelle et touchante, et comme le bonhomme n'entend pas immédiatement raison, on lui crie: 'allons, pas d'embarras!' *Quan la trageri que tot just vos contavi, en vay tindre sort* (Català 48); ici, le sens est plus «étymologique»: 'Lors de l'accident que je vous racontais tout à l'heure, ça m'a profité'. — Bien entendu, cette formation n'a droit qu'à une place entre crochets. Le second *r* peut être comparé au second *r* de fr. *grammaire* < **grammádi(g)a.*

80. ŬLVA 'Sumpfgras', Körting 9873. — Ajouter cat. *bolva* 'filet', 'paille', 'poil', 'lie'; 'pelo', 'zurrapa'; 'Flocke', 'Unreinigkeit in Getränken', 'Kahm'; et ribagorç. *elva* 'el detritus que queda de l'herba al fons del paller', ce dernier relevé par A. Navarro, *El català a-n el Ribagorça, Congrés* 230.

81. ŪRĪNA 'Urin', Körting 9915. — On est habitué à

penser que les formes romanes ne s'expliquent que par un ọ- (cf. Körting; Claussen, *N. Jb. f. d. klass. Altertum* XV 419, 2, cité par Walde, *Lat. etym. Wbuch*,[2] 1910, s. v.) et que ceci nous fait songer à un dor. **ὦρον* à postuler à côté de *οὖρον*. Cela n'est pas exact, puisque le portug. donne *ourina* (le dict. galic. donne, de même, le verbe *ouriñar* et le subst. *ouriñol* 'vase', qu'il convient de tenir présents également pour *GG* I[2] 967 § 125) — mots que Claussen ne prend pas en considération. Il faudra admettre ici l'intervention de AURUM, portug. *ouro*. Or, toutes les formes romanes que je connais[1] (excepté les «latinisations» comme fr. mod. *urine*) peuvent être rangées, précisément, sous *AURĪNA; aussi paraît-il permis de dire que cette modification de ŪRĪNA remonte au latin parlé. Que l'on ait un jour pris le mot signifiant 'urine' pour un dérivé de AURU, il est d'autant plus facile de le comprendre étant donné l'-A féminin qui devait souvent précéder le mot URINA; ILLA URINA, qui, à une époque et dans un contexte donnés, a eu la prononciation **laurina*, a été senti comme *l'aurina*, et c'est ce qui a survécu grâce à l'accroît de force sémantique que cette modification représente. Pour la fonction de -ĪNU dans une formation comme [AQUA] *AURINA cf. franç. *salin*, *argentin*; pour ce qui est des substantifs en -ĪNA, le latin nous offre, p. ex., ce FARINA (v. Walde et, cité par celui ci, Stoltz, *Hist. Gramm. d. lat. Sprache* I 225) que l'on pourrait ajouter chez Kühner, *Ausführl. Gramm. d. latein. Sprache* I[2] (1912), § 221, 1 *d*. Notre cas se range par conséquent à côté de ceux de Meyer-Lübke, *Einführung*[2] § 152.

Oiva Joh. Tallgren.

---

[1] Même le toscan *orina*, malgré AUDIRE *udire* (*GG* I[2] 673, § 55_6). *Oro* a exercé ici la même influence que dans le nom de poisson *orata* AURATA.

Über die Erlernung des Wortschatzes im fremdsprachlichen Unterricht.

Vortrag gehalten am 9. September 1912 in Helsingfors.

Meine Damen und Herren!

Gestatten Sie mir, Ihnen zuerst meinen innigsten Dank auszusprechen, für die grosse Ehre, die mir Ihr werter Verein durch seine freundliche Einladung erwies, sowie für die so herzliche Aufnahme, die Sie mir in Ihrer gastlichen Stadt bereitet haben.

Nicht ohne ein gewisses Zögern — das muss ich aufrichtig gestehen — machte ich mich auf den Weg nach Helsingfors. Ein anderer, der sich um die Reform des neusprachlichen Unterrichts in Frankreich vielverdient gemacht hat, sollte heute eigentlich diesen Platz einnehmen: ich meine meinen trefflichen Freund Schweitzer. Leider verbot ihm sein hohes Alter, die lange Reise zu unternehmen. Aber ich weiss, dass er doch auch mit seinen Gedanken bei uns weilt, und Sie werden mir deshalb erlauben, hier seiner zu gedenken und ihm unsere herzlichsten Grüsse zu entsenden.

Als ich nach Empfang Ihrer liebenswürdigen Einladung Schweitzer um Rat fragte, sagte er mir offen heraus: »Gehen Sie ja getrost nach Finnland und zeigen Sie dort schlechthin, was wir in Frankreich schon zehn Jahre lang auf dem Gebiet des neusprachlichen Unterrichts leisten.»

Diesen seinen Rat hielt ich für den zweckmässigsten und jetzt, da ich mich in Ihrer Mitte befinde, glaube ich Ihren Wünschen und Erwartungen am besten entgegenzukommen, indem ich Ihnen weniger theoretische Ansichten als eigene Erfahrungen mitteile. Nach allem, was in den letzten Jahren über die direkte Methode geschrieben wurde, sind wir, in der Tat, der Theorie so ziemlich übersatt. Auf die Praxis kommt es jetzt vor allem an. Das Schulzimmer ist gleichsam die Werkstätte, wo wir täglich alles Theoretische auf die Probe stellen und alles Verkehrte von dem Gesunden scheiden lernen.

Eine zehnjährige Erfahrung hat bei uns in Frankreich den Beweis geliefert, dass die Anwendung der direkten Methode kein leerer Traum ist. Mit jedem Jahre nimmt die Zahl der Lehrer, die anfangs derselben noch ablehnend gegenüberstanden, immer mehr ab. Über die Hauptlinien der Methode ist man jetzt einig geworden und nur in der Praxis bemüht man sich weiter, die Verfahrungsarten zu vervollkommnen und den Geisteskräften der Schüler anzupassen.

Die Aufgabe, welche die neue Methode in praktischer Hinsicht zu lösen hat, besteht wesentlich in den drei folgenden Punkten:

1:o. Wie kann man den fremden Wortschatz möglichst ohne Anwendung der Muttersprache an die Schüler heranbringen?

2:o. Wie kann der grammatische Unterricht an den so gewonnenen Wortschatz angeknüpft werden?

3:o. Durch welche schriftlichen Übungen ist es möglich, auf jeder Stufe den mündlichen Gebrauch der fremden Sprache zu verstärken und bis zur literarischen Bildung zu erweitern?

Die Besprechung dieser Hauptfragen soll das Thema zu den drei Vorträgen bilden, die ich vor Ihnen zu halten beabsichtige. Heute werde ich also die erste dieser Fragen ganz besonders ins Auge fassen, das heisst die Erlernung und Verarbeitung des fremden Wortschatzes.

I. Unmittelbare Anschauung.

Da die Anhänger der direkten Methode Übersetzungen aus der Muttersprache in die fremde von vornherein grundsätzlich ausschliessen, so legen sie, gleich auf der Unterstufe, den Sprechübungen die unmittelbare Anschauung zu Grunde. Direkte Einführung in die fremde Sprache ohne den Umweg durch die Muttersprache, das ist die Grundlage des neuen Lehrverfahrens. Durch die Verknüpfung der zu lernenden Vokabeln einerseits mit den Handlungen, andrerseits mit den Dingen selbst, die man in der Schule zeigen kann, lässt sich dieses Ziel anfangs am zweckmässigsten erreichen.

A. Handlungen.

Die Handlungen oder Bewegungen, die sich im Schulzimmer ausführen lassen, sind sehr zahlreich. In den Anfangsstunden empfiehlt es sich, denselben den wichtigsten Platz einzuräumen. Sie sind insbesondere von der grössten Bedeutung für die Aneignung *des Verbs,* das bekanntlich die Seele im Satze bildet. Sie geben uns die Möglichkeit, wie ich es später ausführlicher zeigen werde, das ganze grammatische Problem der Konjugation naturgemäss zu lösen. Ausserdem sind solche Übungen den Schülern höchst willkommen, weil sie ihrem Tätigkeitsbedürfnis genügen. Wie geziemt es sich nun bei derartigen Übungen zu verfahren? Verschiedene Stufen sind hier zu unterscheiden. Zuerst muss der Schüler bloss in Stand gesetzt werden, die Handlungen zu verstehen, die der Lehrer vor ihm ausführt und in der fremden Sprache ausspricht. Um ihre Bedeutung anschaulicher zu machen, kann man sie je zu zweien in Gegensatz stellen, z. B.:

ich stehe auf
ich setze mich.

ich gehe vorwärts
ich gehe rückwärts.

ich nehme die Kreide
ich lege die Kreide weg.

ich verlasse meinen Platz
ich gehe an meinen Platz zurück.

ich mache das Buch auf
ich mache das Buch zu.

ich hebe den Arm in die Höhe
ich senke den Arm.

ich strecke den Arm aus
ich biege den Arm.

ich richte den Kopf auf
ich neige den Kopf.

ich bücke mich
ich richte mich auf, u. s. w.

Wie gesagt, wenn der Lehrer solche Handlungen ausführt, braucht der Schüler zunächst sie noch nicht selbst zu sprechen. Es genügt, wenn er sie auf Befehl des Lehrers vollzieht.

Die nächste Stufe besteht darin, dass der Schüler dieselben Handlungen ausdrücken lernt, indem er sie ausführt. Hier erscheint eben das grammatische Moment. Die Schüler werden daran gewöhnt, einander zu fragen, was sie eben vor ihren Kameraden tun, und daraus entsteht eine Art Konjugation in dialogischer Form, die sich etwa folgendermassen entwickelt:

Der Lehrer befiehlt z. B. einem Schüler A:

steh auf!

Beim Ausführen der angewiesenen Bewegung antwortet A:

ich stehe auf.

Sofort richtet er die Frage an einen Mitschüler B:

B. Was tue ich?

B antwortet, indem er die entsprechende Gebärde macht:

du stehst auf.

Dann fragt B einen dritten Schüler C:

Was tut A? Was tut er (sie)?

C antwortet mit gebührender Geste:

A steht auf. Er (sie) steht auf.

Um die Formen des Plurals zu gewinnen und einzuüben, braucht man nur auf dieselbe Weise zwei Schüler gleichzeitig handeln zu lassen.

Etwas später gelangen wir noch zu einer *weiteren Stufe*. Wir verknüpfen nämlich eine gewisse Anzahl von Handlungen, in natürlicher Reihenfolge, nach dem Verfahren des wohlbekannten französischen Methodikers Gouin. Wir bilden sogenannte Satzreihen, die der Schüler in einem Atem fort beim Ausführen spricht. Diese Übung stellt schon grössere Anforderungen an den Schüler und bereitet ihn allmählich zum freien Erzählen vor. Mögen hier ein paar solcher Gruppierungen das Verfahren veranschaulichen:

Ein Schüler erhält z. B. den Befehl das Datum an die

Tafel zu schreiben. Dabei hat er folgende Handlungen zu sprechen und zu verbinden:

ich stehe auf.
ich verlasse meinen Platz.
ich gehe an die Tafel.
ich nehme die Kreide.
ich schreibe das Datum an die Tafel.
ich gehe an meinen Platz zurück.
ich setze mich.

Ein anderer Schüler wird aufgefordert, beim Eintritt in das Schulzimmer all seine Handlungen in der fremden Sprache auszudrücken. So entsteht die folgende Satzreihe:

ich mache die Tür auf.
ich trete in das Schulzimmer.
ich mache die Tür zu.
ich nehme meine Mütze ab.
ich grüsse den Lehrer.
ich hänge meine Mütze an den Kleiderhaken.
ich gehe auf meinen Platz.
ich lege meinen Ranzen auf den Tisch.
ich nehme meine Sachen heraus.
ich setze mich.

Auf dieselbe Weise kann man sogar kleine Aufgaben stellen, welche die Schüler sehr gern ausführen. Der Lehrer lässt z. B. sein Lineal auf den Boden fallen. Er ruft irgend einen Schüler auf, der das Lineal aufzuheben hat. Das tut dieser mit den Worten:

ich stehe auf.
ich verlasse meinen Platz.
ich bücke mich.
ich hebe das Lineal auf.
ich richte mich auf.
ich gebe dem Lehrer das Lineal.
ich gehe an meinen Platz zurück.
ich setze mich.

Noch ein letztes Beispiel.

Der Lehrer befiehlt einem Schüler, ein Stück Kreide aus dem Schulschrank zu holen. Dieser erfüllt die Weisung mit folgenden Sätzen:

ich stehe auf.
ich verlasse meinen Platz.
ich gehe vor den Schrank.
ich mache die Tür des Schrankes auf.
ich nehme ein Stück Kreide aus der Schachtel.
ich mache die Tür des Schrankes zu.
ich bringe dem Lehrer das Stück Kreide.
ich gehe an meinen Platz zurück.
ich setze mich.

Solche Übungen gehören auf der Unterstufe beinahe zu jeder Stunde, und hierin kann sich die Erfindungsgabe des Lehrers freien Raum lassen.

B. Sachunterricht. Verknüpfung des Wortes mit den Dingen.

Nicht nur mit Handlungen, sondern auch mit den Dingen im Schulzimmer können wir die ersten zu lernenden Wörter verknüpfen. Wie bei den Handlungen das Verbum, so tritt hier ganz besonders das Substantiv in den Vordergrund. Wir lernen die Dinge nennen und ihre Merkmale unterscheiden. Dabei gewinnen wir Adjektive, welche die Farbe, die Gestalt, den Stoff, die Massverhältnisse bezeichnen, sowie Adverbien und Präpositionen, wodurch räumliche Verhältnisse ausgedrückt werden.

Z. B. die Tafel.

Name: das ist die Tafel.

Ort: die Tafel steht vorn.

Zahl: im Schulzimmer ist nur eine Tafel (oder mehrere).

Farbe: die Tafel ist schwarz; es ist eine schwarze Tafel.

Gestalt: die Tafel ist viereckig: es ist eine viereckige Tafel.

Massverhältnisse: die Tafel ist 2 Meter lang und 1 M. 50 hoch.

Stoff: die Tafel ist aus Holz: es ist eine hölzerne Tafel.

Zweck: ich schreibe an die Tafel.

Aus allen diesen mit einander verbundenen Sätzen entsteht schliesslich eine kurze, einfache Beschreibung der Tafel.

Diese Art Sachunterricht hat natürlich in der neusprachlichen Stunde einen ganz anderen Zweck als dieselbe Übung in den Elementarklassen der Volksschule. »Hier handelt es sich um die Schulung des Auges, um die Bildung von Begriffen auf Grund der sinnlichen Anschauung, um die Entwickelung des Denkvermögens und, damit Hand in Hand gehend, um die Entwickelung des Sprachvermögens.«[1] Eine so weitgehende Aufgabe haben wir in der neusprachlichen Stunde nicht zu erfüllen. Die Begriffe, um die es sich hier handelt, sind bei den Schülern schon vorhanden, und es kommt nur darauf an, neue fremde Wörter an die Stelle der früheren von der Muttersprache treten zu lassen. Wir können daher bei der Erlernung des Wortschatzes viel schneller vorwärts gehen.

Den Stoff zu diesem Sachunterricht liefert uns wiederum die engere Klassenumgebung: das Schulzimmer mit seinen Wänden und Möbeln: Tür, Fenster, Bank, Pult, Schrank, Wandtafel u. s. w.; die Dinge, welche die Schüler besitzen und täglich handhaben. Dazu kommt noch später der menschliche Körper und die Kleidung.

Der Vorteil dieser Übungen liegt auf der Hand, ob sie auch für gewisse Lehrer trivial erscheinen mögen. »Hier sind doch die fremden Wörter kein leerer Schall, sondern sie haben einen sinnfälligen Inhalt. Hier findet eine innige Vermählung von Stoff und Form statt, ganz ohne das störende Dazwischentreten der Muttersprache. Die Sätze, in denen die Vokabeln auftreten, haften daher mit ganz anderer Festigkeit im Geiste des Schülers als bei dem Übersetzungsverfahren.«[2]

Aber wir müssen dabei immer dafür sorgen, dass der Schüler nicht im passiven Zustand bleibt. Eine kalte, objektive Beschreibung der Dinge kann schwerlich das Interesse

[1] Hartmann: Die Anschauung im neusprachlichen Unterricht.

[2] Hartmann.

auf die Dauer fesseln. Der Schüler muss die Dinge nicht nur nennen lernen, sondern auch handhaben und versetzen. Er muss möglichst tätig sein und seine eigenen Kräfte zur Entfaltung bringen. Dieses persönliche, subjektive Element darf nie in den Anschauungsübungen ausser Acht gelassen werden.

II. Die mittelbare Anschauung.

Die Zahl der fremden Vokabeln, die sich in der Klasse auf dem Wege der unmittelbaren Anschauung klarlegen lässt, ist also eine sehr beträchtliche. Dennoch hat sie ihre Grenzen. Wir sind, in der Tat, in einem engen, ziemlich nackten Schulzimmer eingeschlossen. Wir können nicht, wie die Mutter es mit ihrem Kinde tut, in die Welt hinauswandern, um mit dem wirklichen Leben in direkte Fühlung zu treten. Wir sind infolgedessen gezwungen, die äussere Welt in der Form des Bildes in die Klasse hereinziehen zu lassen.

Das Bild erscheint uns also als ein unentbehrliches Lehrmittel auf der Unterstufe, das uns erlaubt, die Wirklichkeit zu ergänzen. Durch dieses sind wir im Stande, die eigentümlichsten Vorgänge aus dem menschlichen Leben vor die Augen des Schülers zu bringen, z. B. das Familienleben mit den verschiedenen Räumen des Wohnhauses; das Bauernleben im Dorfe und auf dem Feld; das Stadtleben mit den öffentlichen Gebäuden: Bahnhof, Theater, Museum, Justizpalast, Markt, Kirche, Rathaus, Post, Läden u. s. w.; die Naturerscheinungen in den verschiedenen Jahreszeiten und in ihren malerischen Hauptformen: Berg und Meer. In dieser Hinsicht sind die Künstler die wertvollsten Mitarbeiter des neusprachlichen Lehrers; sie können unserem Unterricht einen überaus reichen konkreten Stoff liefern.

Aber die Wahl des Bildes darf uns nicht gleichgültig lassen.

Nicht nur auf die Grössenverhältnisse desselben kommt es an, sondern hauptsächlich auf seine Beschaffenheit. In dieser Beziehung haben sich in den letzten Jahren zwei verschiedene

Strömungen geltend gemacht, eine *pädagogische* und eine *ästhetische*. Erstere will einzig und allein dem Schulzweck dienen; sie nimmt nur wenig Rücksicht auf den künstlerischen Wert des Bildes. Sie strebt nur danach, dem Lehrer ein möglichst reiches, billiges Material zu seinen Sprechübungen zu bieten. Die weltbekannten Hölzelschen Bilder gelten wohl als ein Muster dieser Gattung. Ich erinnere z. B. an das Frühlingsbild, das uns alle möglichen Dinge und Handlungen ohne Zusammenhang vorstellt:

ein kleines Mädchen, das in der Küche kocht;
eine Grossmutter, die ein Kindchen auf dem Schoss hält;
eine Mutter, die Küchlein füttert;
einen Grossvater, der den Boden im Garten umgräbt;
Kinder, die einen Reihen tanzen;
einen Vater, der den Acker bestellt;
eine junge Müllerin, die über den Mühlensteg geht;
einen Briefträger, der auf dem Feldweg herankommt
und im Hintergrunde Berge mit Schlossruinen.

Also keine Einheit, kein Zusammenhang, eine Anhäufung von Sachen, die nur da sind, um dem Lehrer eine möglichst grosse Anzahl von Verben und Namen zu liefern.

Verdient ein solches Bild wirklich *pädagogisch* genannt zu werden? Die Frage wage ich kaum zu bejahen. Ausser seinem kunstlosen Charakter hat es den grossen Nachteil, eine unverhältnismässig lange Zeit in Anspruch zu nehmen, so dass schliesslich das Interesse des Schülers völlig ermatten kann. Sagte uns doch neulich ein Kollege aus Frankfurt, er habe drei volle Monate gebraucht, um das Hölzelsche Frühlingsbild durchzuarbeiten, und es sei ihm am Ende unmöglich gewesen den wahren Frühling zu geniessen, ohne dass das verfluchte Bild zwischen seine Augen und die Natur hinspringe. Und daraus zog er den Schluss, dass die direkte Methode aus der Schule zu verbannen sei. Der Schluss war sicherlich falsch, denn nur der Lehrer, der so ein Bild auswählte, verdiente seinen Tadel.

Um diesem Nachteil vorzubeugen, empfiehlt es sich daher, nur einfache und womöglich künstlerische Bilder zu verwerten, die in einer oder in zwei Stunden durchgearbeitet werden können. In dieser Hinsicht dürften sich wohl gediegene Nachahmungen und Abbildungen aus den Museen zu unserem Zwecke am besten eignen. Wir sehnen uns nach dem Tag, wo die Meisterwerke der grossen Künstler uns auf diese Weise billig und praktisch zur Verfügung gestellt werden können. Jedem Anscheine nach ist dieser Tag nicht mehr sehr weit von uns, denn mancher Verleger, namentlich in Deutschland, hat schon auf diesem Wege Vortreffliches geleistet.

Zeichnen.

Ausser dem Bilde bietet uns das Zeichnen an der Tafel ein anderes ausgezeichnetes Mittel zum Verständnis des fremden Sprachstoffes. Es hat sogar vor dem Bild den bedeutenden Vorzug, die einzelnen Teile eines Dinges dem Auge des Schülers nach einander erscheinen zu lassen. Das Bild wirkt synthetisch und kann somit zu Missdeutungen führen; das Zeichnen dagegen ist analytisch und bringt völlige Klarheit mit sich. Will ich z. B. die Namen der verschiedenen Teile eines Baumes lehren, so entwerfe ich schematisch den Baum an der Tafel; der Schuler sieht der Entstehung der einzelnen Teile zu, wie es in der Natur vorkommt: Wurzel — Stamm — Ast — Zweig — Reis, Knospe — Blatt — Blüte — Frucht. »Selbst wenn der Lehrer kein geborener Künstler ist, mag er sich mit einer einfachen Skizze begnügen. Die Schüler nehmen sie ja immer mit gebührender Nachsicht auf. Übrigens kann er sich durch den besten Zeichner der Klasse vertreten lassen, dem er im voraus vertraulich den Gegenstand der Darstellung angibt. Bekanntlich sind die Schüler sehr stolz, ihr künstlerisches Talent vor der Klasse zu zeigen.» (Walter.)

III. Innere oder geistige Anschauung.

So wertvoll aber das Bild auch sein mag, seine pädagogische Tragweite bleibt immerhin ziemlich beschränkt, ins-

besondere bei der Erlernung des Verbums. Es stellt bloss starre Tätigkeiten vor, und zwar nur ein einziges Moment einer ganzen Handlung. Aber hier kommen eben die im Laokoon von Lessing dargestellten Ansichten zur Geltung. Nach den wohlbekannten Erklärungen Lessing's »kann der Maler nur einen einzigen Augenblick der Handlungen nutzen und muss daher den prägnantesten wählen, aus welchem das Vorhergehende und Folgende am begreiflichsten wird».[1]

Sobald aber unsere Einbildungskraft durch das Bild erweckt und angeregt wird, kann sie sich auch leicht das Vorhergehende und Folgende vorstellen. Durch eine Art innere oder geistige Anschauung verknüpfen wir alle einzelnen Momente der ganzen Handlung. Diese Momente bilden gleichsam die Ringe einer Kette: fassen wir einen derselben, so folgen notwendigerweise die anderen.

So kommen wir zu einer dritten Form der Anschauung, welche die innere oder geistige Anschauung genannt werden kann. Sie beruht auf der Assoziation der Vorstellungen und liegt der sogenannten Serienmethode zu Grunde, die wir dem französischen Methodiker Gouin zu verdanken haben.

Wenden wir nun dieses Prinzip auf unsere Schulbilder an, so ist es leicht einzusehen, dass wir Bilder mit dem bunten Vielerlei gar nicht nötig haben, um viele Verben gewinnen zu können. Ein paar Exempel mögen uns hier leiten.

Die Schüler haben vor den Augen ein Bild, das einen Jäger darstellt. Sein Hund steht, der Jäger zielt nach einem Feldhuhn und feuert ab. Dies ist der prägnanteste Augenblick, von dem Lessing spricht. Die Einbildungskraft wird dadurch in Gang gesetzt und sie ergänzt das Bild, indem sie die vorhergehenden und folgenden Momente wachruft. Daraus entsteht die folgende Satzreihe:

1. Der Jäger *geht* auf die Jagd.
2. Er *kommt* auf dem Feld an.
3. Er *lädt* seine Flinte.

[1] Laokoon XVI.

4. Sein Hund *sucht* sofort nach Wild.
5. Er *wittert* Rebhühner.
6. Er *steht.*
7. Der Jäger *legt* die Flinte an.
8. Die Rebhühner *fliegen* auf.
9. Der Jäger *zielt* nach einem Rebhuhn.
10. Er *feuert* ab.
11. Er *trifft* das Rebhuhn.
12. Dieses *fällt* zur Erde.
13. Der Hund *läuft* hin.
14. Er *bringt* dem Jäger das Rebhuhn.
15. Der Jäger *steckt* es in seine Tasche.

Das Bild gab uns nur ein Moment, also nur ein Verb. Die daran geknüpfte Satzreihe enthält aber 15 Verben.

Noch ein anderes Beispiel:

Auf einem Bild steht ein Angler, der am Ufer eines Flusses einen Fisch herauszieht. Das ist wieder das prägnanteste Moment der Handlung, die sich in ihrer ganzen Entwicklung folgendermassen herstellen lässt:

1. Der Angler *geht* an den Fluss.
2. Er *nimmt* seine Gerte.
3. Er *befestigt* eine Schnur daran.
4. Er *hängt* einen Köder an die Angel.
5. Er *wirft* die Schnur aus.
6. Der Köder *sinkt* ins Wasser.
7. Ein Fisch *schwimmt* herbei.
8. Er *schnappt* nach dem Köder.
9. Der Fischer *zieht* die Schnur heraus.
10. So *fängt* er den Fisch.
11. Der Fisch *zappelt* in der Luft.
12. Der Angler *macht* ihn los.
13. Er *wirft* ihn in den Fischeimer.

Da haben wir wieder 13 Verben gewonnen gegen eins, das uns vom Bilde geliefert wird! Solche Satzreihen können natürlich mit Beteiligung der ganzen Klasse gebildet werden.

Sie regen geistig ausserordentlich an und sind die beste Vorbereitung zur freien Erzählung.

Die Mimik.

Dabei ist auch zu bemerken, dass die innere Anschauung durch entsprechende Mimik bedeutend geschärft werden kann. Beim Jagen, z. B., kann der Lehrer mit der Nase *wittern,* wie der Hund, mit dem Lineal *anlegen, zielen,* mit dem Finger *abfeuern.* Beim Fischen ist es ihm ebenfalls möglich, den Angler nachzuahmen, wenn dieser die Schnur auswirft oder herauszieht; er kann mit dem Mund schnappen, mit der Hand zappeln u. s. w. In sehr vielen Fällen wird so die Mimik die innere Anschauung anregen und die Bedeutung eines ganzen Satzes erschliessen.

Aus dem Vorhergehenden geht unverkennbar hervor, dass es uns durch die drei wesentlichen Formen der Anschauung möglich ist, dem konkreten Wortschatz eine feste Grundlage zu sichern.

Bei uns in Frankreich müssen sie nach den amtlichen Bestimmungen von 1902, wenigstens während der zwei ersten Jahrgänge, allen Sprechübungen zu Grunde gelegt werden. Der Klarheit halber habe ich in meiner Darstellung diese drei Formen der Anschauung trennen und nach einander behandeln müssen. In Wirklichkeit aber gehören sie eigentlich zu jeder Anfangsstunde. Ist der Lehrer mit genügenden Lehrmitteln ausgestattet, so darf man wohl schliessen, dass er im Stande ist, ohne Zuhilfenahme der Muttersprache den ganzen konkreten Teil des fremden Wortschatzes zu erschliessen.

IV. Abstrakter Wortschatz.

Jetzt handelt es sich darum, vom Konkreten zum Abstrakten überzugehen. Die Schwierigkeit ist grösser, doch nicht unüberwindlich. Manche Lehrer, die den Wert des Anschauungsprinzips gebührend würdigen, haben häufig den Ein-

wand erhoben, dass bei der Erlernung der abstrakten Vokabeln die direkte Methode sich als völlig unbrauchbar erweise. Lasst uns das Problem etwas näher ins Auge fassen.

Am zweckmässigsten wird die Durcharbeitung der abstrakten Wörter an die Lektüre angeknüpft, die bei uns in Frankreich erst auf der Mittelstufe intensiv getrieben wird. Die Lektüre betrachten wir also als die naturgemässe Ergänzung des Anschauungsverfahrens. Von nun an wird das Lesebuch unser bedeutsamstes Arbeitswerkzeug. Auf der Unterstufe diente das Buch vielmehr als Memento; wir benützten den Anfangskursus, um eine feste konkrete Grundlage vorzubereiten, worauf durch die Lektüre weiter aufgebaut werden soll, eben wie es bei der Erlernung unserer Muttersprache vorsichgeht. Gleich mit der Lektüre anfangen zu wollen, wäre m. E. in pädagogischer Hinsicht durchaus verkehrt. Bei dieser hervorragenden Bedeutung der Lektüre auf der Mittel- und Oberstufe muss der Lesefertigkeit weitgehende Beachtung geschenkt werden und nun wirft sich die doppelte Frage auf:

a) Wie sollen wir im fremdsprachlichen Unterricht lesen?

b) Mittels welcher Verfahrungsweisen vermögen wir die neu auftretenden Wörter und Wendungen durch solche zu erklären, die bereits dem Schüler bekannt und vertraut sind?

1. Orientierende Einleitung.

Zunächst geziemt es sich, eine wertvolle, auf der Unterstufe erworbene Gewohnheit sorgfältig zu bewahren, nämlich immer das Ohr vor das Auge treten zu lassen. Daher ist es ratsam, dass der Lehrer vor dem eigentlichen Lesen den Inhalt des durchzuarbeitenden Textes kurz vorträgt, indem alle Bücher streng geschlossen bleiben. Dieser Vortrag des Lehrers soll so beschaffen sein, dass er nur möglichst schon bekannte Wörter oder Wendungen enthält. Es soll eine Vereinfachung des Textes sein, eine Art übersichtlicher Orientierung, die das Interesse des Schülers für den durchzuarbeitenden Text erweckt. Darauf versichert sich der Lehrer, durch rasches

Abfragen seines Vortrages, dass er von der Klasse verstanden wurde.

2. Das materielle Lesen oder das phonetische Moment.

Erst nach dieser übersichtlichen Einleitung dürfen die Bücher aufgeschlagen werden, damit das eigentliche Lesen beginne. Hier setzt, so zu sagen, das phonetische Moment ein. Der Lehrer liest jeden Satz sorgfältig vor, lässt ihn einzeln oder im Chor nachlesen, wobei die Deutlichkeit der Artikulation, die Reinheit der Aussprache, die richtige Wortbetonung und der Satzrhythmus ganz besonders beachtet wird.

3. Erklärung der unbekannten Wörter.

Nun beginnt die Erklärung der unbekannten Vokabeln oder Wendungen durch bekannte. Diese Aufgabe lässt sich durch vielfaches Verfahren erfüllen. Sind die unbekannten Vokabeln konkreter Art, so kann man sie natürlich durch alle oben dargestellten Anschauungsmittel klarlegen. Nur von den mehr oder weniger abstrakten Wörtern soll also weiter die Rede sein.

a) Wörter im übertragenen Sinne.

Zu beachten ist zuerst, dass nicht alle Wörter in gleicher Weise abstrakt sind. Es gibt verschiedene Stufen in der Abstraktion. Manchmal werden ursprünglich sinnfällige Wörter bloss im übertragenen Sinne gebraucht. In solchen Ausdrücken wie: eine *saure* Arbeit — ein *bitteres* Wort — *süsse* Tränen — ein *rauher* Wind, sind die Adjektive *sauer*, *bitter*, *süss*, *rauh* nichts weiter als schon erlernte Wörter, die angenehme oder unangenehme Sinneseindrücke bezeichnen: der Essig ist *sauer* — die Arznei schmeckt *bitter* — der Sirup schmeckt *süss* — das Löschblatt fühlt sich *rauh* an. Als Erklärungsmittel braucht man hier nur auf den eigentlichen Sinn dieser Adjektive zurückzugehen.

b) Etymologie.

Ein anderes mit dem obigen nahe verwandtes Erklärungsverfahren bietet uns die Etymologie, und zwar nicht jene gelehrte Etymologie, die uns etwa vom Neuhochdeutschen zum Mittel- oder gor Althochdeutschen zurückführt, sondern bloss jene einfache Etymologie, die sich auf Wortgruppen in derselben Sprache beschränkt, die Bestandteile eines zusammengesetzten Wortes — den Stamm, die Nach- oder Vorsilben — unterscheiden lässt. Gesetzt, es fehlt einem Schüler auf der Mittel- oder Oberstufe die Bedeutung des Wortes *vorsichtig*. In diesem Falle sagen wir einfach zum Schüler: In diesem Worte ist der Stamm *sicht* von dem Verb *sehen* abgeleitet. Wenn ich in Paris über eine Strasse gehen will, muss ich *vor* mich hin sehen, sonst könnte ich von den vielen Wagen und Automobilen überfahren werden; ich muss also *vorsichtig* gehen. Ich muss auch *vorsichtig* sein, wenn ich an einer Dampfmaschine vorbeigehe. Dabei vergleichen wir das Wort mit anderen derselben Familie, die die Schüler schon kennen: *durchsichtig* (das Glas ist durchsichtig), *weitsichtig*, *kurzsichtig* u. s. w.

c) Der Gegensatz.

Manchmal können wir auch ein unbekanntes Wort durch das bekannte Gegenteil erklären:

unvorsichtig	ist	das	Gegenteil	von *vorsichtig*,
sauber	»	»	»	» *schmutzig*,
fleissig	»	»	»	» *faul*,
schnell	»	»	»	» *langsam*,
veränderlich	»	»	»	» *beständig* (auf dem Barometer).

d) Sinnverwandte Ausdrücke oder Synonyme.

Ein entgegengesetztes Erklärungsmittel bietet uns die Sinnverwandtschaft, das heisst die Anwendung von bekannten Synonymen:

faul heisst soviel wie *träge,*
schnell » » » *geschwind.*

Diese Synonyme können sogar durch Adverbien nüanziert werden:

rasch heisst *sehr schnell,*
rennen » *sehr schnell laufen,*

wie ein Pferd auf der Rennbahn zu Longchamp (bei Paris).

e) Begriffsbestimmung oder Definition.

In zahlreichen Fällen können wir ausserdem noch unsere Zuflucht zu der Definition des Wortes nehmen, die nichts anders ist als eine Umschreibung desselben. Gesetzt, wir haben die Wörter *lügen* — *Lügner* zu erklären: Ein Mensch, der nicht die Wahrheit sagt, *lügt* — der ist ein *Lügner.* Was ist also ein Lügner? — Ein Lügner ist ein Mensch, der nicht die Wahrheit sagt.

f) Beispiel als Haupterklärungsmittel.

Aber unter allen Erklärungsmitteln verdient das Beispiel ganz besonders in den Vordergrund gerückt zu werden. Das Beispiel ist es, das uns ermöglicht, gewissermassen abstrakte Ausdrücke anschaulich zu machen, und daher darf man sagen, dass die Tüchtigkeit, der pädagogische Wert eines Lehrers hauptsächlich darin liegt, einfache, klare, treffende Beispiele auszuwählen.

Diese Beispiele sind vor allem dem alltäglichen Leben, insbesondere dem Schülerleben zu entnehmen. Gesetzt, wir haben das Wort *pünktlich* zu erklären; wir sagen einfach: Vormittags beginnt der Unterricht um 8 Uhr. Die Schulglocke schlägt *Punkt* 8 Uhr. Der Schüler X kommt nie nach dem Glockenschlag. Er kommt immer Punkt 8 Uhr: er ist *pünktlich.* Der Schüler Z kommt immer 10 Minuten nach dem Glockenschlag: er ist *unpünktlich.*

Nehmen wir noch ein anderes Beispiel: *betrügen.*

Wir machen eine Probearbeit. Alle Bücher müssen in den Pulten liegen bleiben. Aber der Schüler A hält sein Buch offen auf dem Schoss und guckt hinein: er *betrügt* den Lehrer.

Ausser dem gegenwärtigen Alltagsleben können wir unsere Beispiele aus dem vergangenen Leben, also der Geschichte, entlehnen, und zwar vorzugsweise der Nationalgeschichte, mit der die Schüler vertraut sind.

Gesetzt, ich habe in einer französischen Klasse Wörter wie *ermorden* — *gründen* — *herrschen* — *verraten* — *erobern* zu erklären. Ich brauche bloss folgende geschichtliche Ereignisse zu erwähnen:

ermorden	Heinrich IV. wurde von Ravaillac ermordet. Marat wurde von Charlotte Corday ermordet.
gründen	Richelieu gründete die französische Akademie. Ludwig XIV. gründete das Invalidenhaus. Napoleon I. gründete die Ehrenlegion.
herrschen	Karl der Grosse herrschte über Frankreich, Deutschland und Italien. Wilhelm II. herrscht jetzt über Deutschland. Königin Wilhelmine herrscht über Holland.
verraten	Der Connétable von Bourbon ging zu den Spaniern über; er verriet seinen König, Franz den Ersten. General Moreau verriet Napoleon.
erobern	Julius Cäsar eroberte Gallien. Herzog Wilhelm von der Normandie eroberte England.

Alle diese geschichtlichen Beispiele werden sofort von den Schülern verstanden.

Neben der Geschichte liefert uns die Nationalliteratur und vor allem die Märchen- und Fabelwelt eine andere wertvolle Quelle, woraus wir ebenfalls öfters schöpfen können. Habe ich ein Wort wie *geizig* zu erklären, so denke ich an

Molière's Harpagon: *wie war Harpagon?* Er war *geizig:* er war ein *Geizhals.* Handelt es sich um einen *Schmeichler,* so stellt sich der Fuchs unwillkürlich meinem Geiste vor, in der wohlbekannten Fabel von La Fontaine: der Rabe und der Fuchs. In dieser Hinsicht ist La Fontaine für einen französischen Lehrer eine wahre Fundgrube von Beispielen. Alle in seinen Fabeln auftretenden Personen verkörpern Laster und Tugenden, also lauter abstrakte Eigenschaften. In Deutschland könnten Grimm's Märchen beinahe dieselben Dienste leisten. Wahrscheinlich besitzt auch Finnland Volksmärchen, die zu demselben Zweck zu verwerten wären.

Wenn ich das Beispiel als Erklärungsmittel ganz besonders hervorgehoben habe, so wird damit nicht gesagt, dass es die anderen Verfahrungsweisen ausschliesst. Es empfiehlt sich vielmehr alle obenerwähnten Erklärungsmittel möglichst mit einander zu verbinden und auf ein Wort zu konzentrieren, so dass die Durcharbeitung eines Textes sich als eine sehr vielseitige, lebendige, geistig anregende Übung gestaltet.

Aus all dem Vorhergehenden glaube ich den Beweis geliefert zu haben, dass der Lehrer, hinsichtlich des konkreten sowie des abstrakten Wortschatzes, in den meisten Fällen im Stande ist, den Schüler in die zu lernende Sprache ohne den Umweg durch die Muttersprache einzuführen. Nun sagen uns die Gegner der direkten Methode: »Wozu denn sich so den Kopf unnötig zerbrechen? Wir brauchen nicht unsere Schüler so sehr zu quälen; wir übersetzen einfach die fremden Wörter in die Muttersprache, um ihre Bedeutung zu erschliessen, und so erreichen wir schneller und sicherer unser Ziel.»

Dieser Einwand ist, im Grunde genommen, ein ganz oberflächlicher, und wenn wir ihn näher ins Auge fassen, so sind die Vorteile, die unser Verfahren bietet, leicht einzusehen.

Zuerst ist zu beachten, dass die direkte Methode hauptsächlich das S p r e c h e n zum Mittelpunkte des ganzen fremdsprachlichen Unterrichts macht. Die Gegner und die Anhänger dieser Methode sind doch darin einig, dass vor allem die Fertigkeit im mündlichen Gebrauch erzielt werden muss. Dies

aber nimmt viel Zeit in Anspruch, und wir verfügen leider nur über eine sehr beschränkte Anzahl von Stunden. Wir müssen also die uns karg zugemessene Zeit gewissenhaft benützen und womöglich vollständig der Schulung des Ohres sowie der Sprachwerkzeuge widmen. In dieser Hinsicht dürfen wir wohl behaupten, dass die direkte Methode die Zeit am wirksamsten verwertet. Sie bedeutet unbestreitbar einen ausserordentlichen Zeitgewinn gegenüber dem Übersetzungsverfahren.

Vom phonetischen Standpunkt aus ist der Gewinn ebenfalls nicht weniger bemerkenswert. Das ewige Hin- und Herspringen zwischen beiden Sprachen stört bekanntlich die Stellung der Sprachorgane beim Erzeugen der Laute und daher entsteht leider allzu oft ein Gemisch in der Aussprache, der Wortbetonung und dem Satzrhythmus, woran sich das Ohr allmählich gewöhnt und das sich später schwerlich verbessern lässt. Mit dem neuen Verfahren dagegen gelangen wir viel leichter zur lautlichen Richtigkeit. Der Schüler wird beständig geübt, einen fremdsprachlichen Satz mit dem Ohr aufzufassen, die fremde Sprache von den Lippen des Lehrers abzulesen, die Tonstärken richtig zu verteilen und den eigentümlichen, fremden Satzrhythmus wiederzugeben. Wir dürfen hierbei nicht übersehen, dass die meisten Reformer sich eben aus phonetischen Rücksichten zu der direkten Methode bekehrt haben. Die Erfahrung beweist doch, dass ein nach dem neuen Verfahren ausgebildeter Schüler betreffs der Reinheit der Aussprache den nach der Übersetzungsmethode geschulten beträchtlich überragt.

Ein weiterer Vorzug der direkten Methode besteht darin, dass der Schüler viel schneller befähigt wird, in der fremden Sprache selbst zu denken und seine Gedanken auszudrücken. Er bekommt selbst Mut zum Sprechen; seine Zunge löst sich; sie wird leichter in Gang gesetzt. Bei jeder Stunde lebt er so zu sagen fortwährend in der fremden Atmosphäre. Er übt sich stets, das fremde Wort mit dem zu ihm gehörigen Begriff zu verknüpfen, Stoff und Form innig zu vermählen, und es gelingt ihm daher viel leichter, sich in der fremden Sprache

idiomatisch auszudrücken, ohne dass die Muttersprache immer störend einwirkt.

Dabei dürfen wir auch nicht ausser Acht lassen, dass das neue Verfahren eine ununterbrochene, lebendige Wiederholung und Einprägung des bereits Erlernten gestattet. Namentlich bei der Lektüre wird das schon Verlernte immer aufs neue aufgefrischt. Wörter, die im Gedächtnis längst schliefen, werden plötzlich wachgerufen und tauchen wieder auf. Begleitet der Lehrer seine Schüler mehrere Jahre lang, so vermag er sogar die Texte zu erwähnen, worin die Wörter zum erstenmal auftraten und gelernt wurden. So entspinnt sich zwischen Schüler und Lehrer das natürlichste, lebendigste und abwechslungsreichste Gespräch, das man sich denken kann.

Endlich ist auch nicht zu leugnen, dass dieses Verfahren bei den Schülern eine viel grössere Teilnahme erweckt als die Übersetzungsmethode. Der Unterricht wird ihnen ein stetiges Erraten, eine Art Entdeckungsreise. Sie fühlen eine grosse Freude am Finden und wir fördern dadurch bei ihnen das sogenannte Divinationsgefühl, das bekanntlich beim Erlernen einer fremden Sprache eine sehr bedeutende Rolle spielt.

Das sind, meine Herren und Damen, die pädagogischen Hauptgründe, welche die Anwendung der direkten Methode im fremdsprachlichen Unterricht berechtigen. Damit wird aber nicht gesagt, dass sie die Muttersprache völlig ausschliesst Diese kann uns, dann und wann, auch gute Dienste leisten. Aber wir verwenden sie auf eine ganz andere Weise als beim Übersetzungsverfahren. Wir benützen sie gelegentlich *vor* einer Übung als Orientierungsmittel und *nach* einer Übung als Kontrollierungsmittel. Die Hauptsache dabei ist, dass die Muttersprache und das fremde Idiom während der Übung immer getrennt bleiben. Unsere feste Regel ist und bleibt: sei klar und mache dich vor allem deinen Schülern verständlich. Wenn also alle anderen Mittel versagen, dann, aber erst dann, darfst du deine Zuflucht zur Muttersprache nehmen.

Diese letzte Konzession, zu der auch die radikalsten An-

hänger der direkten Methode sich bereit erklären, dürfte wohl die Gegner zur Versöhnung stimmen. Aber wenn sie auch zugeben müssen, dass diese Methode das Problem der Aneignung und Verarbeitung des fremden Wortschatzes erfolgreich zu lösen vermag, erheben sie doch noch den Einwand, sie sei rein empirisch und gestatte daher keinen gründlichen grammatischen Unterricht. Inwiefern ist dieser neue Einwand begründet? Das nehme ich mir vor, in meinem nächsten Vortrag zu besprechen.

E. Simonnot.

Besprechungen.

Pekka Katara, Die Glossen des Codex Seminarii Trevirensis R. III. 13. Textausgabe mit Einleitung und Wörterverzeichnissen. Dissertation. Helsingfors 1912. VIII + 304 S. gross 8°.

Die von Katara herausgegebenen deutschen Glossen der in der Seminarbibliothek zu Trier befindlichen Handschrift R. III. 13 sind uns schon früher zugänglich gewesen in den Ausgaben von Steinmeyer (Althochdeutsche Glossen I, 314. II, 334. 590. III, 432. 457 ff. 570 ff. IV, 195—211. 246. 330) und Gallée (Tijdschrift voor nederlandsche taal- en letterkunde XIII, 269 —302). Freilich enthält die letztere so viel Fehler und Irrtümer, dass sie nicht brauchbar ist ohne Hülfe von Gallées «Vorstudien zu einem altniederdeutschen Wörterbuche», wo der Herausgeber eine Menge seiner Versehen korrigiert hat. Aber die Steinmeyersche Ausgabe machte — trotz der ungünstigen Umstände, unter welchen das Abschreiben stattfinden musste — einen sehr zuverlässigen Eindruck. Dieser zuverlässige Charakter des Abdrucks wird nun durch die neue Kollation von Katara bestätigt, der »bloss einige ungenaue Lesungen und Übersehung weniger deutscher Glossen konstatieren» konnte. Im Ganzen werden 11 solche übersehenen Glossen (S. 4) aufgezählt. Hierzu kommt aber noch eine zwölfte, die Katara nicht erkannt hat. Denn in dem S. 184 (XV, 121) mitgeteilten Texte t o r e u u o g r e c u m u e r b u m t h r a n i. u n d e t o r e u t e s (i p s e h o m o

ist das ihm unverständliche *thrani* offenbar als *thrain* (zum Verbum *thrâen* 'drehen') zu lesen (vgl. wegen der Form *giuurthrin* XIII, 28, *herstin* VII, 137 *strickin* IX, 85).

Die wenigen hinzugekommenen deutschen Glossen und verbesserten Lesungen bilden natürlich nicht allein die Existenzberechtigung des neuen Abdrucks; diese liegt vielmehr darin, dass der lateinische Text zum ersten Mal vollständig erscheint und dass dadurch die nötige Grundlage für die Untersuchung der Entstehung und der Komposition des Glossars geliefert ist.

Dass der Verfasser sich redlich bemüht hat über die ursprüngliche Komposition dieses schwer erklärbaren Denkmals ins Klare zu kommen, beweisen die Quellenangaben bei einer ganzen Anzahl alphabetisch geordneter Glossen. In mehreren Fällen, wo die lateinische Form nichts Charakteristisches bietet, bleiben die Bestimmungen der isolierten Glossen jedoch unsicher. Von den unbestimmt gebliebenen Glossen, die den grössten Teil ausmachen, ist mir u. A. die charakteristische Glosse *epistola supermissa* (VII, 16) aufgefallen, die wohl aus dem Isidor XIV, 8, 15 (*epistylia . . . supermissa*) stammt. — Mit den isolierten Quellenangaben ist die Frage nach der Komposition des Glossars noch nicht erheblich gefördert; es müssten grössere Textteile nachgewiesen werden, die dem Glossar zugrunde gelegen haben. Trotz der angewandten Mühe ist es dem Verfasser jedoch nicht gelungen über diesen schwierigen Punkt viel Licht zu verbreiten. Zu den zusammenhängenden Textabschnitten, deren Ursprung bereits von Steinmeyer bestimmt worden war, fügt Katara (im 5. Kapitel »Über die Quellen des Vokabulars» S. 20—22) nur wenige hinzu.

Auch im 6. Kapitel, wo über verwandte Glossare gehandelt wird, bietet der Verfasser wenig Neues. Zu dem was Steinmeyer in seinem Glossenwerk hierüber mitgeteilt hat, fügt Katara nur den interessanten Hinweis auf die Verwandtschaft zweier Leidener Codices. Ich glaube, dass eine eingehendere Beobachtung der verglichenen Handschriften und der in ihnen vorkommenden charakteristischen, eventuell fehlerhaften Glossen das Verwandtschaftsverhältnis in ein schärferes Licht hätte rücken können. Auch hätten wohl, wenn diese Seite der Arbeit energischer in Angriff genommen worden wäre, weitere Beziehungen zu anderen Handschriften aufgedeckt werden können. Ich denke hier an solche charakteristischen Übereinstimmungen wie *fulica belico anud cunni* in unserem Texte und *fuluo et pielico antit chunni* im Codex Vatic. Reg. 1701, 2b (Ahd. Gll. III, 463[26]).

In den 4 ersten Kapiteln erwähnt der Verfasser die früheren Ausgaben und giebt eine sehr genaue Beschreibung der Handschrift und der Anordnung derselben. Hier wäre ein vollständigeres Verzeichnis der Schreibfehler willkommen gewesen. Auch die Zusammenstellung der im lateinischen Texte vorkommenden deutschen Bestandteile (S. 32) ist fragmentarisch; es fehlen Worte, wie *precedela* (= ahd. *precitella*) V, 105 u. a. — Ein merkwürdiger Irrtum ist dem Verfasser auf S. 8 passiert, indem er einige Schreiberverse, in welchen von dem abgeschriebenen Autor Solinus die Rede ist, als »lateinische Sprichwörter» bezeichnet und abdruckt.

Die sprachliche Untersuchung (S. 26—78) führt zu dem Ergebnis, dass »die Hauptmasse der Glossen mfr. Sprachcharakter zeigt. Daneben begegnen mehrere zerstreute andd. Wörter, sogar einige ags. Formen tauchen hie und da auf. Die Anzeichen dafür, dass unser Denkmal mit sonstigen fränk. oder oberd. Dialekten in Berührung gekommen wäre, sind dagegen geringfügig und nicht beweiskräftig genug, wenn sie auch nicht gänzlich fehlen. Ausser diesen Bestandteilen sind einige Mischformen vorhanden, welche ausschliesslich als Schöpfungen des Schreibers zu betrachten sind.» Weiter gelangt der Verfasser zu dem chronologischen Schlusse, dass unser Denkmal »in zeitlicher Beziehung nicht homogen ist, sondern dass ältere und jüngere Glossenschichten neben einander hergehen. Die ältesten Wörter können, indem sie mehrmals abgeschrieben worden sind, einer etwa dem 9. Jh. angehörenden Vorlage entstammen, während die jüngsten bis zum Ende des 10. und in den Anfang des 11. Jhs. hinaufreichen. Jedenfalls sind alle Glossen älter als unsere Hs., welche sich also auch dadurch als Abschrift erweist».

In der Hauptsache werden diese Resultate richtig sein, obgleich der Verfasser die zu Gebote stehenden formalen Kriterien nicht erschöpft hat. So ist ihm z. B. die feminine Suffixform *-inga* (in *siuuinga*[1] II, 23, *loinga* IV, 50, *zesamene gefuenga* VI, 55) als dialektisches Merkmal nicht aufgefallen und die beschränkte Verbreitung einiger gerade in den Trierer Glossen vorkommenden Dialektworte ist ebenfalls nicht für die lokale Bestimmung des Denkmals verwertet wor-

---

[1]) Infolge einer eigentümlichen Konfusion hat Katara Steinmeyers Verhalten zu dieser Glosse unrichtig angegeben. Sie findet sich in den Ahd. Gll. IV, 196[9] als *sui lunga* in einer anderen Gestalt als bei Katara, und Steinmeyer verbessert sie in *suuunga* und nicht in *siuuinga*, wie Katara angiebt.

den. Ferner sind einige niederdeutsche bezw. mittelfränkische Lauteigentümlichkeiten ausser Acht gelassen, was zum geringen Teil auch auf unrichtiger Beurteilung der lautlichen Verhältnisse beruht. Die Analyse der Laute giebt nämlich zu mehreren Einzelbemerkungen Anlass.

S. 29 wird der *e*-Laut in der Glosse *mest* als altes german. *ë* angesehen, das erhalten geblieben ist vor einem *u* der folgenden Silbe. Aber *mist* hat altes *i* im Stamme und das *e* in unserer Form ist durch einen mundartlichen Übergang von *i* zu *e* zu erklären, den wir wohl auch in dem Worte *usrennen* (=emano) zu sehen haben. — Für die Mundart charakteristisch ist noch *o* in dem vom Verfasser nicht beachteten Worte *ford*, ebenso die Vertretung des *u*, *o*-Lautes durch *a* in *hauar* und *thair*(*uolon*) = *thuruolon*, die auch nicht berücksichtigt worden ist. — Unter den Fällen, wo ungebrochenes *u* statt des lautgesetzlich bedingten *o* erscheint, ist u. a. *dubstein*, mit Hinweis auf lat. *tophus*, sowie die Form *luthra* erwähnt worden. Dies ist aber nicht richtig, denn erstens hat das lateinische *tophus* nicht kurzes, sondern langes *ō* im Stamme, und zweitens wird die ahd. Form allgemein auf ital. *tufo* zurückgeführt. Was wieder *luthra* betrifft, so ist *u* hier — wie Gallée richtig bemerkt hat — lang: ahd. *lûdara*, asächs. *lûthara*, mndl. *lûdere*, nndl. *luier*. — Ein eigentümlicher Irrtum findet sich auf Seite 32, wo unter den lateinischen Lehnworten mit langem *â* auch ahd. *brâdo* genannt wird; offenbar hat den Verfasser das Vorkommen des echt germanischen Wortes im späten Latein irre geführt. — Die Form *heiro* ist nicht aus *hêgero*, sondern aus *heigero* entstanden. — In der S. 33 erwähnten Gruppe von Worten, die germ. *ô* unverändert aufweisen, fehlt *uouuil*. — Unter den verschiedenen Vertretern des alten *ô*-Lautes nennt der Verfasser auch *â* in *achomo*, wobei er bemerkt, dass es unsicher ist, ob diese Präfixform auf *ô* zurückgeht. Es ist mir aber nicht klar, wie er sich einen solchen Lautübergang vorstellt. — Bei der Darstellung des *û*-Lautes hätten die das lat. *sambūca* vertretenden deutschen Formen *shambuch*, *sambuk*, *sambuoch* berücksichtigt werden sollen, ebenso wohl auch die Glosse *foztrog* (vgl. Grimm Wb. s. v. *Drauche*). — S. 35 ist der Beleg *hoiuit* V, 55 zu streichen, denn im Texte steht a. a. O. *houit*. — Das *o* in *eringroz* ist kaum als bloss ungenaue Schreibung für *io* zu betrachten (vgl. S. 36), denn im Angelsächsischen haben wir die Variante *earngeat* und zu ihr stimmen die Personennamen *Aragôz* und *Arnghot*. — Zu den Belegen für die Vertretung des alten *eu*

durch *ie* (S. 36) ist zuzufügen: *brieuer* X, 40. — Neben dem zweimal vorkommenden *ze*-Präfix hätte (S. 37) auch die ndd Form *to-* in *tostiatun* berücksichtigt werden sollen. — *houuud* braucht vielleicht nicht in *hoiuuid* geändert zu werden (S. 40), vgl. ags. *héafod*. — S. 42 wird die Glosse *culla* als Kontraktionsform von lat. *cugula* aufgefasst. Die lateinische Form ist aber *cuculla* und daraus kann *culla* entstehen ebenso wie aus *cucurbita* die Form *curbiz* entsteht. — Der Verfasser behauptet S. 42, dass *a* als Endsilbenvokal des Nom. Sg. Fem. der *ô-* und *ôn-* bezw. *jôn* Deklination zweimal durch *e*, einmal durch *i* vertreten sei. Aber die drei Belege *heie*, *coronile* (?) und *inadri* sind offenbar neutrale *ja*-Stämme. — Zu den S. 48 genannten Beispielen für Svarabhaktivokale ist zu ergänzen die Form *elaho*. — S. 51 wird die Glosse *egiturit* wohl richtig als *ê-giturit* 'Ehezerstörer' aufgefasst; der Hinweis auf eine andere Deutungsmöglichkeit wäre besser ganz unterblieben. — Ob *mm* in *horadummil* (S. 55) durch Assimilation entstanden ist, bleibt fraglich, weil wir es hier mit einer lautnachahmenden Namensform zu tun haben. — Für auslautendes *h* begegnet *ph* nicht allein in *staph* (S. 56), sondern auch in *siph* V, 94. — Zu den Wortformen mit intervokalischem unverschobenem *t* (S. 58) sind noch hinzuzufügen: *geuita* und *tostiatun*. Die Geminata *tt-* in *cnotton* kann nicht — wie Katara (S. 59) es tut — aus älterem *-dd-* hergeleitet werden; übrigens zeigt ja ags. *cnotta*, dass wir es hier mit dem unverschobenen (ndd.) *tt* zu tun haben. Zu den S. 60 aufgezählten Belegen für ausl. *d* sind hinzuzufügen: *tincstad*, *hlid*. Ob das auslaut *d* in *uuiesun(d)* durch Verschreibung »weggeblieben» ist (vgl. S. 60), ist fraglich; es kann hier eine Assimilation vorliegen. — Wenn der Verf (S. 65) das Fehlen des *g* (in der Ableitungssilbe *-ig*) nur in *unduhtier* erwähnt, so hat er den analogen Fall in *einstridier* vergessen. Er hätte aber bei der Behandlung dieses Ausfalls des intervokalischen *g* auch die Glossen *gihelion*, *zesamene fuenga* in Betracht ziehen müssen. — Die Glosse *mukhemo* (S. 66) hat der Verfasser falsch aufgefasst; *k* vertritt hier nicht älteres *gg*, sondern die ndd. Lautstufe des *k*-Lautes. — Die Zusammenstellung der Fälle, wo *h* in der Verbindung *hs* verschwindet, ist nicht vollständig: ausser *thesla*, *thraslari*, *fasfalo* gehören hierher noch die Glossen *disna* (XII, 98) und *prasma* (III, 82).

Der Textabdruck (S. 81—224) beruht offenbar auf äusserst sorgfältiger Lesung der Handschrift und lässt inbezug auf philologische Genauigkeit kaum etwas zu wünschen übrig. Die Kommentare sind in zahlreichen Fussnoten untergebracht. Hier

werden auch die Glossenemendationen von Steinmeyer und Gallée erwähnt, wobei der Verfasser gelegentlich auch seine eigene Auffassung mitteilt. Die eigentliche Deutung und Beurteilung der deutschen Glossen findet man aber in dem Glossar, welches zusammen mit einem vollständigen Verzeichnis der lateinischen Glossen den Schluss der Arbeit bildet.

Es giebt bekanntlich unter den deutschen Bestandteilen des Trierer Vocabulars manche harte Nuss zu knacken und man wird es dem Verfasser kaum zum Vorwurf rechnen können, dass die Zahl der rätselhaften Fälle von ihm nicht wesentlich vermindert ist. Aber es scheint, dass Katara dieser Kategorie von dunklen Glossen auch einige ziemlich durchsichtige Wortformen zugezählt hat. So bezeichnet er z. B. die Form des Wortes *hiafbrumi* als »rätselhaft». Wenn man aber darin eine kollektive *ja*-Bildung sieht, so ist ja die Form ganz in der Ordnung. Zum Kompositum *slophbrado* bemerkt der Verfasser, dass das erste Glied der Zusammensetzung »unerklärt» ist. Meines Erachtens lässt es sich jedoch ungezwungen zu *sloufen* 'schieben' führen; demnach bedeutet das Wort »das Fleisch, das hineingeschoben wird» (Wurstfleisch) und entspricht genau dem lateinischen Lemma *inductilis*. Eine ähnliche Bildung ist der in den Ahd. Glossen (III, 613[7], 614[26], 615[9]) belegte Wurstname *scubiling*, der noch in neuerer Zeit als *Schübling*, *Schiebling* weiter lebt. — Wenn zur Glosse *gibôse* 'nichtswürdiges Zeug' gesagt wird, dass die Herkunft unerklärt ist, so gilt dies nicht unserer Wortform, sondern dem zugrunde liegenden Adjektiv.

Mit den im Glossar gegebenen Deutungen bin ich nicht immer einverstanden. So glaube ich nicht, dass *anacrahil* mit *kragilôn* 'schwatzen' etwas zu tun hat, sondern lese die Glosse als *anatrahil* d. h. *anatragil* 'der etwas an sich trägt'. Nur auf diese Weise kann ich nämlich das deutsche Wort als Übersetzung des Lemmas *onomoforas* (d. h. *onomatoforos*) *; qui habet in se quod portet in nomine* verstehen. — Der Verfasser ist unschlüssig, wie die Glosse *theristrum lind* aufgefasst werden soll. In der Anmerkung zum Texte, auf die er im Glossar verweist, heisst es: »L. *lindôk*? (Steinmeyer). Da aber im Mnd. das Wort *lint* 'plattes Band des Frauenzimmers, es sei schmal oder breit' (vgl. Mnd. wb. II 701ª s. v.; Gallée, Vorstudien 196) vorkommt, bedarf die hier überlieferte Form vielleicht keiner Änderung. Allerdings entspricht die Bedeutung des mnd. Wortes nicht genau der unseres Lemmas». Es liegt hier die niederdeutsche Form eines Wortes vor, welches aus lat. *linteum* entlehnt ist; die entsprechende hochdeutsche Form findet sich in der Glosse *the-*

ristrum linz (Ahd. Gll. III, 92[20]. 148[50]). Die Bedeutung des Wortes *linteum* bezw. *linz* deckt sich mit der des lat. Lemmas *theristrum*. — Das Wort *nadaruuinda* wird als ein Kompositum aus *nâdara* und *uuinda* (zu *windan*, drehen) gedeutet und als der Vogelname Wendehals aufgefasst. Dieser Auffassung widerspricht jedoch das Lemma *opiomachus*, d. h. *ὀφιομάχης* 'mit den Schlangen kämpfend'. Offenbar ist die deutsche Glosse eigtl. eine Nachbildung des griechischen Wortes. Das zweite Kompositionsglied stellt sich demnach zu *windan* in der Bedeutung 'ringen, kämpfen'. — Im ersten Teil des Kompositums *rietsegesna* sieht der Verfasser das ahd. Wort *hriot* 'Schilf', so dass die Bedeutung 'Schilfsense' wäre. Aber in althochdeutscher Zeit hat es wohl ebenso wenig wie in unserer Zeit besondere Schilfsensen gegeben. Ohne Zweifel ist *riet-* mit Gallée zu *rieten* 'reuten' zu stellen; im Althochdeutschen ist übrigens *riutsegesna* öfters neben der zweiten Sensenart *houuisegesna* belegt. — Die Form *sholac* ist nicht als eine »dem mhd. *sû-lac* oder *sû-lache*« entsprechende Zusammensetzung aufzufassen, wie der Verfasser meint, sondern als eine Ableitung von *sol* (ags. mhd. mnd. *sol* 'Lache, Sumpf, in dem sich das Rot- und Schwarzwild abkühlt'); das mhd. Kompositum beruht wohl auf volksetymologischer Umbildung.

Die Übersetzungen sind nicht überall ganz korrekt. So wird z. B. *amar* als »far, Mehl (Amelmehl) oder auch der Pflanzenname 'Sommerdinkel'« erklärt. Dieser »Pflanzenname« ist doch gerade das Getreide *triticum spelta*, um das es sich hier in erster Linie handelt. — *smalaz therme* (s. v. therme) ist nicht der Dünndarm, sondern der Unterleib, die Weichen oder Dünnen. — *thincman* bedeutet zwar »Sachwalter«, aber kaum »Volksaufwiegler«. — *farstando* (= *addico*) ist nicht richtig übersetzt mit »jmd verstehen lassen«; es handelt sich hier offenbar um eine juristische Bedeutung, die das deutsche Wort auch in späteren Zeiten bewahrt hat. — Wenn der Verfasser *kiuino* mit 'Reiher' übersetzt, so verlässt er sich zu sehr auf das lat. Lemma. Das Wort bedeutet eine kleine südliche Eulenart, vgl. mein Buch »Die deutschen Vogelnamen« S. 317. — Zu *clouo* ist die von Woeste in Frommanns Deutschen Mundarten VI, 78 zitierte westfälische Urkunde (s. Grimms Wb. V, 1218) zu vergleichen: d u a s f u s t e s f i s s a s r e p l e t a s c u m u v i s m a t u r i s. — *sceffuoz* gibt nicht genau das lat. Lemma *pansa, panseus* wieder, es ist nicht der Breitfuss, sondern 'einer der schief auf den Füssen geht'; vgl. auch das gleichbedeutende mnd. *scêfhacke*.

Gallées Annahme, dass *fugulancrut* als *fugulun-crût* aufgefasst werden könnte, wird von Katara für möglich gehalten, weil eine Nominativform *getfugla* XXI, 28 belegt sei; die feminine Nominativform wird dann auch im Glossar für *getfugla* (mit Fragezeichen) angesetzt. Aber wenn ein Femininum *fugla* überhaupt möglich ist, so muss sein Vorkommen durch bessere Belege bewiesen werden. Die Glosse *getfugla* ist entweder als *getfugul* zu lesen oder als Nomin. Plur. *getfugla* aufzufassen.

Das Streben des Verfassers überall das Genus und die Flexion der Substantiva anzugeben geht manchmal zu weit. Ohne auf die einzelnen Fälle näher einzugehen, bemerke ich bloss, dass z. B. das Wort *sât* bezw. *sâd* nicht nur als Femininum, sondern auch als Neutrum erscheint. Die Angabe Gallées, dass *smalsad* ein starkes Neutrum ist, darf daher nicht als „unrichtig" bezeichnet werden.

Die sicher niederdeutschen Wortformen hat der Verfasser durch einen vorgesetzten Stern kenntlich gemacht. Dieses Zeichen fehlt aber vor *cnotton, lind. mukhemo. slophbrado*, die nicht richtig beurteilt worden sind, ferner auch vor *cohpscilling. ouarscothi* und *hulp*. Umgekehrt hat die Glosse *stauiklin* einen Stern erhalten, obgleich hier eine mittelfränkische Form vorliegen kann. Die Lautverschiebung, welche der Verfasser überhaupt als einziges sicheres Charakteristikum bei der Ausscheidung der rein hochdeutschen Bestandteile hält, kommt in diesem Falle nicht in Betracht: *stauiklîn* < *stauinkilîn*, wie hd. *huoniklîn* < *huoninkilîn*.

Von Druckfehlern sind mir aufgefallen: S. 23 Z. 18 v. o.: der Hinweis auf VIII 112 stimmt nicht; S. 29 Z. 8 v. u. steht XI 4 pro XI 5; Z 3 v. u. mercatum pro mercatus; S. 48 Z. 14 v. u. *ungebreida* pro *unegebreida*; S. 51 Z. 20 v. o. *hauua* pro *houua;* S. 64 Z. 14 v. o. *creuilikin* pro *creuuilikin*; S. 100 Fussnote 6: der Hinweis auf die Textstelle XXII 17 stimmt nicht; S. 132 sind die im Texte stehenden Hinweise auf die Fussnoten 7 und 8 zu tauschen; S. 147 Z. 1 v. o. IV 204 pro IV 205; S. 187 Fussnote 1: XLVII 11 pro XLVII 14; S. 187 Fussnote 11: der Hinweis V 51 fehlt, der statt dessen stehende Hinweis VI 55 gehört zur folgenden Fussnote 12; S. 266[a] Z. 13 v. u. ahd. *stâtôn* pro *statôn;* S. 268[b] Z. 12 v. o.: VII 35 pro VIII 35; S. 269[b] Z. 18 v. o. VII 50 pro VII 58; Z. 22 v. o. »eberbaum» pro »ebenbaum»; Z. 27 v. o. *ebensâeze* pro *ebensæze;* Z. 28 v. o. *parposessor* pro *parpossessor;* S. 272[b] Z. 16 v. u mhd. *vrüwen* pro mhd. *vrüewen;* S. 273[a] Z. 11 v. o. (58) pro (54); Z. 14 v. o. ge-ophonon pro gi-ophonon;

Z. 16 v. u. stv. *slagan* pro stv. *slahan;* Z. 14 v. u. XI 51 pro X 51; Z. 12 v. u. »slecht» pro »schlecht»; S. 274[b] Z. 6. v. u Y 49 pro X 49; S. 275[b] Z. 13 v. u. X II pro X 11; S. 276[a] Z. 18 v. u. XI 59 pro XII 59; Z. 10 v. u. VI 51 pro VI 61; Z. 1 v. u. mnd. pro mhd.; S. 276[b] Z. 6 v. o. *heála* pro *héala;* Z. 7 v. u. XVII I 59 (57. 65) pro XVIII 59 (57. 66); S. 277[a] Z. 12 v. u. *uzsuht* pro *ûzsuht;* S. 277[b] Z. 9 v. o. XXII 28 pro XXIII 28; S. 278[b] Z. 11 *cordeiunisin* (hs. cordeinusin) pro *cordenuisin* (hs. cordenusin); S. 279[a] Z. 13 XXII, 30 pro XXIII 30; S. 280[a] Z. 12 v. u. *leáthor* pro *léathor*; S. 281[b] Z. 15 v. o. X 128 pro XI 119; Z. 7 v. u. swv. pro stv.; S. 284[b] Z. 3 v. o. XVI 27 pro XIV 27; Z. 27 v. o. swv. pro stv.; Z. 20 v. u. *schaf* pro *scaf:* S. 285[a] Z. 8 v. o. *sceáffôt* pro *scéaffôt;* Z. 17 v. o. XI 4 pro XI 5; S. 285[b] Z. 29 v. u. swv. pro stv.; Z. 25 v. u. mnd. *schroedelen* pro mnd *schrodelen;* S. 286[a] Z. 11 *slifan* pro *slîfan.* — Es fehlen im Glossar die Glossen *scheppon* X 126 und *scepphreda* X, 122.

Wenn ich schliesslich die Konsequenzen aus dieser Betrachtung ziehe, so habe ich den Eindruck, dass Katara der Wiedergabe des Textes sowie der schwierigen und wenig ergiebigen Kompositionsfrage den grössten Teil seiner Kräfte gewidmet hat und dass dabei die sprachliche Analyse etwas zu kurz gekommen ist. Gerade der rein sprachliche Teil der Abhandlung giebt zu mehreren Anmerkungen Anlass. Diese beziehen sich jedoch meistens auf Einzelheiten, welche auf die Schlussergebnisse keinen wesentlichen Einfluss ausüben. Im grossen und ganzen möchte ich Kataras Abhandlung als eine nützliche und in mancher Beziehung verdienstliche Arbeit bezeichnen.

H. Suolahti.

Bibliothèque française, dirigée par Fortunat Strowski. Paris, Librairie Plon, 70 vol. à 300 pages environ, chaque volume broché 1 fr. 50. cartonné 2:25.

En face d'une nouvelle collection de textes tirés des œuvres des grands écrivains français, on est tenté de se demander si le nombre considérable d'*Extraits*, de *Pages choisies* etc., déjà existant, avait vraiment besoin d'être augmenté encore. Cependant, il suffit de lire le programme de la publication que nous allons annoncer ici, et de parcourir un des volumes déjà parus, pour reconnaître qu'il s'agit, en effet, de quelque chose de nouveau. Les éditeurs se proposent d'introduire une méthode plus rigoureuse dans le choix des extraits et des œuvres;

d'éclairer le sens des textes par de rapides analyses; d'encadrer ces analyses, et les textes, dans le courant d'un récit biographique et dans l'évocation du moment où chaque page a été écrite»; de choisir, classer et grouper les volumes de façon qu'ils se complètent et se soutiennent les uns les autres. Ce programme, sans doute, mérite nos applaudissements, déjà à cause de l'intention très légitime de remplacer toutes ces »chrestomathies» arides, où les textes se côtoient dans une rangée monotone, par une autre disposition des matériaux. Si tous les éditeurs précédents ont cru donner, en choisissant les textes pour les publications de ce genre, la plus belle fleur de la littérature française, personne ne saura contester, en tout cas, qu'il y a justement dans la disposition de ce dernier recueil une vraie innovation. La biographie et les extraits se succèdent en s'interrompant continuellement: on raconte d'abord une période de la vie de l'auteur, on analyse les œuvres qui appartiennent à cette période, et puis on donne les preuves, c'est à dire des extraits des textes en question. Ensuite, la biographie reprend, un bout de texte vient de nouveau l'accompagner, etc. L'avantage de cet arrangement est facile à voir: d'un côté, l'activité des différentes périodes est mise en relief très clairement, et de l'autre, les œuvres se trouvent élucidées par la vie de l'auteur et par l'évolution de sa pensée. Quant au choix des textes, il est à remarquer qu'à côté des noms qui figurent dans tous les recueils, on se propose de donner des échantillons d'ouvrages moins connus du grand public, mais qui cependant ont eu une influence considérable sur le courant littéraire de leur époque, et qui alors ont été beaucoup lus. Un volume traite ainsi des »sources d'idées» au XVIe siècle: les traductions des poètes et des prosateurs grecs, latins et italiens, des prosateurs espagnols, les récits de voyages et histoires de pays lointains écrits par des Français. Selon le programme, un volume pareil résumera les sources des idées au XVIIIe siècle; pour les autres époques, des volumes spéciaux traiteront des auteurs de second rang, comme — on le remarque avec quelque étonnement — au XIXe s. Madame de Girardin, à laquelle feront compagnie Napoléon I et Joubert. Les grands représentants des belles-lettres de ce siècle me paraissent trop clairsemés dans ce recueil; en voici la liste: Mme de Staël, Benjamin Constant, Béranger, Chateaubriand, Balzac, Stendhal, Alfred de Musset et Alfred de Vigny. On a probablement exclu Victor Hugo (!) pour trouver de la place à trois représentants de »l'école catholique», Joseph de Maistre, Lacor-

daire et Lamennais. mais c'était payer le prix un peu cher. Parmi les romanciers et les nouvellistes on néglige Flaubert, Zola, Daudet, Mérimée, Maupassant etc; ce serait peut-être trop moderne. De plus, il n'y a pas ici un seul dramaturge. Pour les autres périodes aussi, on s'étonne de quelques lacunes: il ne figure pas dans la collection un seul romancier ou conteur du XVIIe s., ni Scarron, qui est pourtant représentatif, ni Mme de Lafayette, qui l'est encore plus; par contre, au XVIe s., Marguerite de Navarre a sa place uniquement parmi les conteurs, tandis que dans un recueil où on veut faire expressément ressortir les idées, elle aurait dû figurer aussi comme auteur de poèmes religieux ou morales; du reste, elle aurait bien pu avoir pour elle seule tout un volume.

Mais on ne peut pas tout demander, consolons — nous. Pour ce qui est de nos étudiants de littérature française, ils aimeraient mieux avoir à leur disposition quelques volumes de plus des auteurs qu'ils ne sont pas tenus à connaître entièrement ou à peu près. Pour ceux-ci, p. ex. pour Molière, un recueil d'extraits et une biographie succincte ne leur suffisent pas, et ils peuvent très bien s'en passer, parce qu'en tout cas ils seront forcés de recourir à une édition complète.

Tel qu'il est le recueil est cependant excellent; instructif et méthodique, il rendra des services réels aux étudiants, et le grand public lettré sera amusé par la lecture des portraits littéraires, dressés avec relief et vivacité, en même temps qu'il goûtera le plaisir de suivre l'évolution de l'esprit et de la pensée à travers quatre siècles de civilisation française. Les noms d'éditeurs qui décorent le prospectus de cette entreprise portent la garantie de sa valeur, et les volumes parus en donnent déjà la preuve. Je dois dire que, pour celui qui p. ex. veut connaître Chateaubriand, les deux volumes de M. André Beaunier forment un guide extrêmement intéressant et tout à fait complet. Le *Montesquieu* (très lucide et très neuf) de M. F. Strowski, le professeur de la Sorbonne si avantageusement connu, le *Lafontaine* de M. E. Pilon, le *Fontenelle* d'Emile Faguet servent de même à donner une image très vivante de ces auteurs (il va sans dire que les volumes peuvent s'acheter séparément).

Pour résumer, je donne à ce recueil mes meilleures recommandations, et lui souhaite le plus grand succès. J'espère que l'on en élargira un peu le programme, et je prie les lecteurs de ne pas s'effrayer du papier, qui en effet est moins mauvais qu'il n'en a l'air.

W. Söderhjelm.

Ernest Bovet, Lyrisme. Epopée. Drame. Une loi de l'histoire littéraire expliquée par l'évolution générale. Paris, Colin, 1911. 312 p. in. 8:o.

Le rédacteur de cette revue me prie d'écrire quelques lignes sur le livre de M. Bovet, le très estimé professeur de Zurich. Hélas, cela est plus difficile que s'il s'agissait de remplir quelques pages ou plutôt un numéro entier. Car il faudrait soulever toute la question des rapports de la vie et de la littérature, et parcourir toutes les littératures pour contrôler la thèse qu'on nous propose. Et encore ne suis-je pas sûr que cette discussion détaillée, qu'exigent les idées, le raisonnement, les prémisses et les conclusions de M. Bovet, puisse aboutir à quelque chose.

J'ai beaucoup de respect pour les aspirations à la synthèse qui se font remarquer dans l'histoire littéraire depuis quelque temps, ainsi que pour le besoin de groupement qui est si propre à la clarté de l'esprit français. Mais j'en ai beaucoup moins pour les rubriques et les formules. La littérature est d'une multiplicité telle qu'il y aura toujours de la difficulté à réduire ses manifestations et leurs causes, même pendant une période restreinte, à une formule simple. Quand Victor Hugo, dans la préface de *Cromwell* esquisse le développement de toute l'humanité et les expressions littéraires de son âme par les étapes: lyrisme-épopée-drame, il donne une vision de poète à laquelle, avec une certaine faculté d'imagination, on peut trouver quelque fondement réel. Mais quand il s'agit pour la critique scientifique d'appliquer un tel système et de le vérifier par l'étude des faits et des détails, elle se heurte nécessairement à des contradictions sans nombre. Il a vraiment fallu du courage à M. Bovet pour mener à bout une entreprise pareille, malgré toutes les difficultés. Mais on constate aussi qu'un synthéticien et un philosophe comme lui ne se laisse pas arrêter par des petitesses. Pour lui, le seizième siècle en France est surtout lyrique; si quelqu'un s'avise de parler de la nouvelle, qui semble dominer cette période, il répond que la nouvelle ne compte pas comme manifestation de tendances épiques. Il considère le dix-septième siècle comme essentiellement épique, à cause des grands romans des Scudéry et d'autres, et de l'apogée de l'art de conter, tel qu'il se manifeste chez Mme de Lafayette; si, tout en reconnaissant la vogue énorme du roman pendant cette période, l'on objecte modestement Corneille, Racine, Molière, l'auteur répond que la

tragédie était bâtie d'une manière plutôt épique que dramatique et que Molière était alors considéré uniquement comme un amuseur. C'est le dix-huitième siècle qui est pour M. Bovet la période dramatique; enfin, pourquoi pas, puisqu'il faut qu'il le soit, après les périodes de lyrisme et d'épopée qui ont précédé! Le dix neuvième siècle voit s'opérer dans son sein un développement correspondant, image, en miniature, de celui des siècles antérieurs: lyrisme jusqu'à 1840, épopée jusqu'à 1885 et drame depuis lors. — Tout cela paraîtra sans doute un peu étrange. Je dois ajouter que ce développement de la littérature est vu constamment en connexion avec le développement social, et que pour l'auteur les noms lyrisme etc. ont un sens un peu autre que le sens traditionnel. En tout cas, son exposé me semble fondé sur de fortes abstractions. Si l'on peut encore admettre qu'il y a possibilité d'envisager des points de vue différents les périodes littéraires, malgré les objections continuelles qui se présentent, il sera certainement plus difficile de suivre M. Bovet, quand p. ex. il veut faire de Boccace, l'auteur du *Décaméron* et de *Fiammetta*, un poète surtout et éminemment lyrique.

Le livre est plein d'observations intéressantes, cela va sans dire. Il donnera probablement lieu à des discussions et peut-être en tirera-t-on quelques leçons utiles. Mais tout cela tombera plutôt dans le domaine de l'esthétique, où nous pouvons tranquillement laisser les esprits spéculatifs exercer leur argutie. *W. S.*

I. A. Lyttkens och F. A. Wullff, Metodiska ljudövningar (andra upplagan, med fonetiska texter), till undervisningens tjänst utgivna. Lund, C. W. K. Gleerup, 1912. X + 84 p. in-8°. Prix: 2 cour. 40 œre.

Comparée à la première édition de ces «exercices phonétiques méthodiques», parue il y a vingt ans, la seconde ne présente que peu de modifications, si l'on excepte les «textes phonétiques», ajoutés à la fin de l'ouvrage et servant à faire ressortir les variations de la prononciation suédoise selon le débit (solennel, soigné, naturel, familier, vulgaire). [1]

Voulant faire apprendre aux élèves la bonne prononciation de la langue maternelle, MM. Lyttkens et Wulff décrivent

[1]) Ces textes, M. Wulff les a fait connaître d'avance au congrès d'historiens et de philologues tenu à Gothembourg les 19—21 août 1912.

minutieusement l'articulation des phonèmes suédois, qu'ils comparent avec celle des phonèmes d'autres langues, notamment le norvégien, le danois, l'allemand, l'anglais, le français et l'italien. Les prononciations dialectales du suédois sont également indiquées, à l'exception toutefois du suédois parlé en Finlande, ce qui est regrettable pour nous, parce que nous sommes ainsi privés d'un guide précieux pour la comparaison de notre prononciation soignée avec celle de la Suède.

L'ouvrage de MM. Lyttkens et Wulff a certainement dû rendre de grands services aux professeurs de langue maternelle des écoles suédoises, et peut-être aussi aux professeurs de langues modernes. En effet, il contient non seulement des «exercices phonétiques» méthodiquement combinés en vue du suédois, mais aussi nombre d'indications très précieuses sur les différences d'articulation existant entre les phonèmes similaires des grandes langues européennes. Ce petit livre est donc un guide excellent pour tout professeur de langue suédoise, et je suis persuadé qu'aussi en Finlande on pourra en tirer beaucoup de profit.

Un détail m'a particulièrement frappé dans l'ouvrage de MM. Lyttkens et Wulff. Pourquoi, dans les tableaux des voyelles et des consonnes, les phonèmes ne sont ils pas placés d'une façon qui corresponde à peu près aux lieux d'articulation? Ainsi, nous trouvons placées *horizontalement* les séries *a-æ-ä-e-i* et *a-ɔ-å-ω-ω*, tandis qu'on s'attendrait plutôt à des séries *verticales*, puisque les mouvements successifs de la langue se font plutôt de bas en haut. Le plus exact serait, d'ailleurs, de disposer les voyelles suivant un schéma non quadrangulaire qui montrât encore mieux les positions relatives de la langue (cf., pour les voyelles françaises, le tableau donné par Paul Passy, *Les sons du français*, 6e éd. (1906), § 159). De même. j'aurais préféré, dans le tableau des consonnes, la disposition horizontale de *p-t-k*, etc.

Comme, pour la quantité des voyelles, les auteurs ne font de distinction qu'entre «voyelles longues» et «voyelles brèves», il a fallu ranger aussi les voyelles françaises dans l'une ou l'autre de ces deux catégories. Mais le choix des auteurs ne me paraît pas toujours avoir été heureux. Je peux encore, à la rigueur, admettre une voyelle tonique brève dans *ail*, *bétail* (p. 3), *seuil* (p. 13). Mais a-t-on vraiment raison de considérer comme longue la voyelle finale des mots *née*, *blés*, *nez*, *montez*, *montai*, *viendrai*, *gré* (p. 6), *vie* (p. 7), *pas* (p. 8), *beau* (p. 10), *peu*, *deux* (p. 14), quand la voyelle nasale des mots *saint*, *vin*, *bien* (p. 4),

pang, rang, paon (p. 8), *rond, plomb* (p. 10), *parfum* (p. 12) est donnée comme brève? Et la voyelle de *heurte* (p. 12) n'appartient-elle pas plutôt à la catégorie des brèves? Pour ces questions, je renvoie le lecteur aux §§ 111—124 de l'excellent *Manuel phonétique du français parlé* par Kr. Nyrop, où il n'est également faite distinction qu'entre voyelles brèves et voyelles longues.

Il y aurait peut-être encore quelques petites remarques à faire. Néanmoins, l'ouvrage tel qu'il est mérite tous les éloges à cause du soin méticuleux avec lequel sont faites la description et la classification des phonèmes suédois et autres.

A. Wallensköld.

W. Meyer-Lübke. Romanisches etymologisches Wörterbuch (Sammlung roman. Elementar- und Handbücher herausg. v. W. Meyer-Lübke. III Reihe: Wörterbücher. 3). Livraisons 1—5 [*a* - **melikokkus*]. Heidelberg, Carl Winter, 1911 —. XII, 400 pp. in-8⁰. *(»REW»)*.

A la place de ce „compte rendu critique" que je m'étais proposé de publier dans le numéro précédent de cette revue (v. 1912, p. 12, note), je regrette de ne pouvoir offrir aujourd'hui qu'une simple liste d'observations éparses concernant ceux des 5477 articles parus que mes travaux hispano romans m'ont éventuellement amené à étudier. Je ne prétends par conséquent pas présenter ici un travail d'ensemble basé sur un examen méthodique des matériaux donnés. Du reste — et ceci est tout naturel — je n'admets ici que des détails qui, pour une raison ou une autre, n'ont pu trouver leur place dans un quelconque des 81 articles de mes *Glanures* I—III; le registre final, dont je pense munir la dernière série des *Glanures* à publier, pourra réunir en un seul endroit des renvois aux *Glanures* et à la liste ci-dessous.

Je m'abstiendrai toujours de corriger l'arabe de M. Meyer-Lübke; v. *Glanures* I, p. 155. — 281, 2., l. 15: Chez Pétrone 61₉ egi aginavi, ce dernier mot ne signifie pas 'handeln', 'verkaufen', 'Krieg führen', mais quelque chose comme 's'efforcer' ou peut-être 's'alambiquer l'esprit pour', cf. Heraeus, *Die Sprache des P. und die Glossen*, Progr. Gymn. Offenbach a. M., 1899, p. 14 (surtout *CGL* II 11, 34). — 298. Ajouter catal. *alejama*; remonte à arab. al-a'ğăm 'barbare'. — 307. Pour *alicer *alecris, v. Ernout, *Les élém. dialectaux du vocab. latin* (Paris 1909), 97 suiv. — 321. Esp. *enjalbegar*. portug. *enxalbegar* 'badigeonner un mur', 'blanchir'. — 346. Un catal. *alena*, majorc.

lena (*Rondayes* I 70) 'alène' se rapporte à alisna comme *almoyna* à eleemósina, *rayma* à arab. rízma (esp. *resma*); v. *GG* I[2] 861, n. 1; Niepage, *RDR* I 365, § 120. Pour **aleyna* 〉 *alena*, cf. *feyt* 〉 *fet*. Déjà le *Torcimany* (. . 1400 . .) ne donne que la forme *aléna*. — 392. Aj. catal. *oubi* 'Trog'. — 442, l. 7, lisez: Glos. 89. — 450. Un catal. *androna* 'allée', 'ruelle'; 'appartement des hommes' est peut-être un italianisme, les autres dictionn. hispano-romans ne répondant pas à l'appel. — 472, 2. Lire catal. *alenada*. — 475. Roum. *inimă* signifie 'cœur'. — 494, l. 11. Aj. esp. *anciano* 'vieux', vieillard'. — [500, 500 a. Probablement M.-L. a l'intention de placer ailleurs les articles correspondant à Körting[3] 695a, 697]. — 515. „Zssg." Lire catal. *abriulls*. — 532. Lire esp. *pócima*. — 554, p. 38. Lire plutôt catal *apèndre*; de même 620, plutôt *àrdre*; etc. — 618a. Lire catal. *alart*. — 630. *Arena* doit bien être indigène en catal aussi. Ajouter ici, sinon sous „631a arenium" (Arenium étant attesté comme nom de lieu), un catal. *areny* 'terrain sablonneux' (= *arenar*). — 634. A la place du mot-tête, pourquoi ne pas admettre ce arependis que l'on peut voir chez Holder, *Altcell. Sprachschatz* I, s. v. ? C'est cette dernière forme qui se retrouve en fr. et en a. esp. — 672. „Ablt". Ajouter catal. *arrèu* 'Zierat', 'Werkzeug'; adv. 'irgendwo'; 'überall'; 'durchaus'. Très fréquemment usité. — 747. Un catal. *astruc* paraît ne pas être vieilli. Un *malastrugansa* est populaire à Blanes (Ruyra 184). *Benastruc* etc. — 909. Aj. catal. valenc. majorc. *ballar*. „Ablt.": *ball*. Important, étant donné que le reste de l'hisp. roman dit *bailar* (portug. aussi *bailha*!). — 961, parenthèse finale. A noter catal. *bara* („vulg.") 'fals', 'traydor'; ne se trouve, il est vrai, que chez B. y T. — 1064, 2. Aj. portug. *betarraba*, *beterraba*, esp. *betarraga* (vielli: *betarrata*). — 1132. Aj. catal. *bessó* 'Zwilling'. — 1147. Aj. a. prov. *blasmar* 'faire évanouir', *emblasmar*. *emblesm*.. *esbl*. 's'évanouir', prov. mod. *blèime* 'blême'. *bleimá*, *-mí* 'pâlir', catal. *esblaymat* 'bleich', 'fahl', 'matt' (*esblaymadament* Ruyra 326). — 1219. „Ablt." Aj astur. (supplém.) *boriada* 'contratiempo'. — Ibid., parenthèse finale: Que l'ital. *boria* 'Hochmut' puisse s'expliquer par boreas, cela me semble tout indiqué en présence d'un esp. *tramontana*, qui signifie 'soberbia' en même temps que 'cierzo'. — 1249. Aj. ital. *bompresso*, prov. mod. *bòupret*, catal. *baunprés*, (+ *bou* 'bœuf' ou *bou* 1196:) *bouprés*, esp. *bauprés*, portug. *gurupés*. Ce dernier est à bowsprit comme 1. 4. 3. 2. à 1. 2. 3. 4, pour ne s'en tenir qu'aux consonnes. — 1254—6. Je crois que les hispanisants sont d'accord pour postuler bracc(h)i-, et que ces deux *c*

sont admissibles pour toute la Romania. — 1264. Aj. catal. *brac* 'Lehm'. — 1269. 1. *Frambueso* est esp. — 1324. Aj. catal. *brólla* 'Gebüsch'. — 1333, 1. „Ablt." Aj. catal. *bruguera*. — 1379. „Ablt." Aj. catal., a. esp. *bugada* 'Wäsche'. — 1383. „Ablt." Aj. ital. *bìschero*? —1440. „Ablt." A côté de esp. *caballero*, a. esp. *cauallero*, admettre a. esp *cauero*. — 1540. Admettre, pour l'esp., du moins l'anc. forme *camear*, v. Menéndez Pidal, *Mio Cid*, p. 524. — 1668, l. 3. Fr. *chef* > cast. *jefe* > catal. *quefe*. — Ibid., l. 11, écrire: a. esp. *cab(e)*....; aj. catal. *cap á mí* 'auf mich zu'. — 1671. „Ablt." Aj. esp. *garrapato* 'gribouillage'. — 1721. „Ablt." Un esp. *acarrear* signifie, non pas seulement 'transportieren', mais encore 'amener', 'produire (quelque effet)'. — 1917. Aj. catal. *simólsa* 'Tuchsaum'; v. *Rom.* XXXIX 164. — 1926. Esp. *cincha* n'est pas cingula, v. Menéndez Pidal, *Mio Cid* 577, l. 26; cf. P. Barbier fils, *RDR* III (1911) 243. — 1987. Aj. galic. *crego*. — 2045. Aj. catal. *collita*, *cullita*, *RDR* I 309; 370 l. 1. — 2059. „Ablt." Aj. esp. *engolfado* 'absorbé', 'affairé'. — 2078. Le catal. connaît-il *conde*? Dès l'an 1158, je trouve *comte*. — 2080. Catal. *comtat*. — 2081. Catal. *comtessa*. — 2090, 1. Esp. *comulgar* 'donner la communion', 'communier'! — 2095. „Ablt." Esp. *compás* < fr. ou < prov. — 2106. Lire catal. *compendre*. — 2134a. Admettre un confīgere 'clouer ensemble': catal. *confegir* (*les beceroles*) 'épeler', Català 53, 158; *confegiu* ('épelez' = 'étudiez') *les pintures de la capeya y sabrèu tots els miracles*, ibid. 50. — 2193. Esp. *convenio*, catal. *conveni* ne sont pas populaires; on s'attendrait à [ñ]. — 2205. Lire catal. *cobrir*. — 2217. „Ablt.". Esp. *coraje* signifie [le plus?] souvent 'Zorn', 'Groll'. — 2233. Lire catal. *cuir*. — 2252. „Ablt." Lire catal. *coureu* 'Anbau'. Aj. le dénominatif *coureuar* 'bebauen'. — 2275. „Ablt." Aj. catal. *codina* 'Stein', *godall* '(Kiesel-) Stein'. — 2325. Aj. catal. *clènxa*, *crenxa* (*Torcimany*:*clènxa*!), valenc. *clenja* [-nčə], majorc. *clənxa*. — 2381, 2. En catal. aussi, on rencontre parfois un *contell* (*c. groc* 'Iris pseudacorus'). — 2386. Admettre ici (?) catal. *cóma* 'colline' (Català 19; B. y T.; manque chez Vogel); =(?) *cómba* (*Torcimany*). — 2438, 2. Admettre un „Zssg." esp. *encima* 'dessus'. — 2455. Aj. catal. *balda*, *baldó* 'Riegel'. — 2491. Aj. „Zssg." esp. *endeble*. — 2503. Aj. esp. *diezmo*. — 2528. *Dins* est aussi catal. — 2533. Aussi catal., valenc. — 2547. Lire catal. *demanar*. — 2548. „Zssg." Lire roum. *desdedimineață*. — 2557. Aj. a. prov. *desarse* 'se retirer', 's'éloigner'. — 2607. Aj. catal. *de sobte*. — 2658. Aj. catal. *de(i)xeble*. — 2675.

Aj. esp. *desparpajar* et (?) *despilfarrar.* — 2685. Lire esp. *derrengar.* — 2738. Lire catal. *diumenge RDR* I 361, § 114. — 2799. Lire catal. *dótze.* — 2803. Aj. portug. *durázio* GG I² 992, § 222. — 2823. Lire catal. *esglesia.* — 2860. „Mit Präf. W.": esp. *enmendar, enmienda* sont mod. — 2880. Lire catal. *bisbe!* — 2883. Catal. aussi *euga.* — 2889. Lire esp. *garbanzo.* — 2919. Lire catal. *y, i.* — 2933, cf. plus haut, 321. — 2939a. Admettre *e x a r i d i t u s: catal. *a(i)xarre(h)it* 'trocken', 'dürr'. Cf. Ollerich, *Dentale Consonanz im Catal.* (1887), p. 19, s. v. a r i d u s, et note; mais v. aussi Salvioni, *RDR* IV (1912), p. 185, n. 644 (formes italo-romanes). — 3026. Lire catal. *aixorbar.* — 3035, 1. Aj. esp. *aspaventar, aspaviento.* — 3043. „Ablt." *Despertar* est aussi esp. — 3073. Lire catal. *aixugar.* — 3083. „Ablt." Lire fr. *étendard.* — 3094. Lire valenc. *estòlere.* — 3125. F a b u l a r i est attesté sous le sens roman de 'causer', 'converser'. — 3169. „Ablt." L'adj. *falto de* est aussi esp. Aj. esp. portug *faltar* 'manquer'. — 3216. Catal. aussi *fastitjós.* — 3217. Aj. dér. a. catal. *enfastitjar* (> a. esp. *enfestijar, Gaya*), portug. *enfastiar* 'verdriessen'. — 3283. Aj. catal. *fehel.* — 3314. Aj. esp. *fenecer.* — 3506. Aj. catal. *fressa* 'Laich' ;... 'Toben' (en parlant d'une cascade, Català). — 3515. Aj. „Ablt." esp. *friolero* 'frileux'. — 3532, l. 5: esp. aussi *enfrascarse.* — 3577. Aj. cat. *f(r)on(d)a.* — 3677, 1. Lire „Span. *ganso, -a* 'Gans'; 'dumm'." — 3718. On écrit en esp. *hielo.* — 3725. Aj. esp. *yema* et portug. *gemma* 'bourgeon'; 'jaune de l'œuf'. *Gema* est aussi catal. — 3811. A supprimer, étant donné 5079. — 3944. Ne faut-il pas admettre plutôt: esp. portug. *jarra* > prov. *jarra*, fr. *jarre* > ital. *giara*? — 3945. Il serait de rigueur d'indiquer l'accent dans des cas comme esp. *aljófar.* — 3952a. Admettre arab. hâ: esp. *fe. he* (*héme, héte* etc.); v. Menéndez Pidal, *Mio Cid*, p. 686. — 4129. On écrit en catal. *hi.* — 4153. Aj. > esp. *anafe* 'hornilla portátil'. — 4158, fin. Catal. mod. *a(i)xò.* — 4163. Catal. mod. *avuy.* — 4176, 1. „Zssg." Aj catal. *alhora* 'à la fois'. 4258, 1. > esp. *añorar.* — 4260. „Ablt." Aj. esp. *jadear* 'haleter'. — 4266, 2. Pourquoi écrire roum. „*el*" en regard de 3975 *ĭed*? — 4379. Aj. catal. *indret*, sopeir. (*Congrés* 425) *endret* 'endroit'. — 4403. Aj. esp. *enfermedad*, portug. *enfermedade* 'maladie'. — 4466. Les accents? - 4479. Aj. esp. *entero.* — 4521, 2. Est-ce que esp. „*endiva*" existe? — 4764. „Ablt." Un anc. esp. *gratusar* (v. mes *Estudios sobre la Gaya de Seg.*, Helsinki 1907, p. 53) est peut-être < prov.; l'esp. mod. ne connaît que *garatusa* 'cajolerie', 'flatterie' (v. ibid.);

portug. *garatujar* 'kritzeln', *garatusa* 'Betrug'. — 4795. Il doit y avoir quelque erreur quant au „katal. *kusch* 'keusch'". — 4810. Lire catal. *llaurar*. — 4821, 4. „Ablt." Aj. portug. a. esp. *lagartixa*. v. *Estudios sobre la Gaya*, p. 51; étym. pop.: astur. *llargatesa*. — 4870. Lire esp. *lámpada*, *lámpara*. Aj. a. catal. *lanta RDR* I 377, § 143, catal. mod. *llántia*, v. Ollerich, *Dentale Consonanz i. Catal.*, p. 21 — 4904. Aj catal. *llepaça*. — 4907. „Zssg." Aj. peut-être esp. (*enlazar* 'lier') *desenlace* 'dénouement'. — 4912. Le sens „populaire" des mots hisp. n'est pas 'breit', mais 'lang'. — 4931. Aj catal. *lladre*. — 4955. Sur a. esp. *lexar*. *dexar*, *delexar* etc., v. Menéndez Pidal, *Mio Cid*, p. 626. — 4963, 1. (On écrit auj. esp. *lección*). — 4995. Leuca se trouvant chez Isid., il paraît permis de songer à une unité gallo-hispanique et d'admettre les mots hisp. hors de la parenthèse. — 5003. Lire esp. *ligero*. — 5008. Lire catal. *lley*. — 5035. Aj. valenc. *lligona*, catal. *lligó*. — 5061. Aj. majorc. *ginya*. — 5097. „Zssg." Aj. catal. majorc. *enlloc* 'nulle part'. — 5102. „(fläm.)"?: aj. prov. *lükà* (*RDR* III 483) et catal *llucar*! — 5116. Lire catal. *lluny*. — 5148. Lire catal. *lluytar* ou *lluitar*. — 5162, 2. Aj. [esp. *luminar* 'Gestirn']. — 5180. Je mentionne galic. etc. *reiseñor* (cf. Lang, *Cancioneiro Gall.-Cast.*, p. 191). — 5189. Aj. catal. *llot*. — 5228. Corr. catal. „*may* 'mehr'" en *més* 'mehr'. — 5349. „Ablt." Aj. esp. *marearse* 'éprouver le mal de mer', *marear* 'ennuyer', 'importuner' — ce dernier parfaitement „populaire" aujourd'hui, même à Madrid. — 5396, 1. Lire catal. *massa*. — 5401. „Ablt." Aj. esp. portug. etc. *rematar* 'achever', *remate* 'fin'; esp. portug. *matiz*, catal. *matís* 'nuance'. — 5451. Aj. esp. *meaja (del huevo)* 'galladura'. — 5461. Lire esp. *mitad*.

O. J. T.

Alexander Klein, Die altfranzösischen Minnefragen. Erster Teil: Ausgabe der Texte und Geschichte der Gattung (Marburger Beiträge zur romanischen Philologie, herausgegeben von Eduard Wechssler). Marburg a. L., 1911, in-8, 359 pages.

C'est dans la deuxième partie de son livre que M. Klein traite des origines et du développement des *demandes d'amour*, ce genre littéraire que l'on peut considérer en quelque sorte comme prédécesseur des *partimens* et jeux partis lyriques. L'auteur montre qu'on a fait de ces demandes d'amour un emploi fréquent dans plusieurs romans et poèmes du moyen

âge et même plus tard. L'exposé de M. Klein parait en général juste et contribue à jeter plus de lumière sur la vie des cercles courtois du moyen âge. Comme j'ai donné dans le numéro précédent des *Neuphilologische Mitteilungen* un court aperçu de l'histoire de ce genre littéraire, je ne traiterai dans ce compte-rendu que de la première partie du livre de M. Klein.

Dans cette première partie, M. K. publie en effet tous les recueils de demandes d'amour dont il connaissait l'existence et qui lui étaient accessibles. Ils sont contenus dans neuf manuscrits et trois anciennes impressions. Deux recueils lui restaient inaccessibles. En realité, l'édition de M. Klein est loin d'être complète. Dans la *Zeitschrift für romanische Philologie* (t. XXXVI, p. 221) M. Walther Suchier vient de signaler deux nouveaux recueils, contenus dans le manuscrit 84. 7. Aug. fol. de la Bibliothèque ducale de Wolfenbüttel et dans le ms. 1572 du Musée Condé à Chantilly. Tous les deux datent du XVe siècle. De plus, M. Suchier indique, d'un recueil imprimé intitulé *Demandes d'amour*, dix-huit éditions différentes, dont quatre antérieures à l'unique édition connue de l'auteur du présent livre. — M. Klein dresse une bonne table des concordances pour toutes les demandes d'amour qu'il publie. Il en ressort que parmi les 565 demandes publiées par lui, il n'y a que 224 qui n'ont pas d'affinité entre elles. Cette table permet aussi de se faire une idée sur les rapports des divers recueils ainsi que sur les procédés par lesquels ceux-ci se sont formés. M. Klein a bien fait de renoncer à l'établissement d'un texte critique. Les diverses demandes d'amour ne se rattachent les unes aux autres par aucun lien de logique ni de continuité. Dans ces conditions, il aurait fallu rechercher l'origine de chaque demande à part, ce qui eût été une tâche peu intéressante sinon impossible. Dans l'édition de ses textes, M. Klein se place à deux points de vue différents. Il publie d'abord les recueils en prose, en commençant par ceux qui sont conservés dans des manuscrits. Ensuite viennent, dans le même ordre, les recueils en vers.

Quand on pense au grand nombre de ces recueils, dont cinq sont publiés pour la première fois, l'édition de M. Klein a par là une valeur très considérable. Malheureusement, cette édition laisse beaucoup à désirer au point de vue technique. Tout en renonçant à l'établissement d'un texte critique, l'auteur veut, par quelques menues corrections, rendre ses textes lisibles. D'autre part, il ne corrige que là où l'émendation est assurée ou est necessaire pour l'intelligence du texte. On a pourtant

trop souvent l'impression que l'auteur ne suit aucun principe rigoureux: tantôt il corrige tout à fait inutilement, tantôt il garde des leçons fautives même quand elles se laissent facilement corriger à l'aide du passage correspondant d'une autre version quelconque. Voici quelques erreurs de ce genre commises par l'éditeur. — *A.* I, 9, *veour*, corr. *veoir*. — *A.* I, 46, l'éditeur «corrige» en *coustumiee* la bonne leçon *coustumiere*, donnée par le ms. — *A.* II, 15, correction inutile: *demoreroit* au lieu de *demoueroit*. — *A*, II, 30, *naissiert* (*sic!*), corr. *n'aiffiert*. — *A*, II, 16, *couverte en plaisant desir;* il faut lire d'après *G*, I, 6, *convertie*, etc. — M. Klein déchiffre mal ses manuscrits. J'ai eu l'occasion de collationner le recueil *H* sur le manuscrit (Bibl. nat. fr. 12615) et j'y ai relevé plusieurs fautes de lecture: v. 3, *as fiens* ms. *as siens*. — V. 4, *pourfit*, ms. *proufit*. — V. 10, *manoir*, ms. *menoir*. — V. 13, *comment*, ms. *comme*; *de cuer*, ms. *du cuer*. — V. 21, *confort* (*sic!*), ms. *ouster*. — V. 22, *tient*, ms. *vient*. — V. 24, *D'amours*, ms. *S'amours*. — V. 25, l'éditeur imprime à dessein *amour eus* au lieu de *amoureus*. — V. 26, *d'ami*, ms. *donne*. — V. 27. *seit* ms. *scet*.

M. Klein imprime deux fois le recueil *D* (n:o 308 Douce de la Bodléienne): l'édition diplomatique (d'après Steffens, *Archiv* de Herrig, tomes XCVII—CI) est accompagnée d'une sorte d'édition critique. Les corrections sont pourtant insufisantes, quelquefois peu convaincantes, de sorte que cette édtion n'a aucune raison d'être.

A la fin de son édition des demandes d'amour, M. Klein ajoute, pour chaque recueil, des notes explicatives et des corrections qui n'ont pas été introduites dans le texte. Nous sommes parfaitement d'accord avec MM. Lubinski[1] et Morf[2] que la plupart de ces remarques sont sans valeur. — Par exemple,[3] p. 185, à propos de la forme verbale *griefve* (< g r e v a t), il est dit que le verbe *griefver* est rare! — P. 186; l'auteur ne connaît pas l'expression bien connue dans l'ancien français *soi souffrir de qq* «s'abstenir», notée du reste par Godefroy. — Selon M. Klein, p. 186, *amendast* serait une forme de *amoindrir*! — P. 186, *prisiée* n'est pas une contamination (!) de *prisee* et *prisie*, mais une forme parfaitement régulière. — P. 193, *leans* ne vient pas de *illa ante* mais de *illac intus*. — *Jëut* n'est pas le

---

[1] *Germ.-rom. Monatsschrift*, III, 566.
[2] *Archiv* de Herrig, CXXVI, 502.
[3] Je ne répète pas ici les corrections déjà faites par les deux critiques précités.

participe passé de *gehir* mais de *gesir*. — P. 201, l'auteur se trompe plusieurs fois en comptant les syllabes d'un vers; p. 201, il dit que le vers: *Qu'elle est la moindre chose qu'amours face*, qui doit être octosyllabique, a une syllabe de trop!

Les erreurs de cette sorte, dont on pourrait augmenter la liste à l'infini, diminuent considérablement la valeur du livre.

Eero Ilvonen.

Carl Sostmann, Der Formenbau des Nomens und Verbums in dem Fragment von Gormont et Isembart. Dissertation de Kiel, 1910; 116 p. in-8.

Le fragment connu sous le nom de *Gormond et Isembart* est tout ce qui nous reste d'une ancienne chanson de geste perdue. Nous ignorons le titre et l'étendue de l'épopée complète dont il fait partie. L'événement qui fait le fond du fragment conservé, c'est la victoire de Saucourt en Vimeu, que Louis III, fils de Louis le Bègue et roi de la France occidentale 879—882, avait remportée sur les envahisseurs païens normands en 881. Tel qu'il nous est parvenu, ce fragment est d'une grande valeur littéraire, et il offre un intérêt spécial au point de vue de la langue et de la critique philologique. La question du dialecte que représente le fragment a été traitée à plusieurs reprises, toutefois sans jamais donner aucun résultat bien précis, et le présent ouvrage de M. Sostmann est la dernière étude là-dessus. Une édition critique fait encore défaut. Mais M. Voretzsch [1] a fait savoir qu'une édition se trouve en préparation, toutefois sans révéler le nom du futur éditeur. D'autre part, M. A. Bayot annonce depuis trois ans une édition destinée à paraître dans la collection de *Classiques français du moyen âge*, publiée sous la direction de M. Mario Roques.

En quelques pages d'introduction, M. Sostmann rend succinctement compte des éditions du fragment, en résume le contenu et analyse la forme métrique. Les recherches morphologiques portent sur le genre et la déclinaison des substantifs, des adjectifs et des pronoms ainsi que sur les formes du mode et du temps chez le verbe. L'auteur n'a épargné aucune peine pour recueillir tous les différents exemples et les grouper d'une manière systématique. D'après ces nombreuses recherches, M. S. tire ses conclusions sur la

[1] *Literaturblatt f. germ. u. rom. Phil.*, 1906, col. 136.

langue et sur la patrie du poème. Quant à l'âge de l'original, il se contente de s'en rapporter à l'opinion de G. Paris, qui le place vers la fin du premier tiers du XIIe siècle. Pour ce qui concerne la copie, je crois que M. S. ne s'écarte pas beaucoup de la vérité en la plaçant vers le milieu du siècle suivant. Les caractères paléographiques confirment une telle supposition. M. S. aurait pu noter que le manuscrit présente la minuscule gothique du XIIIe siècle et que le caractère de celle-ci est déjà bien marqué. Pour la lettre ꝺ la forme penchée est prépondérante et les manches des lettres sont en haut comme en bas pliés en angle pointu. — Après avoir rendu compte des différentes opinions émises sur la question du dialecte, M. S. arrive par ses recherches au résultat suivant: *Die Mundart des G. et I. ist franzisch; ein anglonormannischer Schreiber hat unserem Texte eine leichte anglonormannische Tünche gegeben.* Il rejette donc, avec raison, l'avis de MM. Heiligbrodt, Lot, M:lle Hård af Segerstad et d'autres qui prétendent que le poème est écrit en picard. Mais cela n'empêche point que la légende ne soit née dans le pays picard qui a vu les événements racontés. — La question du dialecte fourni par le manuscrit présente de grandes difficultés, vu l'étendue restreinte du fragment. La plupart des traits auxquels on peut assigner une patrie nous conduisent vers l'Ouest. S'appuyant sur quelques phénomènes qui pourraient être anglo-normands, M. S. croit que le copiste était de l'autre côté de la Manche. Je ne suis pas persuadé de la présence de traits anglo normands indubitables dans la copie conservée. Je ne discuterai pas cette question; mais je serais porté à voir dans ce texte plutôt des traces d'une main normande.

Pour passer à quelques remarques de détail, je note d'abord que (p. 14) M. S. a tort de regarder les vers 299—417 comme une seule laisse, comprenant 119 vers. Puisqu'on y a démontré l'existence d'une lacune, nous avons probablement affaire à deux laisses différentes. — P. 19. La correction *Mans* pour *Mans* 11 me semble osée, puisque Mans, chef-lieu du département de la Sarthe, ne se trouve ailleurs que précédé de l'article. — Le participe *remis* 516 que M. S. veut changer en *remes* me fait penser à la confusion de *mest* (m a n s i t) et *mist* (m i s i t) observée aussi dans les mss. normands, p ex. *la fu e mist jusqu'a la fin,* Rom. de Rou et des ducs de Norm. III. 4582. — P. 26. *or est sordeis* 102 n'est pas une correction, c'est la leçon même du ms. Le copiste emploie encore ailleurs l'abréviation connue *ē* pour *est*, ainsi v. 151, à côté de *eſt*

2. 59, etc. — P. 34. Dans le démonstratif *cest* 179 il ne manque pas un *e*, si l'on voit dans *chalenge* un postverbal masc. < *chalengier*. On pourrait bien croire que le substantif a été du masculin au commencement, mais s'est rapproché plus tard des féminins, ce qui arrive souvent. — P. 51. Pour compléter v. 367 *ke ni iostai oi premier*, Heiligbrodt a proposé le futur *insterai*. Le futur est cependant mal à sa place. Louis regrette, après la fin malheureuse des combats singuliers, qu'il ne se soit pas mesuré avec l'ennemi lui-même le premier. La correction de Bartsch et Horning que voici me semble excellente: *que nen i justai hui premiers.*

Un vocabulaire complet donnant les étymons des mots est ajouté à la fin et semble fait avec beaucoup de soin. — P. 80. Pour *asteles* M. S. tient à l'étymologie *a s t ĭ l l a m. Il faut alors admettre la confusion des sons *ę* et *ẹ* chez l'auteur de *Gormond*, ou bien ranger l'anc. fr. *astele* parmi les mots où la désinence latine -ĭ l l a m a été remplacée par la désinence commune -ĕ l l a m. En ce dernier cas il doit être ajouté aux mots énumérés par Suchier, *Voy. toniques*, § 15^b^. — P. 99. *maneis*, *demaneis* < d e m a n u i p s a est inacceptable à cause de i p s a > **eis*, cf. la locution *en es le pas* «immédiatement».

Ewald Müller.

Karl Bergmann, Die gegenseitigen Beziehungen der deutschen, englischen und französischen Sprache auf lexikologischem Gebiete (= Neusprachliche Abhandlungen aus den Gebieten der Phraseologie, Realien, Stilistik und Synonymik unter Berücksichtigung der Etymologie, her. von Dr. Clemens Klöpper-Rostock, XVIII. Heft). Dresden u. Leipzig, C. A. Koch, 1912. XII + 151 S. 8:o. Preis M. 4: 40.

Verf. giebt uns hier eine praktisch angeordnete Zusammenstellung der gegenseitigen Entlehnungen der drei grossen Kultursprachen. Kurze Übersichten über die historischen Ereignisse, welche die Entlehnungen herbeigeführt haben, leiten die verschiedenen Abteilungen ein. Es werden u. a. berücksichtigt: hybridische Wörter (d. *Jägerei*, *Lieferung*, *flirten*, e. *eatable*, *beautiful*. fr. *finaud*, *flirter*), Umdeutungen (d. *Grobgrün* aus fr. *grosgrain*, e. *causeway* aus fr. *chaussée*, fr. *choucroute* aus nd. *sûrkrût*), pleonastische Wortverbindungen (d. *Kabeltau*), Rückwanderungen (d. *Boulevard* < fr. *boulevard* < mhd. *bolwerc*, fr. *jury* < e. *jury* < afr. *jurée*), Nachbildungen (d. *Schöngeist* nach

dem fr. *bel esprit*, d. *Kammer* in der Bedeutung »Körperschaft der Landes- oder Volksvertretung» nach dem fr. *chambre*, d. *Unterhaus* nach dem e. *the lower house*, d. *Löwe* im Sinne von »tonangebender Mensch» nach e. *lion*). Auch die Lehnwörter der Vulgärsprache finden Erwähnung (Berlinismen S. 54, Londinismen S. 86, Parisismen S. 129). In einem Anhang haben wir: 1° ein Verzeichnis von Wörtern, die aus dem Deutschen ins Französische und von hier aus wieder ins Englische eingewandert sind (ahd. *laubja*, fr. *loge*, e. *lodge*), und 2° eine Zusammenstellung einiger geschichtlich und kulturgeschichtlich bemerkenswerten Wörter (z. B. e. *town*).

Die Arbeit hat als populärwissenschaftliche Darstellung einer Seite der Entwicklung der drei grossen Kultursprachen entschiedene Verdienste. Der Verf. scheint die einschlägige Litteratur sorgsam berücksichtigt zu haben. Inbetreff des Einflusses des Altfranzösischen auf das Mittelhochdeutsche ist H. Palanders (Suolahtis) Aufsatz in den »Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors», Bd. III, S. 75—204) ihm unbekannt geblieben.

A. Wallensköld.

Antologia di poesie italiane, con note esplicative, compilata dal dott. ***Alfredo Tortori***. 178 p. Teubner, Leipzig, 1911.

Ce petit volume offre un choix de poésies italiennes comprenant une cinquantaine d'auteurs, de Dante jusqu'à nos jours. L'ouvrage se divise en trois parties: *Da Dante al secolo XIX*, *Poeti morti del secolo XIX*, *Poeti viventi*. Aux deux premières parties je trouve peu à redire. On y relit avec plaisir des poésies bien connues, on y fait même des connaissances nouvelles; j'avoue que les poèmes comme *Le api* de Giovanni Rucellai et *La coltivazione* de Luigi Alamanni ne se sont point trouvés parmi mes livres de chevet. Ici le choix n'a pas présenté de grandes difficultés; il y a les pièces consacrées qui ne peuvent manquer dans une anthologie. Quelquefois pourtant on aurait préféré d'autres morceaux à ceux donnés par le compilateur, mais ce n'est peut-être là qu'une affaire de goût. Quant à l'espace concédé à chaque auteur, une disproportion incontestable s'y fait aussi parfois sentir; deux pages de Foscolo, c'est décidément peu à côté de quatre pages de Zanella.

Mais c'est dans la dernière partie du livre que, suivant mon opinion, le choix laisse le plus à désirer. Il suffira de

quelques exemples pour prouver qu'ici le compilateur n'a pas toujours su réaliser ses intentions. "Per la scelta, dil-il dans sa préface, non mi curai soltanto del pezzo "meglio scritto", ma di quello che più mi parve caratterizzare l'autore". Toutefois, les cinq pièces de d'Annunzio qu'il nous donne sont de jolis morceaux "bien écrits", mais je n'y trouve pas de poésie vraiment caractéristique de son auteur. Au contraire, y a-t-il de pièce qui fasse davantage ecxeption dans toute la production poétique de d'Annunzio que le sonnet se terminant par le tercet que voici:

> Odo altro suono, vedo altro bagliore.
> Vedo in occhi fraterni ardere vive
> lagrime, odo fraterni petti ansare.

C'est justement ce dont s'est occupé le moins ce poète de la beauté et de la volupté. — Et, pour terminer, dans un recueil où il n'y a que quatre pages de Pascoli et autant de d'Annunzio, y a-t-il vraiment de la place pour cinq pages d'Ada Negri et plus de quatre pages de Francesco Pastonchi — ou pour Francesco Pastonchi du tout? La nouvelle génération y manque complètement, et pourtant elle compte des poètes qui ne feraient pas mauvaise figure à côté de plusieurs des auteurs représentés dans cette anthologie.

E. Z.

Deutsche Schulausgaben — Saksalaisia koulutekstejä, useiden koulumiesten avustamana julkaissut *H. Suolahti.* Porvoo, W. Söderström: I. Ernst v. Wildenbruch, Das edle Blut; Archambauld. Julkaissut *Solmu Nyström.* 1912. VI + 64 + 51 S. 8⁰. Preis: Fmk. 1:75. — II. Gottfried Keller, Das Fähnlein der sieben Aufrechten. Julkaissut *Solmu Nyström.* 1912. VII + 76 + 91 S. 8⁰. Preis: Fmk. 1:75. — III. Theodor Storm, Pole Poppenspäler. Johdannolla ja sanaselityksillä varustanut *A. Wilh. Rankka.* 1912. VIII + 72 + 45 S. 8⁰. Preis: Fmk. 1:60.

Während in den letzten zwanzig Jahren eine ganze Menge einheimischer Lesebücher zum Bedarf des neusprachlichen Unterrichts herausgegeben worden sind, hat es bis jetzt an geeigneten Textausgaben fast gänzlich gefehlt. Abgesehen von den bekannten von Öhquist herausgegebenen »Jugenderinnerungen deutscher Dichter» und »Eckermanns Gesprächen mit Goethe», die mit einem ganz kurzen deutschen Kommentar versehen

sind, haben wir keine deutschen Textausgaben erhalten und einheimische Ausgaben französischer Texte giebt es, so viel ich weiss, gar nicht. Die schwedischen Schulen haben diesen Mangel kaum bemerkt, weil sie über die vielen in Schweden erschienenen kommentierten Schulausgaben verfügen können, um so empfindlicher haben ihn aber die finnischen Schulen empfunden.

Es ist für diese Verhältnisse sehr bezeichnend, dass von einer für finnische Schulen bestimmten alten Tell-Ausgabe, welche mit einem ganz erbärmlichen Kommentar versehen war, im Jahre 1902 bereits die fünfte Auflage erschien. Bei der Besprechung dieser Ausgabe (Neuphil. Mitteil. 1902 Nov.-Dez.-Heft S. 28 ff.) hob ich hervor, dass eine neue für finnische Schulen ausgearbeitete mit Kommentaren und Wörterverzeichnis versehene Ausgabe, die in pädagogischer und philologischer Hinsicht den modernen Ansprüchen genügte, sehr erwünscht sei. Nachher ist das Bedürfnis geeigneter Schulausgaben öfters privatim abgehandelt worden, und in der Neuphilologenversammlung zu Helsingfors den 11—13. Januar 1909 brachte Lektor Nyström dieses Thema öffentlich zur Sprache in einem Vortrag über »die Wahl der Lektüre für die oberen Klassen». Nach dem in den Neuphil. Mitteil. 1909 S. 7 abgedruckten Berichte schlug der Referent vor, »dass ein Lesebuch und Litteratur nebeneinander studiert werden sollten. In der 6:ten Klasse im Frühlingssemester fängt das Studium der Schönlitteratur an (Novellen). In der 7:ten Klasse werden Klassiker studiert, in der 8:ten Kl. moderne Schriftsteller (Novellen, Romane, Schauspiele), auch fremdsprachliche Zeitungen. Endlich betonte Referent den Übelstand, dass wir bei uns keinen Schulbücherkanon besitzen. Ein Komitee, von 6—8 Personen sollte ein Verzeichnis über Schriftsteller machen, deren Schriften in Schulausgaben herausgegeben werden sollten. Jeder Band sollte eine kurze Biographie des Verfassers enthalten, wie auch einen Bericht über die Stellung des Verfassers in der Litteraturgeschichte und die Bedeutung der betreffenden Arbeit in der Produktion des Verfassers. Jeder Band sollte gehörig kommentiert und mit einem erschöpfenden Wörterverzeichnis versehen sein. Die Texte sollten nicht für Schulzwecke normalisiert werden, doch könnten gewisse Partien referiert vorkommen». — »Die Versammlung unterstützte den Vorschlag des Referenten inbetreff eines Komitees und sprach den Wunsch aus, dass Referent selbst wegen der Verwirklichung der Idee ans Werk gehen sollte».

Etwa anderthalb Jahre nach dieser Neuphilologenver sammlung erklärte Lektor Nyström jedoch, dass er den Gedanken, ein Redaktionskomitee zum Herausgeben von Texten zu bilden, aufgegeben habe, versprach mir aber, für den Fall, dass ich mich an die Spitze des Unternehmens stellen wollte, als Mitarbeiter dasselbe zu unterstützen. Ich übernahm daher die Leitung des Komitees, in welches als weitere Mitarbeiter die Herren Dr. K. S. Laurila und Mag. phil. W. Rankka eintraten. Nach einer gemeinsamen Beratung der Prinzipien und der technischen Fragen haben die betreffenden Herausgeber mir die Manuskripte zur Prüfung übersandt, wobei ich Gelegenheit gehabt habe eventuelle Änderungsvorschläge zu machen.

Von den jetzt vorliegenden drei Nummern sind die Novellen Wildenbruchs als Lektüre auf den früheren Stadien gedacht, wozu sie wegen des einfachen Stils und des verhältnismässig beschränkten Wortvorrats geeignet erscheinen. Die Novellen von Keller und Storm sind dagegen für höhere Stadien bestimmt. Die Wahl der Schriftsteller, die alle in ihrer Art repräsentativ sind und als liebenswürdige Erzähler die Jugend fesseln dürften, braucht wohl nicht besonders gerechtfertigt zu werden. Dagegen scheint es mir nötig das Verfahren, das bei der Behandlung der Texte zur Anwendung kam, kurz zu berühren.

Da in unseren Schulen verschiedene Elementarbücher benutzt werden, kann man beim Beginn der Lektüre von Texten nicht einen bestimmten elementaren Wortvorrat voraussetzen. Daher haben wir uns entschlossen die Wörterverzeichnisse möglichst vollständig zu machen — auch auf die Gefahr hin viel Bekanntes und Überflüssiges zu bieten. Wir haben hierbei auch daran gedacht, dass die Texte nicht nur in der Schule unter der Leitung des Lehrers, sondern auch als Ferienlektüre vom Schüler auf eigene Hand studiert würden. Übrigens könnten die vollständigen Wörterverzeichnisse in den klassischen Lyzeen, wo schriftliche Übersetzungen mit Hilfe von Wörterbüchern nur in geringem Masse veranstaltet verden, besondere Wörterbücher entbehrlich machen.

Bei der Anordnung des Wortmaterials boten sich zwei Verfahrungsweisen dar: die alphabetische Zusammenfassung der gesamten im Texte vorkommenden Wörter und die fortlaufende Erwähnung derselben in der Ordnung, in welcher sie im Texte erscheinen. Beide Anordnungsweisen haben ihre Vorzüge und Nachteile: durch die erstere wird das zeitraubende Nachschlagen erspart, während die Gefahr nahe zur Hand liegt, dass

früher erwähnte Wörter nicht leicht gefunden werden; bei dem letzteren Verfahren ist das Verhältnis von Vorzug und Nachteil gerade das umgekehrte. Wir haben die Vorteile dieser beiden Verfahrungsweisen dadurch zu vereinigen versucht, dass nach der den betreffenden Seiten folgenden fortlaufenden Erwähnung der Wörter noch ein besonderes alphabetisches Verzeichnis hinzugefügt wurde, welches die im Texte wiederholt erscheinenden Wörter aufzählt und auf ihr Vorkommen auf den betreffenden Seiten hinweist.

Ob die Kommentare in der fremden Sprache oder in der Muttersprache mitgeteilt werden sollen, darüber kann man natürlich verschiedener Meinung sein. Wir haben die finnischen Kommentare vorgezogen u. a. aus dem Grunde, dass mehrere Textbände — die demnächst erscheinen werden — ausführliche litterargeschichtliche und ästhetische Kommentare erheischen, welche in fremdsprachlicher Gestalt besonderer Worterklärungen bedürften.

Es wäre zu wünschen, dass die Lehrer, welche die vorliegenden Texte als Schullektüre gebrauchen, ihre Anmerkungen und Änderungsvorschläge entweder öffentlich oder privatim mitteilen wollten.

H. Suolahti.

Anna Bohnhof, Modern English Reader II. Second edition. Helsingfors (Lilius & Hertzberg) 1912. — 268 S. 8:o. Preis geb. Fmk. 3: 50.

Die erste Ausgabe dieses nützlichen Lesebuches erschien 1905 und wurde damals in den Neuphilologischen Mitteilungen rezensiert. Die vorliegende zweite Auflage stimmt in allem wesentlichen mit der ersten Auflage überein. Nur etwa 7 bis 8 Lesestücke sind durch neue ersetzt worden. Die »Biographical Notes» und die Wort- und Sacherklärungen (»Glossary and Notes») sind von der Herausgeberin durchgehends revidiert worden und machen einen entschieden vorteilhafteren Eindruck als in der ersten Auflage. Immerhin fehlt es in den Sacherklärungen nicht an kleineren Ungenauigkeiten, die in einer folgenden Auflage entfernt werden sollten. Unter solchen Ungenauigkeiten seien hier angeführt: (Note zur Seite 16) Geoffrey of Monmouth ist schon 1154 gestorben; (S. 34) lies Edward VI (nicht Edward IV); (S. 41) Christ Church ist ein College in Oxford, nicht in Cambridge; (S. 52) der Frier- und der Koch-

punkt auf Fahrenheits Thermometer sind 32 bezw. 212 Grad (nicht 30 und 312); (S. 62) die Ableitung des Ausdrucks *beefeater* aus *buffetier* lässt sich nicht aufrechterhalten; (S. 84) Miltons Streitschrift trägt den Titel »*Pro populo Anglicano defensio*»; (S. 87) die Königin Mary, Gemahlin Wilhelms III., starb schon 1694. (S. 88) Dr. Johnson war freilich der Mittelpunkt eines litterarischen Kreises; dass aber zu diesem Kreise auch Steele und Addison gehört hätten, ist eine gewagte Behauptung, da Johnson beim Tode Steele's nur 20 und beim Tode Addisons nur 10 Jahre alt war; (S. 120) Disraeli war im Jahre 1804 geboren; (S. 215) Chaucer war keineswegs der erste, der englische Poesie verfasste; ebensowenig kann Alfred der Grosse als der Gründer der englischen Litteratur betrachtet werden; (S. 232) Christopher Wren hat die jetzige Paulskirche nicht nur »vollendet», sondern überhaupt gebaut; die ältere Kirche wurde durch den grossen Brand von 1666 eingeäschert.

U. Lindelöf.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 28. September 1912. Anwesend der Vorstand, das Ehrenmitglied Prof. Gustafsson, 18 Vereinsmitglieder und als Gäste Prof. Vilh. Thomsen mit Frau aus Kopenhagen sowie Prof. Fr. Wulff aus Lund.

§ 1.

Die Wahl des Vorstandes für das Jahr 1912—1913 wurde auf die folgende Sitzung aufgeschoben.

§ 2.

Das Protokoll vom 20. April sowie der Jahresbericht wurden verlesen und geschlossen.

§ 3.

Als neue Mitglieder wurden aufgenommen: Frl. *Martha Gerlach*, *Ebba Helander*, *Lyyli Massinen*, *Barbi Nyberg*, *H. Reinholm*, *Sigrid Sundman*, *Hanna Väisälä*, Mag. phil. *Armas Hämäläinen*, *Heikki Impivaara*, *Viktor Zilliacus* und Cand. phil. *J. Lundqvist*.

§ 4.

Der *Vorsitzende* meldete, er habe im Namen des Vereins an Herrn Doktor *J. Uschakoff*, den ehemaligen verdienten Schriftführer des Vereins, zur Feier seines 50. Geburtstages am 23. September ein Glückwunschschreiben gerichtet.

§ 5.

Dr. *I. Hortling* erstattete einen kurzen Bericht über den deutschen Unterrichtskursus Prof. *E. Simonnots.*

§ 6.

Prof. *Wallensköld* und Doktor *Hagfors* teilten mit, Prof. *Simonnot* habe ihnen brieflich den Wunsch übersandt, dem Verein und den Teilnehmern an dem deutschen Unterrichtskursus für deren grosses Interesse einen warmen Dank aussprechen zu wollen.

§ 7.

Der Universitätslehrer *J. Poirot* hielt in französischer Sprache einen Vortrag über den Ursprung der Tristan-Legende auf Grund neuerer Forschungen.

In fidem

Ivar Hortling.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 26. Oktober 1912. Anwesend der Ehrenpräsident Prof Söderhjelm, der Vorstand, 12 Vereinsmitglieder sowie als Gäste etwa 20 ausserhalb des Vereins stehende Personen.

§ 1.

Das Protokoll der vorigen Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der *Vorsitzende* verlas eine Einladung des Rice Institute of Liberal and Technical Learning in Houston, Texas, an den Neuphilologischen Verein, sich durch seinen Präsidenten bei der

Eröffnungsfeier der neuen Universität am 10.—12. Oktober vertreten zu lassen. Die Einladung, die zu spät angelangt war um angenommen werden zu können, hatte der Präsident durch ein Dankschreiben an den Präsidenten des Rice Institute beantwortet.

§ 3.

Bei der Wahl des Vorstandes für das Tätigkeitsjahr 1912—1913 wurden wiedererwählt: zum ersten Vorsitzenden Prof. *A. Wallensköld*, zum zweiten Vorsitzenden Prof. *H. Suolahti* und zum Schriftführer und Kassenverwalter Dr. *I. Hortling*. Zu Revisoren wurden erwählt Mag. phil. *L. Granit* und Fräulein *Aina Forsman*.

§ 4.

Dr. *Hortling* referierte, im Anschluss an den Unterrichtskursus Prof. *Simonnots*, die Frage über die Anwendung der direkten Methode beim Schulunterricht. Er betonte dabei ins besondere die Bedeutung des imitativen Verfahrens und der gleichzeitigen Handlung bei der Verarbeitung und Aneignung des Wortschatzes. Es sei von der grössten Wichtigkeit, die Wörter auch inhaltlich durch alle die Mittel, die die direkte Methode dem Lehrer zu Verfügung stellt, zu erklären, damit die Schüler die unbekannten Wörter apperzipieren können. Prof. Simonnot habe in unwiderleglicher Weise gezeigt, dass die direkte Methode sich vorzüglich in der Praxis durchführen lässt. In bezug auf die Aneignung des Wortschatzes schlug der Ref. folgende These vor:

I. Die Verarbeitung und Aneignung des Wortschatzes geschieht auf imitativem Wege, durch Fragen und Antworten sowie durch fleissiges Üben, wodurch die Fähigkeit erlangt wird, die fremden Wörter anzuwenden, indem vollständiges Apperzipieren der entsprechenden Begriffsinhalte stattfindet.

Hinsichtlich des Grammatikunterrichts stellte der Ref. nach einer kurzen Begründung seines Standpunktes folgende These auf:

II. Der Grammatikunterricht wird von vorne herein in Verbindung mit den Sprechübungen und dem Textlesen gesetzt und zwar auf Grund ty-

pischer Beispiele, die den Schülern eingeprägt werden, bis sie dieselben als geistiges Eigentum vollständig beherrschen, und die beim Unterricht stets wiederkehren, sodass dieselben Beispiele als Grundlage für möglichst viele grammatische Erscheinungen dienen können. Auf der Mittel- und Oberstufe erfolgt eine Wiederholung der Grammatik in der Form eines systematischen Grammatikunterrichts. Die Muttersprache wird soweit möglich vermieden.

Zum Schluss motivierte der Ref. seinen Standpunkt hinsichtlich der schriftlichen Arbeiten, indem er zugleich die bei uns waltenden Verhältnisse bezüglich der Maturitätsprüfungen berührte. Um die Schreibübungen nach den Forderungen der direkten Methode bei uns konsequent durchführen zu können, stellte er folgende These auf:

III. Unsere Bemühungen sollen darauf konzentriert werden, eine Änderung in den Maturitätsprüfungen bei uns, insoweit sich diese auf die modernen Sprachen beziehen, herbeizuführen.

Bei der darauffolgenden lebhaften Diskussion äusserte sich zuerst der Präsident Prof. *Wallensköld* über die erste These. Er war der Ansicht, dass ein Programm, wie es der Ref. entworfen, sich wohl durchführen lässt, dass es aber geschickte Lehrer erfordert. Prof. Simonnot habe die Vortrefflichkeit der direkten Methode durch seinen Musterkursus bewiesen. Wir sollten also die Muttersprache beim fremdsprachlichen Unterricht so viel als möglich vermeiden. — Oberlehrer Dr. *Uschakoff* wollte die Anwendung der Muttersprache in grösserem Umfange gestatten. Er fand es notwendig, jedesmal vom Schüler eine Übersetzung des Fremdwortes zu fordern, das jedoch nach der direkten Methode eingeübt werden könne. Auch fand er, dass es zeitvergeudend sei, schwere Begriffe in der fremden Sprache zu erklären. Der Wert der fremdsprachlichen Erklärungen liege nicht darin, dass der Schüler dadurch zur richtigen Bedeutung des Wortes gelangt, sondern vielmehr darin, dass der Schüler die fremde Sprache in zusammenhängender Rede hört. Ein Appellieren an das Divinationsvermögen der Schüler habe weniger Wert als ihre aktive Tätigkeit. Eine Verarbeitung der Texte nach der direkten Methode führe oft dazu, dass der Unterricht zu langsam vorwärts schreitet. Er betonte, dass die neuen Aufgaben nicht immer vom Lehrer präpariert werden sollten,

sondern die Schüler sollten auch selbst an der Hand des Wörterbuches neuen Text als Hausarbeit vorbereiten. Und wenn die Schüler einmal Wörterbücher anwenden, so habe die direkte Methode beim Litteraturstudium keinen Zweck. — Mag. phil. *Granit* betonte die grosse Bedeutung der Hörübungen; die direkte Methode sei auf der Unterstufe vortrefflich, schon auf der mittleren und noch mehr auf der höheren Stufe könne sie bei uns nicht durchgeführt werden. — Frl. *Gerlach* sagte, sie habe mit der direkten Methode gute Resultate gewonnen. Sie stimmte den Thesen des Ref. bei. — Mag. phil. *Wasenius* glaubte, die Anwendung der direkten Methode bedeute in gewissen Fällen Zeitvergeudung. Man könne die Fähigkeit besonders schwächerer Schüler, fremdsprachlichen Erklärungen folgen zu können, leicht überschätzen. Auf der Anfängerklasse sei die direkte Methode vortrefflich. — Oberlehrer Dr. *Hagfors* wollte in bezug auf die Methodik eine Unter und eine Oberstufe unterscheiden. Beim Litteraturstudium stellten sich allerlei Hindernisse in den Weg, wenn man die direkte Methode anwenden wollte. Wir hätten auf der Oberstufe nicht Zeit genug für die Anwendung der Methode. — Der Vorsitzende formulierte, im Anschluss an Dr. Uschakoffs Äusserung, folgende Kontraproposition gegen These I des Ref.:

Die Verarbeitung und Aneignung des fremden Wortschatzes geschieht am besten teils durch fremdsprachliche Interprätationen, teils durch Übersetzung.

Bei der Abstimmung wurden 8 Stimmen für These I, 20 für den Gegenantrag abgegeben.

Der Ehrenpräsident Prof. *Söderhjelm* fand das Resultat etwas entmutigend. Er glaubte, die Skepsis hinsichtlich einer ausschliesslichen Anwendung der Fremdsprache rühre von den bei uns bestehenden Verhältnissen her: verschiedene Sprachen erforderten verschiedene Behandlung, die zu Gebote stehende Stundenzahl sei zu klein u. s. w. Hinsichtlich des Grammatikunterrichts, der jetzt unter Diskussion genommen wurde, meinte Prof. Söderhjelm, die französische Grammatik müsse in der Muttersprache erklärt werden. — Oberlehrer Dr. *Saxén* schloss sich der Ansicht Prof. Söderhjelms an. Er habe in finnischen Schulen die schwedische Grammatik auf Schwedisch gelehrt, in schwedischen Schulen dagegen die finnische Grammatik mit Hülfe der Muttersprache. — Prof. *Wallensköld* unterstützte die zweite These des Ref. — Oberlehrer *Hagfors* fand es unmög-

lich, auf der Oberstufe beim Grammatikunterricht die fremde Sprache anzuwenden.

Auf Grund der Diskussion schlug der Präsident einen Gegenantrag gegen These II vor, des Inhalts, dass man beim Grammatikunterricht die Muttersprache nicht vermeiden soll. Bei der Abstimmung wurden 7 Stimmen für These II und 9 Stimmen für den Gegenantrag abgegeben.

Punkt III im Referat wurde zufolge der vorhergehenden Abstimmungen nicht zur Diskussion aufgenommen.

In fidem
Ivar Hortling.

Eingesandte Litteratur.

Otto Breitkreuz. Attention aux prépositions! Eine Anleitung zur Übertragung deutscher Präpositionen ins Französische. Für den Schul- und Selbstunterricht. Dresden und Leipzig, C. A. Koch, 1912. 63 S. 8:o. Preis 1 M.

Louis Gauchat et *Jules Jeanjaquet,* Bibliographie linguistique de la Suisse romande. Tome premier: Extension du français et question des langues en Suisse. Littérature patoise. Avec une carte et sept facsimilés. Neuchâtel, Attinger frères, 1912. X + 291 p. in-8°.

Louis Karl. Un Moraliste bourbonnais du XIVe siècle et son Œuvre. Le Roman de Mandevie et les Mélancolies de Jean Dupin. Avec deux planches. Paris, H. Champion, 1912. 60 p. (Extrait du «Bulletin de la Société d'Emulation du Bourbonnais» 1912).

T. E. Karsten, Einige zeugnisse zur altnordischen götterverehrung in Finland (aus den Finnisch-ugr. Forschungen XII, 1912 [Festgabe für Vilh. Thomsen], S. 307—316).

> Vgl. die ausführliche Behandlung der Frage in dem Aufsatz desselben Verf:s: »Spår af fornnordisk tro och kult i östsvensk folktradition» in Finsk Tidskrift, Sept. 1912.

Scrittori stranieri, a cura di *Guido Manacorda:* 1. M. Cervantes, Novelle, tradotte e illustrate da Alfredo Giannini. 320 pp. — 2. Demetrio Paparrigopulos, Opere scelte. tradotte ed annotate da Camillo Cessi. 282 pp. — 3. Il Cantare del Cid. Introduzione, versione, note, con due appendici

a cura di Giulio Bertoni. 220 pp. Bari, Gius. Laterza & Figli, 1912. A L. 4.

Unterricht und Sprechmaschine, 4. Jahrg., Nr. 4—5 (Nov. 1912).

Xenia Lideniana. Festskrift tillägnad Professor Evald Lidén på hans femtioårsdag den 3 oktober 1912. Stockholm, P. A. Norstedt & Söner, 1912. 274 S. gr. 8:o. Preis 8 Kr.

> Unter den Aufsätzen: *H. Pipping*, Zur Lehre vom w-Verlust in den altnordischen Sprachen; Erik Björkman, Engelska ordförklaringar, Hjalmar Psilander, No. skaa: holl. glooi; Otto von Friesen, Substantiv avledda med suffixet *ju* i germanska språk.

Schriftenaustausch.

Annales de la Faculté de Droit d'Aix. Tome IV, n:os 3—4 (Juillet-Déc. 1910).

Annales de la Faculté des Lettres d'Aix. Tome IV, n:os 3–4 (Juillet Déc. 1910), et tome V, n:os 1—2 (Janv.-Juin 1911).

Anuario estadístico de la República Oriental del Uruguay. Tomo II, parte III (años 1907—1908). Montevideo 1911. Pag. I-XCII, 773—1261.

Bibliothèque Méridionale, publiée sous les auspices de la Faculté des Lettres de Toulouse. 2e série, tome XV: Histoire critique des Jeux Floraux depuis leur origine jusqu'à leur transformation en Académie (1323—1694) par F. de Gélis. Toulouse, Éd. Privat, 1912. 436 p. gr. in-8o.

The Journal of English and Germanic Philology, vol. XI, no. 3 (July 1912): Fr A. Wood, Kontaminationsbildungen und haplologische Mischformen; Fr. W. C. Lieder, Friedrich Spe and the Théodicée of Leibniz (Forts.); G. O. Curme, A History of English Relative Constructions; A. M. Sturtevant, Olaf Liljekrans and Ibsen's later Works; A. J. Tieje, The Expressed Aim of the Long Prose Fiction from 1579 to 1740; J. Q. Adams Jr., Peter Hausted's »The Rivall Friends»; Reviews.

Les Langues Modernes, Bulletin mensuel de l'Association des Professeurs de Langues Vivantes de l'Enseignement Public (Prix: 6 fr., pour l'étranger 7 fr., le numéro 75 cent.; rédaction & administration: E. Kœssler, Professeur au Lycée Janson-de-

Sailly, 37, Rue Davioud, Paris XVIe). Dixième année, n:o 10 (oct. 1912): G. Varenne, Le quinzième Congrès des »Neuphilologen», à Francfort; Bulletin de la Société; Notes anglaises et allemandes; etc. — N:o 11 (nov. 1912): Bulletin de la Société; Notes anglaises et allemandes; Informations; etc.

Modern Languages Notes, Vol. XXVII, No. 7 (Nov. 1912): G. O. Curme, Force and Function of »Solch»; L. C. Karpinski, Augrim-Stones; G. T. Northup, Old Spanish *brunda;* H. S. V. Jones, A Proverb in »Hamlet»; J. S. Kenyon, On an Idiomatic Order of Words; Reviews; Correspondence; Brief Mention.

Moderna Språk, VI. Jahrg. Nr. 7—8 (Okt. 1912): A. Korlén, Hur inlära genus i tyskan?; O. W. Sallander, Det engelska ɐ-ljudet; H. Söderbergh. Bidrag till frågan om det engelska ɐ-ljudet; usw. — Nr. 9 (Nov. 1912): Vårt tyska skoluttal inför Sektionen för levande språk vid Norrköpingsmötet; usw.

Museum, 20:ste Jaarg., N:o 2 (Nov. 1912).

Publications of the Modern Language Association of America. Vol. XXVII, No. 3 (Sept. 1912): R. D. Havens, Romantic Aspects of the Age of Pope; K. Campbell, The Poe Canon; Clara F. McIntyre, The Later Manner of Mr. Henry James; B M. Woodbridge, A propos d'un prisonnier à Pierre-Seize, visité par Mme de Sévigné; J. H. Hanford, Suicide in the Plays of Shakespeare; Lucy M. Gay, Sources of the »Académie de l'Art poëtique» of Pierre de Deimier: Peletier du Mans; Wm. Gardner Hale, The Harmonizing of Grammatical Nomenclature, with Especial Reference to Mood-Syntax.

Rassegna Bibliografica della Letteratura Italiana, anno XX, num. 9 (Sett. 1912).

Revista de Folklore Chileno. Tomo II (1911—1912): Prefacio; Parte administrativa; Entrega 8ª: Cuentos de adivinanzas corrientes en Chile, recojidos por los señores Jorje O. Atria, Eliodoro Flores, Ramon A. Laval i Roberto Renjifo de la Sociedad de Folklore Chileno, con una Introduccion i Notas comparativas por Rodolfo Lenz; Indice de Materias.

Virittäjä, 1912, Nr. 6—7.

Записки Неофилологическаго Общества при Императорскомъ С.-Петербургскомъ Университетѣ. Выпускъ VI (1912): А. И. Бѣлецкій. Народная драма о Фаустѣ: В. Шишмаревъ. Новыя теченія въ разработкѣ средневѣковой монодіи; А. Смирновъ, О нѣкоторыхъ новыхъ теоріяхъ касательно происхожденія провансальской лирики; С. Чебанъ. Миѳъ объ Арахнѣ въ богородичной легендѣ; Протоколы.

Mitteilungen.

Einheimische Publikationen: *Jean Poirot,* Recherches experimentales sur le timbre des voyelles françaises. 95 p. in-4⁰ avec une planche. Helsingfors. 1912.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: *Artur Långfors.* Bespr. von A. Bernhardt, Die altfranzösische Helinandstrophe, in Rom. XLI (1912), 420—421; von Ernest Langlois, Les manuscrits du Roman de la Rose, ibid. S. 422—424; und von A. C. Ott, Das altfranzösische Eustachiusleben der Pariser Handschrift Nat.-Bibl. fr. 1374, ibid., S. 424—426.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *A. Hilka* und *W. Söderhjelm,* Petri Alphonsi Disciplina Clericalis, I: Lat. Text, bespr. von M. M., Lit. Zentralblatt 1912, Nr. 37. — *A. Långfors,* Li abecés par ekivoche et li significations des lettres par Huon le Roi de Cambrai, bespr. von Castets, Rev. des l. rom. LV, n:os 2—5.





Neuphilologische Mitteilungen

